

Mève

roman

Mève, ses gosses l'emmerdent. Leurs états d'âme. Leurs addictions.

Un de ses fils prend contact avec le parti d'un dénommé Alleron, belge indépendantiste francophone. L'homme prône l'écologie radicale ainsi que l'éviction des institutions au profit de l'intelligence artificielle.

Alleron ne cache pas son identité chrétienne.

La chrétienté, ça fait vriller les antennes de Mève.

Son père, hyper religieux, dont elle s'est coupée, se meurt et la réclame. Des inondations inédites engloutissent le territoire flamand. Le gouvernement démissionne, on anticipe des élections. Engouement général pour la personne d'Alleron, face à quoi Mève résiste.

C'est qu'elle est foutrement attachée à son instinct.

Pour vivre - j'ai besoin
d'aimer, c'est-à-dire d'être
ensemble. J'ai besoin de
chacun car je suis insatiable.
Mais la plupart du temps, les
autres n'ont pas faim, d'où
cette attention éternellement
tendue : a-t-on besoin de
moi ?

Je ne crains qu'une seule
chose au monde - ces
moments où en moi la vie se
fige.

A défaut d'avoir une
conception du monde, j'ai une
sensation du monde.

A toi, Tsvetaieva,
aux femmes et aux
hommes de ta
sorte.

- Mon père, je dis, ce jour-là décrétait qu'il y aurait du blanc partout dans la maison.

- Ton père le super catho ?

Je lève le pouce, style Envie de me tirer vous m'embarquez ?

- Ma mère, je dis, a haussé les épaules. Tu me regardes pourquoi, elle lâchait toujours. Elle avait cette façon de parler que les clowns ont quand leur numéro ne marche pas. Leur amertume te pète à la gueule.

- Pour la suite de l'histoire, Mève, il reste que la nuit. Grouille, on connaîtra pas la fin.

- Il n'y a pas de fin.

- Demain il est possible que tu crèves. J'appelle ça une fin.

Sous-sol d'une maison inoccupée, au milieu de nulle part. Un vent mou bat contre le mur du rez-de-chaussée les volets d'un bleu écaillé. Je m'y trouve en présence de trois filles contactées par moi, via un numéro donné par Clément peu avant son accident. Au cas où t'aurais des ennuis, Mève.

Organisées en réseau contre Alleron. Je n'ai rien vu rien entendu.

Quatre jours que, de planque en planque, nous nous déplaçons. Je porte un pantalon noir, ma veste de renard argenté, des bottillons noirs de caoutchouc. Cheveux blancs platine, courts, rasés sur les côtés. Yeux non maquillés. Nez de mon père. Légèrement courbe. Le sien l'est carrément. L'adverbe ne convient pas. Soit. J'ai la peau de mon père, aussi. Blanche. Comme l'ensemble de la maison quand j'étais enfant sauf la pièce de ma mère aux couleurs électriques, ses robes longues, les cigarettes noires à bouts dorés mon père l'en abreuva des années.

- Quel rapport, tes parents, avec ce qu'il se passe ?

dit Olga elle est maigre ses yeux sont éteints. Mais alors, la voix.

- Quel rapport, Mève ?

dit Lise, ferme, blonde, jambes dénudées.

- Tout,

je dis.

- On se fout des parents, dit Nadia. Les parents, on en est dégagé.

- Vous diriez quoi, ironise Olga, de calamars frits ?

- D'un blanc du Jura ?

dit Nadia nom de merde elle a, dans l'espace sombre, dégoté du vin.

La bouteille transite. Nous annexons nos salives au goulot. La bouteille tourne vite.

Moi j'aime quand l'ivresse vient lentement.

- Raconte, Mève. On fout le camp à l'aube je te rappelle.

1.

– Maman ?

Perchée sur des talons je brûle de fumer un cigare de me foutre la gueule en l'air partie de jambes dionysiaque. On ne fume pas en présence des enfants, n'est-ce pas. On ne pâteuse pas la bouche et rire de bestiale.

– On dirait une sorcière.

Allusion à mes cheveux laqués. Hector, treize ans.

– Ton rendez-vous chez le coiffeur ?

je dis.

– Tu me conduis ?

Je transite par le miroir, rond, à gauche de l'évier, tire la langue, Pourquoi je me sens si lourde quand je voudrais être si légère (E. Hillesum.)

– Prends un bus,

je dis à mon fils.

– J'ai des devoirs.

– Rien à foutre.

– Pour les autres mères c'est Réussis à l'école et fais ce que tu veux.

– Sois un homme et fais ce que tu peux.

– Pfff.

– Alors?

(Chose que je n'aurais pas du dire)

– Téléphone au coiffeur, maman. Dis que j'y serai pas.

– Tu as treize ans.

– Tant pis, dit le mâle ayant transité par mon vagin. Ils penseront que ma mère est une sorcière.

Coup d'œil, de l'enfant, en ma direction. Sourire.

(Chose que je n'aurais pas du regarder)

– Trouve le numéro sur internet,

je dis.

– Tu es la plus merveilleuse maman de la terre.

Et disparaît.

J'enfile un ciré kaki, les bottes que m'a offertes Balthazar, je claque la porte. Dehors il fait blanc pas vraiment gris. Je me prends les pieds dans la robe longue. Elle est noire. Je sors de la poche un cigare, l'allume. Envie de flirter. Avec n'importe qui. Un tas d'hommes. Des millions. N'attendent que ça.

Tête blonde d'Hector par la porte entrouverte.

– J'ai appelé le coiffeur il répond pas ce soir on mange quoi ?

Je descends vers le ruisseau, pénètre la parcelle de mélèzes douze mètres sur douze, m'assois sur celui qui est tombé, il était mort, les arbres meurent dans mon pays. Personne n'est affecté par ces fantômes plus grands que nous, moignons en bout de branches.

Je suis une femme en colère.
Voilà.

2.

Mardi.

Les femmes n'ont pas à faire de gosses. Ça te suce la moelle et Goodbye.

Edgar est un étranger pour moi. Vingt-quatre ans demain. Avec moi froid, faux, méprisant. Qui me l'a cassé ? Les écoles par lesquelles il est transita ? Un amour tordu ? La vie à crocs ? Moi ?

Un jour nous parlions (j'étais dans un jeans troué effiloché, body blanc à bretelles dans une rue en pavés, où était-ce?), Edgar m'avait rétorqué J'aimerais une mère qui ne me fasse aucun reproche, qui ne m'attaque jamais, une mère qui me tire vers le haut, me redonne courage, qui a confiance en moi, qui est bienveillante.

Une mère à disposition.

Je rêvais d'un lien avec mon gosse. De *réciprocité*. Bordel. Pas envie d'être pour lui un prie-dieu.

Zita est la deuxième de mes enfants. Belle. Vivante. Partageuse.

Je remonte la pelouse. Flavien y planta des massifs floraux. Ne donnent pas de fleurs. Edgar, avant son départ pour l'île de White, il y a un mois, tondait la pelouse au nom de son père ah ça, avec le temps, deviendra le saint des saints.

Flavien vit à Paris. Fout que dalle pour les gosses. Logopédie, anniversaires, chaussures, contacts avec les profs, dentiste, abonnements. Rien.

Mève, pense à la boisson gonflée de bulles que ce soir tu te foutras dans le gosier.

Léo, qui doit avoir plus ou moins l'âge d'Hector (treize ans) est assis droit sur le banc de pierre, adossé à la maison, entre un hortensia et un hortensia. Qui fleurissent, eux. A coup de terreau de bruyère que j'achète, moi.

Je prends place à côté de l'enfant recueilli deux mois après l'envol de Flavien (qui plante des arbustes ne donnant pas de fleurs mais passons).

– Comment se passe la journée ?

Léo a le nez dans un cours. Il ne dira rien. Jamais, il ne parle. Parfois il pleure, sans en avoir l'air. Hector dit C'est gênant. Gladys alors me regarde. Elle est empathique, Gladys. Seize ans. Balthazar, dix-neuf ans, plonge sur Léo, le chatouille. Léo finit par rire, pour être tranquille je crois.

Balthazar est charpentier-toiturier. A retapé la cabane en bas du terrain où il loge désormais, à droite de la parcelle de mélèzes. Dîne avec nous les lundi et jeudi.

Isadora, onze ans, fait son kung-fu comme elle dit (Tai-chi). Sera là dans une demi-heure. Éprise du moniteur il a trente-cinq ans. A son retour, devrai me battre pour qu'elle prenne une douche. Elle dit J'ai la psychose de l'eau je me plaindrai aux droits de l'Homme. Un jour Balthazar l'a jetée dans un bain, depuis quand il est là elle n'ose protester.

Ma clique à moi.

3.

J'accroche le ciré dans le vestiaire, plafond haut sur lequel Flavien entama une fresque. Dieu a la tête de Mick Jagger. Fait glacial. Sept mètres sur sept où sont parqués vélos, skate-board, manteaux à même le sol j'en passe, ma cocotte, t'as la même chose à la maison.

– Tu fais quoi, Hector ?

je crie en direction des toilettes contiguës à la chaudière.

– Je chie,

m'est-il répondu.

– Depuis un quart d'heure ?

Sur son téléphone.

Vos mômes s'installent pas des heures aux chiottes nez sur l'écran, vous?

Gladys ce soir ne rentrera pas. Elle est avec sa bande de copines elles sont six.

Pas de mec.

Nous on est quatre meufs. Quatre amies.

Si toi t'as personne ou que tu vois pas souvent les gens que t'aimes, viens. Je me présente. Mève. Tordue. Compliquée. Irrassiable.

Depuis pas longtemps.

Je viens de terminer *Le sens du bonheur* de Krisnamurti le penseur indien, j'ai donc ceci en tête :

1. chasser la peur,
2. ne pas vouloir expliquer contre quoi je lutte,
3. la conscience transforme, pas la volonté.

Je suis dévoreuse, comme fille. J'aimerais une vie à cent à l'heure.

– Je mangerai pas les tagliatelles d'hier sont dégueus,

dit la voix d'Hector en provenance des seules toilettes chaudes du rez de chaussée (pour lesquelles, en hiver, il faut fendre l'espace glacial de la Sixtine).

Seule, ce soir, avec Léo et Hector. Ces deux-là ne s'entendent que devant les jeux virtuels. J'aime qu'ils passent du temps ensemble donc je cède.

Zita, vingt-deux ans, vit sur Hydra, Grèce, avec un psychothérapeute yogi.

L'été dernier, y sommes tous allés. Sans Flavien. A huit. M'a coûté un pont. Le gourou fut empoisonné par Balthazar je pense. A vomi pendant dix jours.

Nous avons profité de la maison sur la plage.

Edgar, diplômé d'une prestigieuse école d'art, occupe une cabane de gardien sur l'île de White, Grande-Bretagne. Il y écrit un traité sur les macareux-moines. Se fait sucer par les filles du village. Devant sa maisonnette de pierres il peint torse nu été comme hiver (apparaît tel, sur les photos qu'il poste). Vend des poteries coquines sur le marché, filles nues allongées sur la paroi intérieure de grès (photos instagramées).

– J'ai mal aux gencives,

dit Hector revenu.

Quand j'ai recueilli Léo, j'ai peint de blanc sols, murs, plafonds. L'entièreté de la cuisine. C'est quand Léo (noir de peau) se fut trouvé à la table (blanche), que je réalisai. Mève nom de dieu, tu fais ce dont ton père rêva pour nous.

Un jour mon père avait décrété que l'entièreté de la maison serait peinte de blanc. Pas une ombre au tableau.

Va pas vers le blanc, Mève. Le blanc est trop simple.

Les mains de Léo, après son arrivée ici, pendant un an tremblèrent. J'ai cru que ça ne s'arrêterait pas. Sa couleur de peau jurait avec le blanc immaculé dans la

cuisine. J'eus envie de prendre un pinceau, d'écrire en noir sur les murs des phrases sympas et du doré. Mais las.
Des mots, des mots.

4.

Mon père avait une tête de hibou. Maman disait cela. Cheveux raides se dressant sur le crâne. Yeux sombres qu'à l'époque il affublait de lunettes à carreaux ronds. Vous plantez en milieu de visage un nez courbe, maman avait raison. Un hibou. Mais. Voix de velours.

– Oiseau nocturne,
disait maman.

– Crooner,
disait papa.

– Viens-là mon hibou.

– Que je t'embrasse ma chouette.

Ils se pelotaient c'était interminable. Je me tenais, devant eux, ne sachant que faire de moi. Avec deux tresses.

Embarras avec l'espace, comment tenir ma nuque, quand parler, que dire. Compliquée, comme gamine.

Entre mes parents tout allait de soi. Creux énorme, entre eux et moi. Ça me foutait la frousse, la perspective de ne jamais atteindre leur coolitude.

Je devrais m'en fabriquer une.

Avec quels outils, s'il vous plaît ?

5.

Quand papa un jour revint d'une partie de chasse.

6.

Hector monte la tirette de son pantalon. Sous mon nez. Je fais semblant de ne rien voir (rivée en apparence à un thé au ginseng).

Quand il y a une poignée de minutes j'entendis la porte séparant la cuisine blanche (au poêle scandinave en fonte, faïence crème) du grand hall Sixtine, je posai mon smartphone trop tard Hector ricanait. A cause du smartphone, dont j'interdis l'utilisation à table.

– Léo et moi on joue jusqu'au repas s'il te plaît pas de tagliatelle ou je mange chez Christa.

Christa, septuagénaire voisine. Cheveux longs, gris, bouche lippue, surtout l'inférieure lèvre, beurk. Vénèrait Flavien. Obligée de m'aimer vu que Flavien m'aimait. Maintenant que Flavien en aime une autre, Christa aime Hector.

Balthazar déteste Christa. Quand il fait la fête dans sa cabane au milieu de mélèzes (plancher à l'extérieur que ceint une galerie couverte, au milieu il y a une vasque soudée dans une carène de péniche, Balthazar y fait des feux de dieu), quand les jeunes dansent et boivent et rient, Christa rapplique. Balthazar crie Ouste sorcière, Christa a peur ou bien a elle continue d'avoir Flavien dans la peau elle ne porte pas plainte.

Christa cuisine merveilleusement. Hector en profite. Elle ne reçoit quasi pas de visite si ce n'est de lui. Mon fils mange beaucoup je plains les finances de la vieille.

Léo entre dans la cuisine par la porte de l'extérieur pas peinte de blanc mais d'un beige caramel tendant vers le orange. Chaque fois que j'y pense ça me rend malade. Vous aussi avez des trucs à *faire* ? Que vous ne faites *pas* ?

Léo ferme la porte derrière lui, avec une douceur inouïe. Me regarde. Comme mort à l'intérieur.

Je ne me laisse plus submerger par l'effroi. Léo a besoin de quelqu'un qui ait le courage de regarder la mort en lui.

– Ce soir les garçons, tagliatelles, petits pois, saumon.

Hector lève les yeux au ciel.

La dernière fois qu'il m'a fait le coup d'aller manger chez Christa je n'ai produit nulle remarque. On a rit, à table, avec Léo et Isadora (surtout Isadora). Hector prend une place folle. Depuis que son père nous a quitté ?

Comme pour couper court à la protestation culinaire, je téléphone à Dorothée, une des meufs du quatuor. Nous nous connaissons depuis l'école primaire, Dorothée et moi. Notre devise : *refuser d'être un légume, manger des légumes*. La dernière assertion n'est pas de moi mais de Lydia, elle prenait du poids. Elle nous fit marcher dans les Cévennes c'est là que je devins alcoolique j'avais mal aux pieds.

Dorothée au téléphone ne répond pas.

– Tu fais quoi ce soir ?

me dit Léo (il n'évacue des mots qu'en ma seule présence).

– Léo, rapplique !

crie Hector, de l'étage.

– Le crime de l'orient express, Sydnét Lumet.

– Version originale ?

– Of course.

Léo me quitte sans un regard (qui de toute façon n'exprime rien), sans un sourire, je lui attrape la manche l'attire contre moi.

Léo est insomniaque le soir il regarde des films, ou lit, à côté de moi. A l'école, s'endort. Ses profs laissent faire, vu que.

Son maigre corps est flasque. Il n'y a pas d'os dedans.

Appel téléphonique de Dorothée. M'épargne la résignation de Léo à se laisser embrasser par la cinquantenaire que je suis. Je me dirige vers le poêle de faïence crème il carbure je me place dos à lui.

– Choupinette, dit Dorothée, je réserve Berlin. Soirée cabaret post-punk, on prend un verre dans l'underground, on dort, on dort le lendemain, on dort. Je te laisse, je baise.

Dorothée est notre loco, question activités. Elle cherche l'homme de sa vie, qui soit 1. riche 2. gentil 3. ne court les jupons si ce n'est les siens.

Moi ? Mon corps a cessé, avec les pulsions. Ce fut naguère délicieux. Ce fut mensonger. Tyrannique. Souffrance collée au corps. Insatisfait.

A présent, nul fantasme. Mon clito ne suinte pas pour un regard pour une voix pour un cul. Je connais un mot il te paraîtra banal : tranquillité.

Que faire de la tranquillité ? Attendre la mort.

Ah, et m'occuper des gosses. Gladys, 16 ans; Hector, 13 ; Léo, 13 ; Isadora, 11.

Edgar, 24 ans ; Zita, 22 ; Balthazar, 19, se prennent en mains. Farouches dans la perspective d'être autonome.

J'ai assez donné.

18h15. Théière vide. J'ai chaud. Robe longue à bretelles. M'éloigner du poêle.

Si je monte me reposer, je m'endormirai. Mon corps, épuisé.

Ouvrir les boîtes de petit-pois. Terminer pour le journal l'article sur les îles japonaises (où je ne suis jamais allée).

Le pilotage automatique nous donne l'impression d'être efficaces.

Nous, les mères.

7.

Je travaille pour un magazine féminin racheté il y a sept ans par Irma, quadragénaire flirtant avec le féminisme (du bout des ongles, qu'elle a peinturlurés). Le magazine fonctionne en ligne et réseaux sociaux. Age moyen des girls y travaillant : vingt-cinq. J'y demeure parce qu'Irma aime mon écriture bordel ainsi que le lectorat, qui le fait savoir.

On devrait davantage se manifester quand on aime quelque chose chez quelqu'un.

Je me rends au travail deux fois la semaine, une heure et demi l'aller, le reste du temps je bosse de la maison.

Quand j'arrive sur place c'est mini robe et talons hauts, veste lamé argent, boucles aux oreilles, hyper fardée bref, les filles raffolent. Sont à peine maquillées. Habillées simple comme un garçon peut l'être. Mettent la singularité dans un bijou, une coupe partiellement rasée, un chemise achetée en fripe. Du léger. Moi, c'est l'artillerie. Un dinosaure que l'on regarderait avec affection découvrir un monde nouveau.

Mon téléphone émet le son caractéristique du message reçu, sonorité pourvoyeuse de toutes espérances.

Maman, j'ai des espèces de verrues sous le pied je te joins la photo.

Zita, île grecque d'Hydra. Ma fille m'appelle rarement mais des messages oui.

Deux par semaine au moins.

J'aime les voix. J'enregistre des messages vocaux à l'attention de Zita. Flemme de taper l'écran. Mes amies s'y sont mises. Moi, je parle.

– Chérie, qu'a donné ton entretien avec le toubib ?

Zita est sage-femme. Elle cherche un job. Le message vocal part au moment où je lâche le pouce. Zita le consulte dans l'immédiat.

Plus jeune que je l'imaginai. Prendra contact avec moi l'été. L'hiver, ici, il n'y a personne. T'as regardé la photo ?

– Demande à Harold de t'imposer les mains.

Harold est le thérapeute dont Zita est entichée. Le type convoque les astres, place la clientèle sur une voie de guérison, se fait payer. Cher.

Zita n'est pas susceptible. A la différence d'Edgar.

Edgar n'est pas un hyper-sensible, non. Avec moi hautain, froid, cynique. Suis sensée lui manifester de l'empathie. Ne daigne pas en avoir pour moi. Pas de réciprocité, entre Edgar et moi. Ce à quoi il tend, c'est à l'adoration. De lui, que l'on s'émerveille.

Ce n'est pas que Zita accepte la confrontation. C'est qu'elle s'en fout.

Quand Harold m'impose les mains sur une partie du corps ça finit par ce que tu sais. Pour le moment, envie de dégueuler.

Zita n'est *jamaïs* sujette à la nausée.

8.

Elle était sur un bateau en Méditerranée. Avant ses études de sage-femme. Une nuit elle sauta à l'eau contre l'avis du capitaine. S'agrippa à un canot de caoutchouc qui prenait l'eau. Un enfant parmi les flots nageait en hurlant. Léo. Zita s'empara d'un bébé, il flottait à l'intérieur de l'embarcation sur quinze centimètre d'eau. Pas un bruit à part les cris de Léo.

Zita nagea sous les étoiles entre les vagues, tenant haut le bébé. Léo ne savait pas nager. Il se débattait. Zita buvait la tasse.

Ensuite elle était dans le salon des officiers transformé en cantine des bénévoles, sous une couverture, doigts glacés que ne réchauffait pas la tasse contenant une menthe sucrée.

Le bébé était vivant. Tout le monde se l'arrachait.

Léo occupait le bout d'une banquette de bois sous un rayonnage de livres. Zita s'était assise à ses côtés.

Elle m'avait appelée.

9.

Flavien et moi nous connaissons depuis trente ans.

Flavien n'est pas un king de la beauté. J'étais tranquille, de ce côté. Rien à craindre. Nous procréâmes. Nous riions.

Il n'y avait pas d'ardeur. C'est ça qui est bien. Mais un partenariat clément, gentil, poétique souvent.

Un jour Flavien me parla d'un séjour professionnel à Paris, six mois.

J'avais besoin de solitude. Je souffrais de me sentir niée par notre fils Edgar.

Balthazar faisait pas mal de conneries, il allait à l'école / n'y allait pas, c'était avant le chef d'œuvre de menuiserie qu'il créa plus tard du côté des mélèzes.

Flavien revenait de Paris le week-end. Tout le monde était heureux.

Pour la première fois de sa vie, mon mari faisait les boutiques. Pour lui. Il achetait des fringues aussi pour moi, que j'aimais porter. Une première.

Tu parles.

10.

La maison est une ferme de pierres grises, montée sur un talus, à cinq cents mètres de la dernière maison d'un village de cinq cents âmes. Il ne passe personne sur la route. On acheta la maison pas chère avec les sous des parents de Flavien et de ma mère. Au début on mettait des bassines sous les trous dans la toiture, on sautait dedans avec les enfants petits. Glacés, nous nous réchauffions serrés les uns contre les autres devant le poêle d'atelier que Flavien avait ramassé dans une rue. Flavien cuisinait des crêpes flambées au Grand-Marnier pour tout le monde même les gosses.

La vie comme j'aime.

Ensuite nous fîmes des travaux, chaque enfant eut sa chambre, moi mon bureau au rez de chaussée, vue sur les mélèzes défense d'entrer. Flavien un jour le reprocha. Lui, ne disposait pas de lieu privé. Deux semaines plus tard il s'abonnait dans un club de golf.

Balthazar vient de réparer la toiture au dessus de l'ancienne grange, qui est notre salon, où personne ne va sauf moi quand je n'ai pas le moral. Alors j'allume le poêle d'atelier je mets Léonard Cohen à fond la caisse je bois du Grand-Marnier.

Depuis le départ de Flavien, il y a deux ans, la maison tombe *enfin* en ruine elle était trop retapée. Ça ne sentait plus la vie. Celle trouée, fissurée, détériorée. Vous et moi.

Flavien me verse une pension correcte. Ça m'arrache la gueule de le dire : Flavien s'adapte. Quand je demande, il donne. Chaque fin de mois, il vient à la maison, consacre deux journées à l'entretien. Basique. Alors je fous le camp. Je le laisse avec les enfants.

Si j'eus du chagrin ? Oh j'avais vu ça, l'humiliation, chez des filles plantées là par un mari excité sexuellement par une plus jeune, à tel point que la bite devenait boussole d'une vie salvatrice tabula rasa, énergie venue d'où on ne sait, s'emparant d'eux, peut-être Jésus qui sait.

Je m'étais jurée ne jamais souffrir d'être abandonnée. Ne pas traîner ça comme une poisse.

Deux mois après le départ de Flavien, je ne me lavais pas, je bouffais des marshmallow au petit-déjeuner/au dîner, Dorothee dans les Cévennes nous emmenait marcher. Zita m'appelait d'un bateau, une nuit, en Méditerranée.

11.

Mercredi.

– Tiens-toi droite,

je dis à Isadora. Elle me fusille. Tout le monde lui dit Tu fais ta princesse. Elle ne veut pas décevoir.

De sa fourchette Hector repousse, ostensiblement, les petits pois. Léo mange, rivé à l'assiette. D'un baffle sort une voix créole. C'est doux. Je dis : Merci. Hector lève la tête. Me fait penser à Edgar.

– Maman dit merci pour la musique, fait Isadora. Gratitude volontaire.

Isadora porte le peignoir de son père, velours brun tabac. Ses cheveux clairs sont mouillés, lèvres rouges, œil noisette ourlé de cils foncés, nez coquet, enfant de toute beauté.

Gladys sa sœur dispose d'un corps superbe, d'un visage coupé au couteau. Comme le mien. Yeux bleus spectaculaires. Se sent mal dans sa peau, dit-elle.

Zita, elle, n'est pas grande. Poitrine superbe, cheveux longs bouclés, portrait de son père en mieux. Zita a du charme, comme Isadora. Elles sont *troublantes*.

Gladys n'est pas dans la séduction. Je ne l'étais pas non plus. Jusqu'à ce que je comprenne. Que la chasse érotique est d'un envoûtement sans nom.

Je prie Dieu, s'il existe, que Gladys n'ait pas à passer par là. Qu'elle ne demeure pas, comme je le fus, sous la gouverne des pulsions. Que, devenue troublante, elle ne soit point perpétuellement troublée. Qu'elle ait de l'ambition pour elle-même, et non de l'ambition pour elle en relation avec un homme (Susan

Sontag, 1972).

– Maman ?

– Isadora ?

– Tu ne demandes pas pourquoi j'emploie l'expression *gratitude volontaire*, alors que j'ai onze ans ?

– Madame se cultive dans les mangas,
dit Hector, à propos de sa sœur. Laquelle enfonce la fourchette dans un flanc de saumon et ne dit mot.

La voix de la chanteuse créole est d'un velours qu'on passerait sur un corps nu. Pas un truc volatile comme le satin. Un truc d'une douceur *affirmée*.

Hector porte un pull en V bleu-vert par dessus une chemise blanche. Il s'est trouvé le tout sur un site de seconde-main.

Je gueule quand il lave son linge *à lui seul*, rien à foutre des autres. J'ai beau évoquer le prix de l'eau. Hector est un champion de la guerre lasse.

– J'ai fait une découverte,

il dit, laissant tomber le dos sur le dossier de la chaise.

Léo termine son assiette. Il porte le même tee-shirt que quand. Plein de tâches vu qu'il est blanc. Je devrais prendre le temps de lui en trouver un, identique. Il est trop tôt. Avant toute naissance, il y a gestation. Ne sois pas impatiente, Mève. Comme quand t'étais enceinte. Après huit mois t'en pouvais plus tu te disais que, le même, t'allais pas tarder à voir sa gueule d'ange. Mais le programme est le programme. Neuf mois.

– Quelqu'un dans cette baraque s'intéresse-t-il à moi, dit Hector, ou faut-il que j'aïlle chez Balthazar boire un porto ?

J'ai en horreur que Balthazar picole avec Gladys et nouvellement avec Hector.

– Breuvage infect, dit Isadora, que Baltha se procure au discount.

– Il y ajoute du rhum,

dit Hector.

Je ne quitte pas des yeux Léo qui ne quitte pas des yeux son assiette ah, il me regarde. Je lui tends un sourire. Je sais qu'il voudrait me le rendre. Ne le peut.

– Tu débarrasses la table, je l'ai mise,

dit Isadora à Hector. Isadora se lève, serre la ceinture du peignoir.

– J'ai vidé le lave-vaisselle,

dit Hector, rentrant sous table la chaise.

Léo empile les assiettes.

– Je le ferai,

je dis à Léo.

Hector monte. Isadora pose sur le lave-vaisselle verres et carafe d'eau, m'embrasse le front. Elle n'essuie pas la table. Léo s'assied dans le fauteuil blanc à côté du poêle de faïence crème. Il fait froid, dehors. J'essuie la table. Je me verse un Beaujolais transparent. La couleur me réjouit *déjà*.

Je m'assieds à la table essuyée-débarrassée. Léo est dans un manga. A la radio, chœurs bulgares. Émission que j'écoute le soir Merci le service public.

Ne bois pas *trop*, Mève. Tu ne seras pas en état de lire. Il n'est que vingt heures. Demain Balthazar mange avec nous. Avec lui, nous demeurons à table plus longtemps.

Maman ?

Zita. Tombe à pic. Pour me divertir. Sinon.

Sinon quoi, Mère ?

Je m'ennuie.

La guerre dans le monde, la faim, l'appauvrissement des consciences. Tu t'ennuies ?

Maman, je crois que je suis enceinte je t'en parle demain.

Des mois et des mois de grossesse, de surpoids, d'allaitement, de nuits esquinées, de couches, de pleurs, d'école, de soins. Je me fais plaquer par mon bonhomme. Et on ferait, de moi, une grand-maman ?

Ma féminité que je croyais missile deviendra pâquerette. L'été carnivore m'enverra ses bovins. Les bovins, avant d'être mangés, me boufferont la corolle.

– Il n'y a que toi, dit Hector revenu, qui m'écoute.

– Parle moins fort, Léo lit,

je dis.

Hector, portrait de son père, en mieux. Ressemble physiquement à Zita.

– Assieds-toi,

je dis à mon fils cadet. Il porte un pyjama blanc à bords marine. Première fois que je vois ce truc. Son père doit lui envoyer de l'argent.

– T'en penses quoi, il dit, de Guillaume Alleron ?

– Chanteur ?

– Je ne fournis pas ma salive à l'évocation de vulgaires businessmen.

J'aime quand Hector se la joue magistral.

– Homme politique,

il dit.

– Parti ?

– L'art de gouverner se dispense de partis.

Je me sens bête, parfois.

– Je me suis inscrit,

dit Hector assis face à moi, dos à Léo. Il croise les jambes, écarte les bras, rassemble les mains derrière la tête. Cool.

– Fils de fonctionnaire,

il dit.

Estomac saturé. Trop mangé.

– Ses positions, dit Hector, vont au retour des communs, à l'agriculture bio, fini les voitures les camions.

– Pour lui personne ne votera.

– Moi si.

– Tu as treize ans, Hector.

Regard mauvais.

– Bientôt quatorze,

je dis.

Envie d'un drap sur ma peau. *Caressée*.

– Tu voteras pour lui, maman. Je m'y suis engagé.

– Je t'écoute.

– Les gens sont fatigués. La vie ne les amuse pas. Trop de confort, d'angoisse, de maladies. Tu as bu, là.

– Va te faire foutre.

Je regarde Léo. Il tourne les pages. Attend que la vie passe. Sans prétendre à

quoi que ce soit.

Je l'envie.

Je me sens minable de ne pas mettre la main sur l'énergie tapie en moi.

Hector se lève, prend des biscuits blé/cassonade/cannelle dans l'armoire blanche à droite de Léo, se rassied face à moi, mange, s'apprête à parler. D'un geste de la main, j'intime qu'il propose à Léo. Hector avance le paquet vers moi. Excellent sourire. Se tourne sur Léo. Agite le paquet. Léo lève la tête. *Non*. Rictus d'Hector. Mon cœur se froisse.

– Je t'invite, dit Hector, à mâter le gars. Quarante-cinq ans. Ce qu'on attend d'un vrai homme. Épaules, matière grise, couilles.

Je soupire.

– Fais taire en toi la féministe, maman. Alleron est marié, bon goût vestimentaire, parle quatre langues. Six mois à Princeton. Un an avec les enfants des rues, Guatemala.

– Étudie la finance dans une université flamande, je poursuis. Avant de retourner sa veste, a travaillé dans une banque ou une boîte privée.

– ...

– Études de commerce. Je me trompe?

Je triomphe à ma façon. Modestement ironique. Me ressers du vin.

– J'ai soif d'eau, je dis à Hector. Tu m'en apportes?

Léo se lève. Va à l'évier, remplit un verre, le boit, le remplit à nouveau, le dépose devant moi. Il va au poêle, sort de la réserve une bûche, alimente le feu, s'assied, se plonge dans le manga. Je bois la flotte. D'une traite.

J'aime cet enfant dont je ne suis pas la mère. L'implacable réel fait mal plus que le rêve. Ne vous ment pas, le réel.

– J'ai en vu, je dis, des fils de militant de gauche s'agenouiller devant le Capital alléluia. Manque d'indépendance. D'audace. De joie.

– Guillaume Alleron te plaira.

– Autre chose ?

– Je n'ai pas réussi mon interro de math.

– Autre chose?

– Pratiquement que des échecs.

– Et ?

– Tu m'as raté, maman. Les gens qui gouvernent le monde ont des QI élevés. Je ne dirigerai pas le monde.

Soupir de mon gosse de treize ans.

– Je hais l'école,

il dit et quitte la cuisine.

Les lèvres de Léo dessinent un sourire navré.

12.

Mon père partit chasser un jour gris d'ardoise. J'avais huit ans. D'habitude maman l'accompagnait nous laissant seuls mon frère et moi. On adorait ça.

Papa partit, maman pleura. J'enfilai la robe rouge que je détestais, qu'elle m'avait offerte.

Elle ne posa pas le regard sur moi.

Le soir elle dressa une table pléthorique, aliments, fleurs, chandelles. Deux

couverts. Papa l'avait appelée. Chérie, il faut que je te parle.
Mon frère Alec et moi fûmes priés de manger le quinoa, assis en tailleur sur le plancher de nos chambres respectives.

13.

L'escalier grince, Isadora me pose la main sur l'épaule. Léo a disparu de mon champ de vision. J'ai oublié d'éteindre le wifi. Léo doit jouer avec Hector. Saloperie. 22H35. Je me gourmande. Douée en auto-flagellation. Pas vous ?

– Échec,

dit Isadora, posant devant moi bic et papier. Interro criblée de rouge.

Ce que j'aime dans cette cuisine, ce sont les nuances. Blanc Gobertange, blanc d'église, blanc d'Espagne, blanc de lin, blanc écru, blanc argile.

– Tu dois signer,

dit Isadora.

Je signe.

– Ce n'est pas tout.

Le peignoir brun de Flavien laisse place à un body, haut de dentelle, rose pâle, leggings noir. Ma fille de onze ans est maquillée. Mascara, rose aux lèvres. Cela me touche.

– Isadora ?

Ma fille de onze pleure. Cela me cogne.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Pourquoi quelque chose devrait ne pas aller ?

elle dit, se dégageant de moi. Le mascara coule. Atteindra sous peu le menton.

– Tu n'étudies pas, quand tu vois papa ?

– Je vois mon père un week-end sur deux. Le week-end, envie de souffler.

– Et puis, c'est Paris.

Le visage de ma fille, onze ans, s'illumine. Cela me glace.

– Je prendrai contact avec ton titulaire,

je dis.

– Une connasse.

Je vide la bouteille de vin à même le goulot. Devant ma fille. J'en frémis.

– Rock n' roll, comme mère,

elle dit, auscultant l'état de ses ongles.

– Je t'ai laissée tomber,

je dis.

– Je ne suis pas faite pour l'école. C'est pas ta faute.

– Tu veux opter pour les cours par correspondance ?

– Mais alors je serais privée des copines. Mes copines, c'est tout pour moi. Des mois de grossesse, de surpoids, d'allaitement, de nuits esquinées, de couches, de pleurs, d'école, de soins. Tout ça pour ça.

– Super, je dis, d'avoir des amis.

– Super, elle dit, d'avoir une mère qui signe une mauvaise interro. Qui moufte pas quand sa fille est maquillée. Je n'ai pas essuyé la table pardon. Je m'améliorerai.

- En sciences ?
- En amour filial, maman.

Et de pousser vers mon ventre la feuille et le bic sur la feuille, dont je m'empare. J'appose une signature comme un baiser sur un corps en linceul. Pourquoi l'école écrase-t-elle, au lieu d'élever ?

Mon cœur de maman, en miettes. J'appelle les moineaux. Des corbeaux d'un noir sans fond se présentent. Ils dévorent ma chair.

Demain, je me lèverai tôt. Huit heures de boulot au siège du journal, une heure et demi de route, démarches en faveur des gosses, sur place, volées au temps de travail, courses alimentaires. Vérifier les devoirs. Je n'y couperai pas. Isadora et Hector perdent du terrain, putain de merde j'ai cinquante et un an je ne mérite pas que les institutions soient indignes d'elles-mêmes, j'aime mes enfants, les écoute, les prends dans les bras, les soigne, leur prépare à manger,

ne me demandez pas *en plus* d'activer le scolaire.

Et ne vous permettez pas de prétendre, au sujet de l'un de mes gosses, qu'il *décroche*. Décrocher de quoi ? De connaissance à ingurgiter avant l'oubli ? De savoirs qu'ils apprendraient ailleurs par eux-mêmes ? De vos sanctions, de votre bon droit, de vos humiliations ?

Quand je coupe le wifi, embarquant dans ma chambre le boîtier, Hector hurle Maman merde on est en pleine game !

14.

Jeudi.

J'ai mes règles. Déçue ?

Je fourre le téléphone dans un mini sac à main, ne parviens pas mouvoir la tirette jusqu'au bout, en extrait l'agenda douze centimètres sur sept (je m'obstine au papier), la tirette se ferme, suis en noir de la tête aux pieds. Le pantalon m'entre dans les fesses. Le col roulé accentue le fait indéniable qu'est le double menton.

Je me sens moche.

Déçue que tu ne sois pas enceinte, oui Zita. Quelque chose changerait ma vie. En serait réenchantée, ma vie.

Pour le boulot je n'ai pas préparé, pas comme je l'aurais voulu, la réunion de rédaction. J'improviserai. La plupart du temps, ça marche.

Sentiment *d'inaccomplissement* me gratte la glotte. Ne pas m'investir comme il faudrait que je le fasse. N'être pas à hauteur. De quoi ? De l'éblouissant dédain de mes parents, jadis, pour le monde réel ?

Je ramasse, dans un bol d'une affreuse banalité (esthétisme internationaliste d'une société scandinave) trois noix de cajou que je fourre en gueule. Je sors de la maison, ouvre ma voiture un taudis. Vos gosses dégueulassent pas votre auto, vous ?

Vous dites ? Vous êtes soigneux ? Tout est effectué en temps et heure ? Ne buvant pas, vous êtes dans un état perpétuel de concentration maxima ? Vous n'avez jamais d'ombre sur le cœur, style cumulonimbus - tu vois pas le soleil pendant des heures ? Vous vous assurez que vos gosses réussissent à l'école c'est votre priorité ? Jeune homme leur géniteur s'assumait, en voie de faire de

l'argent ? Intelligent, donc ? Transmet ses gênes aux mômes ?
 Vous ne rêvez pas de fêtes insensées, de pantagruéliques échappées, de beauté
 non bétonnée,
 de drague de flirt de baisers ?
 Allez vous faire foutre.

15.

Jeudi, 18:07.

Quand au retour du boulot j'entre au salon dans la grange, le feu gigote dans
 l'âtre. Amalia Rodriguez chante. Plateau d'argent posé sur la table basse, face au
 feu, bouteille de vin. Celui que j'aime. Pinot noir d'Alsace. Débouché. Verre
 clinquant, sur pied.

Deux sacs de courses dans la main droite (lasagne préfabriquée pour tout le
 monde ce soir + un kilo de culpabilité j'en ai les doigts cisaillés), trois sacs dans
 l'autre main (ordi, bouteille d'eau minérale en verre dont le poids cisaille les
 doigts moins la culpabilité).

Je reste plantée, évasive, dans le grand salon où jamais personne ne va,
 soupçonnant quelqu'un de s'être, en sa faveur, aménagé une esquisse de
 bonheur.

Il y a une demi-heure j'embarquai, à l'arrêt de bus, Hector, Léo, Isadora. Tous
 trois dans la bagnole nez sur smartphone, moi j'écoutais la radio, baisse du
 pouvoir d'achat, pollutions diverses, guignols politiques.

L'auteur de la mise en scène ne peut être l'un des trois.

Passer un bout de soirée avec Balthazar me réjouit. Fut un temps où il mettait la
 main à la pâte question repas maintenant plus. J'assume. Seule. Faut de
 l'énergie, pour *réclamer*.

– Hello maman.

Balthazar.

A l'étage, Isadora hurle C'est mon tour, putain ! Léo ou Hector ont du passer
 sous la douche avant. Ma fille se moque qu'un gamin se gèle les couilles dans un
 pays étranger sans mère, sans père, souvenirs aux ordures. Léo, s'il songe à
 occuper la salle bain alors qu'elle l'a décidé avant lui, doit protéger ses couilles.
 Ni plus ni moins qu'Hector. Qui tient tête à sa sœur.

Balthazar, lui, craque pour Isadora.

Ses bras m'enserrent par derrière, les paquets me glissent des mains.

– Joyeux anniversaire,

il dit me faisant pivoter vers lui. Et me serre, serre.

– Anniversaire de quoi, Balthazar ?

– Départ de papa bon débarras.

Je demeure collée à mon fils le charpentier. Il fait glisser ses mains sur mon dos.

– Ça fait deux ans aujourd'hui, il dit, qu'il est venu avec une camionnette
 tu n'étais pas là.

Je veux ramasser mes paquets, Balthazar s'en empare. Ne croyez pas que ce soit
 toujours le cas, mes pauvrettes.

Ce n'est *jamais* le cas.

– C'est toi, qui a acheté le vin ?

– Oh maman tu pleures.

Et merde.

– Laisse-moi enfiler des talons, je dis, me ravalé la façade et nous boirons.

En haut, ça hurle. La princesse grince des dents, qu'elle a aussi nombreuses qu'un requin.

Balthazar me regarde, il me regarde *vraiment*. Je lui réserve une œillade de fer.

– T'es sûre, il dit, de vouloir jouer aux dures ?

Balthazar se sert le vin le met en bouche me regarde avec rire, pose le verre, en sort un autre de derrière le dos, y verse le sang des vignes, me baise le front. C'est pour des moments comme ceux-là que je tiens. Pour l'inattendu. Alors je me dis Mère ta vie c'est pas d'la merde.

– T'as prévu quoi pour le repas ?

dit mon fils.

Balthazar porte une chemise blanche un pantalon crème. Toujours, quand il vient dîner à la maison, les lundi et jeudi, il porte une chemise. Parfois un nœud papillon.

Balthazar n'a pas son diplôme de menuisier charpentier. Je ne sais comment il fait pour trouver des chantiers. Vit à son rythme. Autonome financièrement. Pas comme Edgar qui reçoit de son père une rente. Mécénat, dit Flavien, qui croit au talent de son fils aîné.

– Lasagne ?

j'entends dire Balthazar en provenance de la cuisine.

– Ne l'enfourne pas tout de suite, je dis.

– Je meurs de faim.

– Dix minutes?

Et voilà. Je supplie.

Je m'assieds face au feu, dans le pantalon. Me boudine.

– Celle-ci ou celle-là ?

dit Balthazar, deux robes à la main. Longues. L'une noire, l'autre violette. Je dis à mon fils Choisis. Balthazar opte pour la violette. Tient sous l'aisselle ma trousse à maquiller, cadeau de Flavien un soir de Noël il était à court d'idée.

Dans l'autre main Balthazar tient la paire d'escarpins, dix centimètres de talons, que je porte à la maison.

– Change-toi, chausse-toi, fais en sorte de te sentir belle, il dit. Je pars dans dix jours.

– Quoi ?

– Cambodge, avec les compagnons. Pour longtemps. J'enfourne la lasagne ?

Et me laisse là.

Je laisse choir au sol les vêtements noirs du boulot. Bien payée, plume convenable. J'enfile la robe violette. Mes bras tremblent.

Je prends place sur le fauteuil brun noisette face au feu. Je bois je bois je bois. Je sors de la trousse un miroir de poche, fous du noir sous l'œil j'appuie j'appuie j'appuie.

Flavien était arrivé dans une camionnette blanche à logo bleu turquoise, un week-end que je passais à Bologne avec le quatuor (jamais aussi bien mangé). Flavien n'avait rien embarqué. Pourquoi une camionnette ? Destinée aux

affaires de sa nouvelle fiancée ?

Seul Balthazar était à la maison. Flavien s'était au préalable avisé que les deux derniers n'y étaient pas. Je ne lui aurais pas pardonner. Un père quittant le nid alors que les oisillons ne savent pas voler. Laissant à la mère le soin d'attendre *activement* que cela se produise.

Balthazar avait regardé son père placer deux valises dans le coffre. « Je n'ai pas bougé d'un pouce, avait-il dit à mon retour de Bologne, encore moins quand papa a voulu m'expliquer».

Un jour je dirai à mes mômes que ce que j'éprouvai lors du départ de Flavien mon mari depuis vingt-cinq ans.

Ce fut, comme dit Balthazar, *Bon débarras*.

16.

– Votre grand frère voudrait vous annoncer quelque chose, je dis.

Le pied de Balthazar, sous la table, me cogne la cheville. Hector et Isadora se chamaillent pour une tomate cerise (lasagne industrielle sur la table, accompagnée de poivrons cru coupés en lamelles, de tomates, de maïs bio, attention de la mère à ce que la progéniture ait des intestins en ordre de marche, tu crois ça ?)

– Isadora je vais partir, dit Balthazar.

– Tu me l'as déjà dit.

Je serre les fesses. Ah les autres sont au courant.

Stupeur dans le regard de Léo. Léo ne descend jamais vers le ruisseau au-delà du carré de mélèzes, en direction de la baraque de Balthazar. Léo n'est intime avec personne, dans cette famille, si ce n'est avec Gladys. Elle prend la main du gamin noir comme ébène dans le blanc du cosmos sans étoiles qu'est la cuisine.

– Tu m'aiderais, avant de partir, à repeindre cette pièce ?

je dis à Balthazar.

– Pas le temps, il dit.

Je porte aux lèvres le coulant de la sauce blanche.

– Tu veux changer quoi ?

il dit.

Il termine son assiette.

– Maman aimerait pasteller, dit Gladys. Trop de blanc n'est pas humain.

Gladys est *juste*. Je veux dire. Le sens de la mesure lui est inné. Sa proximité, son regard sur les choses, sa passion quand un sujet lui sied me manqueront quand, à son tour, elle s'envolera.

Elle aura les ailes fermes.

– Si tu paies Andrea et Salomon, je fais ça avec eux, dit Balthazar. Il me reste du gros blanc, des pigments. Salomon fera l'électricité. Ton mari a oublié qu'à tout moment l'un de nous pouvait se faire électrocuter.

– La prof d'histoire n'a pas aimé mon parallèle entre Église et Capital, coupe Isadora.

A en horreur qu'on médise de son père.

Flavien et moi nous sommes mis d'accord. Pas de règlements de compte devant les enfants. Je l'avoue avec gêne, il me plaît parfois que Balthazar dézingue Flavien. Pourquoi ? Parce que, en plus de trois enfants, Flavien me laisse le soin d'une maison.

– Le parallèle entre quoi?

je dis à Isadora dans le peignoir brun tabac.

Balthazar consulte son smartphone, le rempoche fissa, s'avachit contre le dossier de chaise. Lui et Gladys se regardent. Gladys a du mal, avec le départ de son frère.

– Avant que, me dit Balthazar, nous écoutions Isadora (celle-ci déploie sa cage thoracique), je voudrais te préciser que ma baraque sera occupée par Gladys. Vous la ferez pas chier. Son territoire. Ok Hector ?

Ces deux-là, chien et chat.

– Vous auriez pu me consulter,

je dis, ivre.

– Maman, il pleut dans ma chambre,

dit Gladys d'une voix douce à tomber.

– Trois gouttes,

je dis.

– Je mangerai ici le soir t'inquiète pas.

Ne ricane pas, Mève. Style : T'as pas le choix de manger à la maison, Gladys, t'as zéro fric.

Léo tend son assiette, il reveut de la lasagne.

– Je t'écoute,

je dis à ce dernier, d'un ton brusque mais quoi, ils m'emmerdent.

– Puis-je ?

dit Léo.

– Capital et religion. Intéressant, ça,

dit Balthazar à Isadora. Balthazar me fait le gros œil. A cause de Léo. Balthazar aime le gamin. Léo saigne du départ du grand frangin.

– Tu veux dire, dit Gladys à sa sœur dont elle raffole, que le Capital remplace la religion ?

Isadora dresse le dos c'est parti. Je bois du petit lait.

D'après ma benjamine, l'humain s'incline devant le capital comme il le faisait devant Dieu. Hors de l'église point de salut est remplacé par hors le néolibéralisme point de survie. Même soumission profitant à une classe dominante, même principe de la récompense (Grégoire Chamayou appelle cela *fantasme d'évasion*).

Hector est tendu. Je lui caresse la main. Il se renfrogne.

– Tu en penses quoi, Hector ?

je dis.

Brave maman, va.

– On n'en est plus à réfuter le néolibéralisme, il dit. Faut faire avec.

Hector, treize ans. Cinq échecs scolaires.

– J'ai reçu une lettre du staff d'Alleron, il ajoute. Je suis officiellement le plus jeune membre.

– Comment t'es-tu offert l'adhésion?

dit Balthazar, à nouveau sur son smartphone, chose qu'il ne fait jamais à table.

Bordel, il est amoureux. Il part au Cambodge avec elle/avec lui.

– On dit *affiliation*, dit Hector, et c'est maman qui a eu la gentillesse de m'avancer dix euros.

– Tu penses quoi, Baltha, de ma réflexion ?
dit Isadora.

– C'est ça, dit Hector. Fais comme si j'existe pas.
Et se lève.

– Débarrasse ton assiette,
dit Balthazar.

– Laisse tomber,
dit Gladys.

– Tu seras revenu pour Noël ?
je dis à Balthazar.

– Sais pas,
il dit.

– C'est important pour maman,
dit Gladys.

– Et pour moi,
dit Isadora.

– On verra, les filles,
dit Balthazar.

– Et pour moi,
dit Léo.

Silence long comme une pirogue.

– Je serai là,
dit Balthazar.

17.

Vendredi.

Irma ma boss se donne la peine de m'appeler. J'ai gagné un prix. Enfin, le magazine a gagné. Concours d'écriture dans les prisons lancé par moi / les nanas de la boîte créèrent un blog / on y voyait des détenus lisant leur textes / des rappeurs se déplaçaient / le blog enflammait la toile.

Cette histoire me donne la gerbe.

– Prix européen, dit Irma. L'équipe invitée au complet.

– Ce sera sans moi,
je dis.

– Avec toi, Mève. Oslo, îles Alland, Helsinky, tous frais payés.

– Quoiqu'il en soit tu avais prévu d'y aller.

– T'as pas le choix. Tes gosses se débrouilleront.

Non, Irma, pas les gosses. Mais Dorothée, excitée de nous amener à Berlin, ville où personne jamais ne m'amena.

18.

Après que Isadora fut rentrée à l'école maternelle, il y a sept ans, Dorothée proposa un voyage. Flavien n'avait plus envie de bouger. Nous avions six gosses

tu comprends.

Il disait Nous n'avons pas d'argent.

Sortie de l'ivresse des naissances, des bébés à serrer contre soi, je m'étais prise de passion pour l'instituteur du village, Paul, ingénieur faisant le choix d'un retour champêtre. Il élevait des moutons et des abeilles, instruisait nos gosses. Portait invariablement une veste de velours finement côtelée, de la même couleur que le peignoir de Flavien, que j'avais choisi par la suite, inconsciemment je suppose : brun tabac.

Flavien entre temps avait changé de boîte. S'y sentait valorisé. S'adonnait au golf. Me baisait. S'accrochait à l'idée que nous étions *une famille*.

Moi ça m'emmerdait, le vide entre nous deux.

Un jour, à cette époque il y a environ sept ans, Dorothée m'avait appelée, je l'avais écoutée pendant deux heures, elle était au plus bas, un homme la dédaignait, ce n'était pas la première fois. Elle avait une corde à son arc, non des moindres : organiser des voyages. Au bout de deux heures, sentant la tristesse en moi, j'avais lancé Tu nous emmènerais ?

Sa réponse avait changé ma vie.

1. Dorénavant je ne me sentais plus prisonnière de la maison, du mariage, de la famille.
2. Flavien laissait faire. Et s'éloignait.

19.

Notre première escapade fut la Nouvelle Guinée, indonésienne. La Papouasie est plus belle, côté littoral, plus haute en monts d'éternelles neiges, plus dense en forêts tropicales mais les Affaires Étrangères disent Gare à votre cul. Carjackings, enlèvements, pagaille sanitaire. Dix jours côté indonésien donc. Un guide rien que pour le quatuor : Dorothée, Lydia, Irène, moi. Dix jours parfaits. Lodges, paysages, senteurs. L'entente, la bouffe, les expats rencontrés.

Mais, j'avais croisé l'œil d'une femme à peau cuivrée.

Cet œil disait Toi la blanche, de ton regard-rapace tu gobes nos forêts, nos oiseaux, nos silences. Tu manges mieux que nous des plats préparés par les nôtres sous-payés. Tu repartiras repue, euphorique, ignorante du fait que nos ancêtres te crachent à la gueule.

Revenue de Papouasie, je fus accueillie par un Flavien détendu.

Ok pour les voyages.

Mais j'avais, depuis l'œil de la femme à peau cuivrée, la sensation de consommer de l'artificiel paradis. De salir la part territoriale à disposition du touriste-payeur.

J'étais *divertie* néanmoins.

Un luxe que je ne pouvais fouler aux pieds.

En sept ans nous fimes, chapeautées par Dorothée, le Colorado (Lydia s'était éclipsée du quatuor, baisée par un cow-boy blond qui en avait une épaisse comme, dixit l'intéressée, une canette de coca), la Birmanie (mon voyage préféré à cause du silence d'après-monde), le Venezuela (j'avais chopé une crasse, les filles m'avaient traînée), le Kenya (très chaud, très chic, très insupportablement tourisme anglo-saxon).

À chaque retour, je me sentais morveuse. Repartais. C'était ça où l'isolement

avec un mari dont je ne supportais pas la proximité. Que je suçais à mâchoire déployée, priant que ça éjacule et me plongeais dans Jean-Claude Michéa. C'était ça, ou me couper du quatuor.

Berlin, dans un mois. Pas envie. S'il n'y avait l'amitié.

Privilège que je ne suis pas sûre de mériter.

20.

Le torchon sur l'assiette fait un bruit doux. Balthazar est concentré. Il a pris l'initiative d'une vaisselle (se réduit à deux casseroles et un plat). Gladys a préparé une verveine, que nous buvons. Elle étudie un cours de géographie sur la table blanche de la cuisine blanche. Léo est tassé sur le fauteuil à gauche du poêle, manga en mains. Il savoure les derniers temps de Balthazar à qui il ne dit pas Je t'aime.

On se dit beaucoup *Je t'aime*, dans cette maison. Façon de pallier à l'insubordination.

– Amoureux ?

je dis à Balthazar.

– Maman.

– Accouche,

dit Gladys à son frère.

– Mariée,

il dit, frotte et frotte le fond d'une casserole.

– Donne,

je dis.

Balthazar me tend, yeux baissés. J'aime pas quand mes gosses se sentent pas à hauteur. Lui, Balthazar, il pleurerait quand je réclamaïis son bulletin. J'ai honte, il disait. A hauteur de quelle certitude ? Jugé selon quels critères ?

– Cinquante ans ?

je dis.

– Trente-cinq,

dit Gladys, dont l'œil est un mur sur lequel court un lierre épais où enfouir la tête par temps mauvais.

Balthazar tient les yeux baissés. De la main avec laquelle d'ordinaire j'écris, la droite, je lui relève le menton. Je mets dans un sourire l'entièreté de ma vie.

– Master en archéologie,

dit Gladys qui me sait, à mon corps défendant, sensible aux titres.

– Pour la première fois de ma vie je suis amoureux, maman.

Balthazar m'étreint.

Je devrais dire *un homme* m'étreint.

21.

Quand mon père revint de la chasse, c'était un nouveau gars que ma mère avait sous les yeux.

Colomb accoste les îles. Sensation de monde nouveau. Inexploré.

Mon père entrevoyait la possibilité d'une conquête. Son nom : Le Très Haut. Sexe mâle, intention d'amour, origine divine.

Nous en serions, tous, infestés.

22.

Samedi. 11h.

Gladys descend dans un chemisier long bleu pâle. Ses boucles châtain lui arrivent aux reins. Yeux noisettes à croquer. Elle m'embrasse le front. Le soleil s'immisce, flagrant, dans la maison.

Je porte une longue robe de coton lilas. Châtelaine de Bohême. Dix centimètres de talon.

- Tu vas bien?

me dit Gladys.

- Article à rendre pour 16h.

- Le week-end tu devrais pas bosser.

- Vous non plus.

- Mes points ne sont pas fameux.

- Échecs ?

- Aucun.

- Je signe les yeux fermés.

- Il reste des œufs ?

Vous n'avez pas raz la patate de ce genre de phrase, vous, concernant l'intendance sans sourire sans délicatesse sans gratitude ?

- Je me demande comment on mange sur l'île de White, dit Gladys. Ed déteste.

- Mais pas le cul des filles.

- Papa t'offre le billet à toi aussi ?

- Quel billet ?

Cassure de la coquille Hop, qu'une poule mit vingt heures à fabriquer. Cadence du fouet. Pschitt du liquide visqueux jeté sur le brûlant de l'huile. Je ferme le laptop. Isadora n'aimant pas dormir jusqu'à plus soif je prends l'habitude le week-end, avec son accord, de la réveiller. Ce que je m'appête à faire. Léo est sous la douche. Hector sans doute sur un téléphone. Dans son lit.

Pour mon article j'avais besoin du WIFI. Zut. D'habitude j'utilise la 4G. J'écoute France culture, je consulte mes Whatsapp, je n'ouvre le WIFI, le week-end, que vers 15h. Sinon tout le monde s'abreuve de sang numérique.

Je me bats, comme je peux, contre des vampires assoiffés.

- Quel billet ?

je dis à Gladys.

- L'expo de ton fils aîné. Dans deux trois semaines.

- Vous ne serez pas à Paris ?

- Edgar ne t'a pas invitée ?

- Invitée à quoi ?

- Sa première expo, festival d'art contemporain, île de White. Plein d'artistes londoniens.

Cassure de mon cœur dont j'ai mis cinquante ans à maintenir la tête hors de l'eau.

J'avale le café. Il est tiède j'aime pas. Je rebois, me punissant. D'être une mère qu'on renie. Dont on se méfie. Dont on ne veut pas.

- Ne dis pas qu'il ne t'a pas invitée, dit Gladys. Papa ne t'a rien dit ?
- Ce n'est pas à papa à le faire.
- Maman vous avez tout fait ensemble pendant vingt ans.
- Ce n'est pas de la faute de papa, s'il est parti.

Je n'aime pas la tournure de l'échange. Je ne puis assurer de mon honnêteté pour ce qui suivra.

Je me dégoûte, parfois.

Je me trouve en deçà des espérances que j'avais sur moi. Vie fulgurante, jouissive, carnavalesque.

Gladys se lève, me prend la tasse à moitié pleine de café tiédasse, qu'elle vide dans l'évier, me sert un café chaud, le pose devant moi. Je pleure. Je ne sais pas si c'est honnête. Je perds la trace de ce qui est vrai.

Ça me dégoûte.

Une vie à moi qui aurait été équitable, généreuse, se battant, et gagnant, en vue du bien public.

- On ira tous à White,
- dit Gladys, et se laisse tomber sur une chaise.

La séparation. Un échec. Par ma faute. Pèse sur l'épaule de mes gosses. Vous comprenez. Des concessions. Pour le bien de la communauté. Je me suis rebellée. Ou si tu veux, affirmée. J'aurais pu continuer le phantasme, nue chevauchant Paul l'instituteur. Flavien aurait continué à m'aimer. Peut-être.

Je suis comme ça. Je m'évade. La réalité n'est jamais assez puissante. Je me bats contre une continue déception.

Un jour j'ai dit à Flavien Si tu continues à être le père que tu es tu pourrais, chéri, te trouver une autre femme ?

- Balthazar sera aussi de la partie?
- je dis.

- Et son amoureuse.

Le regard de ma fille ne permet pas que je sombre.

- Tu viens avec nous,
- elle dit.

- Non.

- Tu viens sur l'île de White, toi et moi dans le même hôtel.

Des larmes sont produites par mes yeux.

Dans trois minutes je fumerai un cigare enfouie dans mon loup argenté, dehors, sous le soleil de printemps. Je m'y connais en tristesse. Le quatuor m'en sauve. Et Léo.

Léo me dé-naufrage.

- Tu souris,
- dit Gladys.

- Quand la tristesse tord les boyaux, je dis, tu vas te foutre de moi : je me sens haleter. La vie injecte dans ma tête l'espérance. C'est plus fort qu'elle, à la vie. Mon esprit boit, boit. L'inattendu me couvre de baisers et c'est reparti.

- Tu es pleine d'échardes, maman.
- Tant que ça?
- Ça laisse pas tranquille, une écharde.
- L'émerveillement tire la gueule.
- La souffrance prend toute la place.

- Toi, ta place, Gladys ?
Ma fille lève le menton haut, dans trois mois dix-sept ans.
- C'est dégueulasse de la part de papa, de pas t'avoir parlé du séjour à White.
- Edgar ne me veut pas dans ses pieds, je dis. Papa n'y est pour rien.
Gladys, de l'arrête de la fourchette, rase l'assiette. J'en suis irritée.
- Edgar a du mal avec moi, en ce moment,
je dis.
- Ça ne me regarde pas, elle dit. Vos affaires.
Tu fais quoi quand ton cœur saigne à grandes giclées ?
Tu racles.

23.

Je n'ai pas l'ambition de la reconnaissance. Le désir, peut-être.
Pas *l'ambition*. Étymologiquement signifie *aller autour*.
Circularité, mouvement, ellipse.
Je suis, quant à moi, femme zigzag.

24.

- Maman, faut que je te parle d'Alleron,
dit Hector, portable dans la poche arrière du pantalon de pyjama. Le week-end en matinée, n'est pas sensé passer du temps sur le téléphone. Tu empêcherai quelqu'un de communiquer avec le supplément de son âme, toi ? L'annexe principale de son cerveau ? Le plein bocal d'affection ?
Un jour je ne me battraï plus. Le monde dominant de l'esclavage numérique aura raison des récalcitrants, son emprise fera de l'humain une machine réclamant le fuel.
Un jour je ne me battraï plus. Ni aucune mère. Ni aucun père. Personne ne se remémorera les humains autour d'une table, yeux dans les yeux, davantage soubresautant que corps voués aux écrans.
- Que dit ton Alleron de l'asservissement aux réseaux ?
je dis à Hector. Du bout de l'index mon fils trifouille sa narine.
- Justement,
il dit.
Doigts gluants de morve, s'empare d'un couteau.
- Y a plus de choco ?
Vous n'avez pas raz la patate de ce genre de phrase, vous ? De questions concernant l'intendance, énoncées sans sourire sans délicatesse sans gratitude ?
- Le réseau, il dit, c'est ce qui plaît aux masses.
- Définition de *masse* ?
- Toi, moi, les moutons de la populace.
- Alleron se prive des réseaux mon cul.
- Bon, il communique. C'est un homme politique.
Je souris.
- Tu signeras mon bulletin sans le montrer à papa ?
Enflure. Pour une gaieté passagère. Tu sais quoi ? *Chaque fois* je tombe dans le

panneau.

- Donc il est partout, ton Alleron.
- J'aime bien que tu dises *mon*.
- Bon dieu Hector, quelle mouche te pique ?
- La politique, Madre.

Léo se met à table léger comme une souris. Tee-shirt blanc crado, Méditerranée. Pantalon jogging hideux, qu'Hector lui a filé. Dos droit. Du couteau qu'il empoigne mains propres, récure le pot de choco. Sur une tranche de pain, en étale une super couche. Au moment de mettre en bouche, s'aperçoit qu'Hector et moi le regardons. Suspend le geste. Dans les yeux de Léo je lis Et quoi ?

- Étonnant, je dis à Hector, que tu t'intéresses à la vie de la cité.
- Tu dis ça parce que j'ai pas de belles notes. C'est ce que tu veux faire de nous ? Des oranges-outangs aptes à l'épluchage de la banane ? Moi je veux apprendre la vie. On ne me l'enseigne pas à l'école. Il se fait qu'Alleron parle à un public d'adolescents. Demain tu me conduis tu verras bien.

- Ne parle pas comme ça à ta mère,
dit Gladys.

Ma fille fend l'espace blanc, de la cuisine, dans sa longue chemise bleu azur. Fait couler le robinet de l'évier.

- Coupe l'eau tu gaspilles,
dit Hector. Et enfourne, sec, un pain que ses dents puissantes réduisent à miettes.

Léo mâche sa tranche enchocolatée, paupières baissées.

- Ça va, toi, Léo ?
dit Gladys passant à hauteur, lui collant un baiser.

Les silences de Léo sont affirmatifs.

Personne n'a envie de l'entendre parler.

Nous ne connaissons pas sa nationalité. Se trouvait parmi des syriens. De lui, n'ont pu rien dire.

Sur le bateau qui les avait repêché, au bébé noir de peau comme lui Léo ne s'était pas intéressé.

- T'as qu'à prendre un bus,
dit Gladys à Hector, qu'elle chatouille. Gladys, quand elle en a marre, elle le dit. Le reste du temps, elle pouponne.

- En Belgique nous n'avons pas de dirigeants novateurs,
je dis mollement.

Je plonge dans le café tiède une tranche grillée nappée de beurre sur laquelle repose une tranche de gouda. Le tout, ramolli, est porté à ma bouche. Je m'évade dans une satisfaction primale.

Théoriquement je ne devrais *que* souscrire à ce type de politicien, dans la gratitude de ce qui vient.

- Pense à acheter du choco,
dit Hector.

Lui et Gladys disparaissent. Isadora apparaît dans son peignoir brun tabac.

- Y a plus de choco ?

Après la partie de chasse, mes parents s'étaient rendu, régulièrement, au culte. Les catholiques appellent cela *eucharistie*. On leur dit que Jésus, son cœur, ses os, sa bite sont tout entier, par un mystère fascinant, contenus dans trois grammes à pétrir sous la dent.

Ils avalaient, ces deux-là, mes parents, les bobards dont Dieu était sensé les nourrir pour en faire des super-héros.

Mon frère et moi n'étions pas conviés au banquet.

Pas au début.

Mes parents continuaient de vivre leur exclusive love-story. S'emmerdaient pas avec des gosses.

Sur les photos plus tard j'ai remarqué. Que ma mère si floue, si hors cadre, si asymétrique, s'était mise à porter des Loden.

Mon père gagnait sa vie chez IBM. Roulait en Mercedes.

Un été ils nous amenèrent à une *session* comme il se dit. Les gens priaient ensemble, faisaient la vaisselle ensemble, écoutaient d'autres gens leur parler de la bible et des saints, mangeaient ensemble, dansaient des trucs folks fleurs aux cheveux on était fin des années septante.

Le renouveau charismatique vient des évangélistes. Les cathos piquent l'idée. On sort les guitares les tambourins on frappe des mains.

Les icônes viennent des orthodoxes. Les cathos piquent l'idée.

Le sabbat, la musique klezmer, les habits blancs viennent des juifs. Les cathos piquent l'idée.

Tout en se revendiquant du pape n'est-ce pas.

Ils vivaient en *communauté* tandis que s'effritait le monde-rural-autour-du-clocher. Faut le reconnaître, certains d'entre eux parlaient écologie, déjà. Mangeaient sobrement. Faisaient le choix d'une vie hors des valeurs néo-capitalistes.

Cela plut à mon intellectuel de père. Côté neurones, il était foutu. Car Jésus lui parlait. Jésus l'écoutait. Il y avait Dieu le père, qui n'avait jamais été un homme, et l'Esprit saint, énergie personnifiée.

Devant la confusion mes parents étaient béats.

Isadora ma petite voit juste. L'intérêt des religions réside dans le fait d'être un groupe s'abreuvant à une même consolation.

Moi, cet été-là de mes douze ans ? Avec l'engouement de mes parents pour des lieux de vie religieuse j'expérimentais des espaces nouveaux, regardais les adultes, éprouvais l'émoi amoureux. Ça me sortait de l'axe chambre-école, école-chambre.

Je me sentais à l'écart, eu égard à mon caractère introverti. Mes parents ne réalisaient pas. Qu'il leur fallait me faire aimer *la réalité* du monde, non pas *l'idée* d'un monde.

Au lieu de cela, durant des messes interminables il était prescrit de se taire.

Les gens de la communauté où nous étions cet été-là vivaient en hameau. Perdu dans une nature affolante de beauté. Je n'y avais pas ma place. Les parents, c'était autre chose. Se laissaient contaminer. Rêvaient d'appartenir au clan des enfants de dieu.

Ma mère au début trouva cela exotique, je crois. Mon père se fit des amis.

Trois ans plus tard, lui fut proposée la fonction de *berger*, manager d'un lieu où

vivent familles, célibataires, moines, moniales. On réfute bien entendu le terme *secte*. On est reçu par le pape on a les photos. N'est-ce pas.

Quand mon père parla de s'installer dans le sud de la France, il me regarda dans les yeux en souriant. Ce regard-là, c'était la première fois qu'il me le donnait. J'acquiesçai. Mon père me prit dans les bras. Longtemps.

J'étais bouleversée.

J'avais quinze ans.

26.

J'introduis la clé. Mon bureau. Besoin de savoir que les gosses n'y transitent pas. Je baisse la clinche. La porte ne s'ouvre pas. De la hanche je cogne. Le chambrant s'écarquille. Fendu. Ma pensée est : Balthazar réparera. Comme il y a du soleil, je décide d'allumer un feu. Mon bureau est toujours froid. On est en avril je te rappelle. Ne te découvre pas.

Dans la cuisine je fais bouillir l'eau pour un thé (avant je buvais des litres de café, maintenant mes organes n'en veulent plus ce qui me fait admettre qu'ils vieillissent). J'observe Léo à droite du poêle de faïence crème. Il ne tourne pas les pages. Le regard est englué dans une case.

– Léo ?

je dis.

Au papier, l'œil demeure rivé.

– Je voudrais que tu acceptes le séjour à White. Flavien t'offre le billet.

Le regard de mon Afrique se lève. Il arrive à moi, épuisé.

Ce n'est pas tant la douleur dans le regard de l'enfant. C'est ma propre détresse que je vois.

Je verse l'eau dans la théière gigantesque, en fait une cafetière, le thé n'y reste pas chaud en général je ne bois que la moitié, n'y plonge qu'un sachet, tu vois la popote de scrupules. T'en as aussi, des scrupules ?

Tournant le dos à Léo, je dis :

– J'aimerais rester seule. Tu partiras avec eux. Gladys prendra soin de toi.

Bruit de papier. Page tournée.

Du pied je ferme derrière moi la porte du bureau, cafetière en main, ça déborde, je me brûle. Je dépose la cafetière à terre, sur mon bureau ça ferait des ronds mouillés, je ravive le feu dans le poêle de fonte/feu ouvert, me sers une tasse, je pourrais être heureuse, je m'assieds à mon bureau vue sur mélèzes, qu'est-ce qui ne va pas, Mève ? Tu n'as pas de beaux enfants ? Tu n'eus pas une vie avec de bons moments ?

T'as jamais eu d'ambition, hein. De rêve particulier. D'envie furieuse. Tu es une dilettante. La destinée est la somme des choix assumés, écrit Camus. Bien.

Ton fils Edgar te snobe. Tu ne comptes plus pour ton ex-mari officiellement toujours ton mari. Ton Léo est à la ramasse (mais réussit en classe). Zita n'est pas enceinte. Balthazar laisse son chalet à Gladys tu aurais pu t'en faire un lieu à toi.

C'est ça ? T'aurais envie d'un espace hors de cette maison ? Cette maison, elle te phagocyte ? Lasse d'être mère, sur qui les poutres reposent ?

J'ouvre le laptop. Dehors le soleil gambade comme un jeune premier. Des jonquilles par dizaines de lui se font aimer, corolle grandes ouvertes.

Je rédige l'article à remettre pour seize heures, tellement étranger à mon désir.

Tu désires quoi, Mève ?

Bruit d'un message reçu.

Si tu ne viens pas à Oslo, je te fous à la porte. Irma.

Je bois la menthe mêlée à l'oranger, croise les jambes. Dans le poêle derrière moi une bûche tombe. La fumée envahit l'espace. Je scrute le sol sur ma droite, plancher rayé par mes talons aiguille, je souris, je dégueule. Et encore et encore. Pain, gouda, café, éclats rouges les poivrons de la veille.

Ma robe longue lilas est épargnée. Je vomis correctement. La maîtresse d'école est contente. Si tu ramasses, que tu essuies, que tu jettes les remugles aux toilettes, que tu tires la chasse et nettoie la cuvette, que laves le chiffon attention aux morceaux dans le siphon, que tu aères le bureau, que tu te rinces la bouche, tu auras les hommages de l'institut. Tout va bien les enfants.

Je suis le Christ en croix dont la souffrance vaut votre salut.

Putain, Mève, qu'est-ce que t'as fait pour endurer ça ?

27.

On frappe à la porte de ma chambre je suis nue. Je dis Je suis nue.

Gladys entre. J'enfile presto un legging noir lui tournant le dos.

– Maman, où est Léo ?

– Il ne veut pas vous accompagner sur White, je dis. J'ai besoin d'air. Vous vous occuperez de lui.

– Ce n'est pas le problème.

– Il n'y a pas de problème,

je dis, enfilant un tee-shirt noir par dessus mon soutien-gorge, ça doit faire cinq ans que je ne m'en suis acheté un neuf.

Gladys met du bleu électrique sur les paupières, le week-end. Mascara triple couches. Regard pharaonne.

Assise sur le bord du lit couvert d'un tissu en laine grège, poils de chèvre, Gladys laisse tomber le dos. J'enfile mes talons.

– Jusqu'à présent tout allait bien, je dis me maquillant devant la glace de la garde-robe. J'avais des amis généreux, des enfants autonomes, un mari qui même parti demeurerait agréable. Nous avions une maison, j'avais un boulot, une voiture, nous partions pour la Grèce.

– Pauvre Harold,

dit Gladys à propos du mec de Zita.

– Avec Léo c'est quoi le problème? je dis. Sa présence?

Ma fille se redresse sur un coude, amène ses genoux à elle, fœtus à tête de femme.

– Léo, dit Gladys, veut que tu viennes sur White. Ce soir si ta réponse est non, il demande à intégrer les demandeurs d'asile.

– Une phrase longue comme ça ?

– Viens avec nous.

Je colorie de brun l'arc de mes sourcils. Les pauvres, n'en reste quasi rien.

– Sinon je reste,

dit Gladys.

J'aurais du me laver les cheveux. Ne pas afficher une laissant-aller. Tout va

bien, les enfants.

– Je passerai le week-end ici avec Léo, je dis. Je l'emmènerai au restaurant.

– Pourquoi tu ne fais pas l'effort qu'on soit à nouveau une famille ?

La famille comme tu dis, Gladys, signifie institution à la solde d'un système patriarcal où la mère dans sa tête, peu à peu, cesse d'être une femme.

– Nous le voyons un soir prochain, en mai, je dis à propos de Flavien. Le week-end après son anniversaire. J'ai le cadeau.

Gladys se laisse tomber sur les poils de la chèvre. En bas, Isadora rit. Gladys yeux grands ouverts fixe le plafond. Je pose un genou sur le lit, il s'enfonce, le corps de ma fille coule dans mes bras. S'y agrippe. Je le presse.

– Tout se passera bien,
est tout ce qui me vient.

28.

Je rencontrais Flavien à une fête.

Il y a des gens qui n'ont jamais, à une fête, été conviés. Les fêtes sont pour la plupart *privées*. Dans mon enfance, c'est le village qui faisait la fête. T'avais une tête de bouledogue une tête de pute, il était *naturel* que tu sois là. Le village, comme plus tard le serait le parti, ou les clubs, avait cela d'*organique*.

Flavien était un jeune homme bien élevé, moyenne bourgeoisie plutôt proche de la haute, un mètre septante-cinq, traits impeccables, le tout dégageant une banalité jolie à regarder.

Il avait de fins cheveux blonds, portait ce soir-là un pull bleu vert une chemise blanche, de belles chaussures (leather, english style), des lunettes fines façon intello laissant voir des yeux plus gris que bleu. Mon futur mari semblait à l'aise parmi les convives. Je portais une combinaison noire, ailes d'anges rouges sur le dessus, bien sûr des talons hauts, bien sûr hyper maquillée cheveux longs.

J'avais senti sur moi son regard.

J'avais levé les yeux.

Flavien fréquentait une fille, à l'époque. Moi j'étais à la colle avec un grand type, Patrocle, prénom qui me tapait dans l'œil. Patrocle, s'appelant en réalité Benjamin, aurait roulé dans la Mercedes rouge de Fantasio cela eut produit sur moi le même effet.

Début des vingt ans, j'avais besoin d'exotisme. J'avais besoin de me sentir différente du troupeau. J'éprouvais que dalle pour Patrocle. Qui, lui, brûlait pour moi.

Sa bite ne me faisait pas danser. Il adorait le cinéma d'auteur, loisir que nous partagions. Était généreux avec ses amis, cela me séduisait. Trouble du à mon infestation judéo-chrétienne je suppose.

Patrocle et moi, Flavien et sa chose, nous étions recroisés. Patrocle aimait bien Flavien. Quand ce dernier m'étreignait en guise d'au revoir, quelque chose, dans mon réseau d'intergalactique atomes, frémissait.

Un soir d'ivresse, je l'avais entraîné sur une terrasse au troisième étage d'un immeuble bruxellois. L'avenue était passante. La terrasse étroite. Nous étions compressés. Les corps, ces imbéciles, avaient pris le relais.

Si j'ai été une femme heureuse, avec Flavien ? Oui.

Il y a huit ans, changea de boulot. Se mis à consommer. Jusque-là, nous vivions avec pas grand chose. Je travaillais en journaliste free-lance. Burn out, image du corps, nature. Je m'occupais des gosses. Petits, leur chair contre la mienne. J'étais un corps. J'aimais être un corps.

Et puis Isadora était entrée à l'école. Vous connaissez la chanson. T'as l'impression de servir moins. T'as la féminité qui dit On fait quoi maintenant ?

Mon amie Dorothée était entrée dans le jeu.

Je fantasmais sur Paul l'instituteur marié. Il ne s'intéressait pas à moi. J'aurais pu déprimer. La vie de mère m'avait sauvée. Lessives, coiffeurs, réunions de parents. Logopèdes, dictées, anniversaires. Consolations, repas, tennis. M'avait détournée du marasme.

J'avais dit à Flavien Prends ta liberté. Il l'avait prise. Pendant un an, tout se passa bien ô oui. Je me libérais d'une peau qui devait tomber.

J'avais fait entrer dans ma vie un joyau. Léo. Empaqueté de souffrance.

Je m'y connaissais en souffrance. Cela ne me faisait pas peur. Je m'étais prise d'amour.

Là, depuis quelques temps, un truc remonte.

29.

Je ne sais si vous traversez ça, je me trompe dans les dates. Au boulot, avec les gosses, avec les amis. Je commets de petites conneries. J'outrepasse les anniversaires.

Mon aveuglement me saute à la gueule. Mon manque de sagesse. De prudence. Toute cette merde qu'il faut à l'humain pour survivre de un, avec dignité de deux. Tu parles d'une flottaison.

Impression de me tenir dans une perspective *étriquée*. Tenue par des lanières de cuir. Alors que je pourrais courir. Quelque chose en moi a peur de courir. Quelque chose en moi légitime d'être tenue.

La peur ?

Mais de quoi, bordel ?

30.

Dimanche.

Je descends l'escalier. Songer à en traiter les arrêtes vermoulues me dis-je depuis un an.

Rires. Le rire est la plus belle des chansons. Pourquoi vous faites des gosses ? Pour le rire.

Balthazar, Gladys, Hector, Isadora sont assis à la table de la cuisine. Quelqu'un alluma une chandelle jaune sur son bougeoir de bronze. Le ciel est bas, ce matin. Jazz. Balthazar se lève, m'offre sa place. Je refuse.

– Elle est belle, cette robe,

il dit à propos de ce que je porte, long, années cinquante, tissu de tergal qu'on ne fabrique plus. Ne m'étouffe pas la taille que j'ai épaisse depuis la ménopause. Depuis que tu picoles, Mève.

Va te faire foutre.

– Reste à table cinq minutes encore, je dis à Balthazar. Vous êtes beaux à

regarder.

– Maman, dit Hector. Grandis.

Je me retourne sur le poêle de faïence. Léo est plongé dans un manga. Mon regard perdure. Léo ne lève pas la tête.

Mon réel se désemboîte de lui-même. Comme s'il y avait une branche dans le rouage. Cela n'est pas pour me déplaire.

Je ne devrais pas.

Balthazar assis face à moi replie une jambe sur l'autre. Il reste à table pour l'effet carte postale de ce qu'il me reste de famille. Côté idyllique *spécial maman*. Eux, ils n'en ont cure, des cartes postales. D'un autre siècle.

– Qui a acheté du choco ?

je dis.

– Balthazar,

dit Isadora. Elle regarde son grand frère, énamourée.

Ce n'est pas juste, Balthazar, que tu partes. Pas maintenant.

– Tu penses quoi, Madre, dit Hector, de la meuf de Baltha ?

– T'es habillé comme pour la messe mon fils,

je dis.

– Tu as dit fesse, Madre ?

Gladys, dans sa longue chemise bleu pâle, se marre. Balthazar aussi. Isadora dans une chemise blanche, que Flavien laissa derrière lui, est concentrée sur une tartinade alambiquée. Fromage bleu d'Auvergne, confiture de mandarine, noix du Brésil qu'elle tâche de fragmenter. Hector reçoit dans l'oeil un fragment.

– Merde,

il dit se levant, brutal.

– Bon j'ai du travail,

dit Balthazar rangeant avec soin la chaise sous la table (a lui aussi des colères, a décroché de l'école, est bourré de troubles de l'attention, mon fils charpentier, fume des joints, ne dit pas toujours la vérité, mais ce qu'il est *scrupuleux*)

– Tu me donnerais un coup de main ?

dit Balthazar à Hector.

– Pas possible, Frère. Rendez-vous avec Alleron. Maman a promis de me conduire.

– Qui est Alleron ? dit Isadora. Un jeu vidéo ?

– Petite sottise,

dit Hector dans un veston marine trop large.

Gladys me regarde, tend la main, enserme la mienne.

– Vous avez bien dormi, les filles ?

je dis.

Je n'aime pas être mielleuse avec mes gosses, mais genre biker, cuir noir, mauvaises manières. Je déteste l'idée sucrée de moi.

Ma mère ne nous a jamais demandé, à mon frère et moi, Vous avez bien dormi ?

Je voudrais que mes gamins aiment la femme que je suis. Pas le rôle de mère que je fabrique.

– Maman, dit Gladys, tu ne vas pas te taper la route, un dimanche, pour une réunion politique ?

– Je préfère, je dis, qu'Hector ne demande pas à Christa. Elle roule comme une taupe.

– Tu as, dit Gladys, travaillé hier toute la journée.

– Que voudrais-tu que je fasse ?

– Lydia t'avait invitée.

– Tu te souviens de ça ?

je dis, attendrie, à ma merveilleuse fille.

– Nous, on adore quand tu n'es pas à la maison, dit Isadora.

– Mange au-dessus de ton assiette, je dis.

Tu ne peux pas t'empêcher, Mère.

Tu sais pourquoi ?

Accouche.

Mon côté bourgeois ne supporte pas l'avachissement. Je devrais m'en foutre. Pourquoi devraient-ils incorporer des codes ?

Parce que ton père disait Nous pourrions tout perdre, il restera la dignité.

Tu m'emmerdes, Mère.

Il n'avait pas que des travers, mon père.

– Mais si, je dis à voix haute alpaguant le regard de Gladys, mais si, tu es une fille magnifique de te soucier de ta mère.

– Maman, elle dit, me reprenant la main, tes enfants grandissent.

– Même moi,

dit Isadora, mangeant ostensiblement au-dessus de son assiette ça me troue le cœur la tendresse s'y engouffre.

– Balthazar quitte le nid c'est le troisième, dit Gladys. Moi, l'année prochaine. Les petits, eux, aïe ! (Isadora donne un coup de pied sous la table m'adresse un sourire avec les dents lèvres écarquillées à l'extrême, vous voyez?) Les derniers de tes gosses, rectifie Gladys avec une ironie que je ne lui connais pas, sont autonomes même Léo.

– Bulletin désastreux sauf Léo,

je dis.

– Depuis quand, dit Gladys, tu t'intéresses aux points de tes enfants ?

– Oufi, dit Isadora, j'ai trop mangé.

– Tu crois, je dis à Gladys, que je ne me suis pas suffisamment occupée de votre scolarité ?

– Papa le faisait, dit Gladys. Papa n'est plus là. C'est pas ta faute.

Isadora pète. Gladys se lève.

– Toujours la même chose, elle dit à sa jeune sœur. Tu ne respectes pas les gens.

Je ne sais pourquoi, je prends cela à mon compte. Infichue de superviser une scolarité.

– Je suis prêt,

dit Hector.

Il a troqué la veste marine contre un sweater rouge à capuche.

– Léo, je dis, tu viens avec nous au meeting?

– Ouais, dit Hector en direction de Léo, après ce qui t'est arrivé ce serait

pertinent que tu t'occupes de politique.

Gladys le gifle.

Depuis le baffle de marque américaine, une insupportable mélodie envahit le territoire. Chanteur italien. En raison de la gifle Hector hurle. Isadora dit C'est à toi de débarrasser la table. Léo ferme le manga. Je ne le quitte pas des yeux. Mes yeux voudraient qu'il se passe quelque chose. Léo me sourit. Debout devant le poêle en faïence crème, ses dents d'ivoire me sourient. Les racistes, qu'ils aillent se décarier.

31.

Onze heures.

Un gars de vingt ans, pull tricoté main, couleur caramel nous fait signe de garer le véhicule dans le fond d'une prairie, merde, j'aurais pas du mettre les bottillons à talons fins. Hector descendu fait le tour de la voiture, cogne au carreau de ma portière.

– Je t'écoute,

je dis.

– Je t'appelle quand c'est fini,

et s'en va.

– Hector !

Hector revient contrarié, d'autant qu'un SUV derrière nous attend que je me parque. Le visage de mon fils s'illumine. Doit connaître le chauffeur.

– J'assiste avec toi au truc, je dis. Pas plus d'une heure et on repart.

– Tant pis, il dit, je me débrouillerai.

Forme avec pouces et index ce qui pourrait être un cœur, me tourne le dos, marche décidé.

Ils sont autonomes, maman.

Pied sur l'accélérateur, un sentiment de fierté me parcourt. Du SUV gris foncé émerge Paul l'instituteur. Non accompagné. Une excitation me grignote le pubis. Des plombs, que j'avais pas ressenti.

J'appuie sur le clic de la ceinture. Tu enfonces la partie rouge du boîtier, la pince de la ceinture sort de la gangle. Tombe jamais en panne. Mécanique pure. Inaltérable.

Comme tes codes bourgeois, Mère ?

– Hello,

dit Paul le cul sur sa voiture, bras croisés.

Je le voyais dans le rétroviseur. Je faisais semblant de rien. L'instit du village, mon fantasme majeur ces dernières années. J'émerge de l'habitacle.

– Tu fais taxi, toi aussi ?

il dit.

Ma culotte est coincée dans la raie des fesses. Mes talons s'enfoncent dans le pré. Pas vérifié mon maquillage. Dans le rétroviseur je n'ose pas, sous ses yeux, y procéder. Mes cheveux ne sont pas propres.

– Oui, je dis. Le taxi.

Je claque derrière moi la portière. Paul va croire que je m'attends à passer avec lui un moment. Il décroise les bras. M'y attire. Je me colle à lui. Un parfum de genêt détend mes muscles. Sensation maigrichonne. Je me trouve alignée avec

moi-même. Du genêt.

Je me départis des bras robustes.

– Ta fille aussi est adepte ?

je dis à propos de Jenna, quinze ans.

– C'est moi qui l'envoie, dit Paul. Je la paie. Pour qu'elle se fasse une idée. Le jeune gars au pull caramel rapplique ça y est, le caramel, sur la porte de ma cuisine que je ne peins pas alors que j'en ai le désir, que je ne peins pas alors que j'en ai le désir.

– Le meeting va commencer,
dit le jeune, dans un éblouissement de cordiales pensées.

– Pas envie d'y assister,

je dis, craignant aussitôt que Paul prenne mes mots pour invitation à papote.

– Comment va Flavien ?

il dit.

– Demande-le-lui,

je dis, languissante, et monte dans ma voiture et tourne le contact.

J'ai souri disant *Demande-le-lui*.

A présent que j'orchestre une manœuvre sans faute, je jette à l'individu mâle le sourire de la girl-scout baisée par l'aumônier. Tant à se reprocher. A se reprocher.

Je roule dans le gris d'un dimanche où les gens amoureux se pelotent dans un lit, unissant le derme de leurs pieds.

J'arrête la voiture sur le bas côté de la route, agrippe le volant, pose le front sur mes doigts crispés.

Qu'est-ce qui ne va pas, Mève ?

32.

Quand en début d'année scolaire, j'avais seize ans, je reçus de la main d'une prof un feuillet rose à faire compléter par les parents, j'écrivis à côté de *Profession de père*, Planteur de betteraves. Je n'allais pas mettre *Berger des brebis de Jésus*.

J'imitai la signature de ma mère. Elle s'en foutait. Avait reçu de Jésus la grâce de ne plus boire, ce qui la rendait, selon les cas, illuminée *ou* irritée. Elle était l'intendante du lieu, couvent déserté par des religieuses gâteuses prématurément, de n'avoir pas été baisées. Ma mère commandait toujours trop peu de vin pour la soirée de sabbat que la communauté gesticulait en parades mimétiques.

Ces soirs-là, le vendredi, j'aimais danser. Moins bien que ma mère.

A ce train-là, elle aurait des ennuis, ma mère. Mon père voyait que dalle. Il s'entretenait de spiritualité avec les invités, la plupart des hommes, blanc, bourgeois. Ouvraient des yeux grands comme ça sur l'orchestre fake-klezmer, sur des sourires balnéaires, sur le challah et le vin on se croyait dans le tableau de qui déjà, Jésus entouré de ses disciples avant d'être vendu hélas.

Devant le feuillet rose rempli par mes soins, la prof sourcilla. Certes les betteraves n'étaient pas cultivées dans le Haut Languedoc. Certes la prof avait entendu des bruits selon quoi.

J'assumais.

Au début de la navrante odyssee, j'avais senti la force en moi. Non pas au bout de l'épreuve. Pas dans mon ennui qui suivrait. Mais à l'aube de ce que je pressentais. A l'aube d'un combat.

Je n'eus de cesse de puiser à cette source. Jamais elle ne se tarit.

C'est quand l'aventure eut prit fin que je m'écroulai. Mes armes tapissaient le sol autour de mon corps que fuyait la vie dans un crépuscule sale et Dorothée me trouva.

– On a un problème,

me dit un jour mon frère Alec, entré dans ma chambre dans un souffle sec.

Les chambres des membres de la communauté donnaient sur un immense couloir aux dalles sapientiales.

Je refermai le livre. C'était l'époque où ma fuite dans l'imaginaire avait couleur de joie.

– C'est rien,

dit Alec, incolore, s'installant sur mon lit, dos au mur.

Je passai la main sur le front de mon petit frère. Il la chassa.

– Laisse-moi. J'ai besoin de respirer.

– Et moi de lire.

Alec enfouit le nez dans mes draps, empoigna la couverture, sanglota.

Je lui caressai la tête. Il ne m'en priva pas.

33.

Lundi.

J'actionne la bouilloire électrique remplie la veille au soir. Se saisir du cône à café, placer le filtre de fines mailles métalliques vidé la veille au soir, y mettre le café, poser le cône sur le thermos bleu nacré trouvé par Flavien aux Petits rien (« Pour ma femme ma chérie » il avait dit j'avais trouvé ridicule son triomphe il m'avait touché, l'homme-enfant devant moi),

verser l'eau bouillante, reboucher le thermos, prendre une tasse, une sous-tasse, une assiette de moyen format,

couper le pain décongelé la veille (avec Flavien nous fabriquions le pain, le dimanche, depuis je l'achète chez un artisan il a des lèvres merveilleuses), griller la tranche, attendre qu'elle remonte (toujours trop long, vous ne trouvez pas ?),

allumer le téléphone, aviser s'il y a des messages, j'ai toujours des messages la veille au soir je demande à mes amis s'ils vont bien ou autre prétexte, j'éteins avant qu'ils ne répondent, le lendemain j'ai au moins un message, j'écoute la radio avant de le parcourir, un message c'est décevant, parfois, souvent, je bois le café avant de manger, que ça nettoie mes boyaux.

– Salut M'man,

dit Balthazar dans mon dos et m'embrasse (doit baisser son longue carcasse, souple comme caoutchouc, tandis que dans mon corps il pleut par les os fendillés).

– Tu as dormi ici ?

je dis.

– A côté de Léo. Il est revenu passé minuit. On voulait pas t'inquiéter.

– Tu as pris les choses en main,

je dis posant la main sur l'épaule robuste de mon troisième enfant. Dont le corps, assis à mes côtés, se renfrogne.

– Tu dois prendre au sérieux Léo, maman. C'est pas une décoration.

J'ôte la main de l'épaule.

– Tu peux répéter?

La chaleur de la tasse entre par mes doigts dans le corps.

– T'inquiète,

dit Balthazar et met en bouche l'entière d'une tartine.

– Tu va plutôt bien Balthazar, tu pars à White avec ton amoureuse, je n'ai pas à me vilipender à propos de Léo.

Balthazar affirme quelque chose entre des quignons de pain déchirés par ses dents. Je détourne la tête.

Parfois mon cœur déploie un parapluie noir ce n'est qu'une ondée. Le ciel est bleu. Mon cœur se protège du soleil. J'étais pas comme ça, avant. J'étais décidée.

Mon instinct et moi étions associés notre corps ne formait qu'un.

– Maman, viens avec nous à White.

– Edgar n'a pas envie.

– Si tu viens, Léo viendra. Sois subversive. Louons une maison.

– Pas les moyens.

– Mettons papa dans le coup.

– Avec sa meuf ?

Balthazar sourit. Il s'attend à ce que je jette le venin.

– Je rencontrerai ton amoureuse, Balthazar, à ton retour du Cambodge, je dis buvant le café dans la tasse il est froid d'habitude j'exècre. Je me régale.

Balthazar se lève, j'entends l'eau couler, bruit de porcelaine, robinet qu'on ferme. Passe une belle journée, me dit celui de mes fils que je ne reverrai que jeudi.

Le coq de Christa chante.

Ce que j'aime dans la proximité de cette femme c'est son coq.

J'enfile des talons hauts, me maquille les yeux de noir charbon sensé prendre feu, je vais à mon bureau, y dépose le thermos de café, une tasse, revient au salon m'assurer que les radiateurs allumés pour le petit-déj' sont éteints, j'ouvre chacune des fenêtres du rez de chaussée, ôte mes talons pour pratiquer l'escalier, ouvrir les fenêtres dans les chambres, quatre plus la mienne.

Sentiment de devoir accompli.

Si t'es un homme et me lis, tu hausses les épaules. *Sens du devoir accompli*. Tu sais quoi ? Tu as raison. Pour les épaules. La femelle a l'instinct de vouloir la santé des petits. Dans le but qu'ils DÉGAGENT au plus tôt.

Ce n'est pas un devoir moral. C'est la fabrique d'une libération.

– Contente, chérie ?

susurre au bout du fil (mordillant le bout d'un crayon) ma collègue Vanessa, vingt-huit ans.

– C'est un petit prix,

je dis à propos de l'honneur qui m'est fait par le parlement européen (l'écriture en prison, le blog, gloss bling fucky).

Dans le bouleau face à ma fenêtre un écureuil voltige. Femelle. Moins corpulente que le mâle (et c'est nous qui nous occupons des petits).

– Mève grâce à toi nous partons cinq jours en Scandinavie, reçues par la

ministre suédoise de la culture. Une femme.

– Et ?

je dis, guettant une branche qui se couche mais las. La rongeuse s'est tirée.

– Entre nous, dit Vanessa à voix basse ses dents ont du lâcher le crayon, Irma est vénère, pas contre toi, Mève, toi elle s'en fout, mais contre l'organisateur. Il exige que tu sois présente.

Vanessa rêve de diriger ma rubrique société, cantonnée qu'elle est à la cuisine et à la mode, elle qui, maigrissime, bouffe quotidiennement du tofu, s'habille de noir même les lèvres, dents bicarbonatées soudées.

– A cette date j'avais prévu Berlin, tout est réservé,

je dis à une oreille que je sais n'être pas mon amie.

Un son dans mon smartphone indique un double appel. Mes yeux fixent l'écran. Numéro inconnu. Je dis à Vanessa On en parle plus tard tu veux ?, phrase que j'ai en horreur que l'on m'adresse.

– Vous êtes Mève ?

– Oui,

je dis, m'apprêtant au pire.

Je comptais me servir un café pour me consoler et de la disparition de l'écureuil et de la fausseté de Vanessa (qui est peut-être sincère, je suis nulle pour ce qui est d'imaginer le réel).

La voix glaçante de la bonne femme en out de ligne me fait sentir coupable. Il fait froid dans mon corps. La salive manque. Auréole de café sur la surface de mon bureau.

– Je suis la compagne de votre ex-mari. A ce titre je réclame que vous ne l'accompagniez pas sur l'île de White.

Je souris de délivrance.

– J'estime que Flavien, dit la garde-chiourme, n'a plus à mettre les pieds chez vous or vous l'exigez.

Je tique, à cause du prénom dans la bouche d'une femme qui suce mon mari pas « ex » pour un clou dusse-t-il être celui de la croix.

– Allô ?

dit la fermière baguette en main.

– Je vous écoute,

dit l'abandonnée, treize centimètres de talon.

– Ne me parlez pas comme cela,

dit la fille.

– Vous aussi avez en horreur des « Je vous écoute ? »

– Mon nom est Charlize.

– Mève. Mais vous savez.

– Excusez-moi, Mève.

– Je ne suis pas la méchante épouse désireuse de foutre en l'air la liaison de son ex-mari.

Ex-mari. Ah ça, bravo.

De l'autre côté du fil, cela cesse de gigoter.

– Charlize ?

Charlize pleure.

– Écoutez, je dis, nous ne nous croisons que peu de fois, Flavien et moi. Il n'y a pas de cul entre nous.

- C'est ce qu'ils disent tous.
- Il n'y en avait pas depuis longtemps.
- Vous avez quelqu'un d'autre ?
- Sept enfants.
- Moi, trois.

Salopard. Tu t'extasies sur pas-mes-gosses. Tu les délaisseras, dis, Flavien, les nôtres, de gosses ?

- Flavien ne veut pas rencontrer les miens rassurez-vous.
- dit la petite voix au bout du fil.

- Je n'ai pas à être rassurée.

Mève, ta langue salive, fourbe.

- Alors vous allez bien ?

dit Charlize.

- Ma peau se griffe, je dis, mes muscles flanchent, le temps file non pas comme du sable mais comme l'eau, j'en suis au versant nord, je cherche le soleil je ne veux pas de la brume de ce côté-ci de ma vie, mes ados ne vont pas bien.

- A cause de moi ?

Je me croyais lyrique. Qu'on m'applaudisse.

- Charlize, je dois vous laisser.

- Ils disent tous ça, *je dois*.

- Veillez sur Flavien si vous l'aimez.

On me raccroche au nez. Appel de Vanessa. Mon corps s'incline sur la droite, mon bras s'élève dans l'espace intemporel du vide, ma main happe le col d'une bouteille calée entre le coin du bureau et le radiateur, je dévisse le bouchon de métal, porte à la bouche le goulot. Allô ?

34.

Je saute de branche en branche je n'ai pas de cerveau mais des dents, d'acrobatiques pattes, corps souple, queue panachue, sensation de vide de mort de rien dans la tête juste le mouvement, le mouvement *est* mon esprit, il n'y entre *rien*, pas d'esprit, pas de *je*, je suis un corps recelant sa propre loi, n'appelle-t-on pas cela *instinct* je ris de mes dents d'écureuil, belle femelle belle queue phallus en clito, l'air lèche mon gland, je vole, haut, vertige, mâle en tête.

- Maman ?

Voix d'Isadora. Me secoue. J'ai un petit.

- Ça va, maman ?

Je regarde le petit. Tête des mauvais jours.

Je dis :

- Et toi?

- Non.

Je relève le buste affaissé sur le meuble me servant de bureau, mal en tête.

- Viens,

je dis, l'attirant sur mes genoux.

- Ton haleine sent pas la rose,

elle dit se réfugiant dans mes bras, cul sur mes genoux de dame vieille le sable, pas l'eau, file, file, rivière de béton, la mort délivre de la non-vie, je comprends cela avec gratitude, un jour t'es trop fatigué t'as envie de crever qu'on te fiche la paix, t'as fait le tour, des rivières, du béton, des regrets.

Mes mains de femme flattent le dos du petit. Qu'y a-t-il ? dit la mère écureuil. Qui s'occupe de moi ? ne dit-elle pas.

– J'en ai marre de l'école, dit Isadora. J'ai l'impression de pas être intelligente.

Voilà pourquoi nous ne volons pas. Notre cerveau est cloué au corps qui est cloué au sol. Saleté de cerveau.

– Ta prof de math ?

– Et celle de science.

– Manque d'étude ?

– T'as bu ?

dit le petit se dérochant à la femme qui est sa mère tout de même, hein.

Je retiens Isadora sur les genoux. Ne pas dire, pour Charlize. Ne pas dire, pour Vanessa selon qui je suis foutable à la porte si je ne me pointe pas en Scandinavie en vue de serrer la main d'une ministre alléluia.

– Lâche-moi, maman.

J'étreins.

– Moi aussi, dit Isadora, je t'aime.

Me baise le front. Sec, le baiser.

– Si on étudiait le cours d'histoire, cinq minutes ?

je propose, me levant retombant j'ai bu combien de centilitres d'amertume nom de merde.

– Je vais regarder ma série ça me détend, dit l'enfant.

J'aurais dormi, six heures ? J'ouvre le laptop. Ma vue est trouble. Je chausse mes lunettes, mes pieds ne sont plus dans les escarpins, mes pieds sont nus sur le plancher, douceur du bois. J'écureuille une seconde, aspire l'air tiède avec lilas celui du jardin entré par la fenêtre, le coq de Christa chante. Tout est bien, Mève. Sauf que l'horloge en bas à droite de l'ordi indique midi et demi. Isadora est sensée se trouver dans une cage, à cette heure-ci, nourrie à l'entonnoir par des gens instruits.

– Isadora ?

Dehors un coucou chante le coq se tait.

M'aidant du plat des mains sur le bureau, je me hisse, fier mélèze, de toutes mes épines qui jamais ne tombent même l'hiver, hérissée de clous. Quelqu'un se glissa sous ma peau, que je ne connais pas.

Jamais, jamais tu m'entends, je n'eus à affronter l'intérieure torture. Je vécus sautillant de bac d'eau en bac d'eau avec Flavien, époque où son pénis me faisait *et* jouir *et* des enfants. Je vivais ma vie de femme en corps d'hêtre, l'hiver me passait dessus j'étais sève, sous terre, protégée, j'avais des amies, rien ne se refusait à moi Bang, un sort m'est jeté. Ou *quoi* ?

Cuisine blanche au poêle de faïence crème, fleurs bleues sur la table dans un verre, feuille posée à plat, écriture d'Isadora : « L'école c'est pas pour moi ». Je me sers un verre, l'eau tombe à pic dans un estomac étrangement accueillant, je dis *étrange* parce que, sensée m'être cuite au gin, il grommelle avec entrain,

mon estomac.

Je vis.

J'introduis une tartine dans le grille-pain, le mien je ne sais pas le vôtre met un temps infini à faire remonter le pain, je vais à la chambre d'Isadora, frappe, entre, ma fille cadette a le nez sur l'écran, plat ventre au lit, rideaux tirés. Il m'est dit J'ai besoin d'intimité.

Je referme la porte. Une douleur monte à la gorge. Comme une acidité qui nouerait entre elles les cordes vocales. Je marche vers le bout du couloir où se trouve une fenêtre. J'ouvre la fenêtre. Je crie. Une fois. Une seconde. Plus fort. Je reprends souffle. Troisième fois, du plus fort que je puis et longtemps, ouais. Une éternité. Je referme la fenêtre. Ma fille se tient dans le couloir devant sa chambre.

– Besoin d'intimité,

je dis.

Je marche vers mon bébé écureuil, le frôle sans un regard sans un mot, descends l'escalier de bois aux arrêtes rongées par les vers encore une chose que je dois faire,

je rigole de tout ceci, faire cela et Prout je me dis, mangeons.

Une sorcière me fout une dépression sous le crâne à cause de Flavien que j'ai trompé en songe, que j'ai laissé partir, à cause de Charlize, à cause de mes enfants au QI raz-motte j'aurais du associer mes ovules à des spermatozoïdes mieux dotés cérébralement, à cause de mes ambitions zéro, pourtant Mève t'en avait des ambitions. Chut, Sorcière. Fous le camp.

35.

Hector, Léo, Gladys reviennent de l'école (Plaf font les sacs jetés au sol), j'écoute Joe Dassin, m'empiffre de massepain, bois un thé à la réglisse. Je me sens si légère que je me lève d'un bond, enfile des chaussures de marche, ne dis rien pas un regard quand Hector dit Isadora n'était pas dans le bus, quand Léo passe près de moi qu'il sent mauvais (merde, oublié de le forcer aux jets, hier), quand Gladys dit Maman demain c'est l'anniversaire d'Élodie je peux dormir chez elle ?, qu'Hector dit à Gladys Tu iras en ville te pochtronner, qu'il reçoit une calotte sur le haut de la tête qu'il se rue sur sa sœur la pousse elle s'écroule hurle Enculé !,

je quitte la maison le parfum de lilas me tombe sur l'épaule, souple,

je prends l'allure d'une joggeuse, une joggeuse qui marche j'ai le cul trop lourd, je marche et la sorcière rit dans ma tête je m'en fiche je marche, je suis Mève cinquante balais au bord du gouffre où je ne tomberai pas, non-tragédie que je signe des deux mains,

je mourrai médiocre, sans être sortie du troupeau de moutons disent Bêêê devant le pâtre qui est Dieu qui est fait homme.

Fallait qu'un jour la merde remonte.

35.

Un jour j'avais dix-sept ans je me tenais dans le cloître, couvent où nos parents nous avaient émigrés mon frère et moi, sud-ouest de la France, c'était

printemps il faisait doux.

J'aimais m'asseoir sur le muret, écouter la fontaine au centre de l'édifice. Le silence par la hiérarchie dans le lieu était imposé, les gens qui se croisaient chuchotaient, le bas des jupes longues des femmes faisait Ploc sur le dallage, que mon oreille n'avait pas en horreur, encore. Quand j'entendis être prononcé le nom de ma mère.

Je me levai, sorti de derrière la pilastre qui me cachait aux yeux du religieux en bure blanche et scapulaire brun foncé (ceux-là étaient les lieutenants, les autres, les simples ploucs étaient en blanc, je te dis pas l'horreur pour manger une bolognaise),

je demandai des explications eu égard à l'évocation maternelle, on me sourit, l'autre interlocuteur était une femme, mariée, elle et son mari devaient obéissance à mon père le berger.

Vous parliez de ma mère ? j'avais dit.

J'avais lu dans le regard de la femme une haine. M'était entrée dans le bide.

J'avais frappé à la porte des appartements parentaux, où mon frère et moi étions priés de ne pas pénétrer,

mon père étant le berger il avait droit à, n'est-ce pas, son aise.

Ma mère m'avait ouvert, j'avais demandé si je pouvais entrer, sa valise était sur le lit dans la chambre blanche comme naguère était blanche la cuisine dans notre vraie maison,

ma mère, sensée en ces lieux porter une longue jupe brune et chemisier blanc portait une robe rouge courte et lèvres pimpantes. Je me tire, elle avait dit. Elle portait un joli rose aux ongles. Vieux rose. Ça sentait l'alcool isopropylique elle venait de l'appliquer. Par la fenêtre ouverte on entendait les moineaux, ouverte pas sur le cloître tu rigoles ou quoi, en tant qu'élite de la chrétienté, vue sur les Pyrénées,

Tu vas où ? j'avais demandé, doucement,

ma mère pouvait être péremptoire, elle l'était souvent avec moi, je n'étais jamais à hauteur.

Tu n'aimes plus papa ? j'avais ajouté.

Les larmes sur le visage de ma mère coulaient je ne pouvais pas, non, prendre cette femme dans mes bras, mes bras auxquels mon père, lui aussi, était interdit d'accès,

mon père n'en a jamais eu que pour toi, maman, maintenant qu'il est le pâtre d'une communauté ayant le vent en poupe te délaisserait-il ?

chaque dimanche ils sont cinq cent dans la chapelle du couvent, ça vient de partout, femmes, hommes, enfants, jeunes, vieux, citoyens de France alpagués par la nouvelle chrétienté, le souffle nouveau (*spiritus* signifie cela, vent, souffle, respiration, énergie),

engouement général pour une Église fraternelle, *rayonnante*, débarrassée de l'austère gangue.

J'aime ton père j'ai besoin d'air je reviendrai, ma mère avait dit.

Si elle était revenue ?

On l'avait trouvée dans la chambre d'un hôtel-restaurant trois étoiles au Michelin. Pendue.

Lundi, 15h30.

La bouilloire électrique gesticule comme rongée de puces. Heure du gingembre. Le café, à cette heure-ci, je ne bois pas. Ça m'empêcherait de dormir. Tas d'impressions chevauchant ma tête sans que je ne songe à les faire plier.

C'est que je souffre du mal-sommeil. Une lectrice m'a écrit hier, au journal. Je devrais selon elle consacrer à l'insomnie un dossier. Elle prend du magnésium agrémenté de vitamines B et D. Ça lui change la vie. Ainsi qu'un tas de compléments alimentaires, qui ont un impact, dit-elle (Johanna est son prénom, trente-cinq ans), sur le bien-être (les hommes diraient, eux, sur la *santé*)

Le soleil est chaud. Exact, Mève. Un million de degrés.

Je veux dire il en fait vingt-cinq, aujourd'hui. Parfois les mots viennent dans leur banalité.

Raison pour laquelle jamais je ne me dirai écrivain.

De 1. trop d'épines en moi, ces contrariétés qui piquent, *épine* est le mot.

De 2. mon écriture serait journalistique pas littéraire.

De 3. depuis quelque temps, depuis un rapport à moi-même compliqué, depuis que, grosso modo, Flavien est parti, que les mômes décrochent de l'école, depuis que ça remue en moi que j'en cherche la provenance, d'âme il ne serait que question.

Piètre écrivillon, pas du tout portée sur la raillerie, le cent à l'heure, la non digression.

Si ça m'a traversé l'idée, un jour, devenir écrivain ? Bah, j'écris. J'ai ma carte de presse. *Écrivain* ? Quand Edgar est né, j'écrivis, à l'administration communale, à côté de *profession de la mère* : écrivain. Yep. J'avais étudié le journalisme. J'avais un taff dans un quotidien. Ils étaient contents de moi. Je prenais de l'assurance. Flavien entrait dans ma vie. Edgar entrait dans mon utérus. Dieu sortait de mon esprit. Tout allait bien.

Écrivain.

Unique fois où je m'appropriai le mot. C'est plus tard que je compris d'où ça venait. Du bonheur que m'offraient les écrivains.

Une fois chamboulée ma vie d'adolescente, déracinée de ma ville belge, de mon école, de mes amis, prise au piège parmi des théofanatiques, je découvrais le monde des livres de fiction.

Faire partie de ce monde me paraissait désormais *naturel*.

« Prenez-vous du zinc pour vos cheveux votre peau vos ongles ? » écrit Johanna, trente-cinq ans, dans son mail.

J'aime mon métier. Mève ne se réduit pas à cela. Mais *cela*, elle aime. Elle reçoit beaucoup, en échange de son investissement. Oh, rien qui vienne de la clique des Irma, des Vanessa, de tout autre professionnel à qui se mesurer. Nan. Du lectorat. De femmes affirmant *j'aime*. Qu'importe quoi, comment. Elles aiment. Elles m'écrivent qu'elles ne savent comment faire pour être heureuse. Elles ne se l'autorisent pas. Elles s'éprouvent aveugles. Face à un choix à poser, se sentent dénuées.

Mais elles aiment.

La porte d'entrée claque. Le gingembre dans la tasse refroidit. Voix d'Hector. Gladys en trombe pénètre dans mon bureau, m'enlace, dit « Tu vas bien maman ? », attend une réponse. « Super », je dis, toute sourire.

Mentir, sauver les apparences, faire leur bonheur.

Qu'est-ce qui coince, chez toi, Mère ?

– J'ai mal à la dent du fond,

dit Gladys.

– Je peux faire quelque chose pour toi ?

– Tu peux tout, maman.

Et s'en va.

Voilà où ça coince, Mère. Faudrait que quelqu'un s'occupe de toi.

37.

– J'ajoute les poivrons,

je dis.

– Ce sera dégeu,

dit Balthazar.

– Vous devez manger des légumes.

– Nous ne devons rien manger, maman, si ce n'est un truc qui remplisse l'estomac.

– J'ai acheté des tomates cerise, pour demain à l'apéro. Tu les couperais en deux ?

– Demain ? Paul ? Sa femme est partie tu savais ?

– Je ne savais pas.

– Voilà vous êtes célibataires.

A ces mots la mer rouge s'ouvre le pharaon cavale sur une terre archi sèche sous un soleil de plomb, manque plus que parasol Martini olives blondes Amalia Rodriguez. Où en étais-je ? La mer s'ouvre. A la place du pharaon, je me méfierais. Plein de mirages, ces trucs-là. Une mer s'ouvre on se prend les pieds dans les algues, cadavres de poisson, failles rocheuses.

Les leurres ont l'aspect du possible.

Aux mots de Balthazar, mettant en évidence que Paul et moi serions désormais disponibles, mon cœur murmure *Flavien*.

– Demain je prends l'apéro avec moi-même, Balthazar,

je dis.

– Moi et même, ça fait deux,

dit Hector.

Aymeric le copain black de Balthazar est à table. M'a apporté du muguet. Trois brins aux clochettes exténuées. Léo est impressionné par Aymeric. C'est réciproque. C'est joli.

Un jour ils se parleront seul à seul, ces deux-là.

Le repas est prêt, la table dressée, on attend feu vert de la daronne.

La daronne s'ouvre une bière elle attend que l'ivresse-vent soulève son linceul.

Que le linceul soit pris pour soierie de fête.

Gladys devant une fenêtre face au jardin est au téléphone malgré qu'en famille je l'interdise. *Nous ne devons rien faire ou ne pas faire, maman, si ce n'est un truc qui remplisse l'ennui*. Elle porte un pantalon de velours rouge, un tee-shirt noir. Isadora est en blanc, chemisier de dentelle collet monté. Hector a enfilé, revenu de l'école, un tee-shirt bleu avec pour insigne un joueur de polo (ce n'est pas une marque, maman, c'est du *vintage*). Léo est sur son trône, à gauche

du poêle de faïence crème qui est éteint.
 Je bois la bière.
 Venant du baffle un saxophone se prend d'amour pour une trompette.
 J'avale une gorgée.
 L'amour c'est oublier. Les épines, le doute, la cécité.
 L'amour c'est consentir.

38.

Le jet arrose le sec de la peau. J'incline la nuque, prends appui sur le mur de béton lissé, crevasses où s'amalgame la crasse. Une femme de ménage pourrait y pourvoir. Dois-je engager une femme de ménage ? Esprit pas en état de décider. Le jet, je le laisserais couler sans fin sur les cervicales. Un temps c'est ultra délicieux, un temps c'est onéreux, je coupe l'eau.
 Il n'y a pas de serviettes éponge disponible, je suis ruisselante, mes gosses les ceignent elles finissent en boule dans leur chambre, humides,
 je grelotte, un peu, n'exagère pas Mève,
 j'exagère? Moi? Vous voudriez que je m'endorme paisible avec l'image qu'à cause de vous je me fous en tête, une mère qui a des agacements, des prises de gueule, des rappels incessants?
 J'appelle *exigence*, chers mômes, ce que vous prenez pour de l'emmerdement. Je réclame que vous soyez exigeants vis à vis de vous-même. Vous en valez la peine. Je ne peux pas rester ballante devant votre abdication.
 Tu entends ce que tu viens de dire, Mève? A propos d'abdiquer?
 Ouais.
 Tu les envies, tes mômes?
 Ouais.

39.

Gladys actionne son smartphone en vue de l'émission musicale que nous écoutions le soir, Flavien et moi. Avant c'était lui qui s'en occupait. Depuis son départ c'est notre fille.
 Nous nous tenons, tous les six, dans la cuisine aux différentes tonalités de blanc. L'air est bleu avec du lilas dedans. La nature expansive, par la porte ouverte, s'introduit. Un merle chante, et une chanteuse portugaise.
 Gladys se tient mal, à table. Son coude gauche rapplique sans cesse. Isadora est d'exécrable humeur, elle porte un croc-top appartenant à sa sœur, flotte dedans on dirait de ces bohémiennes montrées du doigt par l'apanage petit-bourgeois. Léo se tient droit comme un piquet, de fil télégraphique, d'où me vient l'image? Balthazar dans un jeans déchiré aux genoux se lave les mains. Hector lit un manga. Tous à table sauf Flavien. Putain. Manquait que ça. L'absence du mari.
 - J'ai mis la table c'est pas moi qui débarrasse,
 dit Isadora.
 - Baisse ton machin on voit ton nombril,
 dit Hector nez en japonerie.
 Gladys lève le menton.

Moi je veux qu'une chose. Que la soirée se passe bien. Qu'on soit heureux. C'est pas littéraire? Allez vous faire foutre.

En raison de la remarque d'Hector, Isadora me regarde. Je lui souris. Je me regarde sourire on dirait Sainte-Nitouche.

- Hector, dit Gladys ôtant le coude, tu parles comme un macho fais gaffe. Hector met une lenteur à re fermer son bouquin. Léo, regard appuyé au vide, mâche avec circonspection les boulettes de riz. Gladys tire du plat, sur sa droite, une feuille de salade que ses dents déchirent, lèvres retroussées.

- J'estime, dit Hector, qu'une femme ne doit pas suggérer avoir un corps.

- Ça veux dire quoi?

dit Balthazar il se laisse tomber sur une chaise. L'amour amoureux le rend beau, mon fils.

- Les femmes ne sont pas des poupées, dit Hector. L'industrie de la mode les dénature.

Gladys observe son p'tit frangin. Léo est attentif j'en jurerais.

- Les femmes font ce qu'elles veulent, non?

dit Balthazar il se sert un verre de vin, raz bord. Isadora de l'index pousse le sien en direction de la bouteille. Balthazar y verse un chouia. Les deux trinquent. Mignon. Attention, ça ne vaut pas les emmerdes, les trajets, les coups de blues de la clique, laquelle trouvera un jour meilleur de vivre hors de la matrice. En attendant, faut être un organe tonique. Un utérus impec.

Mignon, pas plus.

Cesse, Mève.

Je peux pas m'empêcher.

Amuse-toi de leur conversation.

Je me dégoûte, à jouer la mère. Je suis une femme. J'ai du charme. De la fragilité. J'aime jouer ma fragilité. Il me reste quoi? Dix années? Je ne fais que détricoter la frustration.

Tu allais bien, les deux dernières décennies.

Faut croire que non.

- Nous les hommes pouvons *aussi* faire ce que nous voulons, dit Hector. Si nous voulons rappeler à l'ordre les femmes qui perdent le nord, c'est ok.

- Je peux pas croire ce que j'entends,

dit Gladys.

- Pas envie de devenir une femme,

dit Isadora, très petite fille.

- D'où tu sors ces idées?

dit Balthazar à son jeune frère.

- Guillaume Alleron,

je dis.

Léo croise mon regard.

- Maman, dit Hector, Alleron est un progressiste. Tu prétends qu'un esprit indépendant attire les foudres que c'est bien. Faut pas s'attendre à ce que le mec aille dans le sens du marché. C'est un esprit indépendant. Quant aux femmes.

- Marié?

je dis.

- Deux enfants, dit Hector, dont un fils de mon âge.
- Tout de même, dit Balthazar, tu devrais faire un effort pour l'école.
- Tu t'en es fait virer,

dit Hector.

- Une femme peut montrer son nombril,

dit Isadora.

- Une femme fait gaffe à ses fesses, dit Gladys remettant le coude à table.
Si tu peux ne pas montrer ton nombril, tu le montres pas.
- Y a du dessert?

dit Isadora.

- Chez maman, jamais de dessert,

dit Hector.

- Parce que, votre père?

je dis, douloureuse.

- Sa meuf remplit le frigo, je vois pas d'autre explication,

dit Hector.

- Ne dis pas *meuf*, dit Gladys, c'est un terme pour les femmes entre elles.
- Lesbiennes?

dit Hector.

Gladys s'extrait de la chaise. Ça racle, ça clinque, ça cogne. Fin de soirée.

- Maman, dit Isadora, je peux prendre le chocolat aux noisettes?

Je hoche du menton. Que leurs dents pourrissent, que leurs gencives se gâtent. Moi j'ai envie d'une nouvelle qui soit bonne, fraîche, rigolote.

- On se regarde quoi, Mève?

Leo is speaking. Balthazar lui embrasse le front.

- Avant ça, tu voudras débarrasser la table?

il dit au noir dans son tee-shirt blanc.

Et s'en va. Hector s'essuie la bouche, depuis un mois il glisse une serviette de papier sous l'assiette. Isadora quitte la table, fourmi foulant le sol sans bruit. Hector idem. Léo et moi, seuls. Je vide la bière. Envie de rire.

- Avec Gary Cooper?

dit Léo.

- Le gars extrêmement blond?

je dis.

- Plus tard, je ferai du cinéma.
- Waouh.
- Tu aurais pu être ma mère. Peut-être même tu aurais du. La mienne s'intéressait qu'au bébé.
- Quel bébé?
- Le naufrage.
- Léo.
- Morte.
- Léo?
- Avant ça, ma mère a dit si le bébé reste vivant Léo, t'auras une belle vie sinon dans ma tombe je te maudirai.

Je me lève.

- Ne me prends pas dans tes bras, Mève.
- Tu veux quoi?

- Gary.
- Et?
- Allons ensemble sur cette putain d'île de White. En famille. Avec ton mari.

Tu voulais un truc inattendu, Mève? Monte regarder le film. Pense à que dalle. Roupille, demain écris pour le journal, évite de penser aux gencives de tes gosses pense à ton clito. D'accord?

40.

- Sur le thème du destin?

Irma ma boss fait les dix pas, triturant un collier de perles noires grosses comme des balles de golf. Montures noires de lunette, pull orange de mohair. Je me tiens debout face au bureau ivoire de la directrice du journal. Argenté partout, cadres, cendrier, pied de lampe, stylos, poudrier. Ajoutez un canapé trois places jaune, un vert électrique une place, pile face au milieu du trois places. Baie vitrée donnant sur la façade d'un ancien couvent de pierres grises maintenant restaurant végétarien à châssis verts les gens y boivent comme des trous et vous éprouverez ce que je ressens de nauséux quand je pénètre le bureau.

- L'idée d'un destin tracasse nos lectrices,
- je dis.

Je porte un jeans, mes bottillons noirs douze centimètres, un pull léger noir, du noir aux yeux, cheveux hirsutes ne sais qu'en faire, envie d'un café.

- Café?

propose la patronne.

- Merci, non,
- rétorque l'employée.

- Le destin t'y crois, toi?

dit Irma.

- Hélas oui,

je dis.

- Il ressemble à quoi ton destin, Mève?
- De quel point de vue?
- D'un point de vue social.

Je regarde la dame avec sérieux tandis que l'autre moi-même se roule dans le rire.

- Je ne fais pas carrière, je dis. Je n'ai pas d'argent placé. Je ne voyage pas.
- Tu fais que ça, voyager.
- Je pensais à un vagabondage perpétuel.
- Tu confirmes, pour la Scandinavie?
- Je ne suis plus en couple, mes gosses ne feront pas de hautes études, je crois que non Irma.
- Non quoi Mève?
- A la date j'ai calé Berlin.

Irma me tire la main, me pousse dans le fauteuil une place le vert électrique, s'assied au centre du trois places jaune, étend la main droite elle n'y prend pas appui, croise les jambes, regarde par la fenêtre, verse une larme.

La nuit passée j'ai mal dormi. J'encaisse pas la mise en scène.

- Vire-moi si tu le désires, je dis sautant hors du vert électrique. Je maintiens que le destin constituera le dossier de la semaine.

J'envoie un baiser.

Je ne me retourne pas quand Irma prononce mon nom.

Je ne ferme pas derrière moi la porte du bureau.

C'est quoi le problème, Mève?

41.

Cet été-là j'avais dix-sept ans j'étais revenue en Belgique. Dorothee avait fait intervenir sa mère. A qui il avait fallu deux semaines pour attraper l'oreille de mon père. Depuis qu'il était veuf il jouissait d'une aura, dont bénéficiait son agenda. Avec ses airs humble serviteur du Très-haut, il était irrésistible. Même pour moi.

Il avait exigé que je participe aux camp d'été (cathos, organisés par la communauté), dédiés aux ados. Messe et trois offices journaliers. J'avais deux copines dans mon bahut, là-bas dans le Sud-Ouest, dont les parents venaient à la messe le dimanche.

Dans la chapelle du couvent c'était blanc de monde (injonction de se vêtir immaculé). Mon père, passé diacre, donnait l'homélie. Un écran était installé dans une chapelle contiguë tant le lieu était-il couru. A la fin de la messe tout le monde se prenait dans les bras, souriait, discutait, les gamins couraient, les ados s'emmerdaient. Je montais dans ma chambre avant le chant final (que l'Esprit saint gonflait d'une allégresse à laquelle je me sentais étrangère).

Pour mon lit j'avais acheté un tissu noir. Les coussins à fleurs de ma mère, disposés par-dessus, tranchaient. Ce qui me restait de l'époque où elle résistait à mon père qui voulait du blanc partout dans la maison.

Si ma mère me manquait?

Je n'avais jamais côtoyé ses bras.

Je me sentais exclue des autres enfants depuis toute petite, que ce soit en Belgique ou dans le Haut Languedoc. Je me sentais, à l'intérieur, fracassée. Je ne parvenais pas à entrer dans le jeu. Tout le monde y parvenait *naturellement*. Pas moi.

Quand nous vivions en Belgique, notre père avait un tas de copains. Notre mère, pas. Avait l'air de s'en foutre. Avait un mari. Des gosses-pour-faire-joli. Elle ne m'avait pas rassurée, ma mère, à propos de l'impuissance ressentie. De ma différence. De ma culpabilité. Jamais.

Je tissais un lien avec mon frère. Il était plus fragile que moi qui était infichue de me mêler à la masse, mais forte à l'intérieur, hein. Tourmentée mais forte.

Mon frère ne parlait pas. Mon père l'emmenait souvent avec lui. Pas moi. Je restais avec notre mère qui ne me regardait pas. Elle écoutait Jacques Chancel vautreé sur ses coussins à fleurs. Des violets, des rouges, des jaunes safran.

Alec mon frère allait mieux. Je veux dire après l'incident des larmes versées sur mon lit. Après la mort de notre mère. Il se plongeait dans les Écritures. A quatorze ans. Voulait devenir curé. Ça faisait se marrer notre père, qui lui donnait de grandes tapes dans le dos. Il fallait prendre au sérieux Alec. Mon père ne le faisait pas. Il voyageait en Europe où d'autres communautés s'implantaient. Il avait appris l'italien en trois mois voilà qu'il était reçu à

Rome. Nous laissant seuls au couvent. Avec les autres. Les habités par Dieu.
S'il m'arrivait de prier? Je te dirai. Plus tard.

J'avais réussi mon bac dans une école catho où je ne m'étais pas fait d'amis, à part les deux filles dont les parents venaient chez nous le dimanche goûter au corps du Christ.

Le corps du Christ au couvent le dimanche, tout le monde en mangeait.

42.

L'été de mes dix-sept ans la mère de Dorothée, Janice, avait en ma faveur, auprès de mon père, inventé que sa fille fêtait son anniversaire en juillet. Elle avait insisté sur les dix-huit ans n'est-ce pas Jean (elle tutoyait mon père, pour qui elle avait un faible). Mon père avait dit Oui. Deux semaines in Belgium. C'est avec Dorothée, Lydia, Irène que les compteurs furent mis à zéro. L'amitié. Fraudeuse. Rieuse. Colmatait mes plaies. Mon abyssale indécision. Mes idées noires de plomb.

Un jour à table, après la fête de Dorothée où j'avais embrassé mon premier mec (un long garçon aux cheveux noirs), Janice avait demandé ce que je voulais faire plus tard. Dans mon esprit, obscurité complète. Janice portait un jeans à fleurs, des souliers haut à talons compensés, en liège, du verni aux pieds aux mains et, malgré la maison cossue, malgré les bagnoles clinquantes, le quartier bourgeois, la bonhomie autour de ça, j'avais su que je ne voulais pas de ça. La réussite qui se montre.

Ma différence, j'y tenais à prix d'or.

J'entamai une relation suivie avec le garçon aux cheveux noirs, Carl il s'appelait. Je n'étais pas amoureuse. Touchée ça oui, délassée, joyeuse. C'est de moi que je tombais éprise. Du monde en moi.

J'optai pour une formation de journalisme.

Janice effectua pour moi les démarches. Elle trouva des chambres à Bruxelles pour Dorothée, Lydia, Irène et moi. Il y avait dans l'appartement, rue Sans-Soucis, quatre autres filles.

Après Carl il y eut d'autres gars.

Je m'affamais de connaître. Je lisais ce qui me tombait sous la main. J'apprenais l'anglais auprès d'une épicière pakistanaise. Je réussissais mes études. Je rencontrais Flavien, en dernière année. Je me sentais prête pour des gosses. Mieux. J'en avais envie.

Bon dieu.

43.

- Maman?

- Quoi mon bonhomme?

(Edgar à qui je n'ai pas parlé depuis deux mois)

- J'ai vingt-quatre ans.
- Tu exposes sur White c'est chouette.
- Tu viens?
- Léo ne veut pas, sans moi.
- Léo n'est pas invité.

Vous n'avez pas, à cause de vos gosses, des pincements de cœur? Un cœur que sismiqueraient les tripes? Parce que vos gosses ne répondent pas à votre sollicitude, parce qu'ils tirent la gueule, parce qu'ils ne foutent rien ? Parce que. Non?

Moi, si. Couverte d'épines. Pas depuis longtemps. Depuis que. Je me battraï. Putain. Putain ce que j'ai mal ah, ne dis pas que la phrase n'est pas littéraire.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire pour Léo, dit Edgar. Il est compliqué, comme gamin. J'ai envie que tout le monde soit bien.
- Tu entends ce que tu dis ?
- Tu as changé, maman. Tu fais moins femme. Ne deviens pas bobonne, s'il te plaît. Style, n'ayant plus de mari, qui s'occupe de charité, se laisse aller aux cheveux blancs.

J'entre dans le salon anciennement la grange, téléphone en main, environ à quatre-vingt centimètres de mon oreille. Je veux ouvrir la fenêtre du fond. Le gong résiste. Je dépose le téléphone. Il tombe. La fenêtre s'ouvre, Chlak, d'un coup.

Je me baisse. Ramasse le téléphone. Le verni, sur les ongles des pieds, est noir. Bien. Des oiseaux chantent. Un avion passe. J'éteins le téléphone. Voilà. J'enjambe le mur de la fenêtre. Je marche vers les mélèzes. J'ai laissé sous le tronc une boîte de métal, Balthazar me l'a offerte afin que j'y stocke mes cigares. Sur le couvercle, tête de femme panthère, sur vert anis.

L'air est doux que traverse une odeur sucrée. Dans la boîte de métal un briquet est rangé contre les cigares. J'allume.

Ma main tremble. *Cheveux blancs*. Salaud. J'inhale. Bientôt l'heure de la bière. Guerre totale sans blessures. Que des morts. Des morts sans blessures. Les mille cadavres de la vie que j'aurais pu avoir. Morts-nés de ma folie. Quand j'entends geindre.

Balthazar dans le chalet n'est pas seul.

Suis prise d'exultation. Monte jusqu'à la maison, m'allonge sur le lit. Flavien n'y est pas. Ce doit être à cause de sa meuf, Charlize. J'ai pitié. Ou à cause de Balthazar étreignant son amoureuse. Je forme le numéro de mon mari.

Quand j'entends sa voix, pas enthousiaste, je coupe le téléphone. Je l'éteins. J'enfonce la tête dans l'oreiller. Dehors des agneaux bêlent. La porte d'entrée claque, quatre ados pénètrent la maison.

Ils partiront, Mère.

Mais alors je serai une femme aux cheveux blancs.

N'est-ce pas *déjà* le cas?

Je suis la même qu'à dix-sept ans, cet été-là chez Janice. Paumée. Indécise. Frustrée, à cause de quelque chose de grand, qui m'habite, dont je ne suis pas à hauteur.

Cet été-là, le destin m'avait recueilli. J'avais oublié les plaies.

Là-dessus mon corps bondit hors du matelas, les mains me fabriquent un visage (par dessus une fine mousse de fond de teint), ma voix chante, Isadora dit Maman il n'y a plus de pain, mes pieds me dirigent vers la cuisine, j'extrait du frigo de la chair de poulet (élevé en plein air) j'en coupe un morceau le fourre en bouche, mâche, les molaires produisent mille segments, j'avale, reprends un morceau, allume le gaz, jette de l'huile sur la poêle, y crache le morceau, coupe en lamelles le reste de la chaire, Isadora m'enlace dit Hum ça sent bon.

Trop longtemps enfermée dans une vie *allant de soi*. Mes copains, mes gosses, mon mari. Sans doute dois-je renouer avec l'adolescente, que j'ai laissé tomber, là-bas, au couvent.

Avec pour mère une femme pendue en bout de corde.

44.

Mercredi. Matin.

Derrière mon bureau en robe de chambre, lissée sous le cul. Envie de chier. Deux heures que ça me prend. Aller, retour, hall humide fresque au plafond tête de Mike Jaeger en place de dieu ce non-mélomane, aller, retour.

Il pleut ça fait du bien aux arbres. Dix jours de sécheresse. En mai. Vingt-sept degrés. En Belgique. Qu'agis-tu, Mève, devant le cynisme avide de mortalité ?

Irma dit, à propos de ton travail C'est bien/C'est pas bien, elle décrète Pas d'émotion littéraire, ou C'est touchant.

Toi, tu rêves d'un apéro olives Kalamata. Tu réserves une fois l'an un hôtel aux Pays-Bas.

Les arbres crèvent, pendant ce temps-là.

45.

Un cigare se consume dans la coupelle vert sapin bordé d'or (l'or rehausse l'image que j'ai de moi de ce bordel qu'est la maison brodée de toiles arachnéennes, de gosses insatisfaits, de désirs invisibles).

La fenêtre devant mon bureau est ouverte la pluie tombe, ciel écrasé du pied par la masse noire de l'infini et au delà. Un oiseau chante à l'abri d'une feuille vert sapin, ça exulte ça sève ça monte, foutu truc qu'on appelle la vie, la fumée du cigare m'irrite la narine, j'ai froid.

Je me lève, me saisit de la coupelle, le cigare roule, manque de tomber, je redresse la coupelle le mouvement déséquilibre mon corps qui au sol choit, nom de merde. Relevée, je me traîne jusqu'à la cuisine aux tonalités de blancs. Allumer le poêle ? Pas l'énergie. Que font les filles mes sœurs doivent doivent doivent turbiner qui n'en ont pas LA FORCE?

Je bande ma cheville par-dessus l'argile verte, me prépare un café, mon cœur se fripe avant j'avais pas le problème, avant j'étais une jolie femme consciente d'un charme propre, mes enfants allaient bien, j'avais un toit, des yeux verts piqués de cils, un mari.

Du mari, t'en veux plus Mève.

Mug entre les doigts je crapahute jusqu'au bureau, ferme la porte derrière moi, le mug déborde, mon pied nu disperse la mini flaque voilà, ni vu.

La nuit dernière l'angoisse s'est emparée de ma peau. Lors d'une phase éveillée, t'as mal, tes os peut-être demeurent-ils impassibles -une douleur d'âme, creuse son étendue.

Avant je dormais. C'est nouveau, l'assaut de cafards sur mon corps. Me passent dessus se fondent dans la nuit ne reviennent pas.

Devrais-je consulter un thérapeute? Me former au reiki? Trouver un zizi?

Hier, me suis rendue au supermarché le plus proche (quatre kilomètres),

je n'avais pas d'œufs pour l'omelette programmée, j'avais le parmesan les

tomates les oignons la crème fraîche j'étais partie en chaussettes,
 ayant roulé vingt mètres je sortis de la bagnole pas maquillée, à peine, vieille
 infichue d'improviser un truc avec les ingrédients à disposition, hier donc,
 j'avais jeté mes pompes sur le tapis côté passagers, à la radio j'entendis parler
d'asexualité, des gens n'auraient aucune envie de sexe, jamais, quatre pour cent
 de la population à la louche écoute bien, je suis sauvage comme fille,
 ménopausée tout le bordel mais je demeure un cul, un vagin, des poils pubiens,
 un clitoris extrêmement excitable, j'ai une langue, des lèvres, une voix,
 Flavien ne me mettait pas en appétit,
 il fut une période où je comptais dans ma tête, jusque cent vingt, tenir, faire
 semblant, j'ajoutais dix unités si Flavien ne venait pas,
 s'il ne venait toujours pas je me dérobaï, honteuse de n'être point, au Graal,
 parvenue,
 même si le contentement de mon mari valait que je prenne sur la gueule,
 symboliquement hein,
 même si parfois mon corps jouissait, si, si,
 même si je ne regrettais pas, une fois arrosée, d'être en état de marche, non-
 frigide veux-je dire,
 même si quelqu'un en moi proclamait qu'il fallait que ça se fasse,
 je n'avais pas envie de ces choses-là oh non, il fallait force d'âme pour ouvrir les
 cuisses, du courage une des quatre vertus cardinales chères à la grecque
 antiquité avec la tempérance, la justice (la plus importante), la prudence (ma
 préférée),
 en ce sens, celui de se mettre à disposition pour la baise, Flavien ne me manque
 pas sauf à considérer que mon corps jouissant est l'air de rien indispensable à
 l'image que j'ai moi, est-ce cela, Mève, qui fait que ça tourne pas rond?
 Un truc fait remonter des choses.
 La tendresse de Flavien manque au paysage. Même si avec les gosses il se
 contentait de faire risette. Même si les corvées éducatives et sanitaires et
 sociales étaient de mon fait. Même si sa pratique du golf excluait désormais les
 courses alimentaires ce que depuis il avait assumé avec l'entretien de la haie.
 Même s'il n'avait jamais été un maître à penser.
 Nous les femmes portons pour les gosses l'exigence. Jusqu'à vomir. L'exigence
 qu'ils affichent, à table, de la tenue, qu'ils réussissent en classe, qu'ils éteignent
 le GSM en soirée putain de merde.
 Les pères ils disent: cool.
 Voilà où j'en suis. Croyait être débarrassée du mari.
 Le coup de fil de sa maîtresse me le remet sous le nez j'aime ça.
 Ma cheville fait mal. Je dois boucler un article sur la proportion d'expatriés par
 pays européen. Pas d'inspi eu égard au un million six cents mille français dans
 le cas, aux trois cent quatre-vingt mille belges, je dois me rencarder sur les
 autres européens ça fait un paquet, plusieurs millions, à fuir une vie, un
 territoire, une culture. Pour s'inventer une existence nouvelle. Pour la
 sensation d'étrangeté. De non-fixité.
 Pour parer à l'étouffement.
 Cela constituera mon titre. *Respirent-ils ?* Iris aimera. Iris qui me foutra à la
 porte ça me pend au nez. Est-ce cela qui te perturbe, Mève? Nan. Marre du
 boulot. Marre de faire ma vie à la place de ma mère.

Qu'as-tu dit, Mève?

Voulant faire de ma vie ce que ma mère n'a pu, j'élargis mes désirs au cercle d'une grandeur postulée. Je souffre de n'être qu'une obscure journaliste. C'est nouveau. Maintenant, il y a béance. Maintenant, je pleure. On dirait pas mais, je pleure.

- Maman?
- Chérie?

Isadora prend pour elle l'espace de mes genoux. Son torse se colle au mien. Elle porte un pull de mohair nacré.

- Tu rentres plus tôt, je dis. Comment ça se fait?

Des cheveux de ma petite émane le colorant d'un shampoing. Fausse odeur de fausse vérité.

- J'en peux plus de l'école.
- Tu décroches?

je dis.

Mes bras sont puissants.

Le visage de ma gamine, douze ans, femme bientôt, est ruisselante. Salauds. Vous déconsidérez mon enfant parce qu'elle n'a pas le cerveau qu'il faut pour le gavage. Qu'est-ce que je dis, moi, à ma petite?

- Je rate mon année,

elle dit.

- Je t'aiderai, pour les examens.
- Je comprends rien aux cours. Tania elle travaille presque pas à la maison elle réussit.
- On s'en fout, de Tania. On s'en fout, de l'école.

Isadora regarde par la fenêtre les mélèzes en contrebas. Son expression faciale, coupable, me crucifie. Mes tripes s'enfoncent des aiguilles sous les ongles, rituel faisant de moi une martyre.

Une mère ne soutient pas la douleur de ses enfants ils doivent grandir comme ils le faisaient dans son ventre, grandir et puis mourir dans l'ampleur d'être vivant.

- T'as acheté du choco?

dit l'enfant.

- Non.
- Il y a quoi pour goûter?
- Allons faire des courses.
- J'ai deux devoirs à faire pour demain.
- Nous les ferons ensemble.

Je me lève. Ma cheville est douloureuse. Rien, à côté des aiguilles sous l'ongle.

46.

Je traîne la patte au rayon sauces je me trompe chaque fois d'allée, je devrais marcher jusqu'à la suivante, biscuits, thé, café mais non, je m'impose les huiles, le ketchup, les cornichons. Pas si vite, dit mon Isadora au milieu de toute cette graisse.

Au rayon ad hoc, la petite dernière sortie de mes entrailles opte pour un truc avec très peu de farine un max de chocolat.

- Prends-en pour tes frères,
je dis.

- Baltha ce soir il n'est pas là.
- Et?
- *Tes frères* tu voulais dire Hector et Léo ?
- Tu oubliais Hector?
- Léo n'est pas mon frère, maman.

Je réprimande, merveilleusement, une larme.

- Tu l'aimes à ce point?

dit Isadora, faisant basculer dans le caddie quatre paquets de saloperie, soit au moins deux de trop.

- J'ai besoin d'un vernis à ongles,
elle ajoute.

Je donne rendez-vous aux caisses. Devant moi dans la file une fille aux cheveux gras regarde vers la gauche alors je regarde aussi. Un enfant prisonnier du siège dans le caddie de sa mère, deux ans, habillé d'un pull bleu ciel d'où sort le col d'une chemise immaculée, regarde fixement la fille aux cheveux gras. Tu voulais quelque chose de grand, Mève? Sous les yeux, tu l'as.

47.

- Cléa, je dis, je suis chargée de paquets. Attends. C'est bon. Comment tu vas?
- Ton filleul vient de remporter le prix Atwood.

(Quel filleul?)

- Martin, dit Cléa. Sa vie, transformée à jamais. Je vais pas faire les mères chiantes, style Voyez mon gamin comme il est intelligent.

(Tu fais la mère chiante, Cléa)

- Après-demain nous.
- Après-demain jeudi?
- Mève, aujourd'hui c'est mercredi.
- Chez toi, vendredi?
- Je donne un pot. Trop contente. Viens avec Gladys.

Cléa n'invite jamais mes autres enfants.

- Je ne serai pas des vôtres, je dis. J'enverrai un message à Martin.
- Même pas cinq minutes?
- Je serai sur Liège.
- T'as une copine à Liège?
- Lesbienne. Poétise par scarification.
- Tu ne m'en as pas parlé.
- J'ai un peu honte.
- Je comprends.
- Je te laisse, Cléa. Isadora rate son année. Hector aussi.
- Pas Gladys?
- Qui sait.

Je pose le téléphone sur la table blanche de la cuisine blanche. Quelqu'un a allumé un feu dans le poêle de faïence. Léo. Le seul ayant ramené des points

selon la norme. Je range le pot de ketchup extra large dans le frigo qui coule, il y a une mare dans le bas, poisseuse, personne n'éponge si ce n'est la mère, la mère qu'on aime bisous bisous.

- Vous avez acheté du ketchup?

dit Hector chemise bleu nœud pape rouge avec étoiles jaunes, le tout donne la gerbe Oui, nous avons acheté.

Le jeune gars passe à ma hauteur, parfumé, si on peut appeler parfum la senteur chewing-gum mondialisée.

- Amoureux?

je dis ajoutant Aïe (ma cheville).

- Je viens, dit Hector, de partager un moment avec les jeunesses hitlériennes.

Je masse mon pied.

- Tu fais allusion aux jeunes qui vénèrent Alleron?

je dis.

- Oui mais j'ai dit *hitlérien*.

- Et?

- T'as pas réagi.

- Tu fais de l'ironie, Hector. Signe de haute intelligence. Laisse-moi savourer.

Mon gamin de bientôt quinze ans ne sait que répondre je vois bien il cherche. Ne veut pas désenchanter.

Lasse de toute pitié je dis Tu m'ouvres une bière?

48.

- Dans ma tête on est plusieurs,

dit Isadora. Elle extrait une à une les feuilles d'un ramassis, son cours de math. J'ai proposé d'ordonner (du mot *ordre*, non pas à recevoir mais à effectuer en vue d'une ligne cohérente concernant la vie dans son ensemble).

- Tu vas apprendre un tas de choses, veinarde,

dit ma fillette aux cheveux fous, à propos des fractions numériques.

- J'en ai les bras qui tombent,

je dis, tâchant de superposer chapitre sur chapitre. Dans l'ordre.

- Tu regrettes de n'avoir pas d'enfants qui se débrouillent par eux-mêmes, n'est-ce pas?

Sur les ongles d'Isadora, perfection d'étalement rubis c'est ravissant. Précision d'adulte. Les ongles, pris au sérieux. Longs ce qu'il faut. Limés.

Des femmes. Et on sort pour elles le bic rouge. Échec! Échec! Mon cœur se tord, lavette imbibée d'eau sale. Avant pas. Avant je dormais dans des bras, je courais trois fois la semaine, avant je n'avais pas cet épiderme mousseux entre l'extrémité de la bouche et le menton. Avant, dans ma tête, on n'était pas plusieurs. Enfin si.

Ça m'était passé. Et voilà que.

49.

Il tombait une grosse pluie d'août je m'étais réveillée tôt je prenais un thé sous

la véranda aux tonalités vert chlorophylle / jaune citron / blanc craie chez Janice mère de Dorothée. Dernier jour avant de repartir pour le Sud-Ouest. Où se trouvait le couvent.

J'avais dix-sept ans.

Depuis quarante-huit heures j'étais sujette à un mal de crâne. La présence de Dorothée m'exaspérait, les jeans troués de sa mère les diamants à ses doigts, heureusement ce matin-là il y avait le bruit de la pluie sur le toit, de verre, il y avait le goût bourgeois, des lieux, ni trop ni trop peu, moi qui rêvais de bordel, bassine sous des trous dans la toiture, de toile d'araignée à contempler au petit-déjeuner, vagabondant de pièce en pièce nus pieds sur le plancher, quelqu'un joue du piano, rires, livres, étreintes, rien de plus,

monde en expansion à portée de main,

sans désir de fuir le territoire,

la vie elle-même, la vie elle-même serait présence, plus grande que soi dans l'arc-boutant du plus grand que soi, surabondance disent les philosophes,

y adviendrait l'inattendu,

fragilité efficace comme la lame,

quand le téléphone avait sonné.

Janice ces dernières semaines m'avait poussée à décrocher quand elle était indisponible, cela m'amusait, notre mère nous avait bien élevés, dans le fond. A qui ai-je l'honneur de parler?

- Ton père.
- Papa.
- Ce n'est pas moi qui viendrai te chercher c'est Marianne.
- Qui?
- Je suis accaparé par ton frère.
- Alec.
- Tu as de ses nouvelles?
- Aucune.
- Tu t'es souciée de lui?
- Je me soucie de moi.
- Ça n'ira pas, Mève, toi et moi.
- Je ne suis pas allée une seule fois à la messe.
- Il est temps que tu reviennes.
- Je ne reviendrai pas.
- Ton frère est interné, Mève. Il a besoin des prières de sa sœur.

Janice était apparue en chemise de nuit rose bonbon, riant de ses belles dents, pouce en l'air, visage plissé par l'oreiller alors j'avais répété:

- Je ne reviendrai pas.

J'avais racroché le cornet doucement sur le socle, j'avais marché jusqu'à la chemise de nuit bonbon, parfum de fleur délicate. J'avais su que c'est *dans l'instant* que je voudrais vivre dorénavant. Dans le parfum des choses. Le réel et ses floraisons.

50.

- Maman?
- Hum?

- Je serais plus tranquille si Hector n'était pas en échec lui aussi.

Je comprends que dalle aux opérations numériques qu'on s'obstine à enfoncer dans les neurones de ma fille qui, dit-elle, en fait des cauchemars la nuit.

- Il manque le chapitre sept,
je dis.

Isadora sort d'un sac un tas d'où elle extrait des feuilles d'un cours étranger à celui de math (Clovis et ambitions), d'autres encore, bardées de schémas alambiqués (Étude du milieu, dit Isadora dans son pull de mohair nacré qui tressaute dans le haussement d'épaules).

- Si tes frères et sœurs, je dis, étaient brillants en classe tu pourrais te permettre de ne l'être pas.
- Tu peux pas comprendre.
- Je comprends.

Œil jeté sur ma cheville. A doublé de volume. Pus? Crever l'abcès. Qu'il en sorte une matière inaccordée au corps voilà l'image qui me vient.

- Ma mère et mon frère, je dis, étaient hors circuit alors j'ai suppléé.
- Ça veut dire quoi?
- Que je te comprends.
- Et?
- Je n'avais pas le choix.
- Par rapport à quoi?
- Il fallait quelqu'un dans la famille qui ne soit pas un raté.
- Tu aurais fait une splendide ratée.

(Et on balafre de rouge les copies de cette bientôt femme).

- Ah, le chapitre sept,
dit Isadora.

- Nous ferons un exercice chaque jour.
- Tu n'en as pas envie.
- Nous ferons notre possible.
- C'est pas à une mère à s'occuper de la scolarité de ses gosses.
- A qui en reviendrait le privilège?
- L'école ?

Je fais semblant de trier. Foutoir, j'ignorais à quel point.

- Au cours, dit ma fillette, j'arrive pas à me concentrer. A la maison, j'arrive pas à m'y mettre. Je sais pas par où commencer. J'ai envie de dessiner. Isadora conçoit depuis deux ans des modèles pour vêtements. Des patrons. Sans que depuis j'aie pris le temps de l'inscrire à un cours de coupe et coutume, shame on me, shame on me.

- Et puis, dit Isadora, j'écoute de la musique et mon esprit vole.
- Ton esprit aime voler.
- Il adore.

Regard confus de l'enfant à sa mère, laquelle trie des papiers où figure un programme destiné aux têtes bien faites.

- Tu as la vie compliquée, avec Baltha,
dit ma fille, tassant les feuilles à la verticale y en a plein qui dépassent. J'ai retiré Balthazar d'une école. Où il se plaisait. Chaque jour il en revenait avec mots d'un prof dans le journal de classe. Je l'avais placé, avec son

consentement, dans une école de mécanique, truc privé qui formait des ouvriers d'excellence (ancêtres, voitures de rallye).

Balthazar s'y était sabordé. Finalement, avait atterri dans une école de menuiserie. "De la racaille, là-dedans" disait-il. *Racaille*, dans sa bouche, à lui qui fréquentait des rebeux, des renois, des tismés, quelques blancs défoncés, le tout en décrochage familial, scolaire, avec ennuis judiciaires, *racaille* signifiait le bas du bas du panier.

Voilà ce que pour reflet d'eux-mêmes on leur offrait. On veut bien faire quelque chose pour vous, vous sortir du trou où vous vous êtes mis mais gardez à l'esprit que vous êtes des losers dont l'État daigne s'occuper.

Balthazar n'a pas passé son bac en menuiserie. Avec l'aide de Flavien, s'est muni d'un statut boiteux. Mon fils travaille sans relâche. Une grande partie en black. Fait des merveilles. Les gens le recommandent.

Il repata, dans le bas du terrain à droite des mélèzes, puis agrandit la cabane, désormais digne d'un relais princier où Gladys s'installera. Il ne me l'a pas proposé, à moi. J'en aurais fait ma hutte-bureau. Nom de dieu, Mève, cesse de t'infliger des souffrances. Évacue ça de ton sang, et le cortège de coupables pensées. Merde! Merde!

- Baltha fait son chemin,

je dis, avisant le tas pantagruélique de feuilles par-dessus quoi il est écrit le mot *Français*, suivi d'une tête de mort sous un chapeau haut de forme.

- Il est amoureux,

dit Isadora.

- Vous serez ensemble sur l'île de White.
- Avec toi et Léo, maman. Avec papa. Sans sa gonzesse. Gladys et moi on boycotte Edgar si la gonzesse est là.
- Charlize.
- Papa paiera le resto les deux soirs. Réclamation de ses filles. Papa craque. Surtout pour moi. Il ne craque pas pour sa pute.
- Charlize n'est pas une pute.
- Qu'est-ce que t'en sais?
- Votre père n'a pas les moyens.
- De faire quoi?
- Rien.
- Papa t'aime.
- Tant mieux.
- Ne sois pas froide, maman.
- Je traverse une sale période ça passera.
- Tu es toujours joyeuse sauf quand tu cries.
- Je ne crie pas.
- Tu cries.
- Pas souvent.
- Si.
- Fait chier.
- Câlin.

Léo nous regarde de son siège à gauche du poêle de faïence ne sourit pas. Être en vie ne l'oblige à rien. Léo nous doit que dalle. Il a ses démons. Ses peurs. Ses

nœuds. Il partira, comme les autres. Je serai vieille. Ils viendront le dimanche trois fois l'an. Je n'aurai ni la souplesse ni l'envie de brûler jusqu'au bout de la nuit.

Léo me regarde. Je lui souris tout en étreignant le pull mohair nacré de mon dernier enfant. Je dois que dalle à Léo. J'ai mes démons. Mes culpabilités. Mes nœuds. Je lui souris. Je me sens telle que je suis.

Au moment de détourner la tête, j'aperçois son bras se lever. Léo me fait signe. Comme on saluerait quelqu'un, dans la rue, avec cordialité. Il sourit.

Tu voulais quelque chose de grand, Mève? Tu l'as.

51.

J'insère le pied bandé dans un bottillon talons aiguilles. L'argile verte sèche sous le tissu ça craquelle. Le pied, volumineux, ne veut entrer.

Hector passant à hauteur me pousse, s'excuse, sorti de la douche il est trempé, se rend dans la buanderie au rez-de-chaussée (où il laissera, à terre, l'essuie dont il est ceinturé).

Je pose le talon au sol, la douleur faiblit. J'avale une gorgée de bière, me débarrasse de la gangue, me rends à la poubelle (ça se lave un bandage, Mève), de temps à autre jeter fait du bien, iconoclaste besoin.

Je reviens à la table blanche de la cuisine. Traces d'eau hectoriennes au sol, faire gaffe, ne pas glisser. Léo est endormi dans le fauteuil, il ronfle je souris, de mes nœuds, ils se dénoueront, les vôtres aussi, la lumière guérit la plaie, l'envie de rien, la sensation de mort, ces emmerdes qui empêchent que nous prenions notre pied bordel de cul,

le pied entre dans le bottillon, j'enfile l'autre, rassemble mes cheveux sur le côté, vais au frigo marchant avec prudence entre les micro flaques, hop hop direction mon bureau,

je m'installe dans le fauteuil deux places face à la table de travail qui est face à la fenêtre, le jour se couche j'écoute Robert Wyatt. Un ordinaire grevé d'étoiles, sans que cela ne coûte le moindre effort. Exister. Consentir à ce qui vient. Dire oui sans se cacher sous la honte. Sous le regret. De quoi, Mève? une carrière? une réputation? un train de vie? Bon dieu qui nous a foutu cela en tête?

C'est que, Mève, dans le fond notre vie est belle le reste est illusion.

C'est bien. Tu deviens sage. Tu courus après des fantasmes de gloire, tu crus sortir du lot mais non, tu vois, tu n'as ni fortune ni pouvoir, humaine à la solde d'un État prenant soin de toi, de tes gosses qu'Il éduque s'ils le veulent, à la manière qu'Il propose.

Tu as de la chance.

Je me lève, esquisse trois mouvements de hanche, Isadora devrait étudier je ne m'en occupe pas, culpabilité insecte fait zzz, j'ôte le bouchon de liège d'une bouteille de rouge avec les dents, je bois à même le goulot, *Heaps of Sheeps*, je fous à fond la caisse, je danse, irai-je jusqu'au bout de la chanson. Je me lasse. Je chante les paroles, des bribes. Flavien m'a fait découvrir Wyatt. Ne pas se résigner.

Que serais-tu devenue, Mève, si tu étais restée au couvent, Haut-Languedoc? Si tu n'avais pas décidé d'exister? D'exercer un métier? De fonder une famille? De danser avec des copains bouteille en main? De laisser, au pénis d'un mari, sa

liberté?

Isadora passe la tête par la porte me lance Bonne nuit maman.

Au couvent je serais devenue pareille,

j'étais trop affamée de liberté,

j'étais trop blessée,

j'avais l'étoffe d'un héros je crois, non, pas d'un héros, de quelqu'un qui.

Quelqu'un qui quoi, Mève?

Robert W. cesse de chanter, un message apparaît sur l'écran de mon téléphone nom de dieu, j'imagine que c'est Flavien mon cœur bat.

Pourquoi t'être enfuie, dimanche?

Paul l'instituteur. Deux années de fantasme. M'éloignèrent de Flavien.

Deux années où je pratiquai l'écriture pour mon compte personnel.

Première fois que Paul m'envoie un message. D'habitude nous nous croisons.

Au village chez des amis.

Je passai à d'autres fantasmes.

Pardon, j'écris, Alleron je le sens pas.

Moi si. On en parle?

Cela se peut-il ? Que ce soit ça qui fasse remonter la merde? Le politicien qu'adulte mon fils?

Je termine la bouteille, verre cognant mes dents, je ferme les lumières du bureau, ausculte les sons de la nuit,

ça circule, là-haut,

je ne consulte pas l'heure ça me donnerait des sueurs, mauvaise mère, à ne pas donner de cadre à ses enfants,

une fois dans la cuisine je me déchausse, dresse la table du petit-déjeuner pour le lendemain, je suis ivre,

fruits secs, eau, compléments alimentaires,

je coupe les lumières, ferme les portes à clé, débranche le Wifi (Maman, on est en pleine game!), traverse le couloir du haut mériterait des aménagements électriques, minable comme couloir.

T'attend d'être quelqu'un qui quoi, Mève?

52.

- Signe mes interros, Mère.

- Embrasse-moi.

Hector a le baiser mouillé. Mon corps approuve.

- Ce sont les points de qui?

J'ironise en direction d'Hector il est debout derrière moi. Sur la copie, le chiffre seize côtoie celui de vingt.

- Alleron sera fier de moi. Je suis intelligent c'est toi qui le dis alors je travaille.

Léo à table mange des céréales le dos droit dans son sweet blanc dont ma lessive ne gomme pas les taches. Isadora ausculte ses ongles. Hector lui monte au nez.

Je signe les notes bonnes, satisfaite en mon fors intérieur, ce que mon cœur désapprouve.

- Je ne me contenterai pas de réussir, dit Hector. J'excellerai.

- Papa n'a jamais parlé comme ça,

dit Isadora.

- C'est le problème,

il dit.

Bordel, qu'il ne se mêle pas des affaires de la communauté.

- Si papa était exigeant, il dit, nous serions compétents.

- Maman, elle compte pas?

dit Isadora. Ses yeux, des nucléaires ogives.

- Une mère veille sur ses petits, dit Hector. Pourquoi lui demander *en plus* d'ensemencer les âmes?

Léo se marre. Depuis ma mise en abîme (soyons littéraire), je me sens à même de déceler les vibrations du naufragé. Comme s'il coulait encore. Comme s'il battait des mains et des pieds, que la mer lui mettait un couvercle sur le corps. J'étouffe avec lui.

Isadora boit le lait chocolaté, en slurpant, son frère déteste.

- Que signifie *ensemencer*?

dit Léo à Hector.

Hector regarde Léo, Léo impassible, Léo à la bouche merveilleusement dessinée, aux épaules larges, à la voix brute.

- Ça veut dire semer des graines, dit Hector. Faire de quelqu'un de banal une forêt. Pour cela, se mettre à disposition de qui connaît les semences donnant un arbre. Une mère, c'est le soleil et la pluie.

- Donc l'essentiel,

dit Isadora et rote.

- Tu seras que des ronces si tu continues,

dit Hector rassemblant les papiers signés par moi.

- Avec la mère que j'ai, dit la jeune sœur, même s'il y a des ronces il peut que pousser des arbres.

- Sauf si personne ne les sème.

- Mais, je sème, Vieux,

dit Isadora.

- Mal barre avec les points que t'as, rétorque le frère.

Léo s'empare de la carafe, se sert un verre d'eau, le porte à la bouche, se lève, jette l'eau sur le visage d'Hector. J'en reçois. De l'eau partout, Léo. L'eau de vie.

Isadora se lève, Léo pose le verre, vide, sur la table blanche, Isadora va vers lui.

Léo est embêté de l'imminente effusion. Se laisse faire, malhabile.

Nous sommes des malhabiles, Léo. Des errants. Nous envions aux capitaines de vaisseaux le bois de la barre. Nous avons le vent.

- Léo se réveille, on dirait,

dit Hector. Ses propos sont blessants. Davantage que s'il hurlait. Crétin de fils.

Fils qui pose la main sur mon épaule, m'embrasse le front, dit Ce soir ne m'attendez pas je rencontre en ville un aîné. Je serai de retour pour le dessert.

Baltha a prévu de nous présenter sa go.

- Connard, dit Isadora. Pour maman c'était une surprise.

- Connard,

dit Léo.

Hector sort de la scène. Isadora dit J'ai pas envie d'aller à l'école. Je dis On est à trois semaines des examens.

- On pourrait réviser toi et moi,
elle dit.

- J'ai du travail.

- Quand on reviendra de l'école je t'expliquerai math,
dit Léo.

- Tu parles, maintenant?
dit Isadora.

- Sur l'île de White il y aura Flavien, dit Léo. Flavien n'est pas Mève.
Mève, c'est le soleil et la pluie. Pour le moment, il neige sur son cœur. Je vais
pas rajouter des nuages.

Ma fille et moi nous regardons.

Dans ces moments-là avec gratitude je me dis

Ça, c'est ma vie.

53.

Jeudi.

Dans la voiture sept places que m'a laissé Flavien (248.000 kms),

avant nous avions un neuf places, et puis Edgar et Zita disparurent l'un en
Angleterre l'autre en Grèce, ne revenant que par à coup,

Balthazar acheta sa Mini à Christa, la convainquit de changer de modèle trop de
frais sauf que la Mini a trente ans, mécanique simple, lors de son passage éclair
à l'école des mécaniciens d'élite Balthazar se fit des potes,

dans la voiture où nous sommes cinq maintenant, Gladys, Hector, Léo, Isadora
et moi en sus des copains à véhiculer,

il y a souvent du monde à la maison, j'aime l'idée d'un bateau chargé de fêtards
qui se rendent pas compte comme est terne une mer en plein jour sauf quand le
soleil tombe alors grand bruit de couleurs,

toujours le soir qu'ils débarquent les jeunes marins,

avant Flavien faisait bolo pour l'équipage, je me contente de mettre à table
baguettes et fromages,

dans la voiture sept places gris métal de confection allemande je passe devant
l'école du village imbriquée entre deux imposantes maisons de pierres grises,
l'une avec châssis PVC d'un bleu non cosmique, l'autre avec bois peint de
blanc.

Paul l'ingénieur instituteur fit creuser le trottoir, planté des arbres, on ne voit
pas le bâtiment scolaire quand on passe seul le cri des enfants,

Paul se tient bras étendu sur la barrière discute avec Étienne le manager dents
blanches BMW, je passe avec mon carrosse vous verriez l'intérieur, poubelle à
tombe ouverte,

Paul me fait signe d'arrêter la poubelle, de la main droite je chasse du siège
passager l'emballage 100 % non dégradé d'un chocolat en barre,

il est resté beau, Paul, surtout il sourit,

souriez, vous serez beau.

- Sans blague, il dit, j'ai envie de te parler.

(De mon charme biodégradé?)

- Bonjour Étienne, je dis au villageois qui jamais ni sa femme ne
m'adressent la parole.

- Salut Mère,

dit le gars soupçon de séduire et s'en va.

Paul se penche sur moi, bien droite sur le siège auto. Je serre les fesses. Je ne porte pas de petite-culotte. Ma robe remonte haut.

- Ma fille intègre les jeunesses avec Hector, dit Paul. Je voudrais t'en parler.

- Il n'a pas mon accord.

- Demain, 11h, ici à l'école.

J'aurais aimé que tu me parles de la sorte il y a deux ans, Trésor. Je n'ai plus le fantasme de ta queue dans mon con. Envie d'une main. Pas d'un pénis. De mains aussi habiles qu'un pénis. Plus habiles. Pas difficile, n'est-ce pas.

- Tu te dis quoi?

dit Paul à la fille que je suis.

- Isadora décroche. Je me sens impuissante.

- Elle était bonne élève, de mon temps.

- Je peux lui parler, si tu veux.

Il a une haleine fraîche, Paul. Des doigts beaux comme des branches.

- Demain 11h,

je dis. Et roule. L'âme absente d'elle-même. Contentée par une émission radiophonique. Âme que l'effet du temps dérebellise. Âme qui a envie que tu lui foutes la paix, Mère, avec tes idées de grandeur.

Tu t'es laissée avoir. Par le rêve médiatisé de gens qui ne veulent pas de l'ordinaire. Ont besoin de mondaines félicitations, de papier dans la presse, de regards envieux.

Il est temps pour toi de goûter au réel.

54.

Au journal je dépose ma valise sur le palier par où transite une centaine d'employés de diverses boîtes.

Le temps d'aller pisser. A mon retour, m'étant longuement regardée dans le miroir (leur éclairage est top, chez moi j'ai pas ça), la valise n'est plus là. Avec mon ordinateur. Avec le cahier où j'écris depuis des mois.

Goûter au réel, Mère?

55.

Des mains pas même habiles manquent à mon corps.

Mon corps le dit.

56.

Sonia, dans sa jupe rouge serrée au cul, chemisier de soie tellement mince on voit les tétons sous le soutif, dit, soufflant sur la surface d'un thé Attends-toi au pire, Mère, qu'on ne ramène pas ton ordi.

Gronde en moi une bande de hussards mal-propres, dents cariées, on voit des chemins de veines leurs mains. Les hussards ont le soleil pour front.

Ils disent, narquois Nous avons pour nous l'espérance.

57.

- Il réapparaîtra,
dit Gladys sa main est douce sur mon dos, moi assise, dans la cuisine aux blancs,
cœur en vrac. M'être fait voler. Par négligence.

Ce qui nous arrive de merdes a pour cause la négligence, pas vrai?

- Ce soir nous avons une surprise,
dit ma fille calée, en âge, au mitan de deux frangins.

- Hector a cafté,
dit Isadora sur son téléphone, pas à table, par terre, en tailleur, indienne
répliquant au chef Toi chasser moi rien foutre. Elle a tiré du bout de l'œil un
trait noir, vers la tempe, comment n'ai-je eu l'idée pour moi, c'est joli une
apache qui dit Merde au chef et le chef sourit.

- Maman tu devrais faire attention aux nouvelles fréquentations
d'Hector,
dit Gladys elle boit de la verveine à longueur de journée.

- Jenna la fille de Paul se rend aussi aux réunions, on ne peut dire de
Jenna que.

- Ce soit une ratée, comme moi?
dit Isadora l'apache et le chef sourit.

Allumer le téléphone, aviser s'il y a des messages, j'ai toujours des messages, la
veille au soir je demande à mes amis s'ils vont bien ou autre prétexte, j'éteins
avant qu'ils ne répondent, le lendemain j'ai au moins une réponse voir une
attention que je n'aurais suscitée. J'écoute d'abord la radio. Je fais prolonger le
plaisir que quelqu'un se soit adressé à moi.

Un message parfois c'est décevant. Un message ne vient pas toujours de la
personne qu'on attend. Ce que je préfère, pas vous, c'est quand plusieurs
messages s'affichent. Alors ma vue se trouble. J'inhale le bouquet de sigles verts.

- Salut M'man,

dit Balthazar dans mon dos et m'embrasse (doit incliner sa longue carcasse,
souple caoutchouc, tandis que dans mon corps il pleut par les os fendillés).

- Tu as fait la sieste à la maison?

je dis.

- Léo n'est pas en forme,
il dit.

- Edgar n'a pas envie de nous sur White, ne dis pas que ce sont pas tes
affaires, je t'ai mis de côté un pain amène-le chez toi.

- C'est ici, chez moi.

Balthazar s'accroupit ses genoux craquent. D'une main, se tient à ma chaise.

- Ça va pas te faire plaisir. Faut que tu sois courageuse.

Marre qu'on me fasse des procès. Je suis mère imparfaite par excellence, nana
qui comprend que dalle à quoique ce soit, fille enfouie au dedans d'elle / n'agit
pas ou du bout des doigts. Dégâts collatéraux inévitables : gosses qui ont la
haine, mari disparu, job basique, cerise sur le gâteau une peau qui parchemine
pas seulement sur la gueule mais aux mains, mais aux bras, mais partout.

- Assieds-toi face à moi,

je dis à Balthazar, qui m'en fit voir de toutes les couleurs, qui baise *un master*,

qui plus d'une fois me fit sentir coupable de n'avoir pour lui opérer les bons choix.

Gladys a quitté la cuisine, j'aurais préféré qu'elle demeure. Peut-être est-ce pour cela que Balthazar choisit de parler. Gladys ne permet pas que l'on me fasse du mal *inutilement*. Parfois elle a pour sa mère des mots-couteaux. C'est arrivé deux fois. Trois ? Ce qui renforce à mes yeux son autorité. Et mon sentiment de libération, quand elle recale ses frères eu égard aux remontrances qu'ils ont l'outrecuidance de me faire (*outrecuidance* est un mot que Gladys chérit).

Je me tourne sur le poêle de faïence, Léo n'y est pas. Ça sent le pire. Ma tête rotationne vers ma jeune apache. Je l'imagine absorbée par le vernis sur ses pieds mais non. Elle me regarde, intense.

58.

Amoureuse des arbres, la main de mon fils caresse la anse de la tasse. Maîtrise infroissable. Comme la chemise de velours à grosse côtes qu'il porte, brun froncé.

– Accouche,
je dis.

– Edgar ne te veut pas à White.

– Et ?

– Zita est enceinte. Pas du clown. De quelqu'un d'autre.

– Pourquoi ils me le disent pas ?

– C'est douloureux.

– Pour qui, Balthazar ?

– Pour moi parce ce que ça l'est pour toi.

L'apache quitte le sol, s'assied à mes côté, pull jaune pâle. Elle pose la tête sur mon épaule.

– Zita peut avorter, elle dit, c'est permis par la loi.

Je pleure sans effort.

J'apprécie que mon corps compatisse avec moi.

Tout ce gâchis.

Balthazar incline la tasse coincée entre ses lèvres. La tasse est vide, Balthazar. Vide.

– Pour Edgar je suis au courant, je dis. Je l'ai perdu. Avant que papa ne quitte la maison. Un jour il s'est fermé. J'ai mes torts. Edgar a le caractère de votre père.

– Quel caractère ?

dit Isadora elle caresse mes cheveux.

– Edgar a du bon sens,

je dis.

– Comme papa,

dit Isadora, se redresse et baille.

– On mange dans cinq minutes,

je dis, anticipant la question elle m'aurait trucidée.

– Toi aussi maman, dit ma fille, tu as du bon sens.

– Tordue à l'intérieur,

je dis très doucement sur le bruit occasionné par Isadora, raclement de la chaise. Je le dis suffisamment fort pour que Balthazar l'entende.

– Zita, il dit, ne veut pas te parler du fœtus.

– Pourquoi le fais-tu ?

je dis.

– J'aimerais qu'elle le garde.

– Qui est le père ?

– Médecin de l'île.

– Marié.

– C'est ça.

– Elle sait, je dis, que si elle a besoin de moi je suis là. Quant à Edgar.

– Zita dit qu'elle ne sait pas faire le choix. Que ce n'est pas toi qui l'y aidera.

– Tu as des comptes à régler avec moi, Balthazar ?

Mes larmes sont chaudes c'est doux.

– Je peux te prendre une bière ?

dit le fils.

De la tête je fais oui.

Nous cognons les bouteilles. Nous buvons, ne nous lâchant pas du regard.

– Léo,

il commence.

Pas, non, pas. J'appose la main à dix centimètres de la bouche de Balthazar. Cessez de tirer sur moi. Je suis une peau boursouflée à la dérive, les poissons me boufferont à becquées hystériques peu à peu je prendrai l'eau, dilapidée aux quatre coins de l'océan.

Je suis *déjà* morte, Balthazar. Je dois veiller sur trois enfants. Je ne suis pas sûre que mes choix valent quelque chose, qu'est-ce que tu crois.

– Je suis infichue d'être la mère qu'il vous faut, je dis, mais Léo ça non. Laissez Léo en dehors des récriminations.

– Tu te montes la tête, maman. Cesse de pleurer s'il te plaît ça me fait de la peine.

– Je ne tourne pas rond, je dis. Ce qui a déclenché ça je ne sais pas.

– Hector ?

– Peut-être.

– Sa chrétienté ?

– Quelle chrétienté ?

dit le tigre en moi.

– Alleron flirte avec l'Église,

dit Balthazar.

Le silence qui passe me salue de la main style Tu ignorais cela ma salope ?

– De quelle Église tu parles ?

je dis.

– Alleron a des valeurs. Ça pue.

– Allusions explicites au christianisme ?

– Oui, maman.

– Bon.

– Zita ne va pas sur White, dit Balthazar. Maud non plus.

- Maud ?
- Elle arrive dans vingt minutes.
- Pourquoi ne pas aller sur White ? je dis. Flavien paie.
- Maud estime que l'attitude d'Edgar est zizanique c'est ce qu'elle dit je trouve ça joli.
- Elle ne me connaît pas.
- Je lui parle de toi.

La main de mon fils charpentier triture la mienne de papier. Je tchoule, comme on dit en Wallonie.

- Quant à Zita je la connais maman, il dit. Moins sensible que Gladys, belle mais empotée. Elle t'appellera. Tu n'es pas empotée. Tu es la mère que je rêvais d'avoir.

Je tchoule. Ça vous arrive, à vous ? Donnez votre main. Voilà. Respirez. Quand on pleure, on se sent vulnérable perdu fragile. En incapacité de s'en vouloir c'est ça qui est bien. La vulnérabilité, quand l'émotion vous assiège, que vous n'avez nulle part où vous retrancher, que vous lâchez les armes : il n'y a plus ni mal ni bien ni fierté ni culpabilité. Il n'y a plus qu'un arbre, cet arbre c'est vous, frôlé par le vent.

Quand vous êtes vulnérable, vous sentez la vie vous passer dessus.

- J'espère, dit Balthazar, que tu aimeras Maud.

Ta main, Balthazar, ne se dégage pas de la mienne.

- Tu voulais dire quoi, à propos de Léo ?

je dis.

- Il sort de la chrysalide. Je ne serai pas là.
- Ce n'est pas à toi de veiller sur lui.
- A toi non plus, maman. Tu as à t'occuper de toi.
- Je vais mal ?

Ta main ne me quitte pas, Balthazar. Je la sens, chaude. Quoi, mon fils ? Je t'en supplie.

- Je ne voulais pas te le dire mais tant qu'on y est. Ton père est en train de mourir. Il a pris contact avec nous.

59.

Vendredi.

J'actionne l'essuie-glace. Je roule lentement. Un kilomètre jusqu'à l'école. Rendez-vous avec Paul. Un insecte s'écrase sur le pare-brise, je presse le bouton pour que l'eau gicle, l'essuie-glace étale la chair de l'animal, striant la vitre de blanchâtre, pile à hauteur de mes yeux. Pas d'eau dans le réservoir. Je m'arrête sur le bas côté, récupère sur la moquette passager un morceau de papier crache dessus, sors de la voiture, frotte, le cadavre se dissout.

Je tire sur ma robe noire, j'ai mis des talons, noirs, du noir sous les yeux. Depuis trois semaines j'ai le ventre rond, ce doit être la bière. Je sais il ne faut pas s'accommoder de son poids, c'est dangereux, j'ai pas la force alors je me dis Mève, tu es belle.

Une fois garée devant l'église, une fois l'escarpin posé sur le tarmac, une fois les clés foutues dans le sac à main, clés que je devrai, à l'extérieur, ressortir pour fermer la voiture,

mes nerfs se foutent en boule.

Impression de ne pas faire les choses comme je dois. Je perds la mémoire. Ce doit être la bière.

Mève, ton article il vient ?

Irma.

Je sors la clé du sac, l'entre dans le contact, tapote des mots d'excuses, Le texte était dans l'ordinateur nom de merde.

Ma grossièreté impressionne Irma j'en joue de temps à autre.

L'article sur le destin sera le dernier signé par toi. Prends le temps d'être inoubliable. Là, je veux celui consacré aux expats. Dans trois heures.

Il ne fallait pas regarder à gauche je regarde à gauche, en vrac sur et sous le siège avant. Deux cannettes vides, un emballage de Chocotoff, un toute-boîte vantant des machines à laver, un mouchoir usagé.

Sur ma droite, une rue de village. Personne.

Quand j'étais petite, du temps de la maison dont les murs par mon père étaient badigeonnés de blanc, avant que ma famille ne passe à la pureté-même je parle du couvent,

du temps de mon enfance,

les enfants jouaient dans la rue, les vieux les regardaient, les vieilles dans leur tablier nylon dans les bleus,

les tabliers prenaient l'entièreté du corps sauf les bras,

un jour on ne sortira plus de chez soi, sauf Zita,

Zita, culbutée sous un grand ciel de liquide bleu.

60.

Paul m'accueille dans un velours vert anis, chemise blanche, barbe de trois jours, sourcils épais, cheveux noirs, grands pieds grandes mains grande bite je suppose. Notre premier tête-à-tête. En douze ans que nous nous connaissons. Dites donc. Mon téléphone reçoit des messages, probable Irma. Edgar ne me veut pas dans les pieds de son succès. Mon sauvage de barakis de Balthazar, est énamouré devant une perle. Zita fornique avec un marié pas le sien.

T'as des emmerdes ? Écoute bien. Sur le coup tu te dis que t'as foiré, tout ça c'est de ta faute, manque d'audace, de réaction-en-temps-voulu, d'ambition. Manque de clairvoyance, manque de sagesse. Avec le temps tu réalises que ça devait merder, que ça suit son chemin comme le ruisseau le creux de la terre, l'eau coule et forge son sillon.

Simone Weil appelle cela Loi de la nécessité,

consentir est le plus dur,

cesser de prendre sur soi, de craindre sans fin, de penser que nous sommes sensés passer maître du contrôle.

Parfois tu te dis : mais il y a l'irréparable nom d'un chien. La perte d'un enfant, d'une jambe, d'une fortune,

la mort par pendaison d'une mère, l'internement d'un frère, l'arrogance sans aspérités d'une indifférence paternelle.

Tu dois te faire à ça, hein. Rouler dans une voiture pourrie alors que tu pourrais avoir le cul dans une BM.

– Thé, café ?

dit Paul il ne lâche pas mon coude, me fait passer contre sa statue de chair dans une pièce minuscule, baie vitrée donnant sur un feuillage très vert.

– Café,

je dis, cerveau ankylosé.

Large dos du type, qui se retourne, j'entends le glouglou d'un liquide versé, à flux réduit, dans une tasse.

Il est devant moi le gremlin, me tend la tasse et un sourire je pense à Jérôme Garçin. Paul croise les jambes, porte la tasse aux lèvres.

– Ouille,

je dis, dans le *ouille* le bras éloigne la tasse de mon torse ça déborde, me brûle les cuisses. Putain, je dis. Sourire du gars, qui s'estompe, quoique.

– Ça va ?

– Pas trop, non.

Paul l'instituteur mon ex-fantasme sort la anse hors de mon doigt, je pense à Balthazar, Balthazar qui m'a donné le plus de soucis, Balthazar va bien, Assieds-toi dit Paul je reviens avec une serviette-éponge, sa main est dans la mienne, sèche comme du tabac. Paul qui me presse la main, la porte à la bouche. Ça ira, je dis.

– Sûr ?

– Je me sens cruche.

– Sucre, dans le café ?

– Noir.

– Je peux te laisser ?

Pour réponse je marche jusqu'à la baie vitrée donnant sur le feuillage très vert, j'ai pris quatre kilos, je ne m'éprouve pas belle, enceinte + trente kilos je me sentais irrésistible, qu'est-ce qui, en moi, s'est éteint ? Le vent emportera-t-il les pierres de la maison que je suis ?

Ça bouge dans la pièce à côté, effluves de caféine, un acide qui aurait des rondeurs. Cling d'une tasse posée sur l'assiette.

Instantané de la maison délabrée, il reste un muret, cliché. On n'y voit pas le vent. Le vent est transparent, comme le temps, comme la mort.

– Hector m'a dit qu'il redressait la barre,

dit l'homme devant moi dans des côtes de velours vert anis. Il pose ma tasse sur un bureau de bois épais, sort de la poche du veston trois sucres qu'il jette dans le breuvage, ce sourire.

– Isadora me fait de la peine,

je dis.

– Tu la vois étudier ?

– Non.

– Pourquoi la peine, Mève ?

– Je dois me rendre au travail j'ai peu de temps. On a volé mon ordinateur.

– Quoi d'autre ?

– L'école estropie l'adolescence de mes gosses.

– Tu n'es pas brûlée ?

Je ne comprends pas le rapport. Paul mime le renversement du café il y a quelques minutes.

Quelques minutes sont transparentes.

– Si tu es pressée, dit Paul, je vais droit au but.

Voix de femmes prononçant son nom. Paul, Paul.

– J'arrive,
dit le côtelé d'anis.

Tu t'es fait une parade d'un type pas capable d'écouter, Mève. C'est ce que tu ressens, non ? Il ne t'écoute pas. Bois le café, pisse, tire-toi.

Mes aisselles transparent. Pas la force de coulisser la baie.

Paul ferme derrière lui, avec volupté d'autoritaire, la porte d'un bureau de classe communale.

– Alleron, il dit, je connais son cousin j'ai fait l'unif avec lui. Assieds-toi. Ma langue fait connaissance avec l'acide aux rondeurs savoureuses j'adore le café.

Alleron tourne la cuillère dans la tasse, debout, cul sur le bureau, jambes croisées. Nonchalance de la posture je me sens minable.

– Tu te sens bien, Mève ?

– Tu m'as déjà posé la question.

Le type pose la tasse sur le bureau de bois épais, attire à lui une chaise, y prend place, écarte les jambes, pose les coudes sur les cuisses, croise les mains, me regarde.

– Tu es belle.

– Alleron ?

je dis.

Paul a l'air de regretter que je n'embraye pas ironiquement. Paul suscite en moi une mauvaise ironie j'avais envie de ses mains parcourant son corps mais non, il avait le mariage autour du cou.

Pauvre Flavien je me dis. Je t'avais autour du cou. Ça m'oppressait le plexus. Mon clito pour un autre suintait l'ardeur. J'aurais couché avec Paul. Il m'affolait. Le velours côtelé, tout. D'une race supérieure à toi. Qui, brave, te mettais au golf. Une balle toute petite.

– Alleron auditionne, dit Paul. Il veut des jeunes autour de lui pendant sa campagne.

– Quelle campagne ?

– Les élections.

– Il n'aura pas Hector.

– Guillaume Alleron attend de moi que je te convainque.

– Il y a des conditions.

– Cela va de soi.

Paul allonge les jambes, croise les bras.

– Quelles conditions, Mève ?

– Tu m'invites au restaurant après les examens.

(Je me sens minable)

– Nous pouvons, dit Paul, dîner un de ces jours si tu le désires. Nous sommes célibataires. Une semaine sur deux je n'ai pas la garde de Jenna.

Paul caresse les veinure de velours sur le devant des cuisses.

– Nous pourrions, il dit, passer la nuit ensemble.

(Allez Mève, sors-les tes yeux d'Ava Gardner).

– Tu me regardes, dit Paul, comme un poisson dans un bocal. Je ne suis

pas pêcheur. Vraiment, tu m'as l'air terrorisé.

– J'ai fantasmé sur toi, je dis. Maintenant, plus.

– Tu as quelqu'un ?

– Plusieurs.

(Ne relève pas, Mève, qu'il s'agit de tes enfants).

– Je ne veux pas, je dis, qu'Hector figure sur une photo, sur le net, à la télévision.

– Inenvisageable condition.

Paul reprend la posture précédente, coudes aux genoux. Mon téléphone dans la poche vibre.

– Hector, dit Paul, me supplie de te parler.

– Sans ça tu l'aurais pas fait ?

– Depuis le départ de ma femme, moi aussi j'en ai *plusieurs*.

Et d'une voix de chou-fleur crevant sous la sauce blanche :

– Toi, Mève, tu es toujours mariée à Flavien.

La porte s'ouvre, synchro, une bonne femme apparaît comme si elle avait écouté à la porte je me lève d'un trait, récupère mon sac, dis dans un bon sourire Merci pour le café. La bonne femme s'adresse à Paul il va m'attraper la manche mais non. Mais non.

Je démarre le moteur, mets la ceinture, le clignoteur, tourne le volant, un gars passe. Suis à deux doigts de l'emboutir. Le gars opère des gestes énervés, s'arrêtera-t-il, descendra-t-il de la voiture, m'humiliera-t-il devant l'école tout le monde se foutra aux fenêtres, Paul dans l'anis rira en vingt-six dents, j'entrerais la tête entre les épaules, reprendrai, tremblante, le volant.

Ma voiture s'éloigne, moi dedans.

61.

Au bureau les filles sont détendues, une guirlande pailletée pendouille au dessus de ma table, quelqu'un a mis du Léonard Cohen.

– Vous fêtez mon exclusion ?

je dis à Justine, collègue à mèche rousse.

– Arrête de te sous-estimer, Mève.

– Anniversaire ?

– Irma veut te voir.

– Qu'on me foute la paix.

– Vas-y *maintenant*.

Dans mon fors plus qu'intérieur je me dis Mon ordinateur est retrouvé. J'emprunte le couloir à moquette bleue tachetée d'edelweiss (Irma la fait remplacer chaque année), la cheville me fait mal. Je m'appuie au mur. Goût dégeu en bouche.

Dans le bureau d'Irma, elles sont deux debout, fines, fluctuantes, propres comme tout. L'une, blonde, s'exprimant en anglais. Tend la main.

– Birgitt Suskland, lâche ma boss. Ministre suédoise de la culture.

62.

Janice cet été-là faisait savoir à mon père que je réussais mon année à

université.

J'avais des amis, une curiosité jouissant de ce qu'on lui donnât à connaître, un corps qui exulte quand on le touche.

A la rentrée précédente je faisais des cauchemars. Janice avait multiplié en ma faveur les rendez-vous psy et autres sophrologues. Je suppose qu'elle envoyait la facture à mon paternel, qui n'osait se dérober. J'avais parlé de cela à Dorothée. Tu crois que ta mère paie pour toi ? Tu n'es pas sa fille, Mève.

Dans le rêve mauvais, une femme se balançait en bout de corde. J'étais dans la pièce. Je fermais les fenêtres, l'une après l'autre. Je calais ma gueule à raz de sol, sous la porte. Je tendais la joue, guettant le moindre courant d'air. Si la femme dans une robe rouge se balançait c'était de la faute des courants d'air je voulais que cela cesse, ce balancement.

Je geignais dans mon sommeil. Les filles m'entendaient à travers les cloisons dans notre appartement bruxellois. La femme se balançait.

J'avais vu un monsieur Dethée. Un jour d'automne, sale. La salle d'attente était nulle, elle n'était pas pour moi, pas pour celle que j'étais, diffuse, approximative, gourmande. Il y avait trois chaises bleues d'enfant j'eus envie de repartir et puis Dethée avait posé les pouces sur mes tempes, il avait dit des choses après que je lui aie dit des choses, les cauchemars avaient disparu.

– Ton père débarque dans deux jours, avait dit Janice. Rendez-vous avec un archevêque.

Je l'avais, avec attention, regardée ce matin-là. Elle était ma tantine, ma grande sœur, ma fée marraine. Au début, j'étais terrorisée qu'elle me lâche. Et puis l'habitude avait rogné les dents vampiriques. La peur, disent les orientaux, est votre pire ennemi.

A présent je sais que non seulement il y a un ennemi en nous, mais que l'ennemi *c'est nous*.

– Comment tu sais, pour l'archevêque ?

J'avais demandé, grignotant, sur un trognon de pomme, les rebuts de chair.

– Tu vois, tu t'intéresses à ton père.

– Je ne veux pas le voir.

– Un an a passé, Mève.

Janice avait maigri. Elle portait des corsaires bleu marine. S'était coupé les cheveux, les avait blondi, endossait des chemisiers blancs, un rouge aux lèvres que je n'aimais pas. Certes Janice avait-elle une jolie bouche. Mais son revirement *strict* m'inquiétait. J'avais besoin de fouillis. J'étais heureuse, remplie d'énergie, je flirtais, je riais, je buvais, je réussissais mes études, ma mère était gobée par les pouces de Monsieur Dethée.

Mais il y avait en moi, Janice, une ligne de flou qui partait de je ne sais, sombrant dans l'horizon. Je n'avais pas besoin du pli impec d'un corsaire marine sur toi. C'était trop tôt. J'avais dix-neuf ans.

J'avais besoin de toi.

– Tu es invitée avec moi chez l'archevêque, Janice ?

– Je n'aime pas l'homme qu'est devenu ton père.

– Mais il te plaît.

– Tu tiens de lui.

– Pour ne pas dire que je tiens de ma mère ?

Soupir de la seule adulte sur qui j'avais, dans ma vie, pu compter. Je la suivais

dans la véranda aux tons verts, du vert partout, plantes et coussins.

– Arnold et moi partons pour le Sri Lanka. Deux années.

Je m'étais laissé tomber sur un siège en rotin. Rotin avec bois incrusté dans les accoudoirs. Plutôt jolis. Les coussins manquaient de moelleux. Je me souviens du moment.

Inconfortable.

Janice lissait son corsaire marine du bout des ongles qu'elle avait laqués orange sanguine. Ce n'était pas l'époque des ongles en gel.

C'était de vrais ongles de corne.

Cette femme était un roc.

– Qui va s'occuper de moi ?

j'avais dit.

Ce n'était pas l'époque des mails ni des réseaux.

Ce n'était l'époque de rien qui soit bon pour mon chagrin.

Janice m'avait attrapé la main. La sienne était froide. Comme à l'intérieur d'un tombeau.

J'avais su. Qu'il faudrait que la vie m'accorde davantage que ce que j'avais à lui donner.

Chaque soucis de moi, chaque protection, chaque poésie, je la devrais à la Vie.

Par la suite, je m'adresserais en ces mots à Elle, à Lui, à je ne sais Qui ou Quoi.

Tu es bienveillant avec moi, ce dont je te remercie. Nom de merde qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Je ne veux pas être ta débitrice. J'ai envie de te rendre heureux.se.

Conneries.

– J'aimerais que tu revoies ton père, Mève.

– Je te reverrai toi. Au Sri Lanka.

– Dorothée sans toi y sera à Noël. Besoin d'être en famille.

– J'en ai pas, de famille.

– Tu as ton père.

Janice ne me voulait pas dans leurs pieds à Noël, au Sri Lanka. Je me sentis *rejetée*. Je savais qu'il ne fallait pas le prendre comme ça. Que des gens se torturent à se penser abandonnés. Dorothée m'aimait, et Irène, et Lydia. Dorothée irait bouffer du champagne de l'autre côté de la terre. Nous lui manquerions. Et Janice avait fait pour moi plus que ce que personne ne ferait désormais. A part Flavien.

A part Flavien, Mève.

J'avais accompagné mon père chez l'archevêque.

Le lendemain de la scène dans la véranda verte, plantes et coussins, Janice m'avait laissé un mot contre une bouteille en verre pleine de jus d'orange. Au Sri Lanka tu viendras l'été prochain. Mève, je t'aime.

Ne jamais douter de ceux qui nous ont montré qu'ils nous aimaient. Même quand leur attitude n'est pas celle que nous attendons d'eux. Putain de bordel de cul.

Pour l'archevêque, Janice m'avait filé son corsaire marine, son chemisier blanc. Avait fait venir sa coiffeuse, qui m'avait blondi les cheveux. Janice avait laqué mes ongles d'orange sanguine. M'avait filé des escarpins, trop grands. Dans le bout j'avais foutu du papier de toilette. Non, non, tu ne peux nager dans des chaussures devant un archevêque, Janice avait dit. Je porterais donc des

espadrilles à talon compensé aux lanières dorées.

La coiffeuse m'avait fait des crans. Rouge aux lèvres, un discret, de Dorothée, framboise. Rien aux yeux, avait dit Janice elle avait appelé sa fille, elles m'avaient prise en photo, époque où le digital n'existait pas. Un bonheur que je revendiquais. Malgré la ligne floue. Malgré mon appétit d'amour démesuré. Malgré ma solitude au dedans.

– Tu effaceras le rouge sur tes lèvres,
avait dit mon père m'ouvrant la portière, loin de Janice et Dorothée qui nous saluaient du perron.

63.

– Votre boss dit que vous ne viendrez pas à Stockholm, dit la blonde ministre suédoise. Et comme j'étais de passage à Bruxelles.

Quadragénaire, pantalon blanc, tee-shirt blanc, sandales plates aux lanières de cuir où sont alignés cinq doigts de pied parfaits aux ongles dorés. Elle m'attire dans un coin du canapé jaune.

L'autre femme s'adresse à ma boss, à quatre mètres de là. La blancheur ricane sur chacune de ses dents dont l'arc est fabuleux.

Dire que je suis de noir vêtue, que mes dents sont de travers, que mon ordinateur a disparu, que Paul couche avec plusieurs femmes pourquoi pas moi vas te faire enculer, dire que ma fille est enceinte, que Léo s'éveille à la vie Balthazar ne sera pas là,

Balthazar qui devient l'homme que je supputais qu'il deviendrait, sur qui l'on puisse compter, après tant de déceptions infligées les fallait-il vraiment, dire qu'Isadora, bien nommée en hommage à Duncan, danseuse dont la liberté n'était pas entrave mais fulgurance,

que mon Isadora est en échec scolaire,

qu'Hector est embarqué sur une mouvance politique,

en parler à Flavien, qu'il se renseigne j'en peux plus, là,

et la blonde Birgitt qui parle dans un anglais victorien suave bienveillant,

cascades de pureté lui sortant du regard, âpreté de granit, excès d'ensoleillage face à quoi sans doute suis-je capable de réceptivité,

il y a l'orthodontiste, le neuropsychologue, les stages d'été,

les attestations à envoyer par mail à la mutualité pour cela il faut introduire la carte d'identité dans un appareil orange, ça marche une fois sur deux il faut recommencer, recommencer,

appeler l'électricien on a failli dans la salle de bain se faire électrocuter, il faut.

Une main douce est posée sur mon genou, envolée aussitôt légère comme un paquet de plumes.

– J'adore votre papier sur les prisons, dit Birgitt la blonde. L'exercice d'écriture des détenus, les concerts organisés, cela vous a échappé n'est-ce pas, je veux dire, que cela aurait du succès ?

L'autre femme suédoise, je l'entends demander du thé à Irma. Je me tourne sur elle, sur la femme,

des éclairs sortent du regard de ma boss,

la femme l'entraîne hors du bureau on ne refuse pas un thé au ministère.

– Cela fait des années, dit Birgitt, que vous travaillez ici.

Le verni doré aux pieds m'hypnotise. Un coussin se glisse entre mon dos et le dossier. Pile à l'endroit idéal. Je m'accorde à celle que je suis. L'éphémère a du bon.

– Je voudrais, dit la ministre, renouveler l'expérience dans mon pays. Je sais qu'il est nécessaire de partir de la source. Vous êtes la source, Mève. Orthodontiste, électricien, Flavien pour Hector, qu'il tape une bonne fois du poing sur la table.

– Vous voulez du thé ?

dit la personne blanche aux ongles de pieds dorés.

– Je veux la paix,

je dis et putain deux larmes coulent. La femme se lève, ouvre la fenêtre, un merle chante dans la cour arrière. Je me mords la lèvre inférieure.

– Votre patronne vous paie combien ?

elle dit.

– Deux mille deux cents euros,

je dis.

– Damn shit,

dit la scandinave en camionneuse j'aime.

– Je vous propose, elle dit, six mille euros mensuels plus les frais, déplacements, hôtels, repas. Si vous avez besoin d'une voiture, je vous trouve voiture et carte essence. Contrat d'un an. Cet été vous travaillez trois semaines à l'ambassade de Suède, ici, à Bruxelles, avec une dizaine d'acteurs sociaux et des artistes suédois. Ensuite dix jours par mois dans les différentes villes de mon pays où il y a du carcéral.

– Quelqu'un d'important pour vous, je dis, a-t-il fait de la prison ?

Birgitt la blonde se gratte le nez, les ongles de la main ne sont pas manucurés.

– La réponse est non, elle dit. Enfin, c'est compliqué. Vous êtes la seule à me poser la question. Mon père a fait de la prison. Dix jours. Un malentendu. Reconnu coupable.

Je n'ai pas à demander ce que le père de Birgitt est devenu. Je le vois dans le regard de cascades le regard vomit du sang noir.

64.

Samedi.

– Tu gagnerais cinquante mille en dix mois,

dit Hector. Je le trouve fatigué. Il porte un épais peignoir marine.

Un jour Flavien, qui en portait le matin, a dit Nous sommes la famille des peignoirs.

Je n'en porte jamais.

Je flotte dans une robe vieux rose, elle cache mon épaisseur. Mes pieds, nus, sont glissés dans des escarpins haut talonnés. La vie ça tient à quoi. Une illusion de hauteur. Une illusion qui fonctionne.

– Je n'aurais pas du parler de ça,

je dis, me versant un café.

Sur l'écran du smartphone mon index droit touche le pictogramme en forme d'enveloppe, je porte la tasse aux lèvres, le café produit sur mon corps l'effet d'une sensuelle rumeur, je cabre les reins, Paul m'écrit. Mon corps est habitué

au café. Premier élément, à l'aube, qu'il ingurgite. Mon corps se réjouit du rituel.

L'index hésite. Ou Paul revient avec ses histoires d'Alleron. Ou il affirme que, des *plusieurs*, je constituerais le nec plus ultra.

Mon cul.

– Avec ton fric, dit Hector, on s'offrira une nouvelle cuisine je fantasme sur les tiroirs coulissants.

Mon fils étale sur la tranche de pain quatre millimètre de pâte à tartiner. Chaque fois je rachète cette saloperie. Mes gosses eux-mêmes le disent, Arrêtons de manger du choco. J'en rachète. Sans huile de palme. Bio, quand mon compte bancaire est à flot. Hector étale.

– Tu fantasmes sur quoi d'autre ?

je dis.

Ce soir je suis invitée aux cinquante ans de Noé. Sa femme est une bonne copine. Je dormirai chez Lydia. A Bruxelles. J'abandonne le navire. Cela ne me plaît pas tant que ça. J'aime me réveiller le dimanche quand la maison dort. J'écoute France culture, un podcast. J'écris. Je tends la main le café est là.

– Je fantasme sur une société meilleure, dit Hector. Un société comme la veut Guillaume.

– Un pote de l'école ?

– Tu es sardonique, maman.

– De qui tiens-tu le mot ?

– De Guillaume.

– Un pote ?

Hector pose la tranche de pain sur la table pas sur une planche à tartiner comme je le préconise, ils s'en foutent, mangent direct sur la table, pourquoi ça ne marche pas comme je l'entends, c'est pourtant simple.

Non ?

– Plus ton aversion pour Guillaume Alleron est forte, Mère, plus elle m'est bénéfique.

– Tu fais allusion à tes notes scolaires ?

– A mon épanouissement.

– Tu n'étais pas épanoui ?

– On ne l'est jamais assez.

– Je suis épanouie.

– N'importe quoi.

Gladys descend elle est maussade ou mal réveillée mieux vaut pas demander. Quelqu'un l'a déposée en voiture au milieu de la nuit. Mieux vaut pas demander.

A table, elle repousse le choco.

– Myrtille bio ?

lui demande le frangin il se met debout.

– Bonjour, toi,

dit la sœur à son petit.

– Fromage ?

il demande, épris.

– Bonne idée,

elle dit et me regarde. Un sourire naît.

Je me sens de trop.

Le grand salon est humide. Mon bureau idem. Il pleuvine, ce matin.

– Isadora, elle est où ?

demande Gladys.

– Au lit avec son tél,

dit Hector. Il pose devant sa grande sœur trois fromages j'en gardais un pour moi.

– Maman, dit Gladys, Isadora ne va pas bien.

– Échec scolaire,

dit Hector. Il redresse la nuque j'en jurerais.

– Où est Léo ?

je dis.

– Chez Balthazar,

dit Gladys.

– Mais, l'amoureuse ?

– Mariée,

dit Gladys. Elle tranche un morceau énorme de *mon* fromage.

Je prends place dans le fauteuil de Léo. Le poêle a du mal à prendre. Je consulte mon smartphone. Deux messages de copines qui se rendent à la fête ce soir. Louise en sera. Elle m'aime d'une constante approbation, Louise.

– Ne te fais pas de soucis pour Isadora, dit Gladys. J'ai parlé avec elle. Son apprentissage a calé pendant la crise sanitaire.

– Toujours sur son smartphone,

dit Hector il boit un thé. Ce qu'il ne fait jamais.

– Nous étions tous sur nos écrans,

rectifie Gladys, je la vois de dos.

– Moi les filles, dit Hector, j'ai décidé de remettre à flot ma capitainerie.

J'ai parlé à ma titulaire. Elle aime bien Alleron. Elle dit Tu es intelligent Hector. Ce qui est une redondance, mais soit.

– Redondance ?

dit Gladys sa voix traîne.

– Tu es + intelligent + Hector, trois fois la même chose.

– Maman, tu es où ?

dit Gladys elle se retourne, se lève, se pelotonne sur mes genoux.

– Ça va, toi ?

je glisse dans l'oreille tendre.

– J'ai du mal avec le départ de Balthazar, elle dit. Papa me manque. Je me fais du soucis pour ma petite sœur et aussi pour la grande.

– Tu as des nouvelles ?

– J'étais chez Aline et Zoé, hier. Zita nous a parlé en vidéoconférence.

– C'est Aline qui t'a ramenée ?

– Elle ne fume pas ne boit pas.

– Sauf beaucoup de temps en temps.

– Elle vit à huit kilomètres.

Le corps de ma Gladys, boulonné au mien.

– C'est chouette, je dis, que ta sœur t'associe à son épreuve.

– Normal, elle me choisit pour marraine.

Un vertige de clous m'arrache à l'artificieuse quiétude. C'est quoi le problème, Mève ?

– Zita t'appellera, maman. T'inquiète pas.

Puis, se dégageant de l'étau ce qui me permet de respirer, les clous tombent sur la terre battue, insignifiants :

– Tu es engagée par la Suède ?

Je repousse ma fille en or, conciliatrice, déterminée. La seule à me parler avec tact de ce que, à propos de moi, je n'ai pas envie d'entendre.

Gladys embrasse son frère, le chatouille, ça rit.

Ils se réjouiront que leur mère ait *un vrai job*. La Suède. Le fric.

Ce n'est pas ce que je veux.

Pardon ?

Je veux qu'on me foute la paix. Je veux être *chamboulée*. Je ne veux pas des perspectives rectilignes faisant fis de ma féminité. Je veux la foutre quelque part, ma féminité. La partager. Que ça vibre.

– On va être tontons,

dit Balthazar il entre avec fracas dans la cuisine suivi de Léo souriant.

Ça check. Ça crie. Ça bouffe.

Léo se plante devant moi. Je me lève, lui cède le fauteuil près du poêle.

– Reste, Mève, il dit. Je voulais te dire. Je vais bien. Je vais être tonton.

Silence à l'entour. Gladys se lève. Pose la main sur l'épaule du frère noir.

– Déso, fait Hector, j'ai rendez-vous by phone avec un gars de Guillaume. Mesdames, Messieurs.

– Maud ne veut pas divorcer, pas pour le moment,

dit Balthazar devant la cuisinière au gaz il casse deux œufs dans une olive en huile. L'olive frétille. Les œufs s'étalent.

La vie, c'est pas que des emmerdes.

65.

Louise danse seule, elle rit, s'adresse par bribes à deux gars que je ne connais pas, la trentaine pendouillant vers le quarante. Louise s'agite, haute-bourgeoise, dans une robe jaune de taffetas courte, épaules dénudées. Cheveux mi-longs acajou tirant sur le blond. Hâlée. D'une sophistication *naturelle*.

La pièce est bas de plafond, dix mètres sur dix, poutres de bois. La mère de Noé prête sa maison. Les meubles sont poussés contre les murs. Sur une table large et longue vêtue de coton blanc sont allongés des plats aguicheurs. Jeunes pousses/pignons/lamelles de betteraves. Saumon fumés/brins d'aneth/blinis. Quinoa aux orties/citron confit/myrtilles. Fromages dégoulinant celui-là me mettent en appétit.

– Chérie, dit Louise, il était temps que tu rappliques.

Je porte aux lèvres le verre de pinot gris. Une idée à moi, le pinot gris. Plutôt que du crémant. Raison pour laquelle, peut-être, Noé m'invite-t-il chaque année. Malgré que Flavien n'en soit pas. Noé, Flavien, les messieurs de ces dames. Manches retroussées, sympathie osseuse je veux dire solide, on parle de rien en ayant l'air de rien pendant que ces dames plongent leurs fébriles mains dans les moraines de l'âme.

– Tu te sens belle, Mève ?

dit Louise.

– Ça va,
je réponds.

L'ivresse fond en moi mieux que la banquise au soleil.

– T'es sûre ?
– Parce que je suis en noir ?
– Elle te va bien, cette minirobe.
– Accouche.
– La dentelle, tout,

dit Louise me palpant.

– Il se passe quoi ?
– Dorothée.
– Joyeuse ?
– Bourrée.

Louise a les yeux directs. Taille de mannequin. Cinquante ans. Maquillée à peine. Botoxée. Cheveux satin.

– Qu'est-ce qu'on fait,
elle dit ?

– On s'inquiète.

Je cogne mon verre contre le sien. Je suis enlacée par une copine passant à hauteur (c'est fou ce qu'on s'enlace entre filles), contourne le buffet, mes doigts sont happés par une salade de calamars morts, cuits, comestibles ô combien, je déglutis, franchis la porte du bureau, Noé est au téléphone.

– Elle ne va pas bien,
dit Lydia elle m'embrasse avec ennui.

– James arrive, dit Noé. Il était dans son bain, le con.
– Il a le droit.

Ces deux-là ne s'entendent pas.

J'aime bien Noé. Le matin il presse un demi-citron dans son café.

– James est invité, il dit à Lydia. C'est mon anniversaire. Je le connais depuis la fac.

– Si tu le dis,

fait Lydia qui n'insiste pas sur le fait que tout le monde sait. Noé est avocat et non médecin comme l'était son père ; qu'alors, première année de médecine, il fit son Rocamboles (voiture volée à une voisine de ses parents, au milieu de la nuit, sur la côte d'Azur) avant de se ranger ; mère très catholique, Noé lui doit de festoyer ce soir, la mère est dans son lit, là-haut, avec un bréviaire qu'elle tient d'une grand-mère, baronne pluricocue.

Lydia allume une clope ouvre la fenêtre du bureau se glisse sur le balcon on ne la voit plus.

Noé m'embrasse. Lèvres ventouses.

– Dorothée, je dis, n'a pas besoin de James.
– Je ne voudrais pas qu'il lui arrive quelque chose, dit Noé. Elle n'ouvre pas les yeux.

– Elle ronfle, imbécile,
dit la voix du balcon.

– Joyeux anniversaire,

je dis à Noé, dans un sourire large comme la ceinture du peignoir de mon fils cadet qui sera député. Je file à notre hôte mon propre verre auquel il s'abreuve cul sec, anus dilaté.

– Désiste James,
je dis.

– Elle ronfle,
lance Lydia du balcon.

– T'inquiète,
je dis, posant une main distraite sur Dorothée derrière moi affalée.

– Ciao, Noé,
dit Lydia sa main agrippe un pan de velours rouge foncé.
Trois mecs, pantalon, chemise, pas tee-shirt, débarquent bon enfant, harponnent l'avocat, ta mère peut mourir en paix Noé.

– Il me gonfle mais il me gonfle,
dit Lydia.

– Un truc que j'aurais pas suivi ?
je lui dis je la connais depuis trente ans.
Louise qui rapplique dit On va pas laisser Dorothée comme ça. Lydia répond à cela, assez sèchement je dois dire On lui fout la paix.
Louise s'en va.

– Je crois, dit Lydia à propos de notre Dorothée, qu'elle a dans l'idée de se marier.

– Avec le type non divorcé ?
– Ça fait cinq ans, Mève. Ils s'aiment.
– Pourquoi boit-elle ?
– Toi aussi tu picoles.
– Tu me dis ça ? A moi ?

Mon verre me manque. Noé est parti avec.

– Tu fais gaffe, dit Lydia, parce qu'il y a tes mômes. Dorothée n'en a pas.

– Si tu le dis,
je lâche, n'insistant pas sur le fait que tout le monde sait. Dorothée rêvait avoir des gosses, comme sa mère, quatre, qui, militante communiste, vendait des antiquités dans le quartier chic du Sablon.

Une coupe est glissée dans ma main, c'est Guibert le frère de Noé. Avec Guibert j'ai dansé, oh, il y a dix ans. Mon corps se souvient.

– Tu vas bien ?

il demande. Sourire inodore. Je veux dire, pas sexy pour un clou.

Cesse Mève, avec les clous.

– Toi tu vas comment ?

je dis à Guibert ce seront nos seuls mots pour les dix années à venir je regarde Dorothée. Une bave s'écoule du pli de la bouche. Le Christ tombe face la première les clous s'incrument dans la terre, on ne parvient pas à relever la croix. On laisse tomber. De toute façon c'est mort, pas vrai ?

– On va la perdre,
dit Lydia elle s'assied sur le bout de canapé qu'octroie le corps inerte de Dorothée. Lydia est vêtue d'une jupe et d'une veste d'un vert bleu je dirais franc, une horreur sur quelqu'un d'autre qu'elle. Lydia est belle, c'est injuste, c'est mon amie.

– On ne la perdra pas,
je dis au Christ réclamant qu'on redresse la croix.
Je bois le contenu du verre tant qu'il est frais, Noé m'a pris au mot. Pinot gris.
Top qualité. Il y en aura toute la soirée sauf que les gens ils passent au rouge
moi non. Je mélange pas.
Mon erreur est de l'avoir fait, sur le tard. Mélanger un fantasma avec la vraie
vie. Regarder les épaules jolies de Flavien avec une cérébrale fougue non venue
de lui. Caramba.
Je m'installe cul au sol, dos contre le canapé où gît ma Dorothée, à qui Lydia
caresse le front. Lydia qui ne boit pas, même quand en Ardèche chacune avait
mal aux pieds.
Irène n'était pas dispo ce soir. C'est une ex de Noé. Il la pelote, en société.
J'aime la tonalité fausse que produit à mes yeux leur dissociation.
J'étends les jambes, ouvre mon sac, consulte le message de Paul. A toute
déconvenue je me tiens prête. Je scanne, rapidos. Phrase unique. Mon cœur se
serre j'aurais aimé du texte. Courage, ma fille. Reviens en arrière. Ouvre les
écoutilles.

Je crois que j'aime tout de toi, Mève.

Mève sait que les mots sont des outils. Un outil, tu le laisses là et tu l'oublies.

– Si on dansait ?
je dis à Lydia. Je vois à son sourire qu'elle a envie aussi. Moi qui n'aguiche plus
comme il m'est arrivé de le faire, je traverse la pièce d'un pas victorieux (le
cow-boy vise le cœur avec une telle facilité),
j'attrape trois cadavres de calamars leur jus tapisse mes lèvres ma langue
s'endélice,
je me penche vers la console audio augmente le son, hisse les bras saute crie
vomis les clous sur quoi dansent avec moi des Marie sans hymen, alléluia.

66.

– Signe-toi,
mon père avait dit. J'avais doublé, sur la gauche, le bénitier, dont j'avais effleuré
le rebord de pierre luisante, tant de mains, tant de mains, sans avoir plongé la
mienne.
Je la trempai avec nonchalance. Mon père aurait dit *arrogance* mais il était en
obligation de sourire nous nous trouvions à l'orée d'un édifice religieux,
catholique pour être précis, noces de la fille d'un de ses potes comme lui
amoureux de Jésus (chercher l'origine homophobe en la pastille de pain sucée
par la langue du mâle chrétien).

– Je veux t'entendre prononcer le mot *amen*.
J'avais dit amen à forte voix. Deux femmes vieilles à large chapeau s'étaient sur
moi retournées, l'une vers l'autre vers l'autre, fronts à se toucher. La première
était revenue à la croix devant elle, cesse Mève, l'autre m'avait adressé un
sourire, peau fripée comme une nappe de fin de bal.
Pourquoi je te parle du mariage, lendemain de la visite paternelle à
l'archevêque?
Alors j'avais enterré mon père. L'idée d'avoir un père. Dans quelles
circonstances ? Oh, broutilles.

La nuit des noces. J'avais bu, ce qu'il ne m'arrivait pas. Pas à ce point. Je chancelais sur des talons aiguilles ceux de Janice non pas avec du papier de toilette dans le bout mais du coton bio de Dorothée moi je me démaquille au savon avec les mains.

La mini-robe noire non moulante (culotte de cheval, celui de Zorro) me rendait forte d'un évasif dont j'aimais draper la zone Tornado, ourlet (bien) au-dessus du genoux.

J'étais en colère, à cause de la meringue qui servait de tente au corps de la mariée. En colère contre mon père qui souriait n'arrêtait pas de sourire. Un convive assez beau s'était retrouvé face à votre servante, je l'avais repéré plus tôt dans l'église,

je connaissais le goût de la chasse, question hormones, ainsi la vie m'avait-elle fabriquée,

chasser me plaisait mieux que faire connaissance avec mon cerveau puissant, saloperie d'hormones,

maintenant c'est trop tard,

Flavien ne reviendra pas, Zita devient mère, Dorothée se noie,

j'avais attiré le type dehors, l'avais appuyé contre la voiture américaine louée à la journée (pour le cul de la mariée et celui du marié obligés de sourire toute la sainte journée), un coin obscur, on entendait la musique ils avaient opté pour une playlist années quatre-vingt, j'avais ôté ma petite-culotte, baissé le froc du type il s'était laissé faire, Vincent un truc du genre, je m'étais assise sur le chrome du capot,

empoigné la bite de Vincent,

ivre de plaisir aigu comme le couteau du boucher.

Ma plus rugissante envie de me faire pénétrer. Jamais, depuis, égalée.

Mon père avait dit Viens. Vincent ou André ou Bertrand avait déguerpi.

Plaisir taillé pour durer jusqu'à plus soif. Tel est le désir. Recelant d'inattendues prolongations. Comblant le corps-son-frère d'une si forte victoire (le cow-boy baise la pute dont la voix est celle de Maria Callas),

si forte victoire que le corps grandit hors de la sphère où la nature l'assigna.

Le corps *théophanise*.

Dans la voiture de mon père je m'étais tue. Nous logions dans un gîte avec d'autres convives. Corps-mon-frère était ivre de fatigue. Malgré cela, malgré la rase campagne, malgré la courte robe et pas de tong dans un sac, j'étais sortie de la voiture, j'avais marché dans la nuit à la recherche d'une aurore.

Je n'avais pas revu mon père.

67.

J'avais un frère.

68.

- Pourrais-je parler à Alec je suis sa sœur ?
- Impossible.

69.

A deux ou trois reprises, j'avais tenté de le joindre. J'avais contacté Marianne, la meuf à laquelle mon père faisait de temps à autre allusion. Marianne m'avait dit, au téléphone, d'une voix cristalline belle comme une journée tiède :

– Alec refuse de voir quiconque, Mève. Il saute à la gorge de ton père. Ne t'en approche pas.

J'avais pris au mot la Marianne.

70.

Flavien lâchait un soir à deux heures trente du matin devant les copains qu'il se verrait père de mes enfants, nous trouvions une maison, y plantions des mélèzes, placions des bassines de métal sous les fuites du toit, sautions dedans avec Edgar puis avec Zita, Flavien nous réchauffait avec des crêpes au Grand-Marnier même les gosses, nous nous endormions devant un épisode de Flipper le dauphin.

Le bonheur recommencé n'avait pas de fin.

71.

Huit années passèrent.

Un matin au bout du fil j'eus Alec, mon frère.

72.

Dimanche.

Je tire les rideaux de velours gris bleuté, le soleil entre, exquis voyageur, dans l'ancre qu'est la grange, vaste salon où jamais nous ne mettons les pieds. Murs de briques anciennes, non plâtrés, plancher de lattes dures, filets d'araignées.

Je m'y trouve dans une robe bleue électrique, vaporeuse, aux manches évasées. Trop tôt pour l'alcool. Maudite discipline.

Je devrais m'inscrire dans une troupe de cyclistes. Ils acceptent les femmes ces gens-là? Ou assister une couturière dans la réalisation de patrons que je lui soumettrais. Ça m'arrive de visionner les robes qu'il me plairait de porter. La couturière mâcherait du chewing-gum je lui tournerais le dos. J'entendrais les bruits de machine, le fils qu'on casse, le frissonnement de l'étoffe. J'écrirais.

Je pourrais en faire, des choses.

Vous vous dites parfois cela ?

J'allume un feu dans la cheminée pour cela je gratte quatre allumettes la défaite n'est pas loin. Un baffle m'attend sur le meuble blanc de la cuisine blanche, il est chargé, miracle. Deux mètres plus loin se trouve mon téléphone, il est chargé, miracle. J'écoute Montand devant le feu et le soleil vient.

J'ouvre un livre en langue anglaise.

Ça m'ennuie, la perspective de causer dans cette langue avec les scandinaves. De paraître plus bête que je ne suis. La langue française c'est mon taf. Les mots viennent sans que j'y réfléchisse. Par instinct. Un bleu lapis-lazuli, un thé vert à la menthe, un rouge à lèvres qui déborde. J'ajoute une honte pic à glace, une espérance gruyère, une jouissance d'enfant.

Mes lectrices en veulent encore. Elles m'écrivent des mercis. Leurs lettres font paraître fades mes ambitions qui sont d'en foutre plein la vue d'une manière singulière n'est-ce pas.

Le livre en anglais dégringole de ma robe vaporeuse bleu électrique aux manches évasées. La cheminée refoule. Brouillard. La maison dort.

Que fait Flavien ? 1. Il joue au golf 2. Il consulte ses mails 3. Il en est au brunch, croissant plein la bouche Flavien adore les croissants pas les pains au chocolat.

S'il en est au croissant, non, au mail, je lui fais une proposition indécente.

Je compose le numéro de l'ex-mari sur le torse duquel ma tête reposa des années. J'étais la première, devant Flipper le dauphin, à m'y endormir.

– Salut Mève tu vas comment ?

– Tu fais quoi ?

– Je check ma boîte mails.

– Merde.

– Comment vont les enfants ?

– Vraiment, je ne trouve pas.

– Mève ?

– Je ne trouve pas de proposition indécente.

– Ce ne l'est pas de demander des nouvelles des gosses. Tu es leur mère.

C'est chouette d'entendre ton son de cloches.

– *Chouette* n'est pas sexy.

– Les cloches non plus.

Une bûche quitte l'amas approche du bord ce qui enfume davantage je me lève, téléphone collé à l'oreille que je coince sous un haussement d'épaule, je repousse la bûche je me brûle, la bûche tombe.

– Mève ?

– Une bûche est tombée je me suis brûlée je suis seule avec la fumée.

– J'arrive.

Idiote, je me tourne sur la porte menant à la cuisine.

– Tu voulais une proposition indécente,

il dit.

Je pose le téléphone, prend le risque de blesser les deux paumes, jette la bûche aux flammes. La bûche y demeure clouée. Shup up Mève.

Je m'assieds dans ma robe électrique vaporeuse, Isadora débarque, Maman t'es folle ou quoi t'as vu la fumée ? Ton père au téléphone, je dis. Elle file vers la cuisine blanche, ma fillette, avec son papa dans le creux de l'oreille.

Montand chante Les partisans, la fumée se dissipe.

– Papa veut te parler,

dit Isadora me tendant le téléphone.

– Mève ?

– Ça fait du bien d'entendre ta voix.

– Écoute, je.

– Tu vas me demander un bête truc, j'ai pas l'âme à ça.

– *L'âme à ça*, personne d'autre ne le dit que toi.

– J'ai envie d'une salade de pissenlits.

– Chiche.

– Tu arrives, c'est ça ?

- J'arrive.
 - Elle va bien, Charlize ?
 - J'arrive, Mève. Envoie Baltha m'acheter une trappiste.
 - Une seule ?
 - Je t'aurai toi.
 - Papa veut te parler,
- dit Isadora me tendant le téléphone.
- Mève ?
 - Oui.
 - Tu peux me trouver les coordonnées du mec d'Irène ? J'ai besoin d'un juriste.
- Je jette au feu le téléphone.

73.

- Maman, dit Gladys m'immobilisant par la manche. Appelle-la.
- Hector et Balthazar nous suivent, nous randonnons. Fait radieux, dans les sous-bois.
- Où sont Maud et les enfants ?
- je dis.
- Ça fait bizarre que tu dises ça,
- dit Balthazar.
- T'en veux, des enfants ?
- dit Hector dans un pantalon de velours tu parles il fait chaud comme tout.
- Sors ton téléphone,
- dit Gladys à sa mère c'est moi.
- La forêt pullule d'oiseaux.
- Je n'ai pas de téléphone,
- je dis, avisant Maud en conversation avec Isadora. Léo n'écoute pas. Comme il est dans mes habitudes, je cherche son regard. Léo me le donne. Tout est bien.
- Tiens,
- dit Gladys me tendant un téléphone je suppose le sien.
- Maman ?
- est dit par la voix de Zita.
- J'écarquille les yeux style *Gladys !* et Gladys s'éloigne elle sourit. Balthazar et Hector poursuivent le chemin. Maud apostrophe l'amoureux, qui entoure l'aimée de ses bras. La bite qu'il avait dans le cerveau lui est tombée dans la culotte.
- Maman je garde le bébé tu es au courant ?
- Je réponds par un silence.
- Tu sais que tu es importante pour moi,
- dit la seconde de mes enfants.
- Marre de leurs revirements. Chaud-froid. Chaud-froid.
- Je dois quitter l'île, dit Zita. Tu m'hébergeras ?
- Ils sont cinq à me regarder. Quand je m'en aperçois, ça rit. Ça éclate de rire. Gladys lève le pouce, l'œil incertain. Elle seule sait que je pourrais dire non. A cause de la liberté que je vois dans l'œil de ma fille, je dis, à voix distincte de

celle des oiseaux Et bien Zita, tu arrives quand ?
 Balthazar et Hector de leurs mains effectuent un truc tarabiscoté, Isadora saute,
 Maud me regarde plaisante.
 Léo s'appuie contre un arbre. A l'écart de la famille. Rien n'est joué.
 Pourtant.
 Dans mon âme incarcrossable, je sens pousser des chevaux.

74.

Lundi 6h55.

Nus pieds au sol de lattes jamais vernies, café devant moi, la pluie tombe ce qui
 me fiche l'âme en berne, ce gris de moi hors de moi,
 Hector et Isadora s'écharpent en raison d'une paire de chaussettes,
 j'ai l'âme fraîche.

8h50. J'attends Irène dans un snack bio il y a un tas de gens en compagnie
 d'ordinateur à la pomme (une pomme qui *n'existe pas*).

Je porte une robe beige. Je me croise dans un miroir au dessus du boulgour bio
 pourquoi en foutent-ils des miroirs sachant que leur clientèle a, de moyenne,
 quarante ans ?

Il y aura un problème, Mève, si la vision de toi, réelle, ne correspond pas à te
 sentir belle. Enfile du noir, maigris, du noir aux yeux davantage. Exècre
 l'imbécile sensation ne pas te reconnaître dans un miroir.

Bannis les miroirs.

– Tu as pris quoi, un café ?

– Cognac,

j'ironise.

– Salut Mève.

Irène n'embrasse pas. Au contraire des deux autres membres du quatuor que
 sont Lydia et Dorothée. Irène laisse sur la table très au bord il va tomber mais
 non, son mini sac verni noir qu'elle a payé une fortune moi j'achète que du toc.
 Je suis une fille de toc.

– Il est beau ton sac,

je dis.

– Seconde-main.

Suis nulle pour deviner. Faut que les êtres veuillent me donner, à propos d'eux,
 des indices. Un sac n'est pas volontaire.

– C'est quoi ce dépit que je lis sur ton visage Mève ?

Irène est une ronde à peau ferme, voire boulotte, cheveux blonds d'angelot,
 bouche en pulpe, œil bleu de sirène. Mariée, deux enfants. Yvon l'épousé est
 garagiste. Il ne parle pas beaucoup. Irène parle d'alchimie entre leurs corps.
 Sans ça je me serais barrée, elle dit.

Eut-il une alchimie entre le corps de Flavien et le mien ? Pas de passion. Pas de
 rugissant désir. Pas de dialogues à faire jouir l'âme. Alors quoi, Mève ?

Une habitude belle comme les collines de mon enfance.

Je bois le fond de la tasse, les ongles d'Irène sont parfaits, nature, tout est beau
 chez Irène ça déborde.

De ce *trop*, j'ai mal pour elle.

– Pour le moment, je dis, je bois une bouteille de vin le soir, ça me coûte

cent cinquante euros par mois et les bières que je bois avant le vin, disons deux cents.

- Tu sais ce que j'en pense.
- Ton père est alcoolique. M'emmerde pas.
- Dorothée est, disons.

dit Irène, tassant son corps de presque obèse.

- Dorothée, dis-je, traîne son deuil d'enfant comme une heureuse maladie. L'alcoolisme n'est pas une heureuse maladie.

- T'as vraiment commandé un cognac ?
- Il y a quelque chose d'autre, pour Dorothée. Incompatibilité avec un médoc. Un truc comme ça.
- Tu l'as eue au téléphone ?

Sans Dorothée, son amitié vertébrale, je serais une voile fantôme que le vent dédaigne.

- A part ça ?

dit Irène, de sa plastique irréprochable même le nez.

- Zita revient à la maison elle est enceinte,
- je dis.

Irène crache, le café va de sa bouche à ma robe, je souris. Foutue robe. Jetée aux flammes du sale regard dans le miroir par un matin de printemps.

- Pardon,

dit Irène dans un sourire il crée le mien. Cela d'unique, entre Irène et moi. Ça joie déclenche la mienne.

- C'est génial,
- elle ajoute.

- Sauf que Zita a dans la peau son gourou, visiblement pas le père.

- Qu'en sais-tu ?

- Le gourou, ne voulant pas d'enfants, se met en capote.

- Ah.

- Elle y retournera.

- S'il veut d'elle.

- Il voudra.

- Tu anticipes, Mève.

- Je suis journaliste.

- Un journaliste laisse s'exprimer le réel, dit Irène. Si le réel ne s'exprime pas, le journaliste lui fout des coups. La matière en apparence endormie ne dort pas. Le journaliste prend note de ce qu'il voit.

- Ce qu'en d'autres temps le réel ne montre pas.

Un homme pas si vieux passe dans le dos d'Irène il me jette un œil ça flamboie. Ma vie, une succession de lumières.

Ma vie, une guirlande dont la prise est le soleil. Je me comprends.

Une guirlande qui ne sert pas à voir dans la nuit.

Une guirlande qui s'allume pour le plaisir d'être allumée.

- A part ça ?
- Edgar expose.
- Toujours pas de nouvelles ?
- Il est dur, mon fils.

– Crise d'adolescence.

– Il crée, plus que jamais.

– Jalouse ?

Un enfant passe dans le dos d'Irène, sexe mâle, quelconque. Il dit Grand-père ! Grand-père ! en direction de l'homme pas si vieux.

– Je serais envieuse d'Edgar, je dis, si moi-même j'étais une artiste.

– Nous sommes criblés de démons. Nous sommes des artistes.

Irène dirige une école supérieure de formation, cours du soir.

– Tu écris toujours ?

elle dit de sa voix douce.

Ce que j'aime l'amitié.

– Tout le monde devrait écrire, je dis. Même toi.

– C'est toi l'écrivain de la bande, Mève. Deviens-le *vraiment*.

Envie de vomir nom de merde.

Cesser avec le vin. Cesser avec les clous.

– Fais-toi publier,

dit Irène.

– Je me fais publier. Trois mille lectrices.

– Irma te jette ?

– Tu anticipes.

– La matière en apparence endormie ne dort pas. Le journaliste prend note de ce qu'il voit.

Comment Irène peut-elle se contenter du seul corps d'Yvon ?

– J'écris pour d'autres quotidiens, je dis. Je trouverai de quoi vivre.

– Et ?

– Je dis non à la Suède.

A une table voisine, le pas si vieux discute d'un air entendu avec le petit-fils.

– Je ne te comprends pas,

dit Irène.

– C'est ce que tu aimes chez moi,

je dis.

Je me sens *détériorée*. Je regarde le Pas si vieux joyeux.

Ça marche.

La joie se transfère.

Je frotte la tache de café avec serviette de papier elle s'émiette.

– Je préfère travailler dans l'intimité, je dis. Toi tes gosses sont grands. Ils chopent leur vitesse de croisière. Les miens m'emmerdent.

Irène a l'élégance de se taire.

– J'ai besoin que les choses soient comment dire, *emportées*, je dis. Quand je travaille dans le sens de mon intimité, ça circule. Ça raconte. Ça fluide. Mes gosses, ils contestent la mère que je suis. La mère n'est pas plébiscitée. Elle fait chier, la mère. J'ai besoin de renouer avec la femme en moi.

– Tes enfants te déçoivent ?

– Oui.

Ce *oui* encule les conventions. Comme chez chacun de nous, il y a en a. De la foutue bienséance.

Ne dis pas le contraire.

– Faut que j'y aille, dit Irène consultant ses messages. On devrait faire ça plus souvent toi et moi, se voir le matin. Tu devrais écrire sur ça. D'une moue faciale j'interroge mon vis à vis.

– Sur la femme en nous,
dit Irène bouclant le sac de verni noir acheté trois balles en seconde-main.

75.

– T'as retrouvé ton ordi ?
lance Pénélope une collègue jeune, mince, jolie, pas de maquillage. Fine chaîne au cou, une seule boucle d'oreille un sphinx on dirait.
La fille au sphinx ne se battra pas pour que je garde ma place.
Ne comptez pas sur vos collègues. Ils se tasseront, désireux qu'ils sont de conserver le poste.

– C'était l'ordinateur d'Hector, je dis. Un vieux truc.
Qu'ils ne croient pas que tout soit réglé. Trop facile, hein.

– Irma n'est pas là,
dit Pénélope. Quadrilingue. A visité le monde sac au dos (pas comme moi suivant aveuglément Dorothée). Experte en art contemporain. Ce qu'elle fait dans la boîte d'Irma ? Pénélope veut dominer le monde. Des articles de presse la présentent, aussi belle que Lee Miller. Vingt-sept ans.
Oui mais. Dominer le monde signifie-t-il dominer les autres ? Sortir du troupeau, n'est-ce pas écraser pour faire sa place ?
Quand quelqu'un réussit quelque part, les autres n'y réussissent pas.
Si tu voyais autrement la vie, Mève ? Une vie qui ne partage pas l'altitude des vainqueurs.
Si c'était une question de regard ?
Quand tu étais enfant, étais-tu ambitieuse, Mève ? Nenni. Vas vers l'enfance. Elle ôtera le poids de tes épaules.
L'enfance est une grand-mère bienveillante.

76.

– Mève c'est Alec. Ton frère. Le petit.
– Je n'ai qu'un frère c'est toi.
– Oh, tu sais.
– Comment tu vas ?
– Oh, tu sais.
– Alec, nom de dieu.
– N'insulte pas le Seigneur, Mève.

Je ne savais s'il y avait là de l'ironie, je ne reconnaissais pas la voix de mon frère, alors j'avais répété On n'insulte pas le seigneur.

A l'époque Flavien était un mari épanoui, disait à qui voulait l'entendre J'ai trois fils et trois filles la vie est bien faite. Chaque fois ça me lançait des pics au cœur cette assertion. Il y a des gens qui n'ont pas de fils, Flavien, alors qu'ils en rêvent. D'autres qui n'ont pas d'enfants alors qu'ils en veulent. La vie est bien faite *pour toi*. Il faut taire ces choses-là. Par délicatesse.

La souffrance rôde.

Tu disais, Flavien, Mes enfants ont foule de copains. Devant des gens dont les leurs n'en avaient pas putain. On n'injurie pas le seigneur.

Alec m'avait passé quelqu'un, un homme à voix mélodieuse, style Jésus est vivant dans chacun de nos cœurs,
va te faire voir, chéri, avec la bondieuserie,
la bondieuserie a tué ma mère,
la bondieuserie m'a confisqué un père,
la bondieuserie a rendu fou mon frère.

– Alec désire vous voir,
avait dit l'homme avec une croix autour du cou j'allais dire autour du clou,
cesse, Mève. Bah on peut se marrer. Surtout quand l'image que nous avons de nous est insupportable à nos propres yeux. Non ?

J'avais débarqué avec des bottes de cuir, un pantalon moulant, un pull de mohair gris perle sur le quai d'une gare quelque part en France. J'avais traversé, avec un chauffeur noir de peau, des zonings criards, emprunté une départementale criblée de pavillons moches, une seconde départementale avalée par une chênaie. Dans un creux, entre deux flancs de verdure inouïe, la voiture avait accédé à un couvent de pierres jaunes, le chauffeur ouvert la portière, une brise de chèvre-feuilles choyé mon angoisse alléluia.

Le chant d'une cloche me sortait du voyage comme si j'avais quitté le couvent de mon père, la veille seulement.

Des années, que je n'avais plus de père.

J'avais Flavien. Des enfants petits tendres et rêveurs aux objectifs simples comme un cake aux amandes.

– Nous prenons soin de votre frère,
avait dit un homme à bure. Un curé. Ongles propres.

– Je peux déposer ma valise ?

j'avais demandé, vu que dans les lieux m'était proposé le logement.

– Il ne faudra pas rester longtemps.

– Une nuit. J'ai des enfants.

J'avais suivi l'homme à bure dans un large escalier, le bas de sa robe faisait Blop, les sandales de cuir chuintaient, ça sentait l'encens. Ça aurait pu s'énervé, à l'intérieur de moi. Mais j'avais tourné la page. Je me sentais calme. Indifférente. Je m'attendais à ce qu'Alec mon petit frangin soit devenu une ombre.

J'avais raison.

– Bonjour Mève,
m'avait lancé un beau jeune homme. J'avais trente-cinq ans, lui trente-trois. L'âge du Christ mort en croix.

S'il n'y avait pas eu de croix mais un diabète ou le choléra, notre occident serait allé à l'hédoniste consumérisme plus tôt, ne vouerait point de culte à la souffrance, la souffrance ne serait pas marchandisée, nous baiserions avec qui nous le voudrions sans que cela n'attriste personne, nous serions libres des clous. Et ne me dis pas Cesse.

Dans la chambre que j'occuperais nous avions pris un thé, le chèvrefeuille s'installait autour de la table, repartait par la fenêtre ouverte, revenait les bras chargés. Alec se trouvait enfermé dans cette chambre, avant que je n'arrive. Ses ongles étaient rongés, il était habillé de blanc merde et merde j'aurais mieux fait de lui fourguer le tee-shirt de Flavien où est écrit *Ma femme a du vagin*, ou

celui où Superman est allongé sur le drapeau américain, mains derrière la nuque, ou une de ces foutaises qui allaient bien à Balthazar.

Sur mon frère, ça aurait fait tragique.

– Je vais mieux,
il disait. La tasse tremblait.

– Ils t'ont fait quoi ?

– Notre mère est morte. Papa ne m'a dit de quoi.

– Maman a été trouvée dans une chambre d'hôtel, point.

– De quoi est-elle morte, Mère ?

Alec m'avait lancé un regard style Ils me prennent pour un con j'ai fait quoi?

– Arrêt cardiaque,

j'avais dit.

Le thé était tiède. Et cette maudite cloche qui n'en finissait pas de gueuler.

Mon frère tournait la cuillère dans le breuvage. Il ne me regardait pas.

– Je suis touché, il avait dit, que tu viennes.

– J'ai cherché à te joindre.

– Mais tu n'es pas venue.

– Tu ne voulais pas de moi, tu le disais au téléphone.

– Quinze ans plus tard tu es là.

– Quinze ans après quoi, Alec ?

– Maman.

– Maman est morte je vais bien.

– Papa savait.

– Quoi ?

– Que je voulais être prêtre.

– Et ?

– Il a dit Un enfant abusé abusera à son tour, tu ne peux pas le devenir.

Alec avait tendu les bras vers moi. Je m'étais approchée de lui, genoux au sol.

J'avais pris son grand corps contre le mien. Il s'était glissé hors du fauteuil en osier, vers le sol, s'était tapi contre mes entrailles pleurant avec voix de geignant.

C'est quelques jours après mon retour, que Dorothée nous avait fait marcher dans les Cévennes. Comme j'avais mal aux pieds, chaque soir je picolais.

J'avais continué de boire. Quelques années plus tard Flavien se mettait au golf.

Quelques années plus tard Hector rencontrait un homme politique aux valeurs vernissées. Je ne voulais pas de la Suède. Je voulais écrire. Mes démons le réclamaient. D'urgence.

– Il se figure avoir été abusé,

avait dit le père prier, me raccompagnant le lendemain, au taxi.

– Son désir de prêtrise est intact.

– Nous l'avons revêtu de la bure. Vous l'avez vu, hier soir, aux complies ?

– Je n'y étais pas.

– D'après votre père, Alec a toujours été fragile. La mort de votre mère l'a dévasté. Le Christ recollera les morceaux.

– Votre Christ est mort. Il ne peut rien pour nous. Encore moins pour mon frère.

– Dieu vous garde,

avait dit le prier dans un sourire de miel augmenté de sucre.

Il me fallut un an pour y retourner.

J'écrivais à Alec chaque mois. Peu à peu, ses lettres se faisaient plus bavardes. Et puis un jour, je me souviens c'était l'été, je venais de passer un mois dans ce que j'appelais *l'engourdissement des temps heureux*, je reçus d'Alec une confession détaillée.

J'avais bu du pinot gris et bouffé de la pastèque.

Je vomis la pastèque dans un bosquet de myrtillier.

77.

Lundi, 13h30. Irma triture un collier d'or martelé. Chemisier vert fluo à large col comme on faisait dans les années 70'. Front botoxé.

Je refusai, il y a trois mois, quand elle me commanda un papier sur le botox.

– Il sont pas mal, tes expats, elle dit. Faut toujours que tu la ramènes question philosophie, mais soit. J'attends ton article sur le destin. Combien de femmes comptes-tu interviewer ?

– Trois.

– Pas assez.

J'ai *cinq* splendides interviews, transcrites dans mon ordinateur volé. Les voix sont dans mon téléphone.

Il me faudra *recommencer*.

Octroie-toi les services de quelqu'un qui tape vite. Cerise, la copine de Gladys. Tout problème recèle une solution, fous-toi ça dans le crâne.

– Ça dit quoi, du côté de la Suède ?

dit Irma, parfum odorant la réglisse.

– J'y réfléchis,

je dis.

– Tu quoi ?

– Pourquoi tu me fous à la porte ?

– Ton succès avec les prisons arrive après des années de tournage en rond. Je préfère te dire merci dans ces conditions. Pénélope te remplace. Café ? Le dos vert fluo d'Irma s'éloigne. Nuque rasée, à la façon des girls. Je ne peux empêcher une émotion me parcourir.

Je reviens à mon bureau. Par une fenêtre donnant sur la cour, à l'arrière du bâtiment, une vieille secoue un drap. J'aime cet endroit. Deux midis par semaine, les midis où je suis présente au bureau, je fais du stretching, à trois pas de là. Au stretching je me suis faite des copines.

Recommencer.

Tu sais quoi ? J'aimerais être amoureuse. Ça me passera. Mes enfants tirent la gueule. Ils n'ont pas le cadre que je devrais leur imposer. Flavien ne le faisait pas. C'était moi le gendarme. J'ai plus la force. C'est ingrat. T'es jamais assurée de prendre la bonne décision.

Ils ont en eux, ces bougres, des envies qui leur correspondent.

Ouais, et des non-envies.

Balthazar a raison. A force de vouloir foutre un cadre autour de tes gosses, ils omettent de s'en fabriquer un. Il n'y a que Léo qui n'aie pas besoin de cadre.

Ah ce que j'aimerais que quelqu'un offre du cadre.

On appelle ça un père, Mève.
 Le tien est en train de mourir. Il te le fait savoir.
 Gladys réussit son année scolaire. Je la sens floue. Comme moi ce jour-là dans le centre de la France devant un bâtiment de pierres jaunes où mon frère pleurait de n'être pas curé.
 Son père l'en jugeait indigne.

78.

Mardi.

De l'ongle de l'index, je racle le fond du tube. Beurre de cacao. Lèvres sèches en permanence. Hiver, été. Y a-t-il une cause ? Irma appelle cela mon côté *philosophique*. Ne pas réfléchir aux causes. S'armer de pragmatisme. Consommer.

– Je comprends rien,
 dit Isadora.

Nous sommes la veille d'un contrôle de math. Elle erre dans la maison.

– Tu fais quoi, là ?

je demande, inquisition dans les narines.

– Je vagabonde sur les chemins de ma propre liberté,
 répond ma fille de douze ans.

Tu veux répliquer quoi, à ça ? Tu déploies tes plumes de mère, tu es un paon.
 Fière.

– Lave les tomates, tu veux bien ?
 je dis, guillerette.

– Je dois appeler Macha, pour les maths.
 Isadora disparaît.

Si je pleure ? Je me sers une bière.

Léo est enfoncé dans son fauteuil, quelqu'un y a posé une peau de mouton, il fait chaud on est en mai, bon dieu ça carbure à fond.

– Léo, s'il te plaît n'allume pas le poêle. La réserve de bois diminue.

Yeux d'ébène levés sur moi qui suis en noir, robe courte, manches longues à cacher mes pendouilleries, talons hauts, bière blonde extra fraîche en main. Bonga chante dans un baffle, ce soir Balthazar est des nôtres, il revient de l'aéroport avec Zita. Maud sera là. J'étales sur la table le drap blanc que j'achète deux sous chez Emmaüs, par caisses entières. J'ai volé des roses chez Christa sa voiture n'était pas là je les fiche dans une cruche de faïence tout va bien, non ?

– Fait étouffant,
 je dis.

J'ouvre la porte de la cuisine blanche comme l'avait rêvé mon père avant moi sauf qu'ici il y a une multitude de blancs.

Dans la cuisine de tes parents, Mève, c'est un blanc uniforme. Tu croiras en un seul blanc, amen.

– Tu ressasses, Mève,
 dit le black enfoncé dans la peau de mouton il hausse les épaules.
 Un début de mal au crâne me bousille la gaieté.

– Qui t'apprend à t'exprimer si bien ? je lance à Léo. Tes profs ?
 J'absorbe une gorgée XXL de houblon.

- Où sont les tomates, que je les lave ?
dit l'ange noir.
- Tu devrais écrire ce qu'il y a dans ta tête,
je dis, cherchant où j'ai posé les tomates je perds la mémoire immédiate, déjà
Léo les passe sous l'eau.
- Ce qui existe n'est pas écrit,
dit Léo dans son éternel tee-shirt celui du naufrage.
- Tu veux dire, je fais, qu'on écrit après coup ce qui a existé ? L'existence
serait prééminente à l'écrit ?
- Que signifie *prééminent* ?
dit l'enfant répétant correctement le mot.
- Cela veut dire de quelque chose qu'il est supérieur, non par nature,
mais parce qu'il est placé *au-dessus*.
- C'est toi, Mève, qui m'apprend à bien parler.
- C'est toi, Léo, le philosophe.
- Les tomates tu les coupes en rondelles ?

79.

Une joie vient quand, de ce que nous accomplissons, nous avons le sentiment qu'il devait être accompli.

80.

- Igor.
- Natacha.
- Si c'est des jumeaux ?
- Moïse et Mohammed.
- Adolf et Mao, tant qu'on y est.
- Bravo les gars. Selon vous deux à la fois ne peuvent qu'être des bites.
Gladys is speaking. Vénère, quand on lui chatouille le genre.
- Je ne suis enceinte que de six semaines,
dit Zita.

Le corps de ma fille aînée est emballé de rouge, façon sac. Ça bouffante.

Le trait précis sur le bord de la paupière, à l'orée des cils, lui fait le regard Maryline. Elle et Isadora ont les traits du visage si réguliers on pourrait s'y endormir. Comme sur un drap bien tendu. Si Gladys a quelque chose de rocailleux dans l'agencement facial, son corps a les proportions avenantes. Zita fait un mètre soixante-deux elle le déplore.

Perdue dans le sac rouge, envie de l'attirer contre moi. Zita est moins affectueuse que Gladys.

- Maman, dit la sœur aînée, tu me files ta bière ? J'ai la nausée.
Silence des six convives.
- C'est que le bébé est vivant,
je dis, versant le fond de ma bouteille dans le verre devant Zita.
- Une femme enceinte ne boit pas d'alcool,
dit Hector. Veston marine, chemise blanche, cravate bleu ciel.

Je lis dans le regard de Gladys que cela manque de fantaisie. Les propos d'Hector, je veux dire.

– On n'a pas à signifier à une femme ce qu'elle doit faire de son corps, je dis, servant le quinoa à Isadora elle n'a pris que les tomates et les beignets de choux.

– Ton morveux de fils, dit Zita, aura sa sœur quelques mois pour lui redresser le savoir-vivre.

– Tu restes ici, dit Gladys, jusqu'à la fin de ta grossesse ?

Gladys cède à sa sœur la cabane de Balthazar sensé alors se trouver au Vietnam avec Maud. Je crois qu'elle ne mesurait pas les *quelques mois*. Se sert une quantité incroyable de quinoa. Se tait. Balthazar sert contre lui Maud, il se tait. Isadora, renfrognée, subit les caresses de Zita, elle se tait.

– Il manque que Edgar,
dit Hector.

– Et papa,
dit Isadora.

Balthazar se lève, revient avec une bouteille de cidre qu'il fait péter.

– Jus de pomme. Pour le bébé,
il dit.

Ces deux-là ne s'entendaient guère, petits. Zita adore son frère, l'aîné. Edgar. Qui vend des bol de grès à figurines coquines sur les marchés de Portsmouth. Où des James et des Mary regardent leurs enfants grandir en espérant qu'ils ne seront pas des chiens.

– Mon départ est remis en question,
dit Balthazar.

Il revient avec une seconde bouteille. J'avise qu'il ne s'agit pas de cidre doux mais brut. Cinq degrés d'alcool. Comme ma bière moins l'amertume.

J'aime pas le sucre en bouche. L'hostie est sucrée. L'histoire de la vierge est sucrée. Leurs statues de saints et de saintes.

J'éprouve la nausée de Zita, le désappointement de Gladys, la terreur scolaire d'Isadora, le machisme pédant d'Hector mon petit, le dédain d'Edgar, l'abandon de Flavien, le silence de Maud, le regard de Léo sur moi posé.

– Comment tu vas, Léo ?

dit Zita elle se débarrasse d'une couche rouge faisant apparaître deux mamelons sous un marcel tendu à bloc. Rouge, le marcel.

– Léo va bien quand Hector l'emmerde pas,
dit Isadora, elle repousse le quinoa vers la face nord de l'assiette.

– Tu ne devais pas partir en juin ?
dit Gladys à Balthazar.

Le visage de Gladys jouit. Gladys, heureuse que Balthazar demeure avec elle cependant que Balthazar le déplore, je le vois au silence de Maud.

– Nous avons décidé, dit Maud, de nous séparer. Enfin, Balthazar a décidé.

Mon nid penche dangereusement. Je ne pourrai m'agripper à l'écorce. Je n'ai plus d'ongles.

Maud se lève, glisse sous la table la chaise, du mieux qu'elle peut, Balthazar lui tenant la main, elle, lui embrassant le front. Balthazar serre les deux mains de Maud, Hector racle son assiette, Zita prend Isadora dans les bras, mon fils

Balthazar, dix-neuf ans, pleure, Maud opère une tentative de repli, Léo me regarde, Gladys se lève, confisque Balthazar à Maud, mon corps lourd de cinquante années de guerres se lève à son tour, va vers la jeune femme mariée qu'est l'amoureuse de mon fils, l'attire dans les bras.
Rideau.

Le reste ne vous regarde pas.

81.

Gladys :

– Ce que tu es péremptoire, maman.

82.

Le réel est plus fort que la fiction.
Pourquoi faire du réel une fiction ?

83.

Mercredi.

La porte claque c'est Hector. Le matin, il claque. Isadora dit Grouille ! Elle répète Grouille ! Léo est à l'arrêt de bus. Le matin il se lève, empoigne son sac, marche vers le bas de la rue. Il se lave et se brosse les dents la veille, nous avons passé un pacte.

Le matin, Léo est aux aguets. Pas de temps pour le savon à la glycine, la menthe dans le dentifrice, les céréales d'avoine dans un bol de lait frais. Léo est un lion auscultant le jour. Rien à foutre de sa crinière. Je m'enfonce sous les draps.

Je n'ai rien à dire sur le destin, objet supposé de mon dernier papier pour le compte du journal. Je suppose que les femmes interviewées m'en diront des choses *sucrées*. Les choses sucrées, j'aime pas.

A propos, pardon. Pour le *ça ne vous regarde pas*. Il m'arrive d'être péremptoire. Une colère en moi, comme un soleil.

Le soleil ne vit pas. Il *est*.

Manque de flexibilité. Déficience côté cerveau frontal, exécutif, siège de l'inhibition. J'ai en horreur la rétention d'informations. Je hais servir de coffre-fort aux secrets. Cet inconvénient de ma nature *ne vit pas* en moi. On peut dévier la vie, comme un tuteur sur l'arbrisseau. Cet inconvénient en moi, cette faiblesse, cet handicap, *est*. Lâcheté ? C'est ce que vous pensez ? Je serais non désireuse de contrôler ? Je ne suis pas lâche. Je suis *impuissante*.

Je descends au rez-de-chaussée, attentive au calme. Quatre gosses en moins dans la maison. Un Balthazar que des copains ont rejoint cette nuit à la cabane, minuit passé. Gladys me l'a dit. J'empilais des assiettes pas le courage de les mettre dans le lave-vaisselle Gladys s'y collait. Zita dort dans mon bureau avec le bébé sous la peau. Flavien bouffe un croissant ou lit ses mails. S'il bouffe un croissant je lui fais une proposition.

– Tu fais quoi ?

– Bonjour, Mère.

– Elle est là ?

- Laquelle ?
- Ah.
- Je suis seul.
- Veinard.
- T'as les gosses avec toi?
- Sauf Edgar. Toi non plus, tu n'es pas là.
- Reproche ?

Je me sers un café. Je suis dans ton gros gilet de laine que tu omis de prendre avec toi, Flavien. J'ai aux pieds tes chaussons. Le soleil *est*.

- Qu'est-ce que tu fais ce week-end ?

je dis.

- Nous avons programmé de nous voir dans trois semaines.
- Ce week-end, tu fais quoi ?
- Ça sert à rien, Mève. On a déjà essayé.
- Si je fais une paella ? Aux poulpes ?
- Tu me prends par le ventre.
- Le ventre à défaut de la bite.
- Mève.
- Quand ça ne tourne pas rond du côté de l'appétit, le désespoir te tombe dessus comme quatre kilos de pain rassis. Tu fais quoi, là ?
- Je m'assieds.
- Tu ne mangeais pas un croissant ?
- Je me curais les pieds.
- Mon père meurt il demande à me voir.
- Tu n'as pas de père, chérie.
- Ne dis pas *chérie*. Tu leur dit *chérie*. Je suis unique.
- Je destine le mot à ma seule femme. Ma femme c'est toi.
- Merci de préciser.
- Mève ?
- Tu me parles pour du vrai, Flavien ? Tu te cures les pieds ?
- Je mange un croissant.
- La dernière fois au téléphone tu étais froid. Tu étais quelconque.
- J'étales une crème aux amandes, je l'ai trouvée chez un turc. Mon appétit fonctionne. Le tien ?

Hector et Isadora, ça ne va pas à l'école. Irma me fiche à la porte. Balthazar, chagrin d'amour. Edgar, mépris. Gladys est un peu perdue. Zita n'a pas de père mais garde l'enfant. J'ai oublié quelqu'un.

- Léo va bien.
- Ce week-end tu viens ?
- Régate en Normandie. Les gars comptent sur moi.

J'allais lui demander, à l'homme avec qui nous sautions dans les bassines remplies de l'eau qui passait par les tuiles et crêpes au Grand-Marnier pour tout le monde même les enfants puis Flipper le dauphin j'étais la première à m'endormir dans tes bras Flavien,

j'allais te demander Tu abandonnes le golf pour la voile ? voilà qu'Isadora remonte le chemin elle n'a pas pris le bus pour l'école. Elle vient de dire, longeant mon corps que réchauffe ton gilet de grosse laine, Je croyais maman

que tu étais à Bruxelles.

– Mève ?

– Bon vent, Flavien.

– Mève ?

– Rien à foutre de tes régates. Tu devrais être là. Pas loin de moi. Pas loin des gosses. Bon vent. Sois heureux. C'est toujours mieux, un père heureux. Un père heureux comme était le tien, Mève ?

84.

Vous arrive-t-il la sensation du poignard dans les poumons ?

Effet, que cette dernière phrase dite à mon mari, produit sur les miens.

Mon père à moi était heureux.

Je fendis la campagne, cette nuit-là des noces de la fille d'un de ses amis, bois humides c'était l'époque des champignons même les animaux dormaient, bientôt un village se profilait, six heures du mat j'avais attendu une heure sur un banc, une boulangerie s'était manifestée à l'odorat, j'avais adoré entendre le craquement du feuilleté entre mes dents, bas collants fléchés, pieds dans des escarpins pas trop hauts mon père ne supportait ni l'amertume ni le contre-sucré, à lui ce qu'il fallait sur moi c'était le blanc uniforme que réclame les cohortes de prêtres à la sexualité dérangée, quand je fendis la campagne cette nuit-là avant de monter dans un bus, de m'endormir dans le velours rouge tacheté de jaune de la compagnie wallonne, nul doute dans mon esprit que mon père était dur à ce point qu'il se sentait dans le bon droit. Sa fille reviendrait.

85.

Dans la cuisine Zita débarque. Elle a dormi dans la robe-sac rouge. L'expression de son visage est bouleversante. Si *vraie*. Je me lève, abrupte, pour l'accueillir. Je porte une longue robe d'intérieur, vert anis, filet argent sur l'échancré. Le corps est brûlant, de ma fille aînée. Longtemps que je ne l'avais serré ainsi. Mon petit.

– Café ?

je dis, engageante.

– Envie de vomir,

elle dit.

J'eus à six périodes de ma vie envie de tisane le matin, Zita.

– Tu prendras une tisane ?

je dis.

J'enclenche la bouilloire électrique.

– Fait dégueu dans ce pays,

elle dit.

– Quel pays ?

– La Belgique.

– Bénéficie d'un climat océanique, qui rare, ne concerne que la façade atlantique de l'Europe occidentale, une mince portion du Nord-Ouest canadien, du sud chilien, la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie. Les plus belles forêts au

monde.

– Sûr qu'en Grèce ça manque de Tasmanie.

Zita se laisse tomber dos au poêle de faïence blanc crème. Le poêle carbure.

– J'ai croisé Isadora, elle dit. Normal qu'elle soit pas à l'école ?

– Hector décroche aussi,

je dis prenant place face à ma fille chérie.

– Hector, lui, côtoie Guillaume Alleron.

– Comment tu sais ?

– Nous communiquons.

– Alors ?

– Alleron est dangereux. Edgar l'admire.

Je mets aux lèvres la tasse. Ô ami café, mon soutien, mon allié.

– Pas accordé à Hector, je dis, l'attention qu'il requiert. Je vais baisser la cadence.

– La moue que tu me fais, là, n'a rien à voir avec Hector.

– Irma me fout à la porte j'ai droit à des émoluments. Je prends l'été pour réfléchir.

– Maman, dit Zita elle se penche sur moi creux des seins grand-canyon de part et d'autre du marcel rouge, maman ton inconscient communique avec moi. Depuis que papa est parti, ça merde. Reconnais-le. Tu as quoi, comme tisane ?

– Derrière moi, porte de droite.

Le sac rouge contenant deux individualités se meut avec dédain.

– L'eau est chaude,

je dis, m'affaissant sur la chaise, histoire que l'inconscient de Zita perçoive.

Marre d'être bonniche. Marre de l'instinct de mère agissant en moi tel un chien derrière le maître. Marre de prendre soin d'eux leurs brusqueries me cinglent.

Je me sens coupable, Zita, de n'être pas la mère qu'il vous faut. Je ne peux pas te le dire. Plus tard. Quand dans ta bouche gesticulera, à son tour, le mot *marre*.

– Tes amours ?

elle demande, plongeant la verveine dans une minuscopique tasse.

– Quatre kilos à perdre,

je dis.

– Tu es très bien comme ça.

– Je picole, mon enfant.

– Fais du sport, médite, mange vegan.

– Tu me racontes, pour le bébé ?

– Pourquoi tu ne méditerais pas ?

– J'écris, je vois mes amis, je picole. Mon âme lévite.

– Avec nous ?

– On ne peut à la fois méditer et imposer aux sucs gastriques des vacheries. J'adore les vacheries, Zita. Ton bébé, comment il est arrivé là ?

– Où est le pain ?

elle dit.

Je me lève et avec moi un mètre cinquante de tissu vert anis. Je marche pieds nus sur le plancher Gobertange de bois. Je scie le pain, le glisse dans le toaster.

– Merci, non, dit Zita. Le grille-pain tue les vitamines.

Je presse le bouton *expulser*, attrape au vol le froment qui n'a rien demandé

sinon de boire le soleil par un matin d'été, je le dépose devant qui, de son estomac, lui fendillera la monade.

Tout est vivant, bordel. Les fruits, les poireaux, le blé. Agenouillez-vous. Psalmodiez de reconnaissance. Cessez, avec vos recommandations.

- Harold n'est pas le père si j'ai bien saisi ?
- J'aime beaucoup Harold. Il se demande ce qui lui arrive.
- Le maître de la résilience devrait s'en sortir.
- Tu ricanes, maman.
- J'adore ricaner.
- Harold ne veut pas d'enfants.
- Tu attends son verdict?

Je suis lucide, tu sais. Une bonne mère ne joue pas à la gamine. Elle écoute. Elle rassure. Elle oublie la femme en elle.

Je suis une femme à qui la vie sourit.

Oui mais, *la mère* ?

Pas douée.

Pourquoi t'en as fait six?

Pour l'amour je suis douée. Pas pour éduquer. Je ne suis pas, moi-même, éduquée. Une jument sauvage sans lois. Pauvres poulains.

C'est quoi ta loi, Mève ?

Je n'ai pas reçu de mes parents l'amour. J'étais faite pour l'amour. J'en déborde. Tellement fort qu'il ne supporte pas la faiblesse, la tentation, les dérobades. Un amour puissant comme celui de Dieu. On m'a mis ça dans le corps. La surabondance. L'infini créateur. Fous-moi la paix.

- Ça va, maman ?

Main de Zita à mon visage. Je me laisse faire. Je baisse les paupières. Je prends la main de l'enfant. Relève les paupières. Souris.

Tu vois, quand tu veux.

Je vais au grille-main, y fourre une tranche de pain, presse le levier. Je demeure là pour deux minutes. Toujours long, le temps d'attente, pour obtenir une tranche grillée. Vous ne trouvez pas ?

- C'est une longue histoire, dit Zita, mettant la tartine en bouche.

Un amour considérable, qu'aujourd'hui je sens revenir. Celui d'une Intelligence indéchiffrable. Elle frappe aux portes de mon âme. Je lui fous le pied au cul. Plus jamais. Plus jamais.

- Tu veux, je dis, qu'on aille dans mon bureau où tu pourrais t'allonger ? L'enfant acquiesce. Je lui tends le bras. Notre duo quitte la cuisine, pénètre dans mon bureau. La mère que je suis étend sa fille sur le canapé, dépose sur son corps un plaid, s'accroupit devant le poêle, craque une allumette, se relève, ferme les rideaux, allume la lampe au pied de cuivre deux cigognes entrelacées, abat-jour jaune curry, lumière tamisée comme on dit dans les magasins vendant des intérieurs à ceux qui ne feront qu'en rêver.

- Merci, maman, d'être là pour moi.

Si mon père et ma mère m'avaient aimée d'amour humain, s'ils n'avaient pas fourré dans mon crâne que Dieu seul est père, un Père m'aimant d'un inconditionnel amour et me connaissant avant que je ne prenne conscience de qui je suis,

s'il ne m'avaient branchée sur cette idéologie mortifère faite d'embaumement, j'aurais eu l'intelligence de l'amour.

Aujourd'hui, je n'en ai que *l'instinct*.

Depuis que j'ai lâché Dieu le père j'ai en moi la peur d'être abandonnée.

Instinct des âmes inutiles.

Instinct de survie.

Instinct de femme.

– Je t'ai parlé du médecin d'Hydra, dit Zita. Américain. A l'année sur l'île il n'y a que lui. C'était un soir. Sur la terrasse de son cabinet, il m'a offert un ouzo. Je suis, sur l'île, même l'été, une des rares femme non grecque à en boire. Je suis sage-femme et cetera, j'ai dit. Le gars excitait mes hormones juste avec le regard. J'ai bu l'Ouzo d'un trait. Il a dit J'ai besoin d'une sage-femme à partir de quand vous êtes disponible ? J'avais mis six mois à faire la démarche. On disait le gars hautain. Harold m'entretient, comme tu sais et je continue les bracelets.

– Que tu vends par dizaines aux touristes l'été.

– Porte-bonheurs.

– Il y en a un à mon poignet.

Zita, se redressant sur le coude, dessille les paupières.

– Oh, dit-elle, j'avais pas vu.

Appui du coude supprimé. Soupier. Regard au plafond.

– J'ai confié à Jack que.

– Le médecin ?

– Le père de l'enfant.

Je t'ai emmenée, Zita, chez ma gynécologue tu avais quatorze ans. Pour qu'elle t'explique. Que tu n'aies pas peur de l'appareil sexuel greffé sur toi. Tu as pris la pilule à dix-huit ans. *Le père de mon enfant*. Belle association de mots.

– Jack prononce mon nom Zita. Comme j'aime. Z comme Zorro.

– Tu as confié à ce Jack que tu avais une envie d'enfant, que ton mec, pas. Vous êtes ensemble depuis cinq ans, Harold et toi.

– Jack m'a signé des ordonnances, six mois de contraception.

– Le bébé a voulu être là, c'est ça ?

– Je ne comprends pas.

Mon enfant pleure. Mon corps aime, mes mains sur l'épaule de Zita aiment, mon silence aime.

– On a fait l'amour. Sur Hydra tout le monde fait l'amour.

L'enfant renifle. S'essuie le nez au plaid. J'en suis contrariée. Rien qu'un plaid. Je lève mon cul deux tonnes, revient avec mouchoirs de papier. Ma fille trombone. Me tend le mouchoir maculé, cernes aux yeux.

Je jette le mouchoir au feu. Reprends place dans le fauteuil brun tabac face au canapé. Porte la tasse aux lèvres. Sors du fauteuil. Ouvre la fenêtre. Par laquelle je jette le café froid. Un merle chante. Tentée de laisser la fenêtre ouverte. La referme.

– Laisse ouvert, maman, tu veux ?

86.

Mève, je crois que j'aime tout de toi.

Jeudi, 18h. Gorgée d'ivresse. Une bière. Légère.

Un quart d'heure d'écriture. Un mail, en réponse à Paul. J'y vais franco. Je parle de folie, de démesure, de baise.

Pendant trente ans je n'ai pas été cette femme-là.

Comme si surgissait l'ombre de celle que j'aurais pu être si je n'avais été recueillie par Janice, Dorothée, le quatuor, Flavien, mes amis.

J'écris. Je ne sais d'où ça me vient. J'écrivais la vie des autres, à présent j'éprouve de dévoiler, à mes propres yeux, la femme ensevelie. Dont le corps pendouille au bout d'une corde. Elle frémit, la femme. Droite comme le point d'exclamation.

Le point gigote.

Il est temps de dépendre.

87.

Ceux qui créent disent *éprouver du plaisir*. Ils jouent d'un instrument. Dansent. Jardinent. Écrivent. Cousent. Fabriquent. Chantent. Décorent.

Créer te vaut d'être Dieu.

Quand tu cesses de créer, tu cesses d'être Dieu.

Tu retombes dans l'enveloppe commune du genre humain.

On est tous les mêmes. Produits de série.

Ce qui nous différencie, c'est la création. Nous créons avec nos démons.

Tes démons et mes démons sont les mêmes. Jamais la façon dont moi ou toi les mettons au monde.

Dieu avait-il des démons ?

J'émince des petits oignons. Je m'obstine à cuire le poisson en papillote, au four. Où ai-je vu cela ? Sel, jus de citron, huile d'olive, je replie l'alu sur le cadavre sans os du sous-marin en cela supérieur à l'être sur-terrien, je cuis, je ne sais combien de temps au juste, le résultat est toujours dégeu, le poisson a un goût de chair avariée, les enfants n'osent pas réclamer, ils connaissent le prix des denrées, ils sont sympas mes enfants. Parfois.

– Maman, dit Hector, vendredi je passe à l'anniversaire de Lucie.

– Tu revois Lucie ?

(Lucie était une amie de l'école primaire, alors meilleure amie d'Hector)

– Hello Lucie c'est Hector, dit-il au téléphone, joyeux anniversaire aujourd'hui le vrai jour. Vendredi tu fais quelque chose j'ai appris. Ah. Vous serez quatorze. Déjà trop. Pas la place pour loger. Ok.

Hector raccroche.

– Lucie ne veut pas de toi ?

je dis.

– Ils sont plus que prévu.

Un sioux peu engageant passe par là, je ne me méfie pas. On a le droit d'avoir une sale gueule.

Je reçois la hache dans les côtes.

J'ai mal de l'insuccès de mes enfants. Quand ils ne sont pas conviés. Quand je les ressens exclus. Hector en particulier. Il s'impose, dans les groupes. N'a pas d'amis fidèles. Ma tendresse triple.

Hector fait semblant de rien. Se plonge dans l'interaction avec son smartphone.

Un smartphone ne vous rejette pas.

– Il fait chaud ce soir putain, dit Isadora. J'ai faim je peux manger des corn-flakes ?

– On passe à table dans une demi-heure.

– Mais j'ai faim.

Zita et Gladys débarquent dans la cuisine main dans la main. Gladys m'embrasse.

– C'était comment, l'école ?

je demande.

– C'était l'école.

– Pour rien au monde, dit Zita, je ne voudrais repasser par là.

– Sauf pour les copains,

dit Isadora. Elle mange une pomme, délaisse le trognon sur le buffet que j'ai pris le temps de récurer, je sens bouillir le sang dans mon corps lequel affiche, imperturbable, trente-sept degrés.

– C'est vrai, dit Zita s'affalant sur une chaise blanc nacré. C'est vrai que les bandes de copains, ça manque. N'empêche. Le cul collé au banc toute la sainte journée, j'appelle ça de la torture. L'esprit européen en pâtit. Les jeunes ne lisent plus. Quelqu'un lit, autour de cette table ?

– Maman lit,

dit Isadora récupérant le trognon, le jetant dans le bac à composte.

– Pourquoi, je lui dis, tu ne finis pas la pomme ?

– Il y a des tâches brunes.

– Vous êtes ses sœurs, je dis à mes deux aînées. Vous pourriez réagir.

Vous êtes ses sœurs. Je le répéterais volontiers.

– Dans cette maison vous vivez bourgeoisement, dit Zita. L'abondance vous coupe du désir.

– Harold ne te donne rien à manger, dit Isadora. On a vu ça l'été dernier.

– L'argent, dit Zita, fait de toi un imbécile heureux. Je déteste les imbéciles.

Zita a raison. Tu as l'argent, tu ne te soucies pas de consulter le compte courant (avant de te rendre au supermarché), t'en verses à tes enfants, pour leurs activités, tu t'offres un resto, un complément alimentaire hors de prix, un billet d'avion. Il y a une sorte de bonheur, dans la présence de pognon sur ton compte en banque. Un appui. L'accès au contentement.

Un apaisement.

– Papa s'en veut de ne pas donner assez d'argent,

dit Gladys.

Flavien banque, l'air de rien. Me verse de manière ponctuelle une juste pension. Ne rechigne pas devant les extra-dépenses (chaussures, voyages scolaires, orthodontie, abonnements de trains, cotisations sportives). Met à ma disposition les allocations familiales. La maison est payée. M'a laissé la voiture.

En plus de mes propres revenus.

La séparation ne m'a pas, comme dans le cas de la majorité des femmes, foutue gueule au tapis.

Sauf qu'on est en période de récession. Qu'Irma me fout à la porte. Que j'ai une bouche de plus à nourrir : Zita. Et si ça tombe, la bouche prochaine du fils ou fille de Jack le médecin.

Je pose le couvercle sur les artichauts pris en vapeur. Je souris face au mur de

briques tapissées de blanc. Mon père meurt, je souris. Jack est plus sympa qu'Harold. Jack est marié. Mon père n'est pas mon père.
La vie est, comme qui dirait, pleine de courants d'air.

88.

Ce ne sont pas mes parents. C'est le système. Il te greffe au cerveau la loi selon quoi tu dois pratiquer le bien.

Non pas faire bien ce que tu entreprends. Ce serait héliocentriste. L'Église brûla Giordano Bruno pour ces conneries. En 1600, putain. Trois cent ans après Marguerite Porete, écrivain, brûlée en place de Grève sur décision de ces Messieurs de la Sorbonne. Trois cents longues années d'obscurantisme voulu par Sainte Mère l'Église.

Une mère qui veut que ses enfants restent des enfants. Sinon, ils foutent le camp. Ils n'ont plus besoin d'une mère. Ils ont besoin d'une femme bien dans sa peau.

L'Église n'est pas une femme bien dans sa peau.

Mais une mère martelant Pratique le bien sinon tu n'es pas un humain digne de ce nom.

Pratiquer le bien est une injonction délétère, qui t'éloigne du toi mis en lumière par son propre soleil.

L'Église très tôt eut un génie. Afin de dominer les masses. Le génie respira d'aise jusqu'au vingtième siècle. Son nom : Culpabilité.

Mève ressent le désir d'éclorre. Jusqu'à il n'y a pas longtemps, deux ans à peine avant le départ de Flavien, Mève ne vivait pas. Elle survivait. Agréablement. Pratiquait le bien du mieux qu'elle pouvait. Dans le cercle familial, amical, professionnel. Dans la rue il lui arrivait d'offrir un sourire. Elle n'attirait pas sur elle l'attention. A l'âge de vingt ans, avait écarté Dionysos. Chouette fe-femme à son mari. Bonne copine. Mère idéale avait-elle cru toutes ces années.

Bon dieu. Il se passe quoi ?

89.

Vendredi.

– Tu ne peux pas dire ça, Mève.

Irène soulève un poids de deux kilos avec, dans l'oreille, Bob Marley. Le temps d'une chanson bras droit, une autre bras gauche. Comment fait-elle, casque à l'oreille, pour entendre les mots prononcés par ma gorge ?

Marre des gosses, j'ai simplement dit.

Je rejoins Dorothée, Lydia, Irène à Bruxelles dans leur Spa. Pour lesquelles elle paient le prix fort (Yvon participe, pour Irène). Elles ont droit à une invitée par mois. Je suis l'invitée.

Ce que j'aime le plus, c'est nager. La dernière dans l'eau. Mes amies m'en font sortir avec la tendresse d'une mère pour l'enfant incapable de faire les choses au bon moment.

Dorothée effectue des séries de dix abdominaux. Pas une sueur. Visage pouponné porcelaine. Lydia me fusille du regard. Ah, ça.

– Quoi ?

je dis, haletante.

Je n'aime pas le haletant. Besoin de respirer. Besoin de langueur. Condition pour que mon esprit jouisse.

– T'arrêtes pas en ce moment, me dit Lydia, de critiquer tes gosses. Ça te monte à la tête.

Étant donné que, allongée sur le dos, j'effectue des manœuvres avec les jambes, tendues qui plus est, mon esprit ne jouit pas. Il vagabonde. Ce n'est pas la même chose. Un enfant vagabonde. Un enfant ne jouit pas.

Huit, neuf, dix. Je laisse tomber la jambe.

Lydia, debout, domine. Je me sens bête. Je me retourne, Hop dix de chaque côté, jambes tendues.

– Je dois arrêter de boire, je dis. Je supporte pas le gonflé du ventre.

– Ça aussi tu ne cesses de le répéter,
dit Lydia.

– Qu'est-ce que t'as ?

lui dit Irène, ruisselante.

– Je ne serai pas avec vous à Berlin.

– Quoi ?

dit Irène rouge comme une pivoine gorgée de ciel orangé.

– Tu nous fais pas ça,

dit Dorothée, verte comme la tige d'une pivoine gorgée de pluie glacée.

– C'est Louise, dit Lydia. Elle fête ses cinquante ans. Ça tombe ce week-end-là.

– Mais, dit Dorothée, nous ne sommes pas *toutes* invitées ?

– Elle fait ça à Venise. Nous somme déjà huit.

Réminiscence de mon Hector écarté des agapes.

– C'est malin, dit Irène s'essuyant le front avec un linge de coton lilas. Dorothée n'a pas besoin de ça en ce moment.

– De quoi tu parles ?

dit Dorothée.

– Tu ne vas pas bien, dit Lydia. Ça fait chier tout le monde.

– J'ai pas bien entendu,

dit Dorothée. Elle n'est plus verte. Mais blanche. Comme un marbre. Le marbre, c'est dur. C'est de la dolomite.

Elle se met debout, ma Dorothée.

– Ne vas pas à Venise, elle dit à Lydia. Tu m'as promis Berlin. Venise est pleine de rats.

– Pour une fois que je fais défection, vous n'allez pas me chercher des poux. J'ai d'autres amis que vous.

– Moi aussi, je dis étalée mains sur le ventre. Moi aussi, et Dorothée, et Irène, nous avons des amis. L'amitié à quatre nous va bien.

– Ça m'étonne de toi, me dit Irène, ce consensuel.

– Je suis, je dis, épanouie grâce à vous.

– Ça nous rend pas Berlin,

dit Dorothée.

Elles sont devant moi toutes trois. Tête au raz du sol, je n'aperçois que leur torse. Une fille dont la transpiration est mêlée de déodorant passe à hauteur,

elle est au téléphone, elle dit Tant pis pour le poulet.

Lydia enfante le geste de prendre Dorothée dans les bras, Dorothée se dérobe. Lydia se baisse, empoigne son sac, me donne un regard triste. Elle quitte les lieux.

Je demeure au sol, mains sur le ventre. Ma tête pèse six tonnes.

– Remettons Berlin à plus tard,
dit Irène.

– C'est payé,
dit Dorothée.

La fille au téléphone repasse, derrière moi, elle dit Oh c'est gentil de dire ça.

– Proposons à quelqu'un d'autre, dit Irène. Zita, par exemple. Ou Caro. Ou Isabelle.

– Quelle Isabelle ? dit Dorothée. Je fréquente au moins dix Isabelle.

– On en reparle à froid ?

dit Irène. Elle pose les doigts sur Dorothée. Dorothée aime ça. Irène lui baise le front et s'en va.

Dorothée s'allonge contre moi. Me prend la main.

– Tu accepterais qu'on parte toutes les deux ?

– Oui,

je dis. Je me tourne sur le côté, respire les cheveux de mon amie ils sentent l'humus saupoudré de pluie. Je lui pose la main sur le ventre qu'elle a dodu comme moi un peu moins.

– D'ici-là, je dis, j'essayerai de ne pas boire. Mon corps est saturé. Je boirai mon premier verre avec toi dans l'underground berlinois nous danserons nous oublierons la vieillesse, la petitesse de la vie, la désespérance du vagin.

Dorothée se tourne sur moi. Nos visages se touchent. Elle m'embrasse la joue. Près de la bouche. Je me replace sur le dos. Mes mains auscultent le sol. Caoutchouteux.

– Je dois voir mon père, je dis. A Berlin ce n'est pas un verre que je prendrai avec toi. C'est toute une escadrille.

Dorothée lève le torse mains en avant, dit Allez viens.

Je me sens vide comme un grenier inutile.

Ma première pensée, une fois douchée, habillée, maquillée, c'est Besoin d'une bière.

90.

Pierre, tu t'en souviens, Mève ? Nous jouions au scrabble, en hiver, au couvent. Pierre était moine. Pas prêtre. Il voulait être prêtre, mais l'idée des études lui pesait. Il disait On est vicaire de dieu non avec la tête mais avec le cœur. Il sautillait. Il racontait des blagues. Il n'aimait pas maman. Il disait Ta mère est trop un corps, elle ne réfléchit qu'avec le corps, ici c'est le cœur qui réfléchit. Le cœur, Alec. Il me caressait la joue. J'avais douze ans.

Je pris l'habitude de parler avec Pierre. D'abord à la cuisine. On se coltinait la vaisselle. Ça durait longtemps. On s'y retrouvait seul, lui et moi. Un jour il m'a proposé un chocolat chaud. Dans sa chambre. Je sais ce que tu penses, Mève. Le début des emmerdes. Ce n'est pas ça. Pierre n'était que bonté. Papa ne s'occupait pas de nous. Sur toi papa avait des espoirs je le voyais. Tu réussissais

en classe. Moi, pas. J'étais dyslexique. Personne à l'époque ne tenait compte de la dyslexie. Je me croyais déficient mental. Mais j'avais le cœur. Et le cœur, Pierre était capable d'en prendre la mesure.

Dieu lui avait donné ce don.

Tout le monde l'adorait. Sauf maman. Maman m'empêchait d'aller dans la chambre de Pierre boire le chocolat chaud lyophilisé qu'il préparait pour moi avec sa bouilloire électrique, il coupait le contact trop tôt le chocolat était tiède je m'y fis.

Maman ne nous préparait jamais de chocolat chaud même tiède.

Nous priions, Pierre et moi. Nous nous donnions la main.

Je t'entends chuchoter, Mère.

Tais-toi.

J'ai pris l'habitude de dormir chez lui. Il me laissait son lit. Il dormait au sol, près de moi, sur un futon. Pour que je m'endorme, il racontait des souvenirs.

La journée, j'étais jaloux quand il prenait dans les bras d'autres mômes. C'était toujours moi qu'il choisissait pour passer la nuit chez lui. Au couvent, maman ne passait pas le soir, dans notre chambre. Elle cuvait son vin c'était l'époque où elle recommençait. Pas un baiser.

Le premier baiser de Pierre sur mes lèvres, je le vécus bien. J'avais treize ans. Une année de complicité spirituelle m'avait élevé dans le désir de la prêtrise. Je faisais des efforts pour réussir en classe. Ce n'était jamais assez pour papa.

Maman s'absentait de plus en plus souvent. Papa voyageait. Rome, Paris, Jérusalem.

Le baiser sur les lèvres c'était un soir d'été. Pendant un camp d'ados. Pierre ne m'avait pas invité dans sa chambre. Il passait la soirée avec le groupe des dix-sept ans. Il n'aimait pas les grands, il disait. Il préférait les petits. Laissez venir à moi les petits enfants il disait imitant le Christ, écartant les bras, radieux. Ce soir-là, derrière le trio de figuiers près du puits, je l'entendis rire avec les grands. Je me sentais abandonné, Mère. Je l'attendis, couché devant la porte de sa chambre. Il me donna un coup de pied. Je me levai. Il me poussa dans sa chambre. Referma la porte. J'avais besoin de calme. Je dormais debout. Il me tira le bras, poussa contre le mur, sa main trouva la peau de mon sexe, il m'embrassa la bouche avec la langue. Je t'aime, il répétait. Je t'aime.

Il retira sa bure, son sexe était dur, il me sourit. Je me suis mis nu, à mon tour. Pierre ne cessait de me sourire. Il disait Je n'aime que toi. Sur le lit, il demanda que je me retourne. Il dit Je n'aime que ton corps à toi. Il embrassait mon dos. Son doigt m'entra dans l'anus. Un doigt humide. Je guettais l'instant d'après, Mère. Je n'avais pas peur. Je guettais. Son doigt m'élargissait l'anus. Pierre disait J'espère que tu ne chieras pas. C'est là que j'eus peur. Pendant qu'il enfonçait le sexe dans mon cul, je me disais Ne chie pas, Alec, ne chie pas. Après un temps, Pierre se glissa contre moi. Il dit Merde. Il dit *Merde c'était bon*. Il me caressait. Il riait. Il disait Tu es un type merveilleux.

J'étais content. Je n'avais pas chié.

Un soir sur deux je dormais avec lui sauf le week-end. Trois jours par semaine à partir du lundi. Avant qu'il ne soit l'heure de se lever, moi du futon, Pierre de son lit, nous nous agenouillions dans le coin prière. Pierre avait pris sa douche. Il sentait propre. Il disait Dieu t'aime à travers moi pour te guérir de n'avoir pas le père qu'il faut. Pour réparer les années d'absence du père. Bientôt tu seras

neuf. Bientôt Dieu lui-même fera de toi celui qui le représentera parmi les hommes.

Ça dura deux ans.

Pierre me délaissa.

Il enregistrait à Rome avec la chorale de l'église San Sebastian. En présence du pape. Il tardait à revenir. Quand le téléphone sonnait, j'accourais. C'était jamais pour moi. Une fois Marianne a dit Ton père a passé la soirée avec Pierre. Ce jour-là, j'ai découvert que dans le mot Pierre il y avait chacune des lettres du mot *père*.

Une fois revenu, c'était l'été, les camps d'ados, j'avais réussi ma troisième à l'arrache, personne ne me félicitait, toi tu m'avais félicité, mais toi, Mève, c'était pas la même chose.

Pierre animait le groupe des douze ans. Un jour je frappai à sa porte, j'entrai, il y avait deux gamins torse nu assis sur son lit, et lui par terre. Les garçons riaient. J'étais parti.

Laissant la porte ouverte.

J'avais entendu derrière moi la porte se refermer.

J'étais entré chez maman. Sans frapper. Elle embrassait un type. Pas quelqu'un de la communauté. Papa était en voyage. Je partis.

Fermant la porte.

J'avais entendu la porte s'ouvrir.

Où tu vas ? avait dit maman. J'avais répondu, calme comme une roche Pierre était mon amant, il ne veut plus de moi, je suis malheureux.

Comme maman était livide, comme elle ne réagissait pas, belle comme tout dans sa robe rouge, ses pieds parfaits, sa voix de reine, j'entrai dans ta chambre, tu étais là.

Je pleurai sur ton lit.

91.

Steven Spielberg convoque, pour la dernière scène de *Rencontre du Troisième type*, une centaine de figurants en plus des acteurs principaux. Parmi eux, à peine deux femmes, qu'on ne voit pas distinctement. 1977. Il n'y a pas même cinquante ans. Pas une femme scientifique. Pas une femelle qui ait un rôle autre que celui de mère ou de pute. Cela m'offense.

C'était l'époque, Mève.

Bon, dieu. 1977 !

Dans quarante ans on trouvera rétrograde notre époque, Mève. Mœurs, us, idéologies.

Tu veux dire le progrès sera passé par là ? Nous aurons progressé dans le sens de plus de liberté, d'égalité, de fraternité ?

...

Tu te dégonfles.

Tu as vu *L'arbre aux sabots* ? Le film sort un an après celui de Spielberg. Relate, entre autre, la condition du monde rural.

Tu fais référence au privilège de disposer d'une machine à laver ?

Mève, quand nous gagnons quelque chose sur le terrain du confort, nous perdons du côté du combat.

Pouah !

Tu dis à Dorothée Je vais voir mon père mourant, comme Barbara le fait dans *Nantes*.

C'est ça, c'est ça.

Un père mis au courant des actes pédophiles de son ami Pierre. L'ayant soutenu. Le nombre de plaintes grandissant, un père qui se mura dans le silence. Ne voulant en parler avec ton frère. Ton frère coupable.

Dorothée va mal, j'ai le ventre gonflé, Zita est resplendissante elle me rappelle le temps de l'insouciance, qu'avons-nous fait de notre vie? Nous fûmes heureuses. Ça servit à quoi ? A quoi je sers, à la fin ? Je vais te dire. A mes gosses.

L'an passé j'acceptai d'écrire des articles pour des revues francophones et un site européen. Je me rendis plusieurs fois en prison j'y fis écrire des gars, résultat trois de mes gosses à l'école dévissent.

Gladys passera de justesse. Mais les deux petits ? Preuve qu'il fallait que je sois là. Pour le cadre. Les enfants ont besoin d'être tirés vers le haut. Moi j'ai besoin d'air. De sensations. De déséquilibre. D'honneurs. Ouais. J'ai besoin qu'on reconnaisse que je vau quelque chose d'autre que mère. Tu te tais, bordel. Tu te tais parce qu'il n'y a rien à dire. J'ai cinquante balais, des bouées autour du bide, comme si j'étais inepte à nager. Je fais quoi de moi, maintenant ?

Va voir ton père.

92.

Paul m'a pondu un long mail. Je referme aussitôt.

Je préfère imaginer que Paul s'épanche dans le sens de mon risque.

S'il vous plaît, que me soit ouverte une porte autre que celle d'un mort.

93.

– Tu ne devais pas dîner chez Rachel ?

dit Gladys. Quand elle débarque je suis affalée devant une tonne de flammes dans le salon anciennement la grange. Longue robe rouge laqué Chine. Yeux maquillés de noir. J'ai mouillé les cheveux. Comme ma bedaine, ont tendance à gonfler. Tino Rossi. Talons hauts. Crémant glacé.

– Je croyais que la maison serait vide, je dis à Gladys. Balthazar n'organise pas une fiesta ?

– Il a le cœur en berne.

– Tu veux un verre?

– Oui,

dit Gladys elle tire le second fauteuil solo, violet, au bas duquel j'ai agrafé des franges dorées.

– Pourquoi tu ne vas pas chez Rachel ?

elle dit.

– Tu vas te chercher un verre ?

– Flemme.

Je tends mon verre à la gamine de seize ans elle le vide. Ma main pend sur le côté gauche du fauteuil, doigts sur goulot froid de la bouteille, crémant, mousse

légère. L'alcool empaquette mes douleurs, il part avec, sur quelles immondices il se décharge c'est pas mon problème. Je paie pour le service. Dix euro l'unité.

– J'avais vingt ans, je dis à Gladys. Avec Dorothee tout était bon. Un rien lui mettait l'étincelle. Peu à peu, ça m'a contaminée. J'étais retranchée.

– Tu n'es pas une femme retranchée, maman.

– A la mort de ma mère.

– De quoi elle morte, déjà ?

– Un courant d'air.

– Bêtement.

– Je n'étais pas proche d'elle.

– Qu'on soit pas proche de sa mère quand on est une fille, j'ai du mal à imaginer,

dit la femme de seize ans me tendant son verre qui est le mien.

Sur la pointe des fesses je verse un contenu de bulles, m'enfonce dans le fauteuil, c'est mon verre à moi.

Résiste, Mève. Ne te lève pas.

Gladys s'en va.

Mon cœur se sert pas besoin de dessin t'as vécu ça. Plus d'une fois. Toi qui a des gosses.

– T'as plus envie de t'amuser ?

dit-elle revenue se laissant tomber sur une chaise. Elle tend un verre, je me redresse à peine, je remplis.

– A cause du départ de papa ? elle dit. Avant il y avait du monde à la maison. Tu sortais, même sans ton mari. Si tu ralentis, maman, ce doit être pour une bonne raison. Sinon, sois vigilante. Les autres nous filent l'énergie de vivre, tu sais. D'où vient le mot *énergie*, tu le sais ?

– En grec signifie le vent, le souffle, l'esprit vital.

– Je ne suis pas une intello mais quand même. Bravo Gladys. Ce doit être l'instinct. Ma mère est forte en instinct. Les gènes font le reste.

Je place une bûche dans le feu. Gladys porte un top blanc à bretelles, un jeans avec broderies. Des baskets poisseuses à quand remontent-elles ? Suis-je assez attentive aux besoins de mes gosses ?

– Avec Baltha et Zita, on a un projet, dit Gladys.

– C'est pour ça que tu viens près de moi ?

– Et parce que je t'aime.

Gladys, en d'autres temps, se serait excusée. Là, elle s'affirme. Je me sens toute petite. Je sais pas vous, ça me donne des frissons, leur autonomie.

– Et parce que demain soir nous voudrions que tu réserves ta soirée.

– Je suis chez Manu et Rachel.

– Tu seras avec nous.

– Edgar ?

– Edgar fait une crise d'adolescence. Il coupe le lien avec toi. Il en a besoin.

– Je suis la cause de bien des maux, je dis dans un plaisir d'ironie.

– Edgar cherche à connecter avec son intimité. Nous en avons besoin

d'un minimum. Tu prends beaucoup de place, tu sais.

– Celle que je fus était sombre comme la nuit. Tu ne peux rien, contre la nuit. Dorothée puis votre père m'ont ramenée à la vie.

– T'as fait quoi de ta nuit ?

– J'ai préféré la lumière.

– Edgar t'aime.

– Je ne fais pas d'ombre à mon fils. Je suis une journaliste de rien du tout.

Gladys me contourne, se sert un verre, où a-t-elle déniché ce jeans superbe ?

– Tu écarter ta nuit depuis trop longtemps, maman. Je suis sûre qu'elle te va bien, la nuit.

– Mais alors nous serions aveugles.

– Ce qui permet un regard.

– Comme celui des chats.

– Donné à peu d'humains.

– A toi ?

– Sauf que je me sens plus légère que toi, maman. T'as pas un peu chaud ? dit ma fille s'aidant des pieds pour éloigner le fauteuil du feu, arrachant la frange dorée apposée au bas, Gladys ne réalise pas. Baskets à plat, bien au sol, elle se penche, incline le verre, boit Dionysos. Un geste que, jusqu'alors, je me réservais. Depuis que Dorothée nous emmena dans les Cévennes nous avons mal aux pieds. Depuis que je commençai à picoler.

Ma nuit revenait. Flavien partait.

J'avais de la tendresse pour Flavien.

N'en supportais plus les transports sexuello-amoureux.

– En quoi, je dis, je ferais de l'ombre à Edgar ? Il est peintre. Je ne suis pas peintre.

– Demande à Baltha. Ils se parlent pas mal. A cause de Maud qui est mariée Baltha en est fou.

– J'avais des connivences avec Edgar.

– Il te ressemble, maman.

– Pas du tout. A Flavien.

– Edgar a ta nuit.

– Raison pour me mépriser ?

– Ne cherche pas à être la cause de nos agissements. T'es une super maman. Tu assures. Papa est la poule, toi le coq. Pas facile quand on est viscéralement une poule.

Envie de pouffer.

– Tu bloques, elle dit, ta soirée de demain ?

Sourire de la fille à sa mère.

– Tu sais, elle enchaîne, tu n'as jamais été aussi belle.

J'étais venue au salon, joie sous la peau. Des rafales de verre pilé s'engouffrent dans mes tripes. Faire l'automate. Prendre le courage de n'en rien montrer. Agir pour qu'elle reste belle, la vie que je me suis inventée. Laisser couler le pus. Refuser la contention.

Ils m'ont salie. Leur Dieu, leur mort, leurs saloperies.

Je suis un mammifère à l'orée du terrier. Edgar, lui, ose. Méprise l'animalité recluse. Il a raison. Il a raison d'adouber en lui la liberté. De se placer sous la

violente lumière. Quitte à ce qu'on le taxe de narcissique. Parfois, Edgar, j'ai envie de te jeter à la gueule Mais pour qui tu te prends? Mais non, mon fils. Laisse-toi chérir par la liberté. Qu'elle dévore tout. Elle s'endormira, repue, sur le côté de la route. Alors, tu iras.
Libre d'elle.

94.

Je passe la nuit en bébé éreinté par la vie.

95.

Il n'y a pas de soirée chez Manu et Rachel. Ou bien je n'ai pas été invitée. Depuis que je vis en solo, les couples, pour être précise les femmes dans les couples me contactent moins souvent.

Flavien avait un don. Le week-end, quand faute d'occasion d'en sortir nous étions rivés à la maison, il organisait le divertissement. Seuls moments où lui et moi picolions. Même avec les potes, nous ne buvions pas vraiment.

Les soirées-maison, comme Flavien les appelait, c'était magique. Je n'avais qu'à laissé faire. Un jour par exemple, il installa l'écran dans le salon. Au programme, La grande vadrouille. A l'entracte, avait cuisiné des pop-corn caramel salé. Je revois les visages éclairés par les tubes cathodiques, mains aux plats de maïs boursoufflé, *Scotch* opérés par les dents, regards ne quittant pas l'écran.

Époque où je me sentais *pleine*.

Pas de fêlures. Pas le goût d'absurde. Si ce n'est la ronce de l'autre vie. Qui est végétale. Qui est vivante.

96.

Parle-moi de tes seins, Mère. J'aime ce mot « tes seins, tes seins » au fond rien ne change. Je reste un personnage de Fellini qui veut regarder sous les jupes des filles, toucher leurs seins, et, sommet des sommets si rarement accordé, qui veut ce moment où elle se déshabille au ralenti sous tes yeux et tu sens que tu as le souffle court, tu regardes pétrifié, tu es si fort tout d'un coup et si heureux, tu sens des larmes qui montent. C'est beau, c'est beau, c'est beau. Elle se caresse à présent, sous tes yeux, elle te fait le cadeau de se donner du plaisir pour toi, comme tout est compliqué et simple à la fois. Et comme tu éprouves à ce moment que tu pleures de joie, que tout ton corps te dit que tu as raison d'être là.

Écris-moi,

Paul

97.

Samedi.

Je pousse la porte, bras lent, tête ajourée. Je descends les escaliers de bois aux arrêtes vermoulues (les traiter, les traiter bon dieu). Sur la table blanche de l'immense cuisine blanche, où ronronne le poêle de faïence, est posé un thermos de café.

La table est dressée. Planches de bois, couteaux, kiwis les jaunes ceux que j'aime, deux poires, des noix du Brésil dans un bol bleu sombre.

Ma main tient le thermos en vue de soupeser. Il est plein. Je verse le contenu dans une tasse, augurant le tiède. Mais non. Ça fume, c'est brûlant, c'est comme j'aime. Je revisse le couvercle, serré, pour que ne s'échappe pas la chaleur. Les mélèzes, en bas, secouent leur gracile chevelure. La lumière est teintée de soleil.

Une énergie en moi se pointe.

Je chéris plus que tout la sensation de cette énergie elle fait de moi une vivante. Hector le premier descend. S'installe dans le fauteuil de Léo qui n'est le fauteuil de personne mais soit.

L'accaparement du royaume de Léo m'agace.

- Bonjour, mon fils.
- Salut M'man.
- C'est quoi cette tête ?
- Oh, je suis content.
- Et?
- Le rôle des enfants c'est de laisser pousser le corps. Grandir, rien foutre.
- Et ?
- J'arrive pas à m'intéresser aux cours. En classe je rêve. Du coup je ne comprends rien.
- Cesse de dire *du coup*.
- Le club d'Alleron est plein de singes savants.

Absorbant mon café noir, je bois du petit lait.

- Tu es savant, mon fils. Intelligent. Brutal parfois mais ça.
- Ça, je le tiens de ma mère.
- J'ai fait chauffer l'eau pour du thé. Tu en veux ?
- Flemme.
- Tu n'es pas un singe.
- Guillaume Alleron veut que nous travaillions en classe. Il dit que le système ne changera pas pour nous. Que nous devons en passer par là pour inventer, plus tard, une autre forme d'éducation.
- Sauf que toi, tu n'y arrives pas.

Tête inclinée de mon fils chéri. Petit, il n'avait peur de rien. Il tombait, se relevait. Pas une larme, pas un pleur.

- Je voudrais la joie sur ton visage, Hector.
- Facile à dire. T'as fait l'unif. Tu te souviens pas comme c'est dur d'être assis derrière un bureau, de fermer sa gueule, d'être puni pour avoir fait des plaisanteries.

La porte du grand hall s'ouvre, est refermé, celui à la fresque Sixtine, Mick

Jagger en place de Dieu.

– C'est donc ça, je dis. Tu as un mot dans le journal de classe.

– Mes notes sont déplorables. Je fais les frais de ma propre impuissance.

Il s'exprime bien, mon enfant.

Je me lève, vais au poêle m'accroupis lui fourre une bûche dans la gueule, offre un baiser à mon enfant, qui se laisse faire.

– On en parle plus tard,

je dis, me levant.

– Pas besoin, dit Hector. Je m'enferme dans ma chambre. Je travaille.

– Tu peux pas continuer comme ça.

Gros bruit sous la fresque Mick Jagger.

– Balthazar ?

je dis.

La porte s'ouvre.

98.

Flavien sourire aux lèvres entre, bras chargés de paquets. Il porte un tee-shirt noir. Flavien ne porte jamais de noir.

Cela lui va bien.

Tintamarre dans l'escalier aux arrêtes vermoulues. Ça dégringole. Ça crie.

Visage souple d'Hector heureux de voir son papa. Il était au courant.

Bras autour de ma taille, Gladys. Ne peut être que Gladys.

Isadora dans les bras de son père. Puis Zita, longuement.

– Elle est belle notre surprise, chuchote Gladys. Tu trouves pas ?

Déjà son père lui ouvre les bras.

Mes trois filles s'agglutinent autour du papa. Le papa me regarde.

– Salut Flavien,

je dis, mettant en place mes cheveux.

– Viens, il dit. Il y a de la place pour toi.

Bruit dans le couloir où Jagger réclame qu'on en finisse avec les courants d'air sa gorge ne porte pas d'écharpe nom de merde il n'est pas Dieu.

– Hello mon père,

dit Balthazar, radieux. Il a des cernes. Où ? Sous les yeux.

Mes filles me laissent un passage de mer rouge. Je traverse, observant du bout de l'œil un vol de poissons. Surréaliste, l'effusion famille du bonheur.

Baiser mouillé de Flavien sur mes lèvres. Dans un bref miaulement commun, nous nous en excusons. Les corps n'ont plus l'habitude.

Je me retourne sur la pièce blanche que gonfle de vie de solaires rayons, le mouvement m'occasionne une douleur à la nuque. Léo est là. De l'autre côté de la table. Du côté de l'escalier, qu'il vient de descendre. Dans le pyjama vert grenouille que je lui achetai il y a trois mois. Qu'il met pour la première fois. Lui aussi était au jus.

Zita s'arrache à l'essaim que nous formons, son père ses sœurs et moi, prend Léo par la main. Les filles tournent la tête vers Zita, nous sommes maintenant trois à regarder vers la fenêtre large donnant sur les mélèzes en contrebas. Un cinquantenaire de pâle peau soulève un enfant noir au sourire d'une blancheur inouïe.

99.

Énergie. Source de vie. L'eau avec quoi tu arroses les hortensias. Pas d'eau, pas d'hortensias. Si l'hortensia boit, il développe son intrinsèque programme. Qui n'est pas de vivre. Qui est de devenir l'hortensia qu'il porte en lui.

L'énergie qu'est la vie recèle-t-elle une intelligence propre ? Alors nous parlerions de spiritualité. *Spiritus* en latin, le vent, le souffle, ce qui permet de vivre. L'énergie.

Qu'est-ce qui fait que parfois pour certains, souvent pour d'autres, nous nous sentions désertés par l'énergie du vivre ? Nous nous éprouvons *désertés*. Notre mémoire, elle, contient la trace d'un passé d'énergie. La joie, l'insouciance, l'espoir dont cette énergie était emprunte. Flammèches actives n'éclairant désormais pas le présent. Pouf tu te traînes, rien n'a de goût, pas de désir, on connaît ça depuis Sigmund, l'humeur dite dépressive.

Avant, les humains nos frères et sœurs ne pouvaient mettre de mots sur la dépression. Ils en avaient d'autres. Nous savons que la dépression est une maladie. Un dysfonctionnement du cerveau. Qu'elle est inscrite dans les gènes. Que ces gènes se perpétuent de génération en génération. Que nous sommes victimes plutôt que responsables. So what ?

Je laissai Flavien quitter la maison le jour où je partis dans les Cévennes en quatuor -Lydia, Irène, Dorothée et moi. Nous avions mal au pieds, nous buvions chaque soir plus que de raison (jusqu'à présent j'avais été, avec l'alcool, raisonnable, je le découvris, déconcertée, *à posteriori*),

je laissai filer mon mari, trouvant en Dionysos le réconfort contre une conjugalité effritée,

contre l'étouffement procuré par le corps de Flavien sur le mien,

contre ma colère,

contre l'incapacité du père à la fermeté dans l'éducation, à me sortir de la maison pour de surprenantes destinations pas Bali, plutôt une cabane perchée le long d'une rivière avec des croissants le matin un café chaud la perspective d'un bon dîner,

Dionysos contre ma lassitude d'assister au désenchantement de Flavien,

contre son engouement pour le golf qu'il ne suggérerait pas que nous puissions partager,

contre la culpabilité d'imaginer Flavien emporté par le vent,

et le vent fut Paris, de nouveaux collègues, une fille nommée Charlize.

Du jour où je décidai de me prostituer au dieu des vendanges, avalant gueule ouverte le sperme qu'il me pissait dans la gorge, je perdis le fil de l'énergie de vie oh la désespérance était en moi dans l'enfance déjà, dans l'adolescence, mais l'amitié du quatuor et l'amour de Flavien puis des enfants m'en avaient affranchie.

Tu sais quoi ? Je me croyais libérée de la désespérance.

Je ne la sentais plus.

Désespérée à nouveau, confortablement désespérée, du temps où Flavien golfait, je recommençai la drague. Il y avait en mon creux une sensualité qui remontait, étourdie d'avoir séjourné dans une cave toutes ces années. Je draguais, je couchais, emballée par la force des attirances.

La ménopause se pointa. Dionysos consentait à la vieille pute que j'étais. Je régissais la maison aux mélèzes, au poêle de faïence, au grand hall Sixtine, je travaillais pour le journal, je baisais moins, pour tout dire j'arrêtais la baise, je portais des robes courtes, plus courtes que du temps de Flavien, des talons hauts, plus hauts que du temps de Flavien, me maquillais, buvais, voyais mes amis,

sauf que, hein,

mes enfants me gavent. Être mère me gave.

Je suis la canarde au foie dénaturé. Ne hausse pas les épaules. Il n'est pas dans ma nature d'être une mère avec ce que ça implique de responsabilité. Une mère aime. L'éducation, elle est à hauteur. Certes. Mais elle a besoin d'appui. Enfin, la plupart d'entre nous. S'épanouir au travail, veiller à sa propre dentition (le parodontologue coûte une fortune, ça fait six ans que je m'esquive), prendre soin de ses cheveux, de sa peau, de ses yeux, s'occuper de vider le tiroir de la paperasserie s'y accumulant, prendre rendez-vous chez le réparateur de pneu l'avant droit se dégonfle, décider de faire le tri dans l'armoire à pharmacie pleine de compléments alimentaires périmés, arracher les mauvaises herbes dans l'allée, écrire à la belle-mère pour son anniversaire, commander un sac à dos celui d'Hector est troué, teindre les rideaux de la chambre d'Isadora la couleur mon dieu elle ne la supporte pas, régler l'abonnement de tennis, apprendre la confection des sushis j'ai promis, passer au guichet des bus sa carte iGladys l'a perdue.

Plaisir d'écrire.

Pas toujours majestueux parfois minimal plaisir néanmoins.

Sauf qu'il me faut piloter l'avion.

Suis submergée.

Si seulement je pouvais me noyer. Je finis toujours par remonter.

– J'ai des cadeaux pour vous,

dit Flavien, ravi d'être là. On dirait, en tout cas.

100.

La main d'Anna est sèche mais douce. Son mari et Flavien, ils sont frères, se marrent en désignant du doigt un truc, Anna et moi regardons.

– Héron,

je dis, morne.

– A cause d'un héron ils s'esclaffent,

dit Anna, morne pire que moi.

Nous marchons le long de l'Ourthe dans une prairie vaste que borde sur la droite une colline vert été. Il fait outrageusement chaud pour la saison, le vert des feuillages tire la langue, sois légère Mève. Compliqué, avec Anna. Amène épouse, dévote mère. Le contraire de moi.

Je suis contente que Flavien soit là. Même si son passage coïncide avec le passage de son frère, qui réside en Afrique du Sud. Flavien n'est pas revenu *que* pour moi.

– Comment va la vie, Mève ?

Quand Anna me pose la question je me tourne sur le reste de la troupe, œil épinglé sur mon fils Balthazar beau comme tout, visage triste à bouffer des pierres, heureusement sa cousine Nelly, qu'il aime, ultra labile, marche à ses

côtés.

– Edgar me manque,
je lâche.

– Tu as vu j'imagine le port-folio dont il agrmente son expo.

– Tu imagines à côté de la plaque.

– Oh.

Edgar méprise Anna.

– Ton fils écrit rudement bien, dit ma belle-sœur. Ça m'a étonné. Parce qu'il est peintre, n'est-ce pas.

– Tu veux dire qu'écrire est à la portée de tout le monde ?

– Bien sûr.

Anna est tout en blanc, pantalon de lin, débardeur sans manches le muscle fin, salle de sport Pretoria pendant que Dana cuisine, que Nelson véhicule les deux enfants inscrits dans la meilleure unif qui soit.

– Je suis d'accord,

je dis dans ma robe longue fendue sur le côté. J'hésitai à porter un soutif, pas osé, les enfants auraient soupçonné que j'aguiche leur père mais non, je reprends souffle,

penser me grille l'alvéole, ici l'air est pur respire Mève,

je suis d'accord, je dis à Anna, que la plupart de nous soyons outillés pour l'écriture sauf les dix pour cent démissionnaires en matière d'alphabet, ne pas les oublier, ne pas les oublier,

(Anna gratte le tissu, sur le ventre qu'elle a plat, une tâche que ses ongles redoutables font disparaître en une micro seconde),

je suis d'accord, Anna, qu'un artiste ait intérêt en sus de l'écriture à manier le pinceau ou à jouer la comédie ou à être musicien, l'écriture n'est pas un art elle est une habitude, l'art soit une question de démons, pendant des siècles et des siècles les gens se passèrent de Malher de Billie Elish de Niemeyer, l'artiste produit de l'art pour se faire du bien.

– Edgar, avec les démons ?

dit ma belle-sœur.

Merde, je débutais la congruence d'une hypothèse.

– Chérie, dit Flavien il a enfilé une chemise bleu ciel je préférais son tee-shirt noir mais bon les manches sont retroussées le jeans n'est pas mal, on pique-nique là tu es d'accord ?

Isadora et Gladys portent le brasero, Flavien lancera la chasse au bois mort, nous mangerons des saucisses grillées, les baffles ont la batterie pleine à diffuser, nos âmes sont en passe de sombrer dans un ennui sec comme la main d'Anna tiens, elle l'ôte de la mienne, que je plonge dans mes cheveux, je me sens belle nom de dieu.

101.

Cette nuit je pensais à Edgar. Notre connivence me manque. Son rire, ses questions, sa manière singulière de recourir à la tendresse.

Edgar me hait.

Dans la prairie aux boutons d'or au bord de l'eau, Chet Baker chante *My ideal* c'est délicat.

Je voudrais un coup de fil d'Edgar Maman tu me manques. Mais las. Edgar n'appellera pas.

Il *doit* me rejeter. Colère en lui. Comme en moi.

Je ne hais pas ma mère. Je ne hais pas mon père.

Ils ne m'étaient pas nécessaires.

Avec Edgar je suis prête à fermer ma gueule jusqu'à ce qu'il me dise un jour

Bien sûr que tu es importante pour moi.

102.

Hier soir Flavien poussait la porte de ma chambre il tenait la main d'Isadora, ce qui me rassurait il ne dégainerait pas, ne refermerait pas la porte, ne ramperait pas sur le matelas,

j'aurais pas pu,

j'avais l'Internationale dans les oreilles, écouteurs à trois balles dont Hector ne voulait plus, un envoi effectué à mon attention par Dorothée morte bourrée, version ouvrière avec des Grrr sur le vinyle,

Flavien dans son tee-shirt noir faisait son apparition, dans notre ex-chambre commune, lieu qu'après son départ je ne maquillai d'aucune façon, pas une guirlande, par un miroir, pas un livre.

– Nous sommes passés te souhaiter bonne nuit,

Flavien avait dit, rampant sur le lit.

Isadora avait refermé la porte nous laissant seuls lui et moi. Je lui avais dit Pas ce soir peut-être plus jamais. Il m'avait demandé la joie de s'endormir contre moi.

Les enfants penseront que nous sommes réparés, j'avais dit. Barre-toi.

Flavien m'avait embrassé les lèvres, le meilleur baiser depuis des années. Il m'avait caressé le visage, œil glauque d'adoration, bordel.

J'avais roupillé comme un bébé sevré de vie.

103.

Le long de l'Ourthe tandis que le brasero prend flamme Gladys dans une robe courte moulante mouline des bras, Ouh Ouh elle crie. Elle est belle. Zita est en mini short, body, soutif à dentelle, le tout blanc, comme Anna. Je suis en noir, ventre bedonnant, que je rentre il se pourrait que Gladys soit en train de saluer Paul ils l'auraient invité ? mais, ce sont les voix de Dorothée, d'Irène et de Jeanne que j'entends, Jeanne qui elle aussi rentre de l'étranger, j'ai fait journalisme sur le même banc qu'elle, Dorothée s'entend bien avec Jeanne c'est elle qui a du la convier,

je soupire une jalousie.

Tout va bien, Mève. Prends une bière.

Je me tourne sur le groupe, le soleil berne mes paupières. Un parfum de je ne quelle botanique substance tourne autour de moi. La fragrance veut jouer, Mève, laisse-toi attraper. Je respire profond. Ça ne me fait rien.

Putain c'en est risible, ton désespoir.

Je fais quoi pour l'enterrement ?

De quoi tu causes ?

L'homme dont on dit qu'il est mon père, j'en fais quoi ?

– J'avais envie de toi, dit Dorothée me serrant dans les bras. Ajoutant : Jeanne est ennuyeuse faisons-la picoler.

Jusqu'à présent je fis montre de tolérance à mon égard. A l'égard de la femme que j'étais, je veux dire. Désirable avant Flavien, pendant Flavien, après Flavien.

Je réussissais ma vie de femme.

Mais là. Le ventre à bourrelets. Les gosses qui ne se trouvent pas. Moi qui ne me trouve pas. Mon père à foutre en terre.

Buvons.

– Paul ne viendra pas, dit Hector. Dommage.

Regard de Léo croisant le mien. Il sait. Je lui envoie un baiser. Léo sourit. Il va bien, lui. Repaissons-nous de cela.

Léo va bien.

Il ne quitte pas Zita. Ou est-ce Zita qui ne quitte Léo. Je suis un peu envieuse. Et de la femme d'Émile, le meilleur pote de Flavien, Lætitia, vingt kilos de moins, bouche magnifique, Flavien avec elle extrêmement aimable.

Plus loin, une horde d'enfants enjambe les herbes hautes, rejoint les ados qui se baignent. Zita se lève, main dans celle de Léo, déserte le clan des vieux.

Je me sens *dépareillée*.

– Les filles, dit Irène à Dorothée et moi, Yvan m'emmerde. La nuit j'insomnie, j'ouvre la lumière pour bouquiner, Yvan se fâche, pas le courage d'un lit à part qu'en penseraient les enfants.

– C'est toi qui dit ça ?

fait Dorothée, cannette de thé en main.

– Nous préservons les mômes de ce qu'ils pourraient s'imaginer, je dit, pleutre.

– Je ne rebondis pas,

fait Dorothée.

Redoutant qu'elle enchaîne sur un Après tout j'en n'ai pas, de mômes, je demande à Irène si elle nous accompagne à Berlin.

– Cela va de soi.

Irène porte un orange supportable, robe sac d'où émerge le cou et sur le cou le resplendissant visage. Dorothée, elle, est en jeans avec top à bretelles ligné blanc et bleu, elle est classe comme Janice sa mère l'était.

– J'ai appelé Lydia,
dit Irène.

– Qu'elle aille au diable,
dit Dorothée.

– Tu aimes Lydia,
dit Irène, lui soulevant avec douceur les cheveux.

Sur notre droite à dix mètres, à l'opposé du soleil sombrant vers l'apéro et après il ira se coucher, les hommes ne débouchent pas encore les boissons alcoolisées. Quand Dionysos se déletera dans mon cerveau, il y aura du flux. De l'élan vital, comme écrit Bergson.

Tout en moi se tasse. Non point que l'immobilisme me terrorise ce n'est pas ça. Il s'agit d'une tristesse. Voilà. Tu sais tout, ne sachant rien, si ce n'est ta propre tristesse qui tient lieu, à toi et moi, de point commun.

Lætitia se laisse tomber parmi nous sur l'herbe affolante de verdure. Irène n'y prête pas attention, elle caresse les cheveux de Dorothée. Dorothée se laisse faire. Lætitia bazarde l'équilibre. Je vaguelette.

– Comment va la vie ?

je dis, dans un sourire poussif.

– Nous venons d'acheter la ferme dans les Cévennes,
dit Lætitia.

– Il y avait une ferme ?

dit Dorothée, qui n'aime guère Lætitia faut dire que Dorothée n'est pas une enthousiaste du genre humain.

Plus loin les ados se marrent crient sautent à l'eau. J'irais bien me noyer sous la surface. Quelques minutes. Je ne veux pas mourir scandaleusement. Je veux mourir sans y penser. Dans mon sommeil serait idéal. Un lendemain de fête où j'aurais dansé, entourée de ceux que j'aime. Par exemple.

– Toi, Mève, tu vas comment ?

dit la double propriétaire terrienne.

– Mève, dit Dorothée, doit rendre visite à son père mourant ce qui lui destop le cul.

M'arrache un sourire, comme serait désherbée l'ortie. Mon sourire colporte le maussade pour le jeter aux boutons d'or. Je me sens mieux. D'autant que Flavien, que je fixe, opère en ma faveur le V de la victoire.

– Flavien, dit Lætitia, a l'air amoureux.

– L'a toujours été,
dit Dorothée.

– Pour mon père, je dis à Dorothée, je pensais te demander de m'accompagner.

– Requête octroyée.

– Auprès de ce type ?

je dis.

– Qui mieux que moi comprendrais ?

dit Dorothée, cul à terre, nous aussi. Elle enserre Irène et moi de ses bras, deux au total, pas un pour Lætitia.

Un craquement de genoux m'informe d'une présence. Flavien, à genoux, me tend une bière. Me regarde sans emprise. Sans obligation de prendre les bulles en provenance de son coeur, je veux dire. J'incline la tête sur sa cuisse. Il place une main sur mon épaule tout en conversant avec le trio qui n'en pense pas moins. Je pousse Flavien il tombe sur le côté m'entraînant avec lui il rit ce rire me manquait.

Je voudrais ce rire, quand j'aurai quitté mon père mourant.

104.

Le reste de la soirée est tranquille je ne peux le formuler autrement, douceur du drap sur le jeune enfant.

Les ados se joignent à nous pour le repas, Zita me colle, Balthazar consulte régulièrement son téléphone son histoire d'amour n'est pas clôturée, Gladys s'entend bien avec Nelly plus âgée qu'elle de quatre ans, Hector joue au foot avec les autres gars ça me plaît de le voir réfléchir au ballon et le faire bien (il

marque deux goals), Isadora joue avec le chien d'Irène, Flavien ne parle pas boulot de dont je lui sais gré.

Le ciel s'emplit d'encre noire à écrire l'envers de nos destinées. Quelqu'un fout la musique à fond, nous dansons, bourgeois que nous sommes, humains en bord de rivière, ivres d'amitié.

C'est ce que nous voulons croire.

105.

Je passe la nuit avec Flavien. Il titille mon clitoris. Ça me charge électriquement. J'ai trop bu je ne baiserais pas. Je fais semblant de roupiller.

106.

Ce matin au lit Flavien me prend dans les bras j'étouffe. La queue aux abois j'en jurerais. Pense au café, Mève. Aux rires dominicaux. Au soleil qui te fait l'hommage de paraître. Cette flaque au pied du bureau. C'est le soleil. Ouvre les jambes. Fous-toi les doigts en bouche, Flavien a l'impression que tu sucés quelqu'un tandis qu'il te pénètre, ça l'excite, ça le fait venir.

Flavien vient.

107.

– Tu peux comprendre, dit Hector dans son peignoir marine, qu'on soit participatif même si on est pas citoyen à part entière.

La pâte choco occasionne à mon bout d'homme une moustache. Flavien ne me quitte pas des yeux. A repêché le peignoir d'antan. Satiné. Ne porte pas de lunettes, ce qui lui fiche une jouvence. Je me laisse envahir. D'ordinaire je suis tellement bétonnée de vide qu'une aile d'abeille ne pourrait le traverser.

– A quel titre serais-tu citoyen ?

dit Flavien, peignoir entrouvert sur un torse gazon. A noter que son bras repose sur le dossier de ma chaise sans me toucher ce dont, à nouveau, je me sens redevable.

– Nous ne sommes pas, dit Hector, des vaches à brouter de l'herbe, à faire caca et encore, les vaches donnent du lait.

– Et ?

je risque, affolée que Flavien ne se mette à pérorer.

– Nous nous donnons du mal pour devenir des adultes, dit Hector. Ce qui ne nous est pas naturel.

– Nous broutons,

dit Isadora, concentrée sur le croissant acheté par Flavien après le coït qui d'ordinaire le fout à plat.

Hector sur la chaise se redresse.

– Et nous ne donnons pas de lait, dit mon jeune fils. Nous les enfants sommes inutiles. Nous faisons du bruit, nous n'obéissons pas, nous réclamons sans cesse tout et n'importe quoi.

Je soupçonne Hector d'avoir un faible pour la rime.

– Il faudrait, il dit, nous donner un encouragement.

Flavien décroche, je le vois bien. Je me lance.

– Tu réclamerais pour ton âge le statut de citoyen ?

Léo sans bruit prend place à table. Flavien pousse vers lui le monticule de viennoiseries.

– Au titre que nous ne sommes pas des vaches,
dit Hector.

– Les vaches sont des citoyennes, dit Isadora. Elles participent à l'effort alimentaire.

– T'as quel âge, toi ?

dit en chatouillant Flavien à sa petite chérie (qui est aussi la mienne sauf que je ressens l'abandon d'Hector par son père comme un crissement de freins défonçant l'ouïe).

– Raconte à papa combien l'école te soûle,
je dis à mon petit chéri.

Flavien chatouille, Isadora rit.

– Je vais m'en sortir,
dit Hector. Il quitte la table son père l'alpague.

– Allons faire un tour toi et moi.

Flavien me couve du regard. Il prolongerait volontiers l'idyllique petit-déjeuner.

– Maintenant,
dit le père.

Alors je jure, en mon fors de lagune, que nulle tempête aujourd'hui ne n'éventera.

– Zita a choisi Gladys pour marraine pourquoi pas moi ?

dit Isadora se tournicotant le cheveux.

– Tu seras choisie pour le deuxième,
je dis.

– Avec quel père je me demande,
dit ma lumineuse gamine.

Une poignée de secondes et Zita apparaît. Avec Léo. Elle s'active dans la cuisine blanche. Le poêle, allumé par Flavien ce matin malgré le soleil, apaise mon corps. Balthazar débarque, détendu, avec dans le sillage une jeune fille rousse aux épaules robustes.

– Valentine,
il dit.

– Salut Valentine, jus d'orange ?
fait Zita.

Je pense, en mon fors de lagune qu'assaille une pré-tempête, que ces oranges je les ai achetées avec *mon* fric. Pas pour cette Valentine. Le regard de Balthazar m'implore de ne pas m'ouvrir à la bourrasque.

C'est qu'un coup de vent, mon fils.

Je suis un ventre amniotique. Un rempart contre l'effroi.

Ainsi soit-il.

108.

Je me sens cruche dans le peignoir à dentelle noire qu'a ramené Flavien de

Paris, qu'il a dégoté dans une boutique vintage, Charlize était-elle addict au vintage ?

Je l'endossai de bonne grâce, il me va à merveille par-dessus la combinaison noire à bretelles que je garde dans un bac sous la penderie depuis des années au cas où.

– Ne fais pas la vaisselle, maman,
dit Balthazar il a les yeux rouges, Gladys aussi, ils fument des joints. Je suis cette mère-là. Les vôtres font du vélo, du scrabble, étudient le chinois. Heureuses que vous êtes. Vos enfants vont bien.

Les miens aussi.

Je verse un café bouillant, quitte la cuisine blanche dans mes habits noirs, ferme derrière moi, à clé, la porte du bureau au sol de larges planches, ouvre la fenêtre, pose la tasse, allume un cigare, m'assieds, reprends le cigare, avale le café presque tiède je suis emmerdante eu égard à la chaleur du café Flavien le sait, toujours il se levait, vidait ma tasse dans l'évier, me resservait, oui, Flavien. Tu feras quoi de lui, Mève ?

Fumer le matin je fais ça que le dimanche.

On frappe à ma porte. Besoin d'une douche brûlante, brûler, m'entourer de torride, regards, café, douche d'eau sur ma peau de femme jeune.

– Je fume,
je crie, plutôt que *J'ai besoin d'être seule !* Cela paraîtrait suspect. J'ai dit qu'il n'y aurait pas de tempête, il n'y en aura pas. Alizée, sable blanc, bleu léger.

Alléluia.

– Mève, c'est moi.

Flavien.

T'en as déjà fini avec Hector qui a besoin de toi, j'ai envie de répondre. Je suis une garce brutale, pas du genre ô pas du tout à tourner la langue avant de parler. J'ouvre la porte, sourire aux dents.

– Il fait irrespirable,
je dis agitant la main.

– Ok je te laisse. Après quoi, nous parlerons. Tu veux bien ?

– Je veux bien.

On se croirait dans un film tourné par Netflix pour des quadra usés. Je ferme avec miellerie la porte, Flavien y met un pied.

– Donne-moi ta tasse,
il dit.

– Voilà,
je dis.

– Voilà,
il dit me tendant une tasse de café brûlant. Et pouffe. Comme quand nous sautions dans les bassines placées sous les trous dans la toiture et après crêpes au Grand-Marnier pour tout le monde même pour les enfants.

J'attrape mon mari par le col, comme dans un film, l'attire à moi, l'embrasse.

– Ce que je vais te dire ne va pas te plaire,
il dit.

– Quoi ?

– Bois ton café.

– Entre.

109.

Dix-huit heures trente. Bureau, cigare, bière à même la bouteille 33 cl. Le reste du troupeau s'active aux fourneaux. Flavien compris.

Je pense aux femmes et hommes debout mains le long du corps devant le mur qu'est leur existence. Ils voudraient une porte. Un horizon derrière cette porte. Ils voudraient une cheville légère entraînant le corps sur un chemin bordé de mimosas. Une envie folle tournoyant autour d'une envie plus grande, comme la terre sur elle-même autour du soleil.

Il n'y a pas de porte. Mais un mur à longer.

Je pense aux femmes et hommes qui à un moment de la vie comprennent, sans se voiler la face, que c'est l'espoir d'une autre vie qui, jusqu'ici, les tira du désespoir. Ils savent que demain et le jour d'après ils auront une petite vie, une vie qui leur ressemble finalement, une vie de boulot, de satisfactions minuscules, de répétition,

ils savent qu'il s'agit de ne pas perdre le fil de la joie au risque de la reddition.

Je pense aux femmes et aux hommes qui rêveraient de murs dotés de portes et d'horizons si beaux que leurs chevilles entraînerait le corps, cela plairait au corps nom de dieu.

Si le sort a voulu vous faire naître le cul dans le beurre vous bougeriez, il faut bouger pour ne pas crever. Vous ferez de la voile, du trek, du golf, vous mangerez du bout des dents de subtils mets, vous dormirez davantage que les pauvres, dans de meilleurs draps, dans des chambres plus silencieuses. Vous rendrez grâce de cela.

L'absurde, l'absence de désir, la douleur ne vous seront pas épargnés.

Vous bougeriez, enfants gâtés. Vous ferez du vélo en Écosse. Vous passerez la nuit dans des auberges catalanes. Vous assisterez à Carmina Burana à vous rendre dingue les globules. Le soir vous vous bourrez la gueule dans les limites d'une borgeoise visibilité dans un resto moelleux entouré de gens qui comme vous font semblants que la vie leur réussit, vous vous réveillerez dans des chambres calmes, et parce que vous serez nés dans un milieu qui chérit la loyauté, qu'elle soit familiale, sociale, professionnelle, vous ne serez jamais seuls.

Vous rendrez grâce.

Si le sort a voulu vous faire naître dans la bourgeoisie dite moyenne vous bosserez dur, vous vous adonnerez à vos petits sports, vos petits voyages, vos petites camaraderies (vous ne vivrez que peu de choses avec vos amis si ce n'est autour d'une table).

Vous rendrez grâce du toit au-dessus de vos têtes, du saumon haricots verts, du Bourgogne à huit euros. Si vous êtes quelqu'un de têtue dans la gaieté, il vous arrivera, de temps à autre, des choses extravagantes. Vous serez créatifs. Certains parmi vous déclareront se contenter de peu vraiment peu pour être heureux. Avec quatre mille euros sur le compte courant.

Si le sort a voulu vous faire naître au bas de l'échelle entouré de gens aux chevilles de plomb, vous n'aurez pas envie de plus de ciel ni d'horizon. Vous aurez besoin d'air. Vous aurez besoin d'attention. Vous aurez besoin de respect. Je pense aux femmes et aux hommes qui, en ce moment, désespèrent de la vie.

- Cancer au premier, second, total degré ?
- ai-je dit à Flavien, écrasant le bout du cigare. Flavien qui voulait me parler.
- Je perds mon job.
 - Tu seras indemnisé.
 - Je ne travaille pas dans une banque, Mève.
 - Je n'étais pas sûre pour la Suède, je dis. Irma ne me veut plus au journal.
- Je pensais pouvoir m'appuyer sur toi.
- Laisse-moi l'été.
 - Où vivras-tu ?
 - Avec Baltha dans sa cabane.
 - D'accord.
 - Quand Baltha sera absent, je t'inviterai à dîner.
 - Avec quels sous ?
 - J'en ai de côté.
 - Pas beaucoup.
 - Je cultiverai du basilique, je fabriquerai mon pesto, j'irai chez ce viticulteur alsacien je ramènerai des tonneaux.
 - Et nous deux ?
 - Prenons le temps.
 - Tu ne m'en veux pas ?
 - Christa consent à me vendre la parcelle contre les mélèzes. Baltha accepte d'y fabriquer un chalet. Ça le distraira du chagrin.
 - Tu en as, toi ?
 - Je vais bien. Toi ?
 - Pas trop.
 - Donne-moi ton verre. Viens. Je peux te serrer ?
- Je pense aux femmes dont les compagnons sont absents, inopérants, chiants.
Je pense aux femmes qui voudraient que leurs gosses soient autonomes joliment.
Je pense aux femmes qui voudraient pour leur vie l'émerveillement.

110.

Trois poulets, des frites, pommes en carré cuites à point. Flavien déclare que je suis belle. De notre temps, ne le faisait pas.

A table Flavien est face à moi. Voulut Léo à ses côtés. Léo qui évita de justesse qu'Hector, par inadvertance, ne prenne place à sa gauche. Isadora se glissa sur la chaise comme de si rien n'était.

Il arrive que j'éprouve à l'endroit de mes gosses une tendresse poignante. Le poignard, aiguisé, fend. Se retire. Avec vélocité.

Flavien verse du vin aux grands, un fond aux plus jeunes, veille à ce que mon verre soit plein. Je lui suis reconnaissante de ne pas orchestrer, ce soir, l'ardeur d'une mascarade. Il fait calme, nous plaisantons, les enfants ont le bon goût de rire. Le dîner prend fin plus tôt que je ne le souhaiterais. Flavien se met devant un match de foot avec ses fils, Léo lit un manga, je prends une tisane avec Zita.

- Harold m'a appelée,
elle dit.

Je crois que je soupire.

- Je ne lui ai pas dit, pour le bébé.
- Non plus au médecin ?
- Pardon, maman, de n'en parler avec toi que maintenant.
- Ça fait drôle que tu m'appelles maman. T'apprêtes à l'être.
- Je le suis.
- Hydra te manque ?
- Harold peste contre Hydra. Moi j'adore.
- Tu y retourneras ?
- Ça te contrarie ?
- Si une passion passe à hauteur, suis-la. C'est de qui, déjà ?
- De toi, maman.

Impression de n'avoir jamais eu de rêves.

- Je ne suis plus folle d'Harold.
- Le médecin ?
- Bof.
- C'est à dire ?
- Entre le peu et le beaucoup.
- Il a de jeunes enfants ?
- C'est pas ça.
- Quoi ?
- Fils handicapé. Onze ans. Mère fragile. Tous deux inabandonnables. La culture, le patriarcat, les religions jettent le désir du côté de l'opprobre. J'ai beau me figurer le visage angélique de mon enfant, je me sens salie par ce que je n'aurais pas du faire. Suivre l'appétit de ma chatte.

Zita éclate de rire, par réflexe je me tourne sur Léo. Léo ne tressaille pas. Il avait sous les pieds trois mille mètres d'eau vous comprenez.

- J'ai lu ton enquête, dit Zita elle amène les genoux contre elle, ton enquête sur les jouets du désir féminin, c'est comme ça que tu intitulais.
- Comment tu t'es procuré ?
- Le journal met en ligne tes articles deux mois après leur parution. Tu l'ignorais ?

J'ignorais.

- Georgette et Rosa, j'adore.

Divagations d'ordre littéraire. Rubrique dans laquelle je décline la thématique de l'utopie. Le monde de demain. Je me fais futurologue j'aime ça. Ça vire, le plus souvent, en dystopie.

J'ignorais que Zita me lisait. Elle aurait pu me l'écrire. Un commentaire. Un smiley. Un Je t'ai lu, j'aime. N'est-on pas en droit d'attendre que nos gosses, devenus adultes, s'intéressent à ce que nous avons dans la tête ? Nous pourrions échanger. Non ?

Une mère doit rester une mère, vous dites ? Être dispo pour cajoler, remonter le morale, filer des sous ?

Edgar s'est mis en tête que mes mots étaient des obus, il se bouche les oreilles, peut-être suis-je vipérine, de temps à autre, par agacement, colère, déception, mais je ne suis pas *que ça*, peut-être suis-je trop franche, directe, désinhibée,

non mais, t'imagines que chaque mère procéderait à son propre procès, à longueur de temps, parce qu'un de ses mômes aurait décrété qu'il n'a plus rien à faire avec elle au revoir merci ?

Pour Edgar tu n'es pas *l'unique* cause de ce qui arrive, Mève. Fiche-toi ça dans le crâne.

– J'ignore si, dit Zita, je pourrais reproduire le schéma marital de papa et toi. Je me sentirais prisonnière. Je veux pouvoir baiser quand ça me semble bon je te choque ?

Je me tourne sur Léo. Il me regarde non sans gravité. Je hoche la tête, le tenant par les yeux. Il se lève et part.

– Pardon, je dis à ma fille, de te paraître pragmatique, dans un premier temps tu élèveras où l'enfant ?

– Sur Hydra.

– Explique.

– Le médecin me prend comme sage-femme.

– Avoue l'ironie de la formule.

– Maman.

– Je t'écoute.

– Tu souris.

– Je t'écoute.

– Il me paie à l'accouchement, y compris quand ils auront lieu sur le continent. Je loue la partie Est de la villa d'Harold, j'y élève mon enfant. Dispo pour qui a l'envie avec moi de forniquer.

Je camoufle le rire derrière une main, ma main est trop petite, elle sert à écrire, à cuisiner, à conduire, pas à exterminer l'apparence d'un rire orgiaque nom de merde ça fait du bien.

– Sers-moi un fond de rouge,

dit Zita faisant glisser le verre.

Mais je ris. Je pleure de rire.

– Maman !

Je m'empare du verre de ma fille. Le bois cul sec.

C'est un bon départ, je m'apprête à dire, d'envisager ton autonomie financière.

Mais las. Zita est en harmonie avec sa chatte.

Une chatte se fout du fric.

– Toi, avec papa ?

– Positions classiques.

– Pas de gode ?

– Tout de même il en est sorti six enfants.

– Tu as du plaisir ?

– Mon corps jouit, merci de demander.

Comment dire à ma fille que parfois je prononce, en ma lagune intérieure, *Baise-moi*. Qu'il n'y a pas de physiologie particulière en bout de flèche. Comment lui dire que j'étais dans l'érotisme, toutes ces années, pas dans la chaudasserie. Que j'aurais aimé être chaudasse, baiser à quatre, me faire battre, être affamée de cul, mais non,

lui dire que l'érotisme de Flavien m'était à portée de vagin, jusqu'à ce qu'Isadora entre en classe maternelle, qu'il s'inscrive au golf, que Paul m'agite

la tête.

Je ne peux dire cela à ma fille. Tu as raison, Mève. Pas d'échange possible. Ta fille n'est pas ton amie.

Ton éducation judéo-crispée te file des scrupules selon quelle loi, Mève ?
Selon la loi d'un Dieu propriétaire de ton corps.

111.

Comment dire à Zita l'offense procurée par la lettre de Paul,
mots que Zita ou vous-même auriez sans doute trouvés jouissifs,
Zita aurait tiré sur le fil, envoyant une photo de ses seins qui sait, écrivant des
grivoiseries gorgées d'un rire moins cristallin que le mien,
la vie pure se fiche du mal et du bien,
l'interdit fait se fâcher la vie disciplinée.

En matière de cul la pédophilie est sur quoi les esprits cultivés s'accordent
comme un pont à ne pas franchir,
ceux qui foulent le pont dénigrent l'avoir fait ou en ont honte ou prétendent
aimer d'amour.

Chez ceux qui baisent *entre adultes consentants* il y a comme une souplesse,
une hilarité, une liberté, je crois,

je regarde ça de loin, mon corps chasse le scabreux, je m'y sens mal à l'aise,
longtemps j'ai pensé que c'était du à ma mère, à ses secrets, à sa pendaïson,
à la religion,

je suis cette femme-là,

bouche-toi les yeux,

une femme pure,

aimant aguicher, qu'on la désire, désirant troubler,

folle d'amour, de peaux à peaux, de baisers,

de caresses, de cavalcades verbales, de regards parfumés,

je n'ose pas dire cela à Zita.

Je ne lui dirai pas que le lendemain de la lettre de Paul, je rédigeai une réponse
tranchante d'amertume, violente de dégoût, rédhibitoire.

Depuis, pas de réponse.

Si j'aimerais qu'il s'amende ?

Paul fourrerait un doigt dans ma chatte par un soir de ciel doré. Dans un verre
de raisin blanc des bulles joueraient à Attrappe-moi. Il y aurait un regard, un
son de voix, l'inexorable désir.

Il y aurait Flavien vivant à Paris.

Il y aurait le début d'une histoire, deux chevilles légères, un chemin bordé de
jasmin. Émerveillement. Palpitations de petite fille riant sous la couette. Faim
viscérale d'un dos étendu, d'une glorieuse queue, sauvagerie qui me prendrait
de cours.

Elle me surprendrait, la sauvagerie de mon corps. Quelque chose serait *libéré*.

Serait-ce cela, Zita, qu'un jour toi aussi tu demanderas à la vie ? Que quelque
chose en toi, qui attendrait derrière la porte, éprouve les bouffées d'air frais
d'un chemin que le corps prendrait sans la boussole imposée par la tête ?

Mais non. Tu cherches *déjà* à défoncer en toi les portes verrouillées.

Je t'envie.

Je ne me suis pas accordée, à ton âge, cette liberté. Au contraire, l'ai-je maltraitée. J'étais assaillie par le fantasme. Même du temps de Flavien. Sauf que j'allais bien. Je ne vivais pas le contrôle de soi comme une contrainte.

La vieillese me laisse pantoise. Flétrie. Calme.

Il y a toujours en moi une fille aux cheveux de corde qui passe d'un homme à l'autre dans le désordre,

attachant, se faisant attacher, libre de ne pas aimer.

Le malheur vient de là.

Que l'amour soit la grande affaire de l'homme.

L'amour est une arme capable de ne pas faire couler le sang.

112.

– Je tombe de fatigue,

dit Zita.

Une joie me tend la joue j'y accole la mienne.

– Tu crois, dit ma fille se levant, qu'on peut toi et moi se parler *vraiment* ?

J'esquisse un approximatif geste de la main, façon Tu veux répéter ? Zita vient à moi cul sur la chaise, emportée par la bourrasque mauvaise de l'alcool de trop. Je souris qu'elle vienne à moi sans mots à la bouche si ce n'est Bonne nuit ma femelle adorée.

113.

Mardi.

Je marche sur les trottoirs bruxellois haut talonnée, bas noirs, le ciel est gris malgré la date, début juin. Il fait moite, je porte une gabardine noire courte, j'ai frotté de la cire sur les cheveux, qu'ils cessent de gonfler bon dieu. Je marche femelle, comme dit Zita. Ce matin j'ai quitté le mâle alpha, il ronflait, *En attendant que soit fabriqué le chalet*.

Comme Flavien avait joui dans la journée, il n'avait pas envie de remettre le couvert. Je pouvais m'accorder une affection de bout de doigts, aucun bout sur aucun trou, nulle turgescence, un bête câlin, *bête* dis-tu, fantasme créature, égoïste nana, bourgeoise madone. Que ne donneraient des centaines de milliers de filles la nuit pour un bras autour de la taille ?

Je marche, ceinture de gabardine me garrottant le replet, cependant que je m'astreigne au régime dissocié.

– Donc,

dit Lydia au téléphone, une heure plus tôt.

– Toi tu n'as pas besoin de maigrir, je dis.

– L'amour me fait fondre, elle dit. J'apprécierais que tu ne commentes pas. J'ai été conne, pour Berlin. Je viens avec vous. Régime dissocié, dis-tu : je t'écoute.

Un amour ? Autant Irène et Yvan incarnent-ils le couple de la jeunesse, liens qui plient mais ne rompent point, autant Lydia à trente-deux ans rencontra-t-

elle le type pedigree compris, dont l'esprit alerte la rendait cinglée, couple compliqué tenant depuis bientôt vingt ans, deux enfants destinés à l'université, faisant du vélo, du scrabble, étudiant le chinois.

- Mève ?
- Lydia, il s'agit d'une femme ?
- Je t'accorde une seule réponse.
- Une femme ?
- Oui.
- Tu bouffes, je dis, des protéines une fois sur la journée (mon cœur chamade, à cause du *oui* de Lydia concernant une vulve sous ses doigts), lentilles, soja, œufs, poissons (une vulve aux lèvres trempées), viande blanche, viande rouge, volaille.
- Nous sommes, elle et moi, végétariennes.
- Tu quittes Guibert ?
- Protéines une fois sur la journée, dit Lydia. Accompagnées de légumes à volonté. Féculents éventuels, également une seule fois dans la journée, non accommodés de protéines. Repas de fruits vers 11h, vers 17h. Légumineuses à gogo, sans oublier les huiles pressées à froid, les fruits sec, j'oublie quelque chose.
- La tendresse.
- L'abstinence d'alcool.

Sur ma gauche une femme mendie, elle cache derrière un panneau où est écrit qu'elle a faim un smartphone dernier cri. Je médis, me morigène de médire, sourit de morigéner, regarde la femme dans les yeux. Elle porte un ciré jaune de pêcheur. L'iris est d'un vert végétal.

Née dans une famille à l'oseille foisonnant, la femme tournerait la tête aux clients de son père, leur écraserait le cul sur le visage, tapoterait un smartphone dernier cri faisant fi de leur arc tendu, se lèverait, royale, passerait une main sous la robe pour remonter ses bas en dessous desquels pas de culotte, elle ne porterait pas de ciré jaune mais aurait dans le sang, comme l'évidence de la stellaire expansion, la sensation que *jamais* elle n'aurait à mendier quoique ce soit.

Dans le miroir de l'ascenseur je m'ausculte. J'ai perdu du poids. Je ne suis pas mal foutue (le miroir est fumé). Mon téléphone vibre, je pense à Paul, c'est Flavien.

Quand rend-on visite à ton paternel ?

Paul ne répondra pas à mon dégoût. J'ai pris le parti du cynisme. Nous aurions fini pas flirter.

Mève, il voulait tes seins.

Ils sont beaux, mes seins.

Ce mec ne t'aurait aimée *qu'*avec la queue.

Sa lettre me décrivait joliment. Il est fort avec les mots, Paul. Sans l'histoire des seins, j'aurais été séduite. A manqué de tactique.

S'est exprimé avec la queue.

Mercredi, je réponds à Flavien, je compte ne pas travailler c'est bon pour toi ? Avion (neuf euros), location d'une voiture, deux cents kilomètres, une nuit à l'auberge.

Je m'occupe de réserver. Je règle le tout.

Je voudrais une jolie auberge.

C'est dit,

est-il affiché sur l'écran de mon téléphone.

Dans *jolie* il y a *joie*.

A l'étage troisième de l'immeuble bruxellois, mes talons enfoncent l'aiguille dans la moquette aux edelweiss.

Irma se tient, défaite, devant moi. Mains aux hanches, larmes aux joues.

Je referme sur nous la porte de son bureau.

Quand bien même ma future ex-boss voudrait se l'ordonner, aucun son ne lui sortirait du nez.

– Assieds-toi,

je dis.

J'attrape un mouchoir coincé dans une boîte genre fabriqué aux écoles primaires, Irma a un unique fils, Marc-Antoine, qu'elle vénère, photos de lui partout, une grande en noir et blanc le montrant chapeauté à Princeton rouleau à la main c'est un diplôme,

cette meuf a tout pour être heureuse sauf l'âge, jusqu'à présent le botox tient, elle me fout à la porte nom de merde.

Je lui tends le mouchoir comme un reste de sandwich jeté aux pigeons.

– C'est François,

dit Irma, soufflant comme un gosse de huit ans ne faisant pas Princeton.

Elle sied sur le canapé trois places, vert anis.

François est le mari d'Irma depuis cinq ans. Il a trois filles d'une précédente union, dont il se préoccupe davantage que de son épouse. L'épouse étant fille d'un capitaine d'industrie, l'un des plus fortunés du royaume.

Je n'ose défaire ma gabardine. Irma reprendrait le dessus.

– Laisse-toi aller, je dis, profère des monstruosité, je travaille avec toi depuis douze années.

– Mève si je me passe de tes services, c'est par respect.

– Donc, François ?

– Tu tournes en rond, ici. Tu es sous-payée, rapport à ton envergure.

– Mouche-toi.

– Il est plein,

elle dit désignant le mouchoir.

Non sans autorité j'en attrape quatre au total, les tends à l'explorée, me débarrasse de la gabardine, la jette sur l'un des fauteuils une place jaune safran, répète François, donc? enclenchant la machine à café dernier cri comme le smartphone de la femme dans la rue j'ai pour ma part un machin chinois à l'écran fêlé.

– Merci pour le café, Mève. Je veux ton bien, tu sais.

J'enclenche la machine pour un second café, Irma se mouche. Le second café, plus chaud, sera pour moi. Je plonge un carré de stévia dans la tasse destinée à Irma, que je lui tends, son index est couvert de morve.

– Essuie-toi,

je dis, présentant la boîte. Irma pioche.

– Prends la boîte, je dis. Pour une fois que tu pleures.

– C'était aux septante ans du baron de Mour.

– Oriental?

Café succulent.

- Dix-neuvième siècle, peu de quartiers de noblesse, banquier suisse.
- Château ?
- Vient de l'acquérir, côté flamand. Le rénove à grand frais.
- Combien d'invités ?
- Deux cents. Peut-être plus.
- Quelle robe ?
- Ni de robe ni d'épée. Moins que rien.
- Quelle robe tu portais, Irma ?
- Une comme il faut sauf qu'à l'apéro. Une cinglée a renversé son vin. Il n'y a qu'ici que je puisse jurer. Là-bas j'ai rien dit.
- Ton aristocrate de mari connaissait la plupart des convives, il t'a snobée, peut-être même s'est-il intéressé à une fille jeune à l'iris d'un vert végétal.
- Comment tu sais ?
- Ton café refroidit.

Irma se penche sur la table basse. Son dos est celui d'une vieille.

- Le pire dans l'histoire, je dis, serait que la fille l'ait snobé *lui*.
- Tu devrais écrire un roman.
- Le réel est plus fort que la fiction.
- Il la dévorait des yeux, dit Irma. Elle portait un bustier orange. Personne ne sait porter le orange. Elle oui. Pas de flasque au gras, comme moi. Placée en face de François, amie de la fille de Mour. Tu allais dire quelque chose.
- Pas du tout.
- Tu te moques.
- Pas du tout.
- Tu te marres.
- François, donc ?
- Il y avait des chanteuses d'opéra. Au cocktail. Après on leur a demandé de servir. Manque de personnel. Je me suis levée pour le dire à François. Elles chantent si bien.
- Tu t'es déplacée en plein dîner ?
- François avait le bras derrière la fille. La tripotait-il, ça me rendait malade j'ai voulu le surprendre.
- Il t'a recalée.

Irma pleure.

- Ce n'est pas, je dis, la première fois qu'il bave devant une nana.
- Oui mais, à une soirée qui coûte un million ?
- Certes.
- J'ai peur, Mère.
- Quitte-le.
- Il me jure qu'il m'aime, que c'est juste, chez lui, un défaut, rien d'autre qu'une gourmandise passagère, que ça ne lui prend pas souvent, rarement même.
- Ça lui prend chaque fois que tu es avec lui. Tu n'es pas avec lui souvent.
- C'est ça.
- Vu que tu me fiches à la porte, je ne vais pas cloîtrer ma langue.

François ton baron de mari est répugnant. Même si je te trouve ingrate, mal dans ta peau, fascinée par le fric, tu es une bonne patronne. Tu as tenu ce journal contre vents et marées, y compris les jours de grande lune. Tu vaux davantage qu'un gars qui a besoin de sentir son slip bouger devant une femme étrangère à la sienne. Ici, nous connaissons ton histoire. Depuis cinq ans tes humeurs despotiques sont liées à celle, érotiques, de François. Tu n'es pas heureuse, Irma. Pour ce qui me concerne, je dis ramassant sa tasse l'empilant sur la mienne, j'ai terminé le dossier sur le destin.

– On m'a ramené ton ordinateur.

– Quoi ?

– La semaine dernière. Jeudi. Ou mercredi. J'ai oublié de te dire.

Marc-Antoine le fils d'Irma depuis son cadre me toise. J'attrape ma gabardine payée quatre euros dans une friperie, quitte Irma qui en a pour trois mille sur la peau, piétine les edelweiss jusqu'au coin cuisine, bon dieu il n'y a personne, presse le bouton de la machine à café elle broie les grains, me poste devant la fenêtre elle donne sur les toits, Palais de justice au loin, rosiers en bas dans le jardin. Immuables, ils ne méprisent pas. Les objets de pierre, d'ardoise, de charpente, de feuillage, de nuage, se foutent des humains.

Soirée à un million d'euros. Ordinateur dont on *oublie* de mentionner qu'il est trouvé. Caste au patrimoine solide comme le Palais de justice plus solide encore. Une caste qui achète nos bois, nos médias, nos lois. Quelqu'un s'y oppose, on le met de côté. Bientôt, on assassinerà.

Tu sais quoi ?

Je me réfugie sous les draps de la jolie auberge que Flavien trouvera.

115.

– Mes mains ne tremblent pas,

fait Dorothée.

Je suggère le geste d'allonger le bras, main à plat. Dorothée consent à l'injonction.

– Elle tremble,

elle dit. Ajoute :

– C'est moche.

La place bruxelloise est ombragée, il coule un vent léger. L'endroit n'est pas olé olé, pas sexy mais statu quo. Les épines y portent des gants de coton.

Je vois bien que cette histoire de père fait que je me sente paumée.

– Je me sens paumée,

je dis à Dorothée. Cette après-midi elle n'a pas son visage d'alcoolique. Veste de cuir brun, jeans denim, chemisier blanc, dents immaculées comme le ventre de la Vierge.

Dorothée s'accroupit, palpe une chinoiserie en porcelaine. Une maison de retraite met la clé sous le paillason, scandales, chute des revenus, on a trouvé dans les caves des monceaux de trucs dont les familles ne veulent pas. Le tout est étalé sous nos yeux dont le fruit de la vente ira aux enfants autistes. Je ne vois pas le lien. Entre un vieux maltraité et un enfant que les parents ont parfois envie de frapper.

– Tu disais quoi ?

fait Dorothée elle montre l'objet à un vieux il fume la pipe elle lève trois doigts, il en lève quatre adjudé.

– Ça vaut pas un clou,
je dis, passant le bras sous le sien.

– Détrompe-toi.

Comment Dorothée peut-elle être assurée en affaire // déconcertée en amour ?

– John m'amène avec lui à un colloque. Sydney.

– Il se saigne dis donc.

– Je paie mon billet.

Dorothée s'exclame Que c'est joli ! se rue sur un tapis au sol, s'abaisse, me tire par le bas de la robe, me répète à voix basse C'est joli, je me relève avec difficulté, une femme jeune me bouscule, se retourne sur moi rit dans un téléphone, me fait savoir gestuellement qu'elle est navrée, je me tiens à Dorothée j'ai mille ans sauf que dans la chanson de Brel elle aime et lui aussi. Flavien aime-t-il ? Est-ce que j'aime Flavien ?

– T'es paumée, Mève, parce que tu donnes place à ta colère.

– Mon père ne m'inspire pas la colère.

– Je faisais allusion à Paul,

dit Dorothée enfournant dans un cabas d'osier une lampe petite au pied d'opaline maintenant nous marchons.

– Tu l'as volée ?

je dis.

– Personne pour me la vendre.

– Je t'aime.

– Je t'offre un café. Pour moi, un kir. Ne te raidis pas.

– Tu me trouves raide ?

– J'ai pris une décision, dit Dorothée. Tu devrais en faire autant.

– Boire me file des idées blanches, je dis, c'est mieux que rien.

– Tu devrais en faire autant je faisais allusion à Flavien.

– Avoue, je dis, que t'as envie d'un truc alcoolisé.

– Toi ?

– J'ai envie de Paul.

– Garçon ! Dorothée dit et ensuite Deux cafés ! et ensuite Pour la première fois John a parlé *divorce*.

– Parce que ça faisait dix jours que tu lui faisais la gueule.

J'ai mille ans, je pèse trois tonnes, j'ai envie de vomir. Dorothée dit :

– Tu fumes une clope avec moi ?

Je fais non de la tête. Dorothée, debout cul en arrière m'embrasse le front, me chuchote On les aura les pieds gelés (cri de ralliement quand l'une de nous est désespérée).

La brasserie n'a aucun charme, standardisée -le taupe du skaï sur les sièges, le carrelage faux parquet, les lampes fabriquées par les chinois par une marque bobo, la teinte de la lumière. Standardisé de *mon point de vue*, je suis journaliste n'est-ce pas, les faits sont à énoncer avec objectivité, je crois que c'est ce qui, en moi, coince : l'objectivité.

Ma subjectivité est comme un verre rempli à raz qui serait bousculé. Qu'est-ce qu'il se passe, Mève, ai-je beau me répéter, nulle réponse ne vient.

Je chasse les origines de ce qu'il se passe par ordre d'importance la première étant l'hypothèse d'une dépression.

La seconde le boulot. Mon boulot j'en avais assez, Irma est balourde question sentimentalité mais fine journaliste elle a détecté *objectivement* que j'ai donné.

La troisième, l'amour amoureux. Paul est tordu, Flavien est revenu.

La quatrième, mon père bientôt mort. Pas envie de lui parler. Ma fuite une nuit de noces pieds nus sur un chemin de campagne à bouffer un croissant chaud sur un banc était une conclusion logique, esthétiquement rigolote, l'humour valant son pesant d'or dans un monde où des imbéciles s'inclinent devant le Christ en croix. Les partis de la droite extrême sont copains avec les curés, popes, pasteurs, même Alleron que, dans la voiture ce matin, j'entendais parler *d'orthodoxie*. J'ai klaxonné. Pour le principe. La route était déserte. Mettons le mal-être qui me zèbre sur le dos d'Alleron. Investiguons. Rencontrons-le.

– On dirait que le café te met d'aplomb,
dit Dorothée revenue.

– Quelle décision dis-tu avoir prise ?
je fais.

– Tu n'as pas deviné ?

– Te faire manucurer ?

– Ma décision est que j'arrête de boire avant huit heures du soir.

– Je tiens jusqu'à sept.

– Regarde la tête que t'as.

– Tu te sentiras mieux.

– D'autant que John a un cancer de la prostate. Sa femme s'entiche de son prof de méditation. John n'en mène pas large. Je l'épaulerai.

Je regarde par la fenêtre afin que mon amie, ma sœur, mon ange gardien ne lise pas, entre les sept orifices de mon visage, la déception mienne de ne pouvoir ironiser salement.

– Pauvre John,
dit Dorothée, déchiquetant un carton à bière.

Je prends la main de mon amie. Vous voudriez-vous que je fasse quoi ?

116.

– Qui est de corvée vaisselle ?

je crie.

– Pas moi,

dit Léo enfoncé dans le siège contre le poêle.

– Je ne t'avais pas vu, Léo.

– Tu vas bien Mève ?

– Ce soir, pizza quatre fromages.

– On regardera toujours des films toi et moi ? en version originale ?
Flavien préfère la version doublée.

J'ai dans la main un saumon sous vide. Je le pose sur un paquet de thé. Il va tomber. Ne tombe pas. Léo a prononcé trois phrases. Sa voix mue. J'ai aussi acheté des poivrons, un max de fruits, des olives pour l'apéro. Ça et le fromage : soixante-sept euros. Et six bières.

– Je crois que ça te fera du bien que Flavien soit là, dit Léo me regardant

avec concentration, mais pour les films non. Faut résister Mève. Je serai là. Léo n'en revient pas de ses propres mots. Il retourne à son manga. Sa nuque ne plonge pas. Je tends l'oreille en vue de capter une décompression pulmonaire, rien.

Je range le saumon au frigo. Deux centimètres d'eau dans le bas. Je ferme la porte.

Et si j'avais de l'amour pour mon père ?

Éponge le frigo.

117.

- Depuis une semaine j'essaie de te joindre,
dit Alec mon frère.

- Ton numéro n'apparaît pas sur mon portable.

- Je n'ai accès qu'à votre téléphone fixe.

- Personne à la maison ne décroche jamais, je dis, à cause de la pub.

- Chez vous tout le monde a son propre téléphone ?

Je crois entendre mon père. Railler. Ma mère n'était pas comme ça. Elle se foutait de tout.

De tout, de nous, pas du mari.

A cause de lui elle est morte. Sans que j'aie le temps de lui dire. Combien son amour me manquait.

- C'est arrivé comme ça, dit Alec. Papa est tombé en pleine eucharistie. Toutes les nuit je mets mon réveil à sonner à trois heures du matin, je récite le rosaire en communion avec nos frères du Vietnam.

- Rien n'y fait.

- La volonté de Dieu.

- J'arrive demain, je dis. Tu es où ?

- Dans mon asile.

- Un monastère.

- Pour les rebuts.

- Tu n'es pas un rebut.

- J'ai péché, Mève. Je suis un rebut.

- Je ne peux pas passer. Tu n'es pas sur mon chemin.

- Je n'ai jamais été sur ton chemin.

Merde j'ai foutu du vernis sur la chair de mon gros doigt de pied. Je pose le téléphone sur le bord de la baignoire vide j'y suis assise le téléphone glisse dedans. Me baissant pour le rattraper, ma chemise de nuit flirte avec la surface du vernis sur mon ongle. Triple merde.

- Passe-moi ton Supérieur, je dis. Je demande qu'on te mette dans un train.

- Je peux le faire moi-même.

- Je prévois une chambre pour toi à l'auberge où j'ai réservé.

- Tu n'es pas logée par Marianne ?

- Elle l'aurait proposé, j'aurais décliné.

- J'aime bien Marianne. Elle a rendu papa heureux, tu sais.

Balthazar entre dans la cuisine suivie de la rousse aux épaules robustes. La fille

chique. Ne me salue pas. Balthazar sort du placard un paquet de biscuits. A 18h30. Soit une heure avant le repas. La fille me regarde. Sourire flou.

Je fais signe à Balthazar qu'il se tire. Je suis assise à table devant une bière dans une robe longue à fleurs colorées (les fleurs ne sont pas noires). Mon ventre est celui d'une meuf enceinte, foie boursouflé je ne vois pas d'autre explication. Pourtant pas de fromages, beurre, sauces, friture, sucre. Si ce n'est la bière.

– Mève ?

dit Alec au téléphone.

Balthazar quitte la pièce direction le salon, hausse les épaules la fille sur les talons, où il y a de la musique, faiblement, Flavien médite, ou il rédige un message à une fille, j'essaie de me passer de bière. Marre, ouais, marre des gosses, marre de me gourmander, impuissance à résister, résistons, Léo, d'accord, contre la tentation de la facilité, un film en japonais c'est plus facile dans la version doublée, mais non, c'est moche le doublage, c'est facile de boire.

Tu vois, Alec, si tu étais resté un frère pour moi, toutes ces années, j'aurais pu te parler de ma souffrance d'alcool. Quatre ans que je bois. J'arrive pas à me dépêtrer. J'ai honte. Je m'imagine une vie autre, sans Dionysos. Plus sereine. Comme quand les enfants étaient petits, que nous regardions Flipper le dauphin. Je me sentais belle, je me sentais femme, Flavien était amoureux de moi.

– Faudra laisser tranquille Marianne, dit Alec. Pour la maison. Si papa meurt. C'est son vœux.

– Elle est sa femme. C'est normal.

– Je croyais que tu chipoterais.

Des rires émergent de mon salon. Je me sens exclue. C'est con.

– On se voit pour le dîner, je dis à Alec. Après-demain ?

– C'est mieux qu'on se donne rendez-vous avant. Pas sûr que Marianne aura la force de préparer pour tout le monde.

Mon frère a quarante-neuf ans. Il y a un gosse dans sa voix.

– Alec ça va mon chéri ?

– ...

– Je tâcherai d'amener des pralines aux noix. Celles que tu aimes.

– ...

– Je serai avec Flavien. Il vit depuis deux ans à Paris. Même les vacances, on ne les passe pas ensemble.

– Devant papa, Flavien sera gentil avec toi ?

– Tu pleures ?

– Tu me manques.

– Tu veux que je vienne sans Flavien ?

– S'il amène sa bière aux cerises, je serai content.

– On soulera Marianne.

– Oh.

– Je sais, elle ne boit pas.

– Maman au début, à la communauté, elle avait arrêté. Je crois que Jésus la Vierge les saints c'était pas son truc, à maman.

Je m'approche du poêle faïence crème, Léo fait signe que je peux prendre sa place, j'accepte, me laisse tomber dans le fauteuil, c'est chaud de l'empreinte vivante de mon fils noir de peau.

– Maman a recommencé à boire, dit Alec. Elle traversait les couloirs, une morte-vivante. Tout le monde chuchotait. Même Marianne. J'avais honte. Pierre priait pour elle. Elle est partie le jour où j'ai pleuré devant elle à cause de lui. Il ne m'aimait plus. Il m'envoie toujours des lettres, tu sais ?

Je me lève comme un jet, attrape la bière, bois, goulue, vais au frigo, je suis la pierre catapultée par Goliath, je frapperai David aux yeux, sa langue sera tranchée, son cerveau liquéfié,

il n'est pas vrai que les faibles supplantent les forts.

Pas vrai.

Je décapsule.

– Papa, poursuit Alec, dit que maman est morte à cause du cœur, elle avait une malformation, elle aurait du mourir depuis longtemps.

Salaud.

– Mais moi, dit Alec, je me suis toujours demandé, je me demande encore, si maman n'est pas morte parce que Pierre ne m'aimait plus.

Le jour où tu lui confessas ton désarroi de ne plus être pénétré, tu avais quinze ans, notre mère prit une chambre d'hôtel. S'y pendit. Le soir-même.

– Toi, tu le sais, Mève, ce qui est arrivé à maman ?

– Le cœur.

– Ah.

Notre mère n'était pas faite pour être étranglée par les mains de Dieu. Elle a voulu lui montrer, à Dieu, qu'elle était capable de mourir par elle-même.

– On ne fera pas boire Marianne, dit Alec. Marianne est une sainte. Les saints ne boivent pas.

Balthazar se tient avec nonchalance sur le chambrant de porte.

– On mange ?

il dit.

– Va te faire foutre,

je dis.

118.

Dans les draps blancs de mon lit où sue Flavien depuis trois nuits, tandis que Flavien joue deux pièces plus loin à un jeu en ligne avec Hector et Léo, je fais front aux hyènes. Enfermées avec moi, les bêtes sont sur le qui-vive. Je ne parviens pas à joindre la porte d'entrée. Les fenêtres sont fermées. L'un des bêtes plante les crocs dans le pantalon que je porte. Le sang coule le long de ma jambe.

J'étais comme cela, enfant, adolescente. Je subissais l'assaut de mes propres hurlements. Puis il y eut Dorothée, Janice, les filles, Flavien, les enfants. Avec eux j'appris à ne pas fermer les portes. Quand il faisait glacial je me réfugiais dans des maisons *hyènes non admises*.

Je suis née avec leurs ovules dans le sang, faut croire.

Les choses qui me sauvèrent du désamour des parents puis de la communauté dont mon père était le berger, furent les livres *et* l'amour.

Le livre jamais ne me déçut.

L'amour était mon unique rêve. Je me sentais taillée pour un prince rien de moins. Je lui donnerais ma virginité. Ma virginité incarnait mon âme.

L'amour ne se présenta pas. Alors je m'assouviss au fiel des fantasmes. Je me tapai des bites comme d'autres marquent des points au tennis.

Enfin parut Flavien, lunettes, pull aux épaules. Je me donnai à lui dans un dégoût d'esthète. Je m'entêtai à le chérir.

L'enfance de mes mômes me bouleversa. Le regard de Flavien sur moi. Aussi.

Adolescente j'avais un rêve. Il avait tout à faire avec Dieu. J'ignorais que Dieu est un mot relié à rien. A l'époque, je le ressentais entre les côtes, Dieu. Convaincue qu'il m'enverrait celui qu'il aurait choisi pour moi. La force de ce choix aurait signifié son amour de moi.

Ma mère s'était pendue. La foi puis la communauté lui avait confisqué son aimé. Elle traînait sa dépression, désormais, dans le litron de rouge que mon père faisait fis de ne pas voir. Je l'avais vue, la bouteille, dans la garde-robe, en bas à droite, un jour que je cherchais une paire de bas. J'y étais retournée la semaine suivante et la semaine d'après. Comment mon père aurait-il ignoré ?

Sa femme flirtait. Ça commençait à faire tâche. Ma mère buvait en bourgeoise, sauvegardant les apparences. Un jour elle appela un médecin de garde. Pas celui qui venait à la messe le dimanche, affublé d'une femme à perles pêchées par des gueux et de mômes à short bleu. Mais le communiste. Qui s'était permis un jour, dans un couloir du couvent, de retourner la croix. Christ tête en bas. Un enfant l'avait vu.

Avec ma mère dans les bras je suis sûre Alec l'avait vu le jour de son chagrin.

J'étais dans ma chambre, le nez dans Henri Bordeaux ou Pierre Benoît ou Barjavel ou Mauriac ou Loti ou Balzac.

Tous des hommes. Traversés par le flux d'amour.

A l'époque, les femmes n'aimaient pas. Elles bovarysaient.

Si elles aimaient c'était à côté de la plaque.

Pas assez fort pour être écrit.

Je n'étais pas avec toi, Alec, quand faible de ton chagrin tu avais vu notre mère désirée par quelqu'un d'autre que notre père, que Dieu lui avait choisi pour prince.

119.

Maman, je ne sais pas quelle femme tu étais.

Ton enfance, tes peurs, tes envies.

Ce que je ne donnerais pas pour t'avoir au bout du fil.

Tu dirais Allons au théâtre nom de dieu, Mève, reste pas dans cet état.

120.

Au théâtre, ça fait cinq ans que j'ai pas mis les pieds.

121.

Si j'avais eu des rêves, autres que celui d'*être aimé*, j'aurais une autre vie. Sans

coup de fils à donner, formalités, garage, mutualités, profs, ménage, kilos au cul, idées noires par colliers.

Ils sont morts dans l'œuf, mes autres rêves. Ceux dont j'aurais pu être à hauteur. Je ne les connaîtrai jamais.

122.

Mercredi.

– C'est pas Sainte-Anne.

– Je t'assure que oui,

dit Flavien.

– T'as encodé ?

– C'est fait.

– Ce n'est pas la clinique Sainte-Anne.

– Relax, Mève. J'ai même pas allumé le moteur. On a deux heures devant nous.

Je suis nerveuse, il fait humide, j'ai pas envie.

– Pense à l'auberge, ce soir, le resto, la baise.

Flavien, tu n'aurais pas du. Mentionner la baise.

– Si tu n'as pas le cœur à baguenauder, je te ferai couler un bain.

– On regardera un film d'Anne Fontaine.

– Connais pas.

– On aura prévu des pop-corn.

– Si on regardais un épisode de Flipper le dauphin ?

– Oh, j'ai eu la même idée,

je dis posant la tête sur l'épaule du chauffeur mon mari. Nulle petite musique ne me grésille dans le creux du bide. Je dois avoir un cœur de pierre. La pierre ne baise pas. Se fait lécher par la pluie, caresser par le vent, inonder par le soleil. Offerte.

J'arrive pas à m'offrir. Le cadeau n'est-il pas assez beau ?

– Tu crois, je dis, que les enfants se débrouilleront ?

– Il y a deux ans tu n'aurais pas poser la question.

– Il y a deux ans tu n'étais pas parti. Prends à droite. Actionne les essuie-glaces je vois que dalle.

– Tu veux conduire ?

– Pardon.

– Encode le nom de la clinique. Marianne l'a envoyé. Regarde sur mon portable.

Que Flavien me tend. J'ouvre. Code inchangé. Je pose l'index sur l'icône correspondant à la messagerie/textos. Mes yeux fouillent la boîte de réception. Une dizaine de noms y apparaissent. Dont ceux de deux femmes.

– Ma cheffe Tania et Charlize,

dit Flavien.

– Tu maltraites Charlize.

– Tu ne la connais pas. Je suppose que je prends à gauche.

– Attention !

– Je l'avais vu.

– Tu roules trop vite.

Bruit des essuies-glaces.

Au resto ce soir je commanderai des frites. Entorse au régime dissocié. Quoique. Si je les mange avec un bol de légumes. Ou une salade. Envie d'un steak. Sauce poivre vert. Une vraie sauce, au whisky. J'espère que l'auberge réservée par Flavien est à hauteur. Qu'il fait chaud dans la salle. Que les nappes ne sont pas en papier. Que le vin est bon. Le vin au pichet. Que je n'aurai pas de brûlure à l'estomac. Ces temps-ci c'est le cas. J'absorbe un produit blanc une heure après le repas et ça va mieux.

Je tiendrai pas, avec les gosses. Peut-être qu'au resto ils auront de l'autruche. Jamais mangé. J'ai pas la force. Trop trop trop. Les autres mères disent *trop* mais elles font. Je prendrai une glace vanille avec du chocolat fondu. Tiennent toujours, les mères.

Main de Flavien sur ma cuisse. Par automatisme je la prends. Les kilomètres s'enchaînent. Flavien récupère sa main, me tend un sourire. Que je prends.

– Ça va aller,
il dit.

– Je ne crois pas, non.

Bruit des essuies-glaces.

Les mères tiennent. N'ont pas le choix.

Mieux vaut ne pas anticiper. Mettre un pied devant l'autre.

Si tu n'acceptes pas la Suède, ton niveau de vie chutera. Fini les auberges, les autruches, Flipper dans un lit où des couples auront baisé pour de vrai.

Flavien la veille a loué un gros modèle de voiture, il a dit Nous partons de la maison, pas besoin d'avion. Il écoute un mix de cuivre et tango. Je finis par trouver la pluie cinématographique.

Il a dit On se paie un truc qui tient la route. Hector, Isadora, Zita ont exigé de faire un tour dans le modèle luxe teuton. Flavien s'est parqué devant pile la porte du supermarché, ils ont acheté des crèmes glacées, sont revenus, ont distribué les glaces, une également pour Épaules robustes, qui suit partout Balthazar, jolie cette fille, les yeux sont clairs, elle a de la tenue. Qu'est-ce que tu fous avec un cœur déchiqueté, j'ai envie de dire à Balthazar. Tire-toi !

Tout ce que j'ai trouvé à faire c'est rouspéter : moins d'une heure avant de passer à table et bouffer du sucre putain.

– Maman est nerveuse,

avait dit Flavien, il rassemblait les déchets entourant les cônes glacés, on dit *déchet* après non pas avant de manger ce qu'il y a dedans. Avant de manger on dit *emballage*. Le monde est plein de références falsifiées.

Nom de Zeus Flavien s'en tire toujours, bon père comprenant la mère névrosée. Complice avec les mômes, prônant la familiale harmonie.

Quand même, à table, on avait bien ri. Balthazar avait eu le chic de se débarrasser de Valentine aux épaules robustes.

– C'est fou qu'on ait un grand-père et qu'on l'ait jamais rencontré,
avait dit Hector. Ajoutant : je vous accompagnerais bien.

J'avais trouvé, en ma lagune intérieure, que ce serait une bonne idée.

– Tu ne rates pas l'école, Hector, avait dit Flavien. Tu as des examens. Tu dois réussir ton année.

Hector avait penché la tête. Balthazar avait sorti une blague inconvenance. Zita

avait pris la main de son petit frère. J'avais regardé Léo, comme d'habitude. Léo est le fil du pendule que je suis. Léo me stabilise. Je danse du bout des pieds sur l'équilibre.

Léo qui réussira son année haut la main.

Flavien évitait de parler de Paris, de son boulot comme il l'avait fait la veille. Ses enfants étaient heureux. Même Hector. Qui, sur sa chaise, se tenait exceptionnellement droit. Avec moi ce n'est pas le cas.

J'avais bu une énième bière. Savouré du bout de l'âme les échanges animés.

Hector ne réussira pas son année. Il me l'a dit ce week-end. Il décroche. Il étouffe. Il m'a dit cela. *Je manque de liberté*. Moi je cherchais des mots que je dirais à mon père. Que j'allais voir pour quoi, au fond ?

– Dans la chambre à l'auberge il y a une baignoire ?

je dis dans la voiture sur laquelle il pleut.

– Nous allons vers le soleil.

Cessation du balai chiant sur le pare-brise.

– Parce qu'une douche, je dis, ce sera au-dessus de mes forces.

Flavien pose sur ma cuisse la main. C'est chaud. Je m'endors.

Sur mes paupières bondit le soleil.

123.

– Je pourrai pas.

– Tu veux qu'on aille voir l'auberge ?

Parking de l'hôpital Sainte-Véronique, baigné de lumière jaune.

– C'est l'été, ici,

je dis.

– On fait quoi ?

– Je pourrai pas.

Flavien sort de l'habitacle, enfile un veston gris. Par dessous, porte une chemise de velours finement côtelée, brun tabac. A troqué ses lunettes contre des lentilles. Ce n'est pas le même homme.

J'en avais marre du précédent.

Quand Flavien est parti, j'ai souris-dansé.

Je comprenais pas en quoi la plupart de mes copines avaient du mal à se trouver un type. Je papillonnais dans la gaieté. J'ouvrais les cuisses. On me pénétrait. Je ne suçais pas. Les rencontres se clôturaient dans une tristesse éphémère. Cinq types au total. Dont un prêtre dominicain.

Pendant ce temps, à Paris, le chat souris-dansait. Aussi. Maintenant on en est là. Devant un hôpital où un homme que je hais est en train de crever.

Je sors de mon sac noir à chaîne dorée (années soixante-dix, acheté chez Emmaüs), Mohammed Khaïr-Eddine, édition poésie/Gallimard,

Mais gaffe je porte les tricots d'un âge de rouille les chimie d'audace ont ruiné l'ambre d'où je tombais comme des arganiers tuant ainsi les têtards du sexe vole et dénude mon aile, la cosmogonie d'une parole vivre et meurtrir la rivale la pilleuse mère qui te jeta dans cette aire de carnage.

Toc toc fais l'index recroquevillé de Flavien sur la vitre passager.

Mais invisible te voilà ferme et vénéneux sûr de leur verser dans l'œil ta fièvre noire et puisque la nuit voulait que je fusse son eau m'y baignant homme que

déplument des doigts d'amour.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

je jette, méprisante, par la vitre électriquement baissée.

Et puisque le rocher parlait à la douce la périssable nageuse me prenant à contrecœur dans cette eau intrusive j'arme et m'exclus de chaque bronche du chant oxygène qui par trop de vie assassine.

– Viens.

Dans les yeux de Flavien je lis que lui obéir n'est pas dénué de sens.

124.

Mon frère porte un jeans trop large, un pull marine avec col par-dessous on dirait le curé qu'il rêve d'être sauf que lui ne déculottera pas de petits garçons au nom du Christ, de l'Esprit saint, de la Bite amen.

– Je suggère, dit Flavien dont l'autorité me séduit, qu'on prenne un moment ton frère, toi et moi, à la cafeteria. J'ai envie de pisser.

– Il y a des toilettes à l'étage de papa, dit Alec. Qui ajoute Marianne ne va pas tarder.

– Primo, dit Flavien, nous n'avons pas besoin de Marianne pour rendre visite à votre père. Deuzio Mève est fragile en ce moment, elle ne t'a pas vu, Alec, depuis un bout de temps. Tertio j'ai besoin d'un café. Zou.

Mon mari me tend le bras, je tends le mien à Alec, qui y glisse le sien.

Sur le mur de la cafet il y a un écran géant, non allumé quand nous entrons, eu égard à quoi une gratitude produit en moi des pousses de printemps.

Me sens guillerette. Merci Khaïr-Eddine. Suis assise dos à l'écran (au cas où quelqu'un actionnerait la saloperie de télécommande). A la caisse plus loin, Flavien repousse Alec qui veut payer café et croissants. Grosse tape de mon mec sur le dos de mon frère qui plonge dans des bras ouverts, olala.

– Qu'est-ce qu'on fera, sans papa ?

dit Alec à table devant moi, chipotant du bout de l'ongle mon endroit préféré du croissant. Le bout.

Alec mesure un mètre quatre-vingt-sept (quinze de plus que Flavien), large d'épaules, yeux marrons d'une affolante splendeur, lèvres de pulpe, dents franches, cheveux châains en nombre (cent fois plus élevé que celui des cheveux de Flavien). Beau comme tout, mon frangin.

– Mange,

lui indique Flavien.

– On a un mort à saluer,

je dis.

– Alec, quand as-tu vu ton père pour la dernière fois ?

riposte Flavien à mon insolence.

– Je ne l'ai plus jamais vu,

dit Alec, enfournant le bout du croissant.

Quand nous étions petits, nous faisons des concours de croquage. A celui qui ferait le plus de bruit. Pour cela il fallait mâcher bouche ouverte.

Alec ne précise pas à quoi fait référence ce *jamais*. Il mâche. Bouche fermée.

– Moi je ne l'ai jamais vu,

dit Flavien à mon frère.

– Alec a séjourné plusieurs fois en clinique,
je dis.

In petto je pense à une baignoire y en aura-t-il une dans la chambre de l'auberge ?

– Marianne venait me voir,
dit Alec.

Il est assis, du bout des fesses, sur la chaise ergonomique de couleur rouge. On dirait *réellement* un curé.

– Papa, il dit, avait d'autres choses à faire. Je n'avais pas le droit de m'être comporté comme ça.

Flavien allonge les jambes, dépose le bras sur ma chaise, ses doigts me pianotent l'épaule.

– Tu es sûr que tu veux voir ton père, Alec ?

– C'est pour ça, dit ce dernier, que Marianne doit être là. Marianne me rassure.

– Moi pas ?
je dis.

– Il est fini ce temps-là,
dit Alec.

Flavien se redresse sur la chaise, joint les mains, avant-bras à même la table.

– Voilà ce que je propose, il dit à mon frère. Je t'offre un sandwich, tu attends Marianne. Je monte voir ton père avec Mère, on se retrouve là-haut.

Alec me regarde. Il n'a rien dans l'œil.

– Tu es belle,
dit Flavien dans le couloir, endossant le veston. Et me tire la main.

– J'ai pas envie,
je dis.

– Tu es là chérie parce que ton père a demandé à te voir. Tu ne te serais pas déplacée. Tu es curieuse. Attends-toi au pire. Je sais, tu n'aimes pas que je parle comme ça. Tu as soif d'inattendu. Tu es faite pour la joie. Rien ne peut sortir de cet homme. Pas même l'inattendu. Je t'en prie ne sois pas déçue. Pense à l'excellent vin que nous boirons ce soir. Tu t'endormiras devant Flipper le dauphin. Nous ne baisérons pas. Demain nous repartons chez toi.

– Chez nous.

– Respire un bon coup.

– L'air est infect.

L'ascenseur s'ouvre. Pas de Marianne en vue.

– Mère,
dit Flavien.

Je pose l'index sur ses lèvres. Assez de mots. Je veux la vie brute.

Dusse-t-elle être celle d'un mourant.

125.

Marianne est à son chevet. Elle m'accueille dans un angélique sourire. Pantalon beige, chemisier blanc collet monté. Mon père dort. Flavien, qui ne l'avait jamais rencontrée, dit à Marianne : Alec est seul à la cafet il vous attend.

Marianne me regarde. Toujours aussi belle. Lisse. Maman avait la beauté d'un

vase de valeur. Cassé, recollé avec soin.

Ce qui fait que, quand elle décida de se recasser, la colle ne tint pas.

– Ne lui parle pas du passé,

me chuchote la deuxième épouse de mon père. Le pincement de sa main sur mon épaule me fait mal. Enfin. Presque.

Mon père ouvre les yeux. Visage creux. Grand corps dont par dessous le drap on devine les os. Bip d'une machine. Trois poches de liquide par une aiguille reliée au bras.

– Bonjour, ma fille.

– Bonjour, mon père,

je dis, me débarrassant de la gabardine noire sous laquelle je porte une robe courte de lainage noire, des bas noirs 10 DEN s'il vous plaît (les plus transparents que j'aie trouvés), des bottillons GUESS achetés sur un site d'occas. Je me sens belle, cassée, recollée, sur le bord de mourir mais debout. De l'autre côté de la vitre, ce soleil.

Mon père tend le bras de mon côté. Auprès de Flavien je me réfugie.

– Tu veux me dire quoi ?

je dis à l'homme étendu sous un drap.

Flavien m'enveloppe. Flavien est très bien, pour le rôle. Cela m'avait manqué. Enfin. Peut-être. Je ne sais pas.

Bruit d'une porte. Je ne veux pas de Marianne dans cette chambre. Je ne veux pas d'Alec.

J'ai la tragédie dans le sang. La tragédie de ma mère. Depuis quelques mois, me pète à la gueule. Me tire en laisse. Je ne peux suivre. Être tirée en laisse assassine mes désirs. *J'arme et m'exclus de chaque bronche du chant oxygène.*

– Approche,

dit mon père.

Flavien se précipite dans l'entrée de la chambre, je l'entends disconvenir, hop hop, pousse les assaillants hors du territoire, j'arme.

– Je m'en fous, je dis demeurant hors de portée des doigts allongés, j'ai Janice, Flavien, des amis, des enfants.

Dans ma bouche, tellement banal. Devant moi l'adversaire, puissant.

– J'avais dans le sang, je dis, une dégueulasserie qu'est la foi, la foi en un dieu exigeant, jamais content de toi, qui prononce pas un mot. Peu à peu cette croyance s'est desséchée même si mon cerveau s'y accroche quand le vertige le rend captif. De toute façon c'est foutu. Éternellement je serai sous emprise. Tournée vers une altérité non-humaine. Échappant à l'humain comme la fourmi ne comprend rien aux hommes. Les hommes connaissent la fourmi, l'étudient, ses instincts, tout. Mais ne peut communiquer avec elle. Alors Dieu.

Un pigeon gras se pose sur le rebord de la fenêtre. Son œil gris est vide. Comme celui d'Alec.

Comme le mien ?

– Il a fallu du temps, je dis, pour m'affranchir de l'idée *d'un amour absolu*. Aucun homme n'est à hauteur. Toi le premier. Il m'arrive de solliciter des grâces, comme suggéré par le Christ. Demandez et vous recevrez. J'ai demandé un père qui soit fier de moi. Tu n'en avais que pour maman. Et puis ce ne fut que pour ton Dieu. Et puis que pour le pouvoir. Ton fils s'est fait sexuellement abuser. Le fondateur de ta communauté, ton autre ami, s'offrait des nuits

mystiques avec de jeunes religieuses. Il s'engraissait financièrement. Vos ouailles faisaient les fins de marché, les banques alimentaires, ô démarche évangélique. Pendant ce temps, cet imbécile délirant empochait les salaires, les allocations, les héritages.

Mon père pose sur moi des yeux de faucon.

– Tu as fini ?

il demande actionnant un boîtier le voilà assis, bassin solide, nuque raide, bouche biblique.

– Je n'ai pas fini, je dis mes jambes tremblent je vais chuter. Ma mère est morte par ta faute. Au couvent elle était en danger. Un milieu à l'encontre la femme qu'elle était, sophistiquée, sauvage, suave, comme tu l'aimais. Entre temps tu prenais la mesure de ton ascendant sur les âmes. Il y avait pour toi à se faire une place au sein de cette mafia bourgeoise revenue aux valeurs d'une société solide, solidaire, désencombrée du vice tu parles. Ton ami Pierre éjaculait dans le cul de ton fils. A deux chambres de la tienne.

– Assez, Mève.

Ce *Mève*, je le connais. Il traîne dans mes souvenirs d'enfance. Il me plaît. L'enfant en moi n'est pas morte.

Mes jambes se ragaillardissent.

L'enfant en moi avait l'habitude que son père ne la regarde pas. L'enfant aimait ce père-là. Il ne lui causait pas de tort.

– Tu as sur la conscience, je dis, le suicide de maman. La destruction de ton fils, celle de dizaines de mômes âgés de cinq à treize ans, celle des centaines de vies abusées dans leur crédulité pour l'espérance. Il est honteux que tu aies survécu. Mais je t'écoute. Je te hais mais je t'écoute.

Les doigts du vieux empoignent le drap de part et d'autre du corps osseux. Une lumière vive sort des yeux, comme dans ces animés des années quatre-vingt comment ils s'appelaient déjà ?

– Marianne, il dit, appelait régulièrement ton domicile. Je mettais le haut parleur. Elle prétextait une enquête je la trouvais affriolante. Tu vois de quoi je parle, Mève ?

Power rangers.

– C'est ainsi, il poursuit, qu'elle apprit par un enfant trop bavard que ton mari avait quitté le domicile. Six gosses. Pas joli-joli. Tu n'as pas vraiment de métier. Et tu oses me balancer ta morale ? Tu es faible, comme ta mère. Ton frère et toi lui ressemblez. Pierre, remarquable intellectuel, que je n'ai pas été le seul à soutenir figure-toi, Pierre me l'a tout de suite dit. J'avais mieux à faire que d'éduquer des plantes qui ne donneraient pas de fruits.

Mon père reprend son souffle. Qu'il crève.

– Pas fichue de garder ton mari, il ajoute. Avec six gosses.

Flavien m'entoure de ses bras. Me serre contre lui.

– Vous disiez ?

il lance à l'homme dans le lit.

L'homme dans le lit incline la couche, tire sur lui le drap ça n'en finit pas, la descente du matelas.

– Que dieu te bénisse,

dit mon père et regarde le pigeon sur le rebord de la fenêtre.

Je fais trois pas, ma main droite entortille le col du pyjama, j'entends derrière

moi Flavien jeter mon nom, je tire à moi le buste de l'homme en pyjama, ma main gauche le contraint aux omoplates.

– Je te renie, au nom du Père,

je dis.

Je jette l'homme sans un œil pour le visage, je le sais rapide, l'homme sous le drap, vif comme vipère.

Je me rue dans le couloir.

– Ça va, chérie ?

dit Flavien il referme derrière lui, avec maîtrise, la porte de la chambre.

– Je suis sûre, je dis, que dans la chambre de l'auberge il y a une baignoire.

– Comment t'as deviné ?

– C'est oui ?

– Je voulais te surprendre.

– Elle était bien ma réplique ? Au nom du Père ?

Nous marchons côté à côté vers l'ascenseur. Le bras de Flavien enlace ma taille.

– Je suis fière de moi,

je dis.

– Mève ?

dit Flavien.

Il s'arrête derrière un chariot où attendent d'être déposés, au chevet des malades, des épinards de conserve, de la viande pâle.

– Foutons le camp,

je dis.

Flavien m'attire à lui. Deux infirmières passent, elles récriminent. Leurs semelles chuintent. Dernière chose dont je me souviens. Ensuite, je tombe dans les vapes, on m'allonge sur une table de massage, je me jette sur la fenêtre, que j'essaie, avec nervosité, d'ouvrir, l'infirmière dit Calmez-vous. Flavien ouvre la fenêtre, un oscillant battant écart dix centimètres, je glisse le visage dans la fente,

respirer à pleins poumons.

Maintenant je suis dans mon bain.

126.

Sur le lit de l'hôtel Charles Trenet me réveille m'embrasse sous l'oreille.

– Je suis rentré, dit Flavien. Nous pouvons dîner.

Je ferme les paupières. Vaguement mal au crâne. C'est cotonneux. Pas désagréable.

– Ils ont de l'onglet,

il dit.

Je souris. Je sais que Flavien voit ce sourire.

– Lève-toi ou je me mets à poil.

Le lit régurgite mon corps. Je me tiens nue contre mon mari. Mon visage est ensalé de larmes. Ça tire la peau. Flavien émettant des sons caractéristiques (brame du cerf, en moins beau), je file à la salle de bain, me passe la gueule sous l'eau.

Je ne me regarde pas dans le miroir. J'empaquette joues et front et cou dans une

serviette éponge, longuement, pressant fort.

Revenue dans la chambre (le cerf pianote un écran), je m'assieds sur le lit, fouille ma valise, en sors une robe courte, des bas, des talons hauts. Trop sophistiqué pour un hôtel champêtre ?

Sophistiqué. Bordel.

127.

– Je ressemble à ma mère ?

je dis à Flavien.

Le restaurant de l'auberge est à moitié plein, il y a du tissu rouge aux murs, des appliques à abat-jour jaune, du jazz. Les olives Kalamatas sont parfaites. Les assiettes manquent de fantaisie. La fille qui prend commande ne sourit pas. La vie dans tous ses états. Ambivalente. A hauteur du doute.

– Je n'ai pas connu ta mère.

La réponse me déçoit.

– Des nouvelles de Charlize ? Tu rédigeais un message sur ton téléphone, tout à l'heure.

je dis, ne lâchant pas le pied du verre d'où se donne à moi un exquis vin portugais.

– Proposition de job.

– C'est quoi, l'étincelle dans tes yeux ?

– Nouveau job.

– Paris ?

– Buenos Aires trois mois ensuite Paris.

– Pourquoi une étincelle dans tes yeux ?

– Je suis heureux d'être ici.

– Tu ne réponds pas à ma question.

– Tu as peur, Mève ?

Un garçon dépose un panier de pain, des mini paquets de beurre.

– L'onglet, je le voudrais saignant,

je lui dis.

– Vous avez déjà passé commande ?

il dit, d'un calme assez joli.

– Non, dit Flavien. Mais nous pouvons.

– Je vous envoie ma collègue.

Flavien tartine un bout de pain.

– Tu as dit oui ?

je m'enquiers.

– Il y a trente ans.

– De quoi tu parles ?

– A la femme que tu es.

– Tu l'abandonneras. Pour des nanas qui dansent le tango.

– Ce que tu peux être simpliste.

– Je suis fragile. Dis pas de conneries.

– Tu es tout le temps fragile, Mève.

Putain.

J'avale une goulée du sang de la terre. L'ivresse m'assouplit.

– J'ai toujours été forte, je dis. C'est vrai, en partie grâce à toi. Pas que.

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire,

dit l'homme que j'épousai jadis. Il pose la main sur celle des miennes qui n'est pas agrippée au pied du verre.

– Je refuge le job, il dit. Mais je me réjouis qu'on pense à moi.

J'aurais du dire Moi aussi je me réjouis. Je ne peux pas m'empêcher de faire valoir mes émotions. Elles ne peuvent pas attendre, mes émotions. Dommage.

– J'ai parlé, dit Flavien, à ton frère.

La serveuse prend les commandes, elle a les ongles rongés. J'ai de l'empathie, pas du dédain.

– Marianne, dit Flavien, propose que demain nous passions déjeuner.

– Tu lui as dit quoi ?

Grimace du mari. Style smiley soleil sourire l'arc est un dôme à l'envers.

– T'en penses quoi?

je dis.

– Que nous avons besoin d'enthousiasme.

– Marianne n'est pas la bonne adresse, pour l'enthousiasme.

– Buvons à la reprise des temps heureux.

– Sauf, je dis, que toi et moi pour le moment on est sans boulot. J'ai foutrement envie de me faire plaisir, de me rouler dans les facilités qu'offrent, contre rémunération, la société des consommateurs. Je veux bouger, pas seulement avec le quatuor. Je veux retaper la maison. Une autre voiture. Le restaurant de temps en temps. Ne fais pas cette tête.

L'onglet est servi comme il se doit avec sauce à l'échalote. Les frites sont croustillantes.

– Sauce poivre vert vous auriez?

je demande à la fille dans un sourire.

– Je vais voir en cuisine,

elle répond, atone.

– Je rêve, je dis, de trouver un job où les gens soient contents de moi.

– Mève.

– Ah tu veux que je parle de mon père.

– Parle de ce que tu veux.

– C'est pas ton genre, t'intéresser à mes états d'âme.

– Les gens sont contents de ton boulot. Tu ne cesses d'avoir des retours positifs.

– Pardon. Pour les reproches. Il y a entre nous de l'inexpliqué. Ça fait un an et demi, Flavien.

– Dix-sept mois.

– Tu m'as trouvée injurieuse, avec mon géniteur ?

– Merveilleuse.

– Tu m'as toujours trouvée merveilleuse.

Flavien sourit, le bougre. Se beurre un fragment de pain.

– Mon problème c'est Alec, je dis. Je ne peux pas le voir. Pas maintenant. Tu veux bien t'en occuper ?

– C'est fait.

- Tu lui as dit quoi ?
 - Qu'avec le géniteur tu étais fâchée.
 - Géniteur.* J'apprécie, Flavien. Flattée de ta finesse. Je veux dire, elle m'honore.
 - Pendant que tu dormais à l'auberge, il dit, je suis retourné à l'hôpital. Alec était assis dans le couloir, chapelet en main. Je lui ai demandé d'aller chercher Marianne. Elle et moi avons laissé ton frère sur place yeux clos.
 - Tu as parlé à ma belle-mère ?
 - Première fois que j'entends le mot dans ta bouche.
 - Elle incarne ce que je vomis.
 - La religiosité ?
 - Tu la trouves comment, Marianne ?
 - Elle m'a demandé si ton père et toi aviez fait la paix.
 - Tu as dit oui ?
 - J'ai dit Oui avec des roses dans les yeux.
 - Tu n'as pas oublié les épines ?
 - Il n'y a qu'une sorte d'épines qu'une femme comme Marianne soit capable de voir. La couronne sur le Christ.
 - Pauvre Marianne.
 - Après la mort du géniteur...
- dit Flavien.
- Dans géniteur il y a *génie*.
- ... Marianne, il dit, s'engage à faire venir Alec dans la région. Avec son mari, ce n'était pas possible. Elle m'a dit cela. *Pas possible*. Alec, la première fois que son père. Je peux dire *son père* ?
 - Tu me baiseras avant de dormir ?
 - Pourquoi pas.
 - Même si je ne fais pas d'efforts ?
 - Même si tu as trop mangé ?
 - Tu me prendras doucement. Par l'arrière.
 - Je viens vite, en ce moment.
 - C'est ça qui est bien.
 - Mève ?
 - La première fois, je dis, que son père lui a rendu du visite en psychiatrie, Alec lui a cassé le nez. Ce type aimait son nez. Il est pas mal, son nez. Ils lui ont remis en place comme de si rien n'était.
 - Tu savais que Marianne voulait des enfants ?
 - Ça ne me concerne pas.
- La viande fond sur la langue. Je remercie le bœuf. *Itadakimasu*.
- Ton géniteur ne voulait pas d'enfant ?
 - Tout est dit.
 - Marianne s'occupera d'Alec.
- Les frites, croustillantes.
- L'histoire n'est pas terminée, je dis. Le type n'est pas mort. J'attends de voir. Tu commandes une bouteille ?

Je tiens mon manteau sous le bras. Je l'ai, avec décontraction, laissé choir hors de mon corps apaisé. Lola me le prend des mains.

– La collapsologie à côté, c'est pipi de chat.

– Depuis quand ?

– Hier soir. Irma insupportable. Jonas et elle se sont pris la gueule.

Irma m'accueille rouge aux lèvres impec, jupe tailleur pas un pli, sourire chaleureux comme de sa part je n'ai pas reçu depuis les calendes grecques.

Quelques décennies avant JC, les calendes, dans le calendrier romain, faisaient référence au premier jour du mois où les débiteurs avaient à rembourser leurs dettes. Les grecs, eux, n'avaient pas de calendes, d'où l'expression *un jour qui n'existe pas*.

Irma ne t'aurait jamais souri, Mève?

– Toi tu souffres,

je dis, prenant ma boss dans les bras je la serre contre moi, m'en détache, le corps de l'autre tombe, je me penche voulant la rattraper, chutant je sais qu'il est trop tard apesanteur inexorable je chute idem, Bam. Déchirement d'ourlet, bruit d'une masse qu'absorbent deux centimètres de moquette, Bam fait ma tête contre le bureau dictatorial d'Irma, on ne peut rien contre la dictature faut juste qu'elle n'arrive pas au pouvoir. Pourquoi avoir laissé Irma décider pour nous ?

– Elle saigne,

dit Lola à propos d'Irma.

J'ai le crâne fendu. Le Très-Haut y plantera sa verge, sperme muni d'hélices au métal tranchant. Je serai réduite à néant.

– Toi, Mève, tu vas bien ?

je dis, sardonique.

Mes doigts, passés sur le crâne, me reviennent tâchés de sang.

– Merde, dit Lola à propos d'Irma, elle se réveille pas.

Je vois flou.

– Mève, fais quelque chose.

Pénélope est là qui s'affaire autour du dictateur. Malgré mes efforts pour être quelqu'un, on me dédaigne. Je m'essuie la main sur la moquette. Dos au bureau, j'allonge les jambes.

– J'appelle le 117,

dit Lola.

– Putain non, dit Pénélope, pas le 117 .

– 112 ?

– Donne-moi ce téléphone.

– 112,

je confirme.

Mes yeux voient. Les jambes enlynonées d'Irma, pieds incrustés en escarpins. Je me penche, les lui ôte. Je voudrais quitter ce lieu où s'agglutine, à présent, la totalité du personnel. Je rampe mais non. Je m'allonge au sol.

– Mève, ça va ?

Je ne sais qui dit cela. Je ne veux pas qu'on m'embarque avec la patronne dont le mari se fout. Moi j'ai un brave mari.

Telles sont mes dernières pensées.

Je me réveille, inconfortable, dans un siège auto devant notre maison de briques, Baltha me tend la main, Flavien me tire par l'autre, combien en ai-je ?

Je pose un pied au sol. Le grand air m'entre dedans avec ses gants doux, redresse mon dos, allège mes hargneuses pensées. Une gaieté dégringole dans mon œsophage. J'entends rire la gaieté. De loin.

– Mettons-la dans notre chambre,
dit Flavien.

Le *notre* précédent le mot *chambre* m'agace un chouia. La petite gaieté m'engueule, soudain proche. Fais pas chier, Mève.

Gourmandée, je baisse les yeux. Allons, dit la petite gaieté, laissons-nous être bichonnée.

Ensuite, je n'entends pas son rire mais la voix d'Alberta Hunter dans la cuisine blanche comme était blanche la cuisine de mon enfance.

– Laissez-moi faire,
dit la voix de Zita.

Au son de cette voix mon corps trouve une souplesse.

– Viens, maman,
dit celle qui bientôt le sera.

Tu sais quoi ? Je me laisse faire. La petite gaieté l'a dit. Cessons d'être au devant du désir des autres. Laissons le désir des autres arriver jusqu'à nous.

Je m'endors, rêvant de réglisse.

129.

Le poêle ronronne, Zita m'a fichu un peignoir sur le dos, je flotte dedans, je suis faible, mes globules rouges, mes muscles, la nomenclature de ma charpente sont à nu sous les eaux, saturés, incapables de servir à quoique ce soit. Mais si. L'apesanteur ne les emporte pas.

Je suis lestée sur le fauteuil de Léo. Taratata, dit la petite gaieté, laissons-nous faire par le désir des autres. On me tend un thé, j'accepte. Je bois. Pas de goût. Je voudrais une meringue avec de la crème fraîche, des copeaux de chocolat. Dans mon pays, la Belgique, on appelle ça un *merveilleux*.

– On lui dira plus tard pas maintenant,
dit Zita très bas afin que je n'entende pas. J'ai l'ouïe agressive. Détecte, dans un persiflage d'invective, ce que d'autres n'entendent pas.

– Maman, bois.

– C'est pas bon.

– C'est détox.

Je vide la tasse.

– Il est mort ?

je dis, pâlotte.

– Chérie, dit Flavien accroupi à mes pieds, je dois me rendre à Paris. Je serai de retour samedi. J'ai appelé Dorothée. Le soir elle donne une fête je l'ignorais.

– J'y vais, dit Zita. Maman a besoin d'une infirmière qui l'accompagne. Toi, papa ?

dit l'aînée de mes filles, me tendant à nouveau un truc dans une tasse je détourne la tête.

– Artichaut chardon marie,
elle dit.

– Je suis pleine,
je dis.

– Dorothée m'invite si Mère est ok,
dit Flavien.

– Va à Paris, dit Zita. On te tient au courant.

– Absent si longtemps ?

je dis à Flavien.

– C'est bon, dit Zita à Flavien. Maman est ok pour la soirée.

– Qui est mort ? je dis par retour de mémoire. Mon père ?

– Irma. Suicidée.

– Mon père pendant ce temps est toujours vivant.

– Marianne a appelé, dit Flavien. Pour s'assurer que nous étions bien rentrés.

– On l'invite, je dis, à la soirée de Dorothée ?

– Ton père a fait un infar,

dit Flavien.

– Bonne nouvelle,

je dis, me levant. La petite gaieté se donne un mal fou pour me hisser vers le haut j'ai pitié. J'ai envie qu'elle se sente bien tout comme moi, la petite gaieté.

Je reçois au front, de Flavien, un baiser. Le baiser est chaud. Flavien me sourit.

Étant vulnérable, aucune voix en moi ne trouve à redire.

Nous devrions nous laisser aller, vulnérables. Mais nous tenons, n'est-ce pas ?

Tenir nous permet d'échapper au vide. Il suffit d'y consentir.

Nous avons peur du siphon. D'être, par lui, avalés.

– On mange quoi ce soir ?

je dis, me débarrassant du peignoir. La porte se referme sur Flavien. Derrière la fenêtre, Zita fait signe à son père.

– Il prend ma voiture ?

je dis.

– Nous sommes jeudi, maman. Tu n'es pas en état de conduire ni aujourd'hui ni demain.

– C'est vrai. J'attends la mort de mon père.

– Arrête.

– Tu écosses des petits pois ?

– Ça ne te plaît pas ?

– J'ai envie de la perspective d'une lasagne.

– Je ne sais pas cuisiner la lasagne.

– Moi si,

dit la voix de Balthazar. Il est devant moi, beau comme tout dans un sourire douloureux.

– Ça va, toi ?

je dis.

– Nous sommes tous un peu cassés,

il dit.

– Par quoi ?

– L'amour est une duperie.

Je suis d'accord avec mon fils alors je la boucle.

130.

Vendredi.

Ciel gris. Courant, en Belgique. Nos forêts crèvent, faute de pluie. Les chênes, surtout. En raison des sécheresses successives, ont contracté début des années deux mille une maladie qu'est la pré-mort. C'est maintenant que les chênes montrent leurs moignons. Branches hautes, tendues vers le ciel qui ne les allaite pas. La mort est là, dans leur corps vivant.

Silence dans la maison. A quatorze heures je rendrai chez eux visite à François le mari bienheureux d'Irma. Pauvres enfants. Devront attendre que le beau-père crève pour hériter de l'hôtel particulier, de la maison au Zoute. Une petite maison, bien placée. Irma l'avait offerte à son jeune marié. Vaut une fortune. Les plus belles journées, je crois de ce couple malheureux, lui et elle s'adonnant à la décoration, chinant, visitant les biennales d'art contemporain, se disputant, non, celui-là (un peintre hongrois), non, celui-ci, disait François (une jeune anglaise lui tapait dans l'œil),

à Venise l'artiste anglaise portait une microrobe rouge cerise une énorme fleur de coton au cou, François n'avait de cesse de respirer cette fleur, l'anglaise n'avait de cesse de repousser François, Irma n'avait de cesse de me harceler pour un article sur les animaux domestiques.

Supputant la situation qu'elle subissait, je répondais à chacun des appels venant de Venise, pas le soir, le soir Irma prenait un bain mousse avec François, elle l'avait pour elle seule et le champagne qui te fait oublier combien tu es interchangeable sauf pour des gars comme Flavien mais bon.

Pendant treize ans, je tins tête à Irma. Avec les autres, pouvait être sadique. Perverse-narcissique. Genre à t'humilier devant le public, te rabaisser, te parler comme si tu étais moins qu'un gosse. Le lendemain à t'offrir un livre, des fleurs, un baiser. En général les pervers ne sont pas sûrs d'eux. Ils ont du charme. Un putain de charme. Une contre-vie. Une haute familiarité avec la mort. Ça fascine. Je l'avoue, chez Irma je n'y étais pas insensible. Mais dès le départ, je fus vigilante.

A cause de mon père.

Et puis, Irma était journaliste. Elle était cultivée. Davantage. Elle avait le sens de l'enquête. Un sens impartial. Irma était née dans le conformisme de caste. Elle était pour le genre, la hiérarchie, le patrimoine. Cependant qu'il y avait en elle du révolté. Née dans une famille de gauche, elle aurait fait une pétroleuse hors pair.

Sa révolte endossa le féminisme. Une idée du beau, non coopté comme cette idée l'est dans la plupart des magazines féminins. Il s'agissait, chez Irma, de curiosité. Elle n'affirmait pas. Elle questionnait.

J'aimais cela.

Je la savais ferrée par son milieu, les gens de sa famille, son entourage ultra-friqué. Elle était respectée par ces gens. Vilipendée, parfois. Pas assez à mon goût ça l'aurait fait réagir. On tolérait que Madame s'exprime. On était libéral. Je l'avais emmenée, il y a huit ou neuf ans, dans les forêts que je chéris, dans le sud du pays. Irma était en plein divorce. C'était avant la rencontre avec François. Son précédent mari n'en voulait plus. Il le lui avait dit. Ça fait vingt-

cinq ans qu'on vit ensemble, Irma, on ne va pas faire semblant restons amis.

Le hic, c'était qu'Irma n'avait *pas d'amitié* pour ce mari.

Nous avons marché dans le froid, sa voix était douce, à Irma. Nous avons rit. Je lui désignais les arbres morts. Nous avons lancé une enquête. Soulevé le scandale des parcelles achetée par des consortiums privés. L'État liquidait ses forêts. Irma était sur la touche. Je l'avais rarement vue, à l'époque, si concernée. Nous débarquions elle et moi dans les ministères, interrogeant les haut-fonctionnaires, qui se renvoyaient la balle. Certains étaient au fait. Mais résignés.

Notre enquête placée à la une avait fait un flop.

Les gens préférèrent les tremblements de terre à Bali.

131.

Treize années, à pratiquer à ma façon le métier qui me fut enseigné. A tendre l'oreille au monde. A recevoir, de la part de lecteurs, de beaux courriers.

Je te remercie, Irma.

Depuis deux ans, nous étions malheureuses toi et moi. Je couchais, j'oubliais Flavien, je buvais, je voyageais, un truc me remontait à la gueule.

Je ne l'avais pas vu venir.

Toi, tu voyais la tragédie de ta vie te mettre la main dessus. Tu ne voulais pas de ça pour moi. Tu programmais ta mort quelque temps faut croire. Raison pour laquelle tu me virais, avec indemnité, de la rédaction.

Je n'étais pas faite, comme tu l'étais, pour l'administration. Je n'en avais ni la prétention ni les épaules. Avec moi pour commandant l'aventure au journal aurait fini comme le pot de confiture qu'on ne met pas au frigo. Elle aurait pourrit.

Tu ne voulais pas de ça pour moi.

Je ne pleure pas, tu vois. Dans ma cuisine j'ai allumé un feu, intense, pour que le torrent de larmes s'assèche. Pardonne-moi. Je ne veux en verser, à la mort de mon père. Des larmes.

Mon père comme tu disais, à propos de François, *mon mari*.

Merci, belle Irma.

Le sujet de mon dernier reportage, ce sera la femme que tu es. Je te le dois.

132.

– Aucun ne me plaît,

dit Isadora.

– Tu es sûre ?

je dis.

– J'en trouverai un sur le net.

Isadora boit un chocolat chaud dans une brasserie commercéquitable. Ma fille manquant de pantalon, je lui donnai rendez-vous en ville. Nous fîmes les magasins. Rien ne lui plait.

– Elle est enterrée quand, Irma ?

Elle dit.

– Tu viendras avec moi ?

- Si je peux rater l'école : oui.
- C'est vrai. Les examens.
- J'ai pas la force. Pour les exams.

Alors je dis un truc horrible :

- Hector plante son année, tu veux bien sauver la mise ?
- Sauver la mise veut dire quoi ?
- Rien.
- Je peux réussir.
- Tu es intelligente.
- Ça n'a pas de sens pour moi.
- Tu as des copines à l'école, non ?

Je voudrais tant que mes petits étudient, recrachent sagement la matière, avec beaucoup de salive, C'est bien continue comme ça.

- Je vais t'épauler, je dis. Tu réussiras ton année.
- Merci, maman. J'ai pas la force.
- On la trouvera.
- Ce serait grave, pour toi, que je me plante ? Aussi grave que la mort d'Irma ?

Ma benjamine pleure je ne sais quoi, le retour hypothétique de son papa, la grossesse de la sœur aînée, l'absence d'Edgar, la tristesse de Balthazar, le désarroi d'Hector.

- Je suis triste pour Irma,
- elle dit.

Ah, Irma.

- Toi, tu pleures pas ?
- J'ai d'autres soucis.
- Par exemple ?

Ma peau se fripe entre la bouche, le bas de la joue, le menton // l'argent viendra sous peu à manquer // mes désirs d'amour sont intarris / même avec le retour, touchant n'est-ce pas, de Flavien // mes enfants ne vont pas bien en tout cas pas comme ils devraient aller c'est à dire ayant réussi leurs études / leurs amours // Paul qui veut palper mes seins bordel de cul allaitèrent six enfants // un type crève sur un lit d'hôpital dont mon corps a chopé les gènes // gâteau sur la cerise professionnellement Mève n'est nulle part, personne ne réclame son expertise, pas une offre d'emploi marquée par l'admiration quoique ce soit d'élogieux putain, trente ans à écrire pourquoi, rien.

Comme dit Agnès Jaoui, le succès ne rend pas heureux. Ce qui rend heureux, c'est de persévérer dans son art.

Tout le reste est secondaire, écrit Steve Jobs. Il faut que vous trouviez ce que vous aimez.

- A quoi tu penses, maman ?
- On se mangerait un gâteau ?

Le regard de ma petite s'émerveille.

Nous dirigeant vers le buffet réfrigéré, me tient la main.

- Je t'aime,
- elle dit.

Me lâche, subitement, étroitement une copine. Je salue bourgeoisement la mère, pantalon faux cuir, veste marine, kyrielle de chaînes plaquée or.

– Je peux aller chez Camille ?

dit Isadora.

– Mais, le gâteau ?

Elles font des bons, toutes les deux. Je souris, bourgeoise, à la mère, qui sourit, lasse, portant à bout de bras les désirs de sa fille, comme moi, comme moi.

Peu importe que nous soyons de bonnes personnes, ou pas, nous sommes des mamans.

Je règle le gâteau d'Isadora. Elle le reçoit, inattentive, de ma main. Le ciel est gris. A l'intérieur de l'espace pour bobos, la lumière est jaune. Parait que je devrais m'acheter des luminettes. Booster ma dopamine. L'hormone du bonheur. Le bonheur viendrait à moi, excité par la lumière. Comme les insectes de nuit.

Le bonheur ne se brûlera-t-il pas les ailes ?

Mon téléphone bipe.

Quand nous voyons-nous ?

Paul.

Pas pour le moment,

je réponds.

J'abandonne ma fille à l'amitié. Je traverse une place, m'assieds sur le bord d'une fontaine. J'écris un mot au fils d'Irma, Marc-Antoine, que tout à l'heure j'ai pris, longuement, dans les bras.

Ta mère est quelqu'un de bien. Elle t'aimait. N'en doute jamais.

Je fous le téléphone dans mon sac, marche, croise mon reflet dans une vitrine, me trouve belle.

La petite gaieté se donne un mal fout pour remonter mon œsophage alors je lui tends la main.

133.

Vendredi soir.

– Dorothée me fait chier. Je ne vais pas à sa soirée.

– Lydia je suis aux toilettes, là.

– Si ça continue, Berlin, je boycotte.

– Comment va ta femme ?

– Je n'ai pas de femme, Mève.

– Je t'emmerde, Lydia.

Je raccroche et chie.

134.

J'envoie à Lola, du bureau, un message vocal pas piqué des vers.

Il y a une demi-heure, me suis mise à dos Zita. Elle buvait un whisky coca. J'ai sarcasmé. Elle m'a dit Avec moi tu n'es pas bienveillante.

Ça me rappelle quelqu'un, qui ?

Je me sers deux doigts de gin (trois), deux glaçons, je rentre le ventre, ferme la

porte du frigo, décapsule un petite bouteille de soda parfumé au gingembre, acheté en vue d'être apporté à la fête, demain soir. J'avale la moitié du verre, coincée entre le frigo et la table blanche.

Edgar. *Tu n'es pas bienveillante avec moi.*

Edgar écrira-t-il un mot pour Irma ? Elle l'a pistonné pour une expo, du temps de la Cambre, son école d'art. Plusieurs expos. Edgar ne se manifesterà pas. Absorbé qu'il est par sa destinée. A Londres, fait un tabac. Zita m'a mis sous les yeux le compte insta de son frère. Il est beau, mon fils. Demeurait des heures dans mes bras, petit. Ne me lâchait pas. Quand Zita est arrivée, ça a été la cata.

On avait pris le temps, Flavien et moi, pour Balthazar. Six ans.

La destinée d'Edgar est de devenir quelqu'un. Invité à des fêtes, des performances, des célébrations.

Sa venue au monde me permettait de bazarder un cauchemar. Celui de mes parents.

Je fus immédiatement prise d'amour pour l'enfant. J'échappais au destin.

Le destin d'Edgar est de se manifester. Je veux dire : qu'on le voie. Qu'on l'applaudisse. Qu'on l'envie.

Moi ? Je demeure engluée dans une maison que bordent des mélèzes, pas foutue d'élever mes gosses en vue d'une intellectuelle étincelance (j'invente des mots *si je veux*), j'écris des trucs que peu de gens lisent et puis oublient, je suis baisée par un gars que ça n'égratigne pas de vivre de petites satisfactions, de petits plaisirs, de petites accommodations, vie rectiligne non percluse de doutes comme on te passerait sur la peau du papier de verre, un gars à l'âme vigoureuse s'étant amusé avec un pubis parisien, l'ayant délaissé, revenant au bercail, oubliant le golf, s'inscrivant à l'aviron, portant des tee-shirts noirs, bienveillant avec ses mômes, gentil comme tout avec sa fafemme, n'ayant pas d'ambition, pas de projets,

il m'a même écrit, Flavien, il y a dix minutes, un truc suivi de smileys.

Tu n'es pas bienveillante, Mève. Tu parles mal aux gens, tu sais pas faire de nœuds dans ta langue, pas capable d'être une fille pour ton père, si Paul t'avait dit Oui il y a quelques années, de ton domicile tu te serais tirée, radeau de merde à t'écorcher les ongles, volonté de plébéienne à subir le bas panier, rêves à gueule de boire, érotisme de chien dans les pattes.

Colère.

135.

– A la mort de ton père, dit Hector, tu toucheras l'héritage ?

J'hésitais à ouvrir une deuxième bouteille de ce truc aromatisé prévu pour la soirée de Dorothée où Lydia ne sera pas. J'envisageais le gin pour Lydia et moi. Je décapsule.

– C'est vrai, ça, je dis. Le mec n'est pas pauvre.

Hector ouvre le robinet, il se penche, boit à même le jet.

– Tu ne devais pas sortir ce soir ?

je dis.

– Les copains font chier.

– Tout le monde est parti sauf Léo.

– Tu veux l'exclusivité de Léo ?

- J'ai pas prévu de cuisiner.
- Même pour Léo ?
- Nouilles chinoises.
- Ben c'est ok.

J'ai acheté *deux* paquets de nouilles.

- Je te déçois,
- dit mon fiston de quatorze ans.

- Une bière ?
- je propose.

- Guillaume Alleron est contre.
- Toujours là, lui ?
- Maman, j'ai à te parler.

Nom de dieu. Marianne rapatriera mon frère auprès d'elle parce que mon père le lui demande. Avec son fric à lui.

- Ça te va, des pâtes ?

je dis.

- Y a encore la bonne huile ?
- Je crois pas.
- Pesto ?
- Nan.
- Il mange quoi, Léo ?
- La même chose que nous.
- Ça, c'est la bonne huile ?
- Zut alors, tu l'as trouvée où ?
- Dans ton bordel.
- Il me faudrait une femme de ménage.
- Pourquoi pas ?
- J'aurais des scrupules.
- Cette maison a besoin de toi, dit mon gamin. Il y a les vitres cassées, les radiateurs défectueux (Hector remplit une casserole d'eau), les murs à peindre, un boiler à réparer (Hector sale l'eau, allume le gaz, pose le couvercle sur la casserole), je peux te parler ? (se tourne vers moi, flamboyant d'insouciance) tu veux une bière ?
- Je suis heureuse, mon fils, de passer la soirée avec toi.
- Il est où, Léo ?
- Crée un jeu vidéo en ligne avec un ado de Chicago.
- Je décapsule ?
- J'en voudrais une forte.
- T'es en colère ?
- Triple Westmael.
- Ça se voit t'es en colère.
- Accouche.
- Assieds-toi.
- Tu veux changer d'école ?
- C'est ça.
- L'an prochain ?
- Pensionnat.

- Mets-nous de la musique.
- Tu serais d'accord pour le pensionnat ?
- *Beirut*. Le nom d'un groupe.
- Comment ça s'écrit ?
- Laisse tomber.
- Léonard Cohen ?
- Pas le cœur.

Zach Condon, de Beirut, chante *Elephant gun*. Je bois. Merci, je dis à Hector.

Demander à mon toubib un antidépresseur. Je ne sais pas vous, je supporte pas ces médocs pour âmes de traviolle. Me rendent malade. M'est arrivé de tenir quinze jours. A vomir comme une borne de pompier par orage constant.

- Je t'écoute, mon fils.
- Ne sois pas bouleversée, maman. Je te verrai pendant les vacances.
- Qui te parle d'un internat ?
- Les potes de la team d'Alleron.
- Tu n'es pas allé à la dernière réunion.
- Guillaume dit que j'ai tout pour être un porte-flambeau.
- Mais tu rates ton année.
- La plupart des jeunes qui le soutiennent, comme moi, ils sont dans une école de jésuites.

- C'est super dur, les jésuites. Faut te foutre de la glu sous le cul, sûr de pas tomber de la chaise dix heures sur la journée.

Hector fait une chose que mes émotions maternelles tolèrent difficilement. Il baisse les yeux.

- Met Léonard, je dis. C'est plus calme.
- C'est pas jésuite.

Je tends la main vers mon fils. Les siennes cherchent sur l'écran Léonard qui ne cachait pas sa dépression, lui. *Rien ne va jamais vraiment, tout ce que l'on espère s'écroule toujours*, il disait à des journalistes.

Les cafards pondent leurs œufs dans la matrice qu'est mon cerveau. Je peux rien contre ça. Aimez-moi. Je lutte. Soutenez-moi. J'ai du charme. Je suis créative. Je suis érotique. Tout ça vous l'aurez si vous ne me bousculez pas. Si vous me faites rire. Je suis dépressive, ok ?

- Je veux faire partie de la team d'Alleron, dit Hector. Il est notre prochain président.
- Tu brigues, je dis, la direction de cabinet ?
- La porte des chiottes.

Hector sourit, disant cela. Hector est intelligent. Trop, parfois, pour son âge. Hector n'aime pas étudier. Hector rêve en classe.

- Comment, je dis, t'as eu envie de contacter Alleron ?
- C'est toi qui m'a dit de télécharger l'application de la radio belge francophone, La Première.
- Et France Inter, France Culture, Radio Suisse Romande.
- J'écoute tout ça.
- France culture ?
- Le matin avec toi.
- Alleron ?

- Sur la Première.
 - Disait quoi ?
 - Un truc qui m'a touché.
 - Sur l'école, si je me souviens.
 - L'école de demain.
 - En attendant, cautionne de formatés petits soldats.
 - Je ne comprends pas ce que tu dis.
 - L'eau bout.
 - Guillaume s'exprimait à la radio ce jour-là avec une voix qui ressemblait à celle de papa. Comme papa n'était pas là, j'ai pleuré.
- Les épaules d'Hector montent/descendent il pleure. Il enfouit la tête entre les bras. Je quitte ma chaise. Coupe le gaz. Prends place à côté de mon petit. Pose la main sur le dos du peignoir. Le dos se fait droit. De la morve torrentielle du nez. Hector pose le front sur la paume des mains elles-mêmes soutenues par les coudes posés à table. Léonard chante *Halleluiah*. C'est malin.
- De toute façon, dit Hector, le pensionnat c'est pour les gosses de riches. Je doublerai mon année tant pis. Je m'inscrirai au foot.
 - Tu porteras une casquette.
 - Une chaîne autour du cou.
 - Nous reparlerons de l'internat, Hector. Même si je suis convaincue que ça ne t'ira pas.
 - D'être éloigné de toi ?
 - De faire le singe savant.
- Du bout des doigts, plaqués les uns aux autres, Hector essuie les larmes.
- A l'école je me fais des potes pas des amis. Avec la team c'est pas pareil.
 - Tu discutes avec Alleron ?
 - Il est rabrasadi.
 - Abasourdi ?
 - Par la qualité de ma pensée.
 - Ça ne m'étonne pas.
 - Si je parle avec une casquette, Alleron verra que ma casquette.
 - Je vais l'interviewer.
 - Tu ferais ça ?
- Yeux écarquillés de mon tout petit.
- Seule, Hector. Lui et moi.
 - Il sera sous ton charme.
 - On rallume le gaz ? On cuit les pâtes ? On mange ?
 - A ta place, je ne me laisserais pas faire.
 - J'en ai bien l'intention.
 - Pour l'héritage de ton père.
- Mon jeune fis resserre la ceinture du peignoir, allume le gaz sous la casserole d'eau, dévisse la bouteille sans étiquette contenant l'huile d'olive qu'il respire, nez au goulot, dépose le bouchon, dépose la bouteille, ouvre le placard blanc nacré, en sort un paquet de spaghetti, referme le placard.
- Comment tu as fait, il dit, pour vivre sans un papa ?
 - J'en avais un.
 - Je te sers une bière ?

Hector va au frigo, ouvre la porte, prend une bouteille, elle cogne contre une autre bouteille, il referme la porte du frigo, bruit sourd du caoutchouc absorbant une autre matière de caoutchouc.

Mon corps entier est paré de larmes. Mes ongles de doigt de pieds se lient avec ma rate. Les os du poignet croisent le regard des trompes de Fallope c'est réciproque.

Hector vient derrière moi, glisse la joue contre mon cou.

– Tu me chatouilles,
je dis, réprimant un enlacement.

– On se ressemble toi et moi, dit Hector. On a les émotions tellement peu vivantes. Si ce n'est la colère. Je te l'ai jamais dit, maman. Quand tu es en colère, je t'aime tellement.

Je ne réprime pas l'enlacement, j'attire le corps de mon enfant. La pluie crachée par mon équilibre météo s'en va vers d'autres contrées. Il fait moite. Pas de vent. Odeurs de feuilles tombées au sol. Vert électrique surgissant des prés. Je serre mon petit.

– Quand j'étais enfant, je dis, je ne savais pas qu'un papa ou une maman pouvaient dire Je t'aime à leur enfant. Pour moi, des parents c'était des gens qui veillaient sur leurs gosses. Qui les réprimandaient quand ils ne jouaient pas correctement leur rôle d'enfant. Ils s'adoraient, mes parents. Je me disais que plus tard je voudrais ça pour moi.

– Des enfants ?

– Un mari que j'aime.

– Ah.

– Quoi ?

– Tu n'aimes plus papa.

– Je vous aime, vous.

– Pas comme tes parents vous aimaient. Tu nous aimes mieux.

– J'aime papa d'un amour définitif.

– Vous ne faites plus l'amour.

– L'eau bout.

Hector s'extrait de notre étreinte sans un regard pour mon corps dans sa robe longue mes cheveux mi-longs aplatis par une huile on dirait Bo Derek sortant des flots avec trente ans de plus, j'ai les yeux noirs je me sens belle, Bo femme encore, Bo femme toujours et l'ivresse est là.

Le plastique de l'emballage des spaghetti craque sous les doigts de mon petit. Bong de la cuillère de bois dissociant les éléments de pâte durcie.

– Celui qui me servait de père, je dis, a fait souffrir ma mère je lui en veux.

– Pas parce qu'il ne vous aimait pas ?

– Il nous aimait à sa façon.

– Ta maman, il l'a aimée et puis plus ?

Hector a la finesse d'ôter son peignoir. Ça fait diversion.

Je vide dans mon verre à pied le fond de la bouteille (à chaque bière belge correspond un verre, j'en ai un tas, je change chaque soir // la pils, cinq degrés au plus, dans verre à fond plat // six degrés et davantage dans verre à pied).

– Tu sais, je dis, adolescente j'avais pas beaucoup d'amis. Après j'en ai eu plein.

– Je suis bizarre. Toi tu l'es pas.

– Vraiment ?

– T'est une mère normale. Tu veux qu'on réussisse à l'école.

Touché-coulé.

– Quand mon père est devenu gourou, je dis, à cause de gourous qui lui disaient quoi penser, il s'est senti plein d'alliés. Il gonflait, mon père, d'amour pour la vie. Plus il ouvrait son cœur à Jésus, plus on lui donnait le pouvoir de diriger. Plus il prenait son pied à diriger, plus ma mère s'étiolait.

J'admets. J'insuffle à ma sentence le parallèle avec Alleron.

– Mon père fascinait les gens, je dis. A cause de ça, il ne regardait plus maman.

La peau de mon dos frémit. *Maman*. Et quoi encore ?

– Ma mère, je dis, était habituée à un mari pour elle toute seule.

Le col du tee-shirt d'Hector est déchiré. Culpabilité de la mère ne s'intéressant pas à la garde-robe de ses enfants. Pauvres enfants.

– Moi, dit Hector, ça m'aurait plu de vivre avec un mari populaire.

– A quoi tu penses ?

– Je ne sais pas si ça fait deux ou trois minutes que j'ai plongé les spaghettis dans l'eau.

– Trois je dirais.

– T'appelles Léo ?

Fin de conversation. J'ai comme un goût jaunâtre dans la bouche. Hector se lève.

– T'inquiète pas pour mes copains, il dit. J'ai la chance d'avoir des parents. Et puis, j'ai Léo c'est déjà ça.

Je me lève, je tangué, le feu dans le poêle s'assoupit, Beirut m'emmerde, Léonard m'emmerde, Dieu m'emmerde, les gourous, les mômes.

– Léo !

j'hurle.

– Le pauvre,

dit Hector posant la casserole à table.

– Ne m'oblige pas, il dit, à mettre les spaghetti dans un plat. On n'est que nous trois.

Je ramène la casserole sur le gaz éteint.

– Chacun se sert,

je dis.

– Tu vas pleurer ? A cause de moi ?

– Mangez tous les deux, j'ai pas faim.

J'embarque une bouteille du frigo, monte dans ma chambre, ferme à clé, me jette sur le lit.

On m'enfonce des aiguilles par l'oreille. Un rire de dents avariées me tonne par l'ouïe elle est en sang. Vivre est une plaie. Crucifiée, on me fout du vinaigre dans le vagin, qui est écorché. Les dents rient. Figée sur le morceau de bois, je ne vois pas les visages. Les visages rient de vie. Je suis morte, dedans. Vivante, dehors. Ma bouche se tord. Une éponge chaude m'éponge le front. Ma respiration en aspirel'effluve. Je marche sur un sentier mauve le ciel est orange il fait si doux on entend un oiseau chanter.

Un individu sur le lit me côtoie. Hector.

– Léo, il dit, fabrique une sauce avec des poivrons rouges et avec de l'ail. On t'appelle quand c'est prêt. Après le repas on te mettra un film, une couverture, papa t'appellera. Avant le film. Dites-moi quand elle aura la couverture sur elle, il a dit au téléphone. T'es d'accord ? Avec le programme ?
Je me retourne et serre serre l'éponge chaude qu'est le corps de mon fils.

– D'accord,
je dis.

– Léo a chargé le poêle.
Hector tire par la main mon corps de bois mort imbibé de pluie.

– Viens près de nous. Ne pleure pas, d'accord ?

– D'accord,
je dis.

Devant le miroir de la chambre tandis qu'Hector descend l'escalier de bois mort imbibé de notre vie, je me sens belle d'être fragile.

Fragile à ce point que devant un enfant de treize ans j'en fis tout un foin.

136.

La dépression, meute de loups ils hurlent devant ta porte. Ce n'est pas que tu sois sur le qui-vive. Tu guettes, dans la peur, le moment où l'un d'eux entrera pour te mettre en pièce. La peur sait que les risques sont élevés. La peur redouble ta paralysie.

Ainsi suis-je depuis des mois.

Décrochée de moi-même. Engluée en mes nœuds.

Pendant vingt-cinq ans je vécus désinvolte. Nul besoin de Dionysos.

L'ivresse venait de ma clarté.

Je me sentais légère.

A présent, au pilori suis-je ligotée. Pas d'endroits où aller. Tout est morne, de toute façon. Rien n'a d'attrait.

Le pire : quelque chose en moi confisque le désir. Pas celui, érotique, de mes jeunes années. Confisque le désir de ma propre vie.

Adolescente, rien n'avait de sens sinon l'amour. Il n'y avait pas d'amour. Seulement l'espérance de l'amour. Tu me diras, leur nettoyage de cerveau fonctionnait. Dieu était tout cela. Le reste on s'en foutait.

Je désappris à vouloir quelque chose pour moi.

Le *pour moi*, aujourd'hui encore, m'est énigme.

Vouloir quoi pour soi si ce n'est l'omnipotente du grand Tout ?

Hors la foi point de salut, les salauds ils m'ont perfusé ça.

137.

Pourquoi, dites, j'aime tant danser ?

138.

Samedi

Le soleil glisse la main sous mon drap. L'autre main soulève ma paupière. Il glisse contre mon corps sa paume j'en profite pour refermer l'œil.

Ce soir je danserai.

Mon corps, aspirant à la consolation qu'est le café, se cabre à la verticale, Hop. Nous marchons mon corps et moi dans le couloir desservant cinq chambres. Nous descendons l'escalier de bois.

Le soleil à ma table croise les jambes. Chic. Nous faisons bouillir l'eau, mon corps et moi. Il porte une robe longue d'acrylique mauve. La lumière venue de l'astre l'abreuve.

Mon corps est une plante satisfaite de boire la lumière.

Le matin, lui et moi allons toujours bien.

Surtout quand le soleil est là, à nous frotter la moelle de son allégresse.

Comme il est dans mes habitudes j'ai dressé, la veille, la table du petit-déjeuner. Au cas où l'un des miens, avant moi, viendrait à se lever. Les ados ne connaissent l'aube que dans les animés.

Menu ce matin : pain bio, fromage de chèvre, café, café, café.

Je chausse des talons.

La cuisine de blanc vêtue, des blancs très crème aux blancs glaciers, fait la longueur du bâtiment qu'est l'ancienne ferme, étroite, donc la table douze couverts est perpendiculaire aux deux fenêtres donnant sur les mélèzes en contrebas et ce silence. Je déplace une chaise la colle au radiateur de fonte, ceignant par le bas la fenêtre à côté de celle voisinant la porte, elle-même vitrée.

Je pose la tasse de café, le thermos, l'assiette avec deux morceaux de fromage, le pain grillé, sur l'appui de fenêtre en marbre gris.

Le matin c'est répit dans ma tête. Le matin c'est paradis.

Après viennent les ronces. Mes pensées s'y prennent les pieds. Ça fout des doutes sous le cutané. Des hontes. Des inachèvements. La détestation d'un aveuglement qui a que ses yeux pour pleurer.

Le matin je suis simplement une femme. Pas même Mère. C'est ça qui est bien.

Il est plus aisé de parler des ronces que d'une caresse de plume. Tu te relâches, quand t'es caressé. Tu te hargnes, quand tu te sens griffé alors les sensations sont aiguës, les pensées se jettent dessus, sucent l'aigu, ça passe dans leurs veines, aux pensées, Bam t'as un juge dans la tête, très instruit sur le dossier, pour le reste de la journée.

Ce soir je danserai.

Balthazar entre. Il s'essuie les pieds. Bonjour maman, il dit. Avance une chaise contre la mienne. Écarte les jambes, pose le coude sur les genoux.

– Écoute, il dit, j'ai l'opportunité d'un colocation à Bruxelles. Zita est partante. Ici on est loin de tout. Le truc, c'est Gladys. Elle voudrait vivre avec nous.

Mon fils porte un pantalon de velours Kamel, une chemise sans forme, vaguement blanche dont un pan échappe au ceinturage.

– On passe l'été ici, il dit. Papa est revenu. Je lui laisse ma cabane et en septembre, zou.

Balthazar se redresse, étend les jambes sous ma chaise. Le tissu souple mauve moiré de ma robe lui tombe sur le mollet. Il écarte les coudes, joint les mains dans la nuque. Beau comme tout, nom de merde.

Il sourit.

– Je sais, il dit, ton cœur se brise.

Dans ma tête, ronces aux épines triples. Pensées déchirées comme sous l'effet d'une lame de rasoir. Si la lame s'enfonce je serai sans raison, ma chère raison capable de dédramatiser. Je croise les jambes. Celles de Balthazar se replient.

– Maman, j'ai dit *l'opportunité*.

– La famille de la gamine qui te suit comme un chien ?

Balthazar me regarde, pas surpris.

– Ton boulot ?

je dis.

– Je bifurque vers l'Horeca. C'est bien payé. Ne me regarde pas comme ça. J'ai envie de gagner du fric.

– Mais, pourquoi ?

– Comment ça, pourquoi ?

Balthazar sourit. Comment me passer de cela ?

– Tu me voles ton sourire,

je dis.

– J'ai besoin d'une voiture, il dit. J'ai envie de voyager, de m'acheter de bonnes chaussures, une installation high-tech, j'ai envie de t'emmenner au restaurant ne fais pas Pfff.

Balthazar est debout, mains aux poches, velours côtelé. Le pan de la chemise respire sur la hanche. Elle vole.

Ce soir je danserai.

Je volerai de mes six ailes d'archange à ne pas me souvenir que d'autres mangent la vie à pleines incisives tandis que l'automne en moi brunit.

– Tu as, je dis, un talent pour le bois.

– Je ne peux pas m'installer comme indépendant.

– Comment ça ?

– J'ai pas le diplôme figure-toi. Je vais pas travailler au noir toute ma putain de vie.

Hector est là, dans son peignoir marine, raie impec, cheveux retranchés en masse d'un côté de la tête il a pris une douche.

– Hector tu portes mon pantalon, dit Balthazar. Je t'ai dit de demander.

– T'as dix-neuf ans j'en ai quatorze.

– Treize.

– Tu sais plus le mettre.

– Demande, ou je te l'arrache.

Je sors dans l'air doux du jardin, mon corps communique que c'est doux. Mère c'est doux.

Rien ne se déclenche en moi si ce n'est une faible approbation. Je suis éteinte. Comme le volcan qui veille. Ça peut dormir des siècles un volcan.

Ma tasse est vide. Sans café à me mettre aux lèvres je m'ennuie. Sans le silence et sans France Culture. Sans mon téléphone, voix de l'animateur qui est un ami il vous lâche pas, présent chaque matin, que t'aies de la brume dans l'ciboulot ou la fortune de Picasso.

Je mets la main sur mon téléphone, table blanche de la cuisine, où n'apparaît nul message. Personne, à te dire quelque chose, Mère.

Mes prochains week-end sont libres d'invitations. Je resterai là, le samedi, à ne pas me foutre devant un film de crainte que les gosses jugent leur mère *finie*. Ta solitude aura de la gueule, Mère. Tu allumeras des bougies, tu erreras dans la

maison, longue de robe, haute en talon, maquillée, ivre. Tu allumeras un feu dans le salon. Tu feras semblant de lire. Tu liras peut-être. Va en librairie. Je sais pas, moi. Au théâtre ? Avec Flavien ? Flavien s'endort, au théâtre. Au cinéma ? Un samedi tu veux rire. C'est pour les gens qui n'ont pas d'amis, le cinéma un samedi. Je veux danser, je te dis. Que la musique frappe mon corps alors mon corps se défend il sort les muscles, voilà ce que j'ambitionne, la facilité, une vie de pas à pas, une vie réussie de communion à soi.

Sans blague, ça ne t'était jamais venu ?

J'avais envie d'un destin grand.

Ça veut dire quoi, nom de dieu ?

Hors des sentiers battus.

Tu es hors sentiers battus. Tu vis dans le secret. Tu connais la joie.

– J'ai une de ces envies de pisser,

dit Balthazar. A brusques enjambées il s'éloigne. Il urine dans l'herbe. Zip de la tirette.

– Cet été, je demande, tu n'isoleras donc pas la toiture du salon et du hall.

– C'est prévu.

Je fais semblant de ne pas entendre, main en cornet autour de l'oreille. Besoin du corps de mon fils tout près, tout près.

– C'est prévu, dit Balthazar. J'ai besoin de fric.

– Papa te paie ?

– On travaille ensemble.

– Tu finis en beauté.

Balthazar allume une clope. Il expire. Regarde loin l'horizon.

– Ne sois pas aigre, maman.

– Je peux t'en donner, du fric.

– Ce dont j'ai besoin c'est d'une plage avec cocotiers. Tu ne me fileras pas de fric à destination d'un bonheur turquoise.

– Quel rapport ?

– Ce qu'il te faut à toi, dit Balthazar dont le corps recule à pas de velours jusqu'à l'appui sur le mur de la maison, c'est une vie intérieure. J'en n'ai pas, moi, de vie intérieure. Il me faut du sable sous le pied.

– Quelque soit le voyage, c'est toujours soi que l'on trimballe.

– Encore faut-il un *soi*.

– Voltaire.

– Je reviendrai.

– C'est pas ça.

Balthazar m'embrasse le front, haleine nicotinée. Je respire son sillage, l'alvéole dilatée.

– Je t'apporte un café,

il dit.

L'extrémité des doigts glacée, je marche derrière Baltazar jusqu'au saule pleureur à gauche de la maison, où quelqu'un un jour installa une table de bistro blanche, deux chaises inconfortables blanches, je te déteste Père.

– C'est parce que Flavien revient à la maison ? je dis. Ça te soulage du rôle de fils aîné ?

Pourtant le café dans mon corps suspend la nécessité de penser.

– Zita veut accoucher en Belgique, dit Balthazar. Pas demain qu'elle retournera sur l'île.

Tu me confisqueras ton sourire, Balthazar.

– J'affirme pas, il dit, que je resterai à Bruxelles avec Zita quand le bébé sera né.

– Gladys ?

– Gladys va bien, maman. Elle en a marre de passer des heures dans les transports en commun.

– Je sais.

– Avec toi depuis quelques années je peux communiquer. Ne souris pas. Quand j'étais ado c'était pas évident.

Quand t'étais ado, Balthazar, enfer de cris, d'agressives sentences, de portes jetées au gond.

– Gladys n'a pas pris de décision, il dit. C'est juste une envie qu'on partage tous les trois. Si tu veux un coupable, prends-t'en à Zita. Elle a parlé à Valentine. Ma nouvelle copine. Zita a suggéré. Tu sais comme elle est. Moi j'aurais mis des années à partir.

– C'est Zita qui a proposé ?

– Maman.

– Redis.

– Maman.

Balthazar tombe de la chaise blanche voulant me prendre dans les bras.

Il m'entraîne dans une chute molle parfumée de lilas.

139.

Ma sieste fut sereine. Rêves de mariée au sein d'ivoire dont le voile-mousse blesse en douceur l'épiderme des pensées. Quand je descends au rez de chaussée, toute emballée (comme une carpe j'ouvre largement la bouche), il règne une senteur de quatre-quart et pointe de cannelle (quatre œufs, 250 gr de farine, 250 gr de beurre, 250 gr de sucre).

Hector, l'auteur du fait culinaire j'en jurerais, ajoute usuellement un sachet de levure, un de sucre vanillé, des pommes sa spécialité et copeaux d'amandes, laissant la cuisine démembrée. Stalingrad, 44.

Il fait chaud.

– Paul tu veux un café ?

j'entends.

Putain.

Je remonte tachant de ne pas fendiller, de mon poids, les marches de bois. Moi qui, dans le hall Sixtine, voulait soulager ma vessie. Tandis qu'à l'étage j'évacue l'urine, assise et bien-pensante, une puanteur d'émotion me tortille le cervelet. De grâce, pas Paul, je suis démaquillée, courte chemise de nuit à pois dorés sur fond noir, jambes non rasées.

– Maman, c'est toi ? Paul est là.

Des oiseaux chantent ça arrive jusqu'à moi tapissé d'un bruit d'avion. Je me torche le vagin, fais trois pas, prend appui sur la planche non fixée servant de passage entre le couloir et la micro salle de bain aux carrelages turquoise, où j'ai

inscrivis *nos plus belles qualités sont celles que nous faisons de nos défauts*. Je fais demi-tour croisant Mève dans le miroir, je la trouve pas si moche.

Je lève ma courte chemise de nuit, mes poils pubiens ne sont plus ce qu'ils étaient, je rabaisse, ma féminité tremblotte, ma féminité de pacotille, de vieille sympa, de toute ennuagée, je ris, je ris devant le miroir je crie J'arriiiiive ! lisant la sentence dorée sur les carrelages turquoise. Quels sont les défauts, Mève, dont tu pourrais faire des qualités ?

Je souris à destination de la fille dans la glace.

De cette réaction elle se contente.

140.

– Salut, je dis,
embrassant Paul.

– Maman, tu es à moitié nue,
dit Hector dans un désordre de casserole, plat maculé de beurre, farine éparpillée.

Je file dans le hall Sixtine, il y fait divin, notre maison devrait être sise dans la Drôme pas au pays le plus pluvieux au monde.

Je décroche une fourrure de loup gris, fourre les jambes dans un legging noir gisant au sol, glisse les pieds dans des bottes de caoutchouc. On dirait une pouffe russe ensorcelée par l'idée de sortir du lot.

– Mais, maman,
dit Hector, le quatre-quart disposé sur un plat rond dans les tons roses j'adore.

– Tu ranges et tu nous rejoins,
je dis à mon fils cadet.

J'ajoute, parce qu'Hector n'est pas un mafieux russe :

– J'aimerais que tu te joignes à nous on parlera d'Alleron. Mais avant je voudrais que tu ranges la cuisine d'accord ?

J'empoigne le thermos aux fleurs gueules ouvertes (couleurs pimpantes comme sur un foulard de babouchka, cadeau de Flavien), j'ouvre le placard, des lilas furent cueillis, occupent la table blanche dans un vase art déco ringard j'adore, Clinck font les tasses je les dérobe par les anses et là, face à un Paul déconfit, je réalise que *peut-être* il n'est pas venu pour moi.

– Ah, je dis, assumant l'engouement de mes hormones, tu n'es pas venu prendre un café.

– Si,
dit l'homme il porte une barbe naissante.

Il endosse le sempiternel complet de velours côtelé, celui-ci est à fines rayures dans les orangés, et cette voix.

Passant à hauteur du lilas mauve sur la table blanche dans le vase art déco (poignées ridicules ultra dorées, carrés mauves se mêlant à du vert et du bleu sur fond crème), je m'extrais de la maison. Un parfum bienveillant (eau de toilette portée par un pinson?) me ronge les abysses, Mève va bien, merci.

Assise à la table bistro sous le saule pleureur où ce matin Balthazar m'annonçait son envie de lever le camp avec lui ma Gladys,

je nous verse une tasse de café et dis, stupide que je suis, Je suis heureuse de te voir Paul.

L'abruti ne dit pas mot, repousse sa chaise, trop proche de la mienne faut croire, humiliation. Comment sa femme prit-elle souffle de le quitter, je ne sais pas. Je n'étais pas proche d'elle. Pour cause. Paul me faisait vibrer. A en être malade.

– Tu t'éloignes,

je dis, croisant les jambes, main glissée dans l'interstice à peine plus bas que le pubis.

Paul avance la chaise, écarte les jambes y pose les coudes, le regard *flamboie*, un verbe du genre. Vous voyez, quoi. Ça ne vous est pas arrivé depuis longtemps, ce regard ? Moi pareil.

Mon âme plonge, insoucieuse, dans le torrent. Ouf. Frais. Je grelotte.

Paul poursuit le regard. Le corps dans l'eau, je tends la main vers un essuie. Sur le roc à trois mètres, une femme porte une fourrure je l'envie. La femme est Mève.

Le soleil réchauffe mes os. C'est lent. C'est douloureux. J'ôte la main de mon entre-jambes. Je m'assieds mieux. Dos raide. Je me régale du quatre-quart qu'apportera Hector, pommes caramélisés fondant-croquant.

Nous devrions être cela. Un continuum de sensorialités. Pas une somme. Le plaisir avalerait le précédent. Il n'y aurait pas de passé.

– Mève ce que je voulais dire avec tes fesses. Elles me plaisent.

Paul rit aux éclats pour ce faire coule son corps dans la chaise, les chaussures de cuir sont comme j'aime bref, ça sent le lilas.

– Mais, je dis, tu n'es pas là pour ça.

– Nous avons un problème avec Hector.

La mère en moi fait la louve. Elle sort les crocs. Je tournicote, du doigt, une mèche soyeuse.

– Quand tu dis *nous* il s'agit de qui, Paul ?

– Oh, tu penses à Guillaume ?

– Qui est Guillaume ?

je dis jetant le café il est tiède. Je dévisse le bouchon du thermos, ça grogne, pression effectuée par la vapeur emprisonnée, tous nous sommes emprisonnés, dans nos peurs ah ah.

– J'aime bien Hector, dit Paul. Jenna, ma fille.

– Je sais que Jenna est ta fille.

– Mais tu oublies le prénom d'Alleron ?

– Guillaume.

– Mève.

– Tu aimes mes fesses il ne s'agit pas d'elles, tu aimes Hector il ne s'agit pas d'Alleron, Hector rame scolairement quel rapport avec Jenna ?

– Je n'en reviens pas,

il dit.

– Quoi ?

je dis, lui tendant une tasse.

– Non merci,

il dit.

Franchement, aurait pu accepter. Pour le principe.

Putain, Mève.

Je me sens jouette.

Il s'agit de ton fils.

Mes trois derniers décrochent. Vivent pour leur smartphone et leurs copains. Gladys, Isadora. Rivées à l'écran quand elles ne sont pas en bande. Isadora plus sociable que Gladys. Gladys vissée à trois copines.

– Que dit ta fille à propose de mon fils ?

je susurre balançant, en vue d'abreuver l'herbe, le contenu de la tasse destiné à Paul.

– Tu es sur la défensive.

– Je m'inquiète.

– On ne dirait pas.

Venant d'un instituteur, ça cingle.

– Jenna, dit Paul, trouve Hector trop investi pour Alleron, qui emmène ma fille cet été, avec trois ados, dans sa tournée européenne. Hector était candidat.

– Recalé ?

– Il harcèle la team. Garde un œil.

Paul rassemble les pieds sous la chaise.

– Tu t'en vas ?

je dis.

– A défaut de te toucher les fesses.

– Il y a trois ans tu ne m'aurais pas parlé ainsi.

– Il y a trois ans tu ne m'intéressais pas.

Il y a trois ans je buvais moins, je déprimais moins, mon père n'était pas à l'agonie.

– Hector est exclu de la team?

je dis, me mettant debout.

– Tu pars déjà ?

dit Paul.

Je me ressers un café, pose le cul sur la chaise. Un nuage passe, éclipsant la lumière. Je respire à poumons pleins, ne décelant qu'une odeur de bruyère. Pas de lilas. Dans ma tête le sourire de Dorothée me happe. Ce soir je serai ivre d'aimer. L'amitié est amour, non ? Pour le bousculement des désirs, repassez. Je suis collée à Flavien, vous voyez pas ? Mes gosses ne vont pas bien, vous voyez pas ? Ils me fuient. Ceux qui restent sont paumés. Zita accouche d'un bébé sans père.

Il fout quoi, Flavien pour ses gosses ?

Ce qu'il peut, Mève. Avec ce qu'il est. Si tu étouffes c'est ton problème. Tu vois des murs où il y a de la peur.

D'où elle vient, cette peur ?

De l'enfance.

La peur n'est pas clairvoyante. Elle se trompe de cible. Chaque fois que je redoute quelque chose, il n'y a pas de raison à se barricader. La vie n'est pas comme ça.

Pas comment ?

Malveillante.

– Mon père est en train de mourir, je dis. Si tu veux bien être vertueux.

Le mot m'échappe.

– Attentionné,

je rectifie.

– J'adore te lire,
dit Paul.

– J'ai adoré t'écrire.

– Jusqu'aux seins ?

– Jusqu'au retour de Flavien.

Soupir de Paul. Replie les bras, on dirait un papillon, mains à la nuque. Étale ses longues jambes.

– Il te reste du café ?

il dit.

Je le regarde d'un beau regard je crois. Vide d'emprise. Laissant à l'autre place pour advenir. En moi est éteinte la rage-désir. Je n'ai plus le corps à ça.

Ô corps, pourquoi si tard dans ma vie ? Moi qui nourrissais l'instant de fantasmes. Les fantasmes se nourrissaient de moi. Jusqu'à l'épine dorsale. Ils bouffaient tout, les fantasmes. Tantôt je me trouvais devant le rouge vitrail d'une cathédrale par extrême jour d'été. Tantôt j'étais statue de sainte au manteau noir au voile au chapelet, pesaient une tonne, cœur de plâtre. Tantôt l'ardeur tantôt le dépit.

– Vertueux, dit Paul tendant la main vers la tasse que je lui offre, ce n'est pas dans ma nature.

– Tu ne t'attendais pas à ce qu'Hélène te quitte, hum ?

– Pourquoi remonter le temps ?

– Je me sens plus à l'aise avec le passé qu'avec l'avenir.

– J'ai une sœur, dit Paul, elle s'initie au tarot. Sur une carte, la gauche représente le passé, la droite l'avenir. Au volant de ma voiture j'observe les oiseaux, dans quelle direction ils sont posés, dans laquelle ils s'envolent, la droite, la gauche.

J'écoute Paul avec attention. Ça doit se voir, il me sourit. Je fraternalise avec ce sourire. Je ne lui montrerai pas mon cul, à ce sourire.

– S'ils volent vers la droite, dit Paul, c'est que je suis dans l'avenir.

– Ne sommes-nous pas *toujours* dans l'avenir ?

– Certains restent coincées dans le passé.

Sur ma chaise je change de position. Je rabats la jambe droite sur la gauche. Précédemment c'était le contraire. La gauche sur la droite. La gauche toute-puissante. Écrasant la droite, l'avenir. Où tout est possible. La liberté d'être soi. Hors de ce qu'on t'a mis dans la tête, Mève. Les entraves, sous apparence de justice céleste.

– Mève je ne te cache pas qu'interviewer Guillaume, Guillaume Alleron soit une bonne chose (la main de Paul effleure mon visage et Paul ne tombe pas et ne roule pas dans l'herbe en riant comme Balthazar ce matin avec moi). Guillaume est fusillé de toute part. Les sondages sont en sa faveur.

– Comment es-tu au courant, pour l'interview ?

– Hector n'a pu s'en empêcher. Fier de sa mère.

– Donc vous l'embarquez dans la tournée européenne ?

– Si tu veux une interview exclusive de Guillaume Alleron. A prendre ou à laisser.

– Quelque chose sur ton visage m'indique quelque chose sur la droite.

– Je propose à Guillaume d'embarquer Hector une semaine pour le

Danemark.

- Et voilà.
 - Si tu t'arranges pour placer sa photo en une du papier.
 - Deux cent cinquante mille abonnés.
 - Tu ne seras pas déçue.
 - Qu'est-ce qui te plaît, chez ce type?
 - Il est franc, connaît ses dossiers, tient des propos novateurs.
- Flavien fait, en ma direction, deux pas sur la pelouse, sur la droite, avant d'aviser la présence de Paul, d'opérer un demi-tour. Vers la gauche.

- Flavien !

je dis sautant sur mes pieds joints on dirait une fillette. Flavien rapplique.

Œil à la dérobade sur Paul coudes aux genoux, visage au sol. Monsieur se dresse, enduit sa gueule d'un sourire velours côtelé, Hello Flavien, poignée de main sexy, engageante, masculine.

- Salut chérie,

dit le père prodigue. Sa main recueille mon visage. Il pose un baiser sur ma joue, me regarde avec de la gaieté dans l'intention, c'est bien. Moi qui suis de béton, c'est bien.

- Paul me parlait d'Hector,
je fais.

- C'est à dire que,
fait Paul.

- C'est à dire que Paul est le copain d'un type qui s'appelle Guillaume Alleron.

- J'ai entendu parler,
dit Flavien debout bras croisés tu parles depuis deux ans il n'écoute que Radio France. Je suis là ! il crie en direction de Balthazar sur le perron. Il salue Paul d'un geste masculin et cetera.

Mon corps se dirige vers la gauche, vers ma maison, vers mes enfants. Quelque chose en Paul ne me retient pas. Comme Flavien je croise les bras, sur ma fourrure de gris lapin douce à crever. Paul marche à mes côtés. Isadora pointe, dehors, le bout du nez. Entre son index et le majeur est coincée une cigarette. Me voyant, ma fille insuffle. La clope n'est pas allumée.

- Ben dis donc,
dit Paul.

Isadora vient à lui. Elle l'adorait, comme instit.

- C'est chouette de fumer ?
il dit.

- C'est à Gladys,
dit ma petite.

Paul se tourne sur moi.

Et alors ? Je suis pas une mère tupperwere. Une mère qui tricote. Une mère qui sort les photos version papier. Une mère à inspecter les coins pas de poussière. Une mère à confisquer le téléphone dès vingt heures.

Je suis une femme abîmée qui trime pour exister. Elle lui coûte, à cette femme, l'énergie dont elle ne dispose pas. Elle aime ses gosses. Pouilleuse journaliste mais Dieu qu'elle se sent belle sous son lapin dans l'air d'été fraîcheur lilas et Flavien,

qui me regarde derrière la fenêtre, m'envoie un baiser.

141.

Euphoria. Deux fois sept lettres.

Ce qui existe ne s'écrit pas, dit Hector. Cependant que, j'ai l'envie d'énoncer.

Échanger, huit lettres, hier à la soirée de Dorothée, me gonfle de vie.

Rire, quatre lettres,

partager, étreindre, danser, écouter, trente lettres,

fête, inattendu, attention, nous propulsent au delà de nous-même. Nous nous quittons le temps d'un soir, d'un matin, d'une heure, d'une poignée de secondes,

ça retombera. Il y aura des fadeurs. Des trous vides où ne pas déposer l'âme.

Mais de cela, de l'euphoria où je me trouve, je désire témoigner. Du phénoménal souffle s'emparant des corps, quand un être humain, plusieurs, décident de passer du temps ensemble.

Hier chez Dorothée j'ai rencontré deux nanas, je ne les connaissais pas, longuements discuté avec elle. Avec d'autres.

Ce matin, tandis que le corps chaud de Flavien m'enlace, je me sens *pétiller*. Huit lettres.

Rencontrons-nous les uns les autres. Décentrons-nous. Ne pensons guère à ce qui nous rendrait heureux. *Recevons*. Huit lettres. Ce que je ressens est indescriptible. Non mathématique. C'est pour toi que je le dis. J'ignore si tu te sens seul.e. Délaissé.e. Si tu t'inventes des excuses. Des subterfuges pour ne point paraître isolé.e.

Ça m'arrive. Tout le temps. Désirer être entourée. La fête nous va bien. La fête est énergie. Le Christ dit Là où deux ou trois sont réunis en mon nom qui est l'Amour, je serai parmi eux. Ce type aimait la fête, les copains, les noces, le vin, la présence des femmes. Il choyait la présence des enfants. De la foule. Des romains. Des impies. Tout était bon à prendre. Pour vibrer. Ne pas toucher de l'ongle la mort en soi.

Abandonné, il en creva.

Le Christ ne se trouve pas au chevet néonisé de mon père. Mon père prie quelqu'un d'autre que le Christ. Le Christ vrai ne jugeait pas. Mort et enterré. Mon père porte une croix sur la poitrine en médaillon. Le Christ n'est pas cet être souffrant, deux femmes à ses pieds, pleurnichant. Le Christ buvait, dansait, baisait. Avait des potes. Était libre. Honnissait les dogmes. Se défiait de la psychorigide religion, celle qu'on lui foutait dans le crâne. Se démena comme il put pour s'en débarrasser. Il lui resta des séquelles. Dans le combat nul n'est parfait. C'est ce qui nous rend victorieux. L'hyper lucidité. La révolte. L'impuissance.

Mort sur une croix. Lâché par les potes avec qui un mois plus tôt il riait, buvait, marchait.

Mon père n'a pas vu cela. Que le Christ, sage parmi les sages, ne se prenait pas pour une image. Détestait honneurs, prosternations, flatteries. Aimait l'abrupt, le nerf à vif, l'enchantement.

Mort au poète.

Ce matin, tandis que la main de Flavien fouille mon dos à la recherche d'une

branche, la vie de mon père est semée de cadavres, une branche où se poser, mon cadavre est celui d'un poète, se posera-t-il l'homme qui s'est envolé, un poète échappe à soi, Flavien s'envolera-t-il à nouveau je crois que non, je cours derrière moi-même dans la hantise de m'attraper, Flavien s'arrêtera, et moi. Je continuerai de voler.

142.

J'émerge du lit, body de dentelle noir collé au buste, celui que je portais hier à la soirée. Le soleil éblouit l'unique meuble de la chambre, commode trois tiroirs, lampe dessus au châssis de cuivre mat, abat jour où j'accrochai des hortensias, boa mauve ceinturant l'encolure du bas, un oiseau de bronze sur une branche de bois mort.

Les chiffres dans ma tête coïncident avec mes pensées. Les chiffres et les lettres *épousent le flux*. Le flux s'autocrée. Fuit le programme. Ça me va. Dans le quotidien c'est le contrôle. Je ne suis pas à vif, comme l'était le Christ. Comment tu fis, Christ, embobiné que tu étais, par la religion, pour t'en démarquer?

Faire péter. Me livrer à la grâce. Me vouloir désincarcérée.

Produire l'objet de mes désirs.

N'être pas une tombe d'espace infini à recevoir un amour couturé.

Le destin ne veut rien pour moi. Il n'attend rien. Il n'est pas un Père. Ô non.

– Ne t'en vas pas,
dit Flavien.

Ce matin les yeux de Flavien sont très bleus. Ils se marrent, ses yeux.

– Je dois pisser,
je dis.

– Il s'est passé quelque chose.

– Quoi ?

je dis, un chouia sur la défensive.

– Ici, à la maison. Tu étais à la fête chez Dorothée.

– Il est arrivé quelque chose à un gosse ? Edgar ?

Flavien se lève, nu, enfle une culotte de pyjama jamais je ne l'ai vu faire à telle vitesse, il est devant moi, ses genoux craquent tandis qu'il s'agenouille, sa main, effroyablement douce-chaude, cajole l'oiseau libre qu'est la mienne.

Ma main échappant à l'emprise, prend l'automatisme des gens heureux : elle atterrit sur le visage du mari, qu'elle caresse, confiante. Les yeux sont très bleus. Ils rient, ces yeux.

– Charlize a débarqué.

Un sourire s'oblige sur mes lèvres. Je me lève. Les mains de Flavien me caressent les mollets. Le soleil est là. Il ne peut rien nous arriver.

Je me dérobe au baiser que mon mari du moment s'apprête à foutre sur mon pubis. J'enfile un legging, je perds l'équilibre, échoit sur le lit, m'y déplie, rabat une jambe, écarte les bras.

– Vous regardiez quoi ?

– Dead Evil 2.

– Film d'horreur ?

– 87.

- Vous aviez vu le premier ?
- Une heure plus tôt.
- Pop-corn ?
- Tout le tralala, Mève. J'étais heureux.

Flavien rampe sur le lit. Je redresse le dos. Échapper aux baisers. Ces baisers qui veulent de moi après avoir voulu d'une autre. Beurk.

- Elle est partie ?

je dis. Envie d'un café, qu'on me laisse avec moi-même avant que les gosses ne débarquent harnachés du lot d'insatisfactions qu'ils oublieront, plus tard, moi elles m'emmerdent leurs insatisfactions, leur tirage de gueule, enfin, vous savez. Flavien s'étend sur le lit, même posture que moi précédemment, jambe repliée, bras en croix.

Cela m'agace.

- Charlize passe la nuit chez Christa, il dit et sort de la chambre.

- Je prépare ton café, il ajoute, du couloir.

Une joie s'empare de moi.

Je me sens *choisie*.

143.

Les voix me parviennent tandis que je descends les escaliers je me sens belle dans la dentelle. Après avoir pissé dans la salle de bain du haut je m'adonnai à la femme dans le miroir. J'estampillai. Bonne pour l'envoi.

Vers quoi ? je me dis descendant, ouïe aux aguets.

Zita est là, Gladys, un de mes fils, Hector je crois. Bruit d'eau c'est Flavien, en vue d'un café. Je débarque, dûment timbrée, dans la cuisine aux multiples blancs. Une femme est assise entre Gladys nez sur son téléphone et Zita, elle se beurre une tartine trop grillée friable comme le contenu d'un sablier.

- Vous avez bien dormi ?

je dis à la femme elle a les yeux cernés. Sur elle, pull de mohair rouge, anneaux d'or aux oreilles des moyens, cheveux noirs luisant comme un plumage de corbeau on les clouait aux portes des granges, ces bêtes-là.

Ne nous le cachons pas le corbeau est belle.

- Maman, dit Zita se tournant sur moi, Charlize est une collègue de papa. Ma fille opère un clin d'œil, revient à la tartine, la met en bouche, ça croque.

- Je vais prendre un bain,

dit Hector il est maigrichon dans un sous-pull bleu, je le préfère dans le peignoir du père. Hector grandit. Mega beau sans ses lunettes. Je fais le tour de la table voulant le prendre dans les bras. La femme se lève, déploie ses ailes, me dit Bonjour Mève, recule bousculant Hector qui voit pas grand-chose sans ses lorgnons bordel fais chier.

Je récupère l'enfant, le cajole, il allonge ses bras en vue de m'enserrer la taille, je gagne la bataille.

Ce dimanche est jour de gloire.

Fallait pas me déclarer la guerre.

- Bien dormi ?

je dis à Zita.

- Comme un bébé.
- Gladys, toi ?
- Les films d'horreur c'est pas pour moi.
- Hector?

je dis tachant de me dégager du fils cadet il me colle.

- J'ai eu très peur,

il dit.

- Génial,

je dis.

- J'aime ça,

il dit.

- Quand même, on a rit,

dit Charlize. Elle nous contourne, Hector et moi, parfume l'air d'une senteur si fugace elle en est attachante, putain elle se dirige vers Flavien.

- Toi, chérie, dit ce dernier en ma faveur, tu as passé une belle soirée ?
- Quand partez-vous ?

je dis à Charlize.

- Bon, dit Hector, je vais prendre un bain.
- Grouille, dit Gladys, après c'est moi.
- Flavien doit me conduire à Bruxelles, dit Charlize. Avant cela, Christa insiste pour m'offrir le déjeuner.

Puis s'adressant à celui qui, il y a cinq minutes, couvrait de baisers ma main :

- Le train est à seize heures ça va pour toi ?
- Irène et Yvan viennent pour une balade, je dis. J'ai invité ton frère il veut parler à Hector. Peut-être Lydia se pointera. Elle est amoureuse d'une femme.

- Je me recouche,

dit Zita.

Je la voudrais contre moi à me choyer, histoire de lui montrer, à l'autre, que je suis mère-femme, la totale, mais Zita fuit elle n'est plus là quand je dis, en direction de Charlize :

- Christa vous accompagnera à la gare. Elle ne refuse rien à Flavien.
- Hector je le sens, dit Gladys, va mettre des plombes dans le bain.

Flavien vient à moi, thermos en main.

- Je voudrais, je dis à Charlize, que vous quittiez ma maison.
- Je t'attends chez Christa,

elle dit à Flavien.

Elle enfle une gabardine noire, lui va comme le gant à la patte griffue d'oiseau à clouer sur le bois d'une porte, impossible de voler hé hé, crève et saigne, expie ton péché d'être roulure en ma demeure de planche et d'os et de sentiments figure-toi.

Gladys se lève, ne replace pas sa chaise comme je l'enseigne, part sans un mot. Les mélèzes au loin affichent une indifférence chlorophylle. Des bras m'entourent, voix de Gladys me chuchotant Je t'aime maman, ah ! de façon à ce que la cuisine entière l'entende.

L'inattendu a une saveur, mon vieux, une saveur.

Charlize s'en va dans la gabardine que j'envie,
 je suis une femme de mélèzes,
 elle, femme de grands boulevards,
 je n'ai que le vent pour parure,
 elle, cent étages à disposition pour se jeter du vide sans les ailes que je coupai,
 je supportais plus de la vouloir clouée sur du bois comme le Christ.

– Je suis désolée,
 je dis.

– Flavien et moi, dit Charlize, avons vécu une histoire d'amour hors du commun.

Je me dégage de Gladys, à qui je dis Va-t'en et Gladys traîne le pas bordel, Va-t'en, je crie, et là Léo se pointe.

– Flavien et moi, dit Charlize, nous avons fait l'amour des nuits entières, nous avons rit, un jour vous étiez malade vos enfants ont demandé à ce qu'il revienne nous étions lui et moi à Bali.

Flavien ne m'a jamais emmenée nulle part.

– Léo, je dis, allons réveiller Baltha.

Je m'empare de la main de l'enfant, corps mou en dormition,
 j'anoblis mon rythme,

je suis une femme pas une fusée,

je ne vole pas, moi,

pas d'ailes,

pas d'aise à travailler dans la finance mais,

deux pieds sur talons hauts, à fouler mon domaine de guingois, prête à tomber,
 n'ayant de cesse de me relever,

une femme d'alcool,

ce jour-là auquel fait allusion la fille, Flavien, je me souviens j'avais pris une cuite, mes gosses étaient inquiets, pourquoi être inquiet, de l'alcool on se remet ensuite on recommence, c'est la dernière fois que je bus autant,

Bali et ses plages je m'en fous, jamais rêvé de Bali, je pars pour Berlin, t'as des amies, toi, Charlize pauvre conne ?

– Dis-le, Flavien, dit Charlize. Que tu te sens coupable pour tes gosses. Que c'est pour ça que tu renonces à nous.

Je mets le plat des mains sur les oreilles de Léo, il se dégage, il dit Je ne suis pas le gosse de Flavien, Mève.

Charlize occupe l'espace par lequel je veux sortir, mon corps veut sortir, mon corps veut bouffer du mouvement, des kilomètres de mouvement, mon corps veut jeter aux baleines les mots-poison.

– Mève, dit Flavien, reste ici.

Léo se jette sur un morceau de pain. Charlize sort de la maison. Flavien effectue un pas en avant, vers elle. Je regarde Léo foutre du choco sur la tartine.

– Charlize a raison, dit Flavien. J'ai manifesté de l'engouement. J'ai mis de côté ce que nous avons construit toi et moi. J'inaugurais une vie nouvelle.

– Jusqu'à ce que, je dis, tu perdes ton job.

– Ils insistent pour l'Argentine, dit Flavien. Charlize est du voyage.

Léo engloutit un verre de lait.

– Qu'est-ce que t'attends ?

je dis à Flavien, ne sachant où foutre mon corps qui aimerait jeter le corbeau

ailes arrachées destination ventre d'une baleine et qu'il y reste, pas comme Pinocchio qui s'en sort et devient vivant ça non.
Flavien sort de la maison.

144.

– Edgar m'emmène voir un match de foot,
dit Léo. Qu'est-ce qu'il se tient bien à table.
Je m'assieds face à lui. Le soleil me frappe au visage.
– Edgar revient à Bruxelles ?
je dis.
– Il repart demain pour l'île de White.
– Il ne vient pas ici ?
– Dans trois semaines il doit être à Bruxelles alors il m'emmène voir un match.
– Il est chez qui, à Bruxelles ?
– Je sais pas.
L'enfant noir porte des moustaches de lait.
Il a proféré son quotta de mots.
Si mon cœur saigne ? Allez vous faire foutre.
Ce qui existe ne s'écrit pas.

145.

Dans la vie de un : ta météo intérieure est douce tu affrontes, l'échine plie mais ne rompt pas, tu encaisses, tu passes à autre chose.
De deux : tes boyaux effectuent un triple salto, raté, tu es ratée toute entière, tout faux, erreur sur erreur, tu sors pas du cycle, tu tombes.
Tu me crois ou pas, je bois un café. Le soleil veut de moi. Il ricoche sur ma peau. Un fils refuse de me voir, je l'ai pas croisé depuis un an, il lui faut une mère gentille, Mève n'est pas gentille, Mève est Mève. Un mari revient on sait pas pourquoi, il amène avec lui, dans le sillage, un fille vraiment jolie, qu'il a baisée par devant par derrière je t'aime je t'aime et des caresses et des cœurs dans les yeux, là il fait quoi, Christa pour témoin, Christa jubile,
je savoure un café dans un faisceau solaire près d'un gamin aux moustaches de lait.
– Cette nana je l'aime pas,
dit Léo, retenant un rot.
Ce que je peux être fière de lui, à qui je n'enseignai pas. Léo échappe à mon contrôle. Cette liberté se déploie dans ce que le gamin est. Un prince.
A l'étage une de mes filles fait chanter Billie Holiday. C'est pour moi qu'elle le fait. Pour elle aussi. Pour nous.
– Tu sais, je dis à Léo, qui est cette nana ?
– La femme que Flavien a prise après t'avoir quittée.
– Tu n'as jamais vu Flavien avec moi.
– Avec lui j'ai fait des courses hier. J'ai pensé mettre dans le caddie la confiture de framboises celle que tu aimes.
Léo se lève, se cale dans le fauteuil près du poêle de faïence crème. Il me

regarde. Je lui tends un sourire pâlot. Tu es lâche, Mève. Il a rien à voir avec ça, ce gosse.

– Merci d'avoir pensé aux framboises, je dis. Léo a un manga sur les genoux il est absorbé je le contourne sans le toucher. Nous valsons lui et moi, gracieux, dans une harmonie factice tellement huilée c'en est satisfaisant.

Je mets la main sur un paquet de biscuits, ceux que je préfère, sans sel sans sucres ajoutés mais noix et raisins, le paquet est plein, satisfaction, il aurait pu ne pas l'être, mes filles aiment bien ces biscuits parfois le paquet est-il vide mais là non, le soleil sautille dans l'espace blanc de la cuisine, comme un petit d'homme que l'enfance traverse sans idée de sexe, putain, un enfant libre d'aimer, tel est le soleil.

Sur mon téléphone j'allume France culture. Trois messages Whatsapp. Un de Dorothée, un de numéro inconnu, un de Paul.

J'allonge les jambes sous la table, me sert un café, éteint France culture. Spotify, Brassens, soleil sautille.

– Il est bon ce café ?

dit Flavien s'assied à côté de moi me tend sa tasse je verse.

Quand notre météo intérieure ouvre la porte aux vents, il arrive que des parfums entrent aussi, des gâteaux à crème subtile, des chants mutins pour mutines, des brises à vous décoiffer un chauve, des baisers de lapins au poil de fauve, bref,

la simplicité de la posture de Flavien ne m'étonne pas, il boit, allonge le bras derrière ma chaise, dit Ce soir je nous prépare des cannellonis, hier avec Léo on a fait des courses, j'adore ce type, ce Léo,

(Léo contre le poêle fait semblant de rien mais je vois, je suis la seule à voir),

à propos je suis libre pour faire le tri des godasses de marche, elles encombrant la Sixtine, on marche cet aprem ?

Billie chante. Mes boyaux triplent salto. Se rétament la gueule. Main de Flavien sur la mienne. Je pleure. Depuis l'hôpital avec un père allongé sur un matelas télécommandé je pleure *naturellement* comme je boirais du café.

Dans ma tasse, il est tiède, le café.

La baleine rote elle a bouffé le corbeau je l'ai balancé à sa gueule. De ma paume jaillissent des plumes noires.

J'écrirai.

Je me lève, plombée par un amas à qui je donnerai des ailes, dessinerai un bec, fabriquerai des pattes,

je le pousserai dans le vide, dans ce qui n'est pas moi, dans l'inconnu libre de mes saignements.

Dans un grand ciel de vent clair, l'oiseau s'envolera.

146.

La main de Flavien ne quitte pas le pull vaste de mohair noir que je porte, bottes de caoutchouc vertes, vague legging. Me suis-je douchée ce matin ? La nature se tient droite, elle pousse vers la lumière, n'a pas besoin d'affection la nature, seule la vie lui convient, la vie traçant sur elle son mouvement. La nature est adonnée à la vie, la nature sans état d'âme, sans tracasserie, sans

calcul ni peur oh comme elle je voudrais avoir l'âme jouvence, l'âme à rafler la mise as de cœur, l'âme versant dans le creuset du corps une séduction pure, je me sens vieille.

– Ça va, maman ?

Gladys demande.

– Ta mère va bien,
dit Flavien.

– Papa, je ne te parle pas à toi.

Le père me lâche la main. Son frère, débarqué à l'instant, est en discussion avec Hector, je suppose à propos des résultats scolaires. Le frère de Flavien est ingénieur, bonheur de conduire une Tesla, putain Hector ressent un gouffre entre tes moteurs électriques et l'adolescence qui pousse en lui de travers ça fait mal.

Gladys me prend dans les bras j'aime cette enfant elle me calme, sa présence me comble, comme le ferait une amie. J'aime *aussi* ma fille d'amitié.

– Reste un peu avec moi,

je lui dis. Gladys me serre, serre, de quoi me plaindre ? J'ai un monde contre le ventre. Un monde à robustesse d'infini.

– Cette conne est partie n'y pense plus,
dit Gladys à propos de Charlize. Ajoute :

– Dorothée à cause de ça est vénère.

Dorothée, en discussion avec Balthazar, Balthazar qui a reçu un coup d'épée, as de pique, le sang gicle intarissable, ce serait pas mieux de crever un bon coup ? L'amour de Maud est absent, la main de Maud, le sourire de Maud bordel j'ai pas pris le temps d'en parler avec lui.

Oublie-toi, Mève. Laisse la vie se rendre belle *à l'extérieur de toi*.

A l'extérieur de toi, la vie existe que les mots ne disent pas.

C'est pas parce que tu te trouves fripée que la vie est fripée.

La vie est omnipotente. Elle demande pas mieux que d'abreuver. Oublie ton corps. Cesse les miroirs. Ne guette pas les regards. Tu es à l'été de ta vie. Les gens, ils demandent que ça de créer du lien avec toi. Descends de la tour. Démasque-toi.

– Au lycée je me suis faite deux copains, dit Gladys. Je m'entends bien avec les mecs. Les filles, elles ont envie de rester entre elles. Les mecs m'ont invité à une soirée chez un autre type, Tristan. Sur Insta il a l'air cool. Ce soir. Je peux ?

– Bien sûr.

– Je reste avec toi jusque là je te lâche pas. Faut qu'on parle à papa. Pas question qu'il recommence, avec sa queue.

Je souris, ne pipe mot.

– Pourquoi, dit Gladys, on vendrait pas la maison ? On irait vivre en ville. Ma fille lumineuse porte un pull délavé fut bleu marine, un jeans trop large qu'elle porte avec ceinture.

Je rends grâce à la vie, avec qui je suis pas spécialement copine en ce moment, de me prêter Gladys.

– Balthazar m'a dit que tu voulais partir,

je dis, le plus détachée possible, maman cool que rien n'affecte pas même une lame, par l'adolescence, ultra aiguisée.

– Depuis toute petite, dit Gladys sa main dans la mienne, je rêve de vivre en ville. Ça ne veut pas dire que je ne t'aime pas, maman. Je t'aime. Je me sens assez grande pour tenter une expérience. On a qu'une vie. Balthazar est inconsolable, il veut se changer les idées. Zita ne veut pas t'encombrer, ici, avec sa grossesse. Le problème c'est qu'on te laisserait les trois petits sur le dos et papa. On ne sait que faire de papa.

– Tu es un déçue, pour Paris ?

– Oui, dit ma fille de seize ans frottant le museau à mon épaule, j'adorais que mon père vive à Paris. Tu ne sais pas à quel point. Une joie totalement puissante.

147.

Dorothée, so chic dans une tenue de vadrouille, lève les bras au ciel, rit fort, bouscule Balthazar qui aime Dorothée, c'est réciproque. Nous marchons dans les bois. Hector cherche son père du regard. Isadora marche devant avec Cyrielle, une voisine de son âge.

– Scandinavie ?

me demande Dorothée, elle prend le bras qu'occupait Gladys, Gladys est éjectée de moi ce sont les manières de Dorothée, tout le monde incorpore l'amitié de Dorothée pour la femme que je suis, Dorothée forte, militaire, ancrée. Gladys marche à côté de Zita et des cousins. Il pleuvine une eau tiède. Respire, Mère. Te laisse pas engloutir.

Je n'en peux plus de *persister*.

– Bon, je sais que tu vis de drôles de trucs, dit Dorothée, elle marche vite, j'aime pas.

– Paul ne me lâche pas, je dis.

– Pour Hector ?

– Pour mes fesses.

– Il t'a donné rendez-vous ?

– Il s'enflamme.

– Et ?

– Ça m'active.

– Cueille au passage la proposition scandinave.

– Je suis journaliste. J'enquête. J'écris. Je ne suis pas femme d'un seul créneau. J'ai un papier à faire sur Irma. Et le portrait d'Alleron.

– J'aime pas ce type.

– Tu es minoritaire.

– Ses chemises sont moches.

– Sa mère est flamande, je dis. Son parler flamand est formidable.

– Tu le dis toi-même, les wallons doivent prendre leur autonomie. C'est ce qu'Alleron propose.

– L'Europe s'y opposera. A moins que.

– C'est la langue française, dit Dorothée, qui nous monte à la tête. Si nous avons perpétré le wallon, nous serions un peuple simple, refusant de quémander l'unité nationale qui est artificielle, mensongère, complexe à crever.

Nous avons des forêts, des rivières, des villes. Nous aurions un unique gouvernement. Nous aurions une capitale, ce ne serait pas Bruxelles. Bruxelles serait autonome. Nous la partagerions avec les flamands. Moitié-moitié. Aussi simple que ça.

- Cela je l'ai écrit. Dans ma rubrique Georgette et Rosa. A un détail près.
- Qu'est qui ne va pas, Mève ?
- Je vieillis, je dis. J'arrive pas à embrasser la vie, comme les wallons devraient le faire avec la Wallonie.
- Paul ?
- Je ne réponds pas à ses messages. La baudruche dégonflera.
- Ton père ?

Isadora rouspète, Hector les emmerde sa copine et elle. Flavien écoute son frère. Zita marche entre son père et son oncle.

- Comment va John ?

je dis.

- En famille.
- Le voyage pour Berlin ?
- Oui, oui.
- Quoi ?
- Lydia se tape une fille.
- Et ?
- Rien.
- Dorothée ?
- Nous n'allons pas bien, Mève. Crise de la cinquantaine. On s'en remettra. Tout ce que je peux te dire sans que ça me foute mal au crâne, c'est que j'ai arrêté de boire en journée. Le soir je commence qu'à dix-neuf heures.
- Comme moi.
- Ouais.
- Que t'a dit Balthazar ?
- Le chagrin d'amour est la pire des vermines. La vermine a l'estomac grand comme un terrain de foot c'est pas demain que Baltha guérira.
- Elle était bien, cette Maud.
- Mariée.

Je ne dis rien. *Marié*. Ce pourquoi, Dorothée, l'homme que tu aimes n'est pas à marcher avec nous. Toi belle, mince, aux dents étincelantes. Si élégante. Si parfaite, en somme. *Marié*.

- Des nouvelles d'Edgar ?

elle dit.

- Il était à Bruxelles.
- Chez ma mère, dont il repeint l'appart contre gîte et couverts. Son troisième séjour chez elle.

Putain. Jeanice.

- Il est dur, ton fils, dit Dorothée. Mais c'est pas pour ça que c'est pas quelqu'un de bien. T'as vu des photos de son expo ?
- Non.
- Vaut mieux.
- Moche ?

- Balaise.
 - J'aime Edgar, tu sais.
 - Laisse-le valider ses choix.
 - Il a de la haine pour moi je sais pas d'où ça vient. La femme que je suis lui fait honte. Il aurait aimé une autre mère. Plus douce. Plus attentive à ses angoisses.
 - Compte sur Jeannice. Elle t'aime.
 - Je l'ai eue au téléphone il y a trois jours. Elle ne m'a rien dit.
 - Elle va bien ?
- dit Dorothée.
- Tu ne l'appelles pas ?
 - Oh, tu sais.
 - Elle désapprouve, pour John ?
 - Comme toi. Comme Lydia.
 - Tu es malheureuse.
 - Je ne sais comment me débarrasser de cette histoire foutez-moi la paix.
 - J'appelais Jeannice au sujet de mon père.
 - Ton père est une crapule.
 - Je suis un puzzle auquel il manque des pièces.
 - Ton père n'est pas le modèle.
 - Je dois lui dire.
 - Ta haine ?
 - Je dois lui dire.
 - Il n'entendra pas.
 - Que j'aimais ceux qu'ils étaient ma mère et lui avant que la religion ne me les confisque.
 - Il est sur un lit de mort et sa mort s'appelle Dieu.
 - Je dois lui dire.

Flavien me regarde depuis son pull à col rond bleu vert, il y a de la fragilité dans son regard où je voudrais une force (*C'est toi que j'aime Mère*), je détourne les yeux.

Dorothée attrape Hector, Comment tu vas mon bonhomme ?

Isadora et Cyrielle courent sous la pluie chaude,
je marche seule.

L'odeur de la terre entre dans mon corps. Tu ne peux rien, mon corps. L'âme vole en éclat, de tout fins éclats, j'en ai partout, inutile de feinter,
peler des patates en faire de la purée, beurre, sel, poivre,
rassurer Hector, sourire à Léo, soutenir Isadora, convaincre Balthazar de n'abandonner pas son boulot, couvrir Zita, oublier Edgar il me prend pour une vipère,
oublier Paul qui s'échauffe qui passera à autre chose, Paul et ses mots-Éros me font du bien, comme si j'étais une femme que l'on puisse désirer, à quoi ça rime d'être désirée, bah ça me tire de la fange, de la contre-paix, du sentiment champ de bataille où je marche dans la brume parmi des corps calcinés,
je marche, vivante,
comme vous qui avez l'âme en berne vous savez pas pourquoi, si, vous savez, mais pourquoi l'âme cette têtue ne s'obstine-t-elle pas au repos, aux petites

choses bonnes malgré les morts allongés sous les pieds,
pourquoi notre âme endommagée par les coups ne se contente-t-elle pas des
cadeaux que la vie, cette têtue, s'obstine à nous donner ?

Je bute contre Flavien accroupi contre Hector, je dis J'ai failli tomber. Ils
entourent un oiseau mort, mes deux hommes. Je passe le chemin. La voix de
Flavien me réclame. Mève ! Mève !

Sur les paillettes de la pluie le soleil brille.

158.

– C'était une bonne idée la promenade, dit Flavien. Ça me donne envie
de border l'allée de lilas. Zita est en forme tu ne trouves pas ? Ce soir Isadora
dort chez Cyrielle, je sais demain elle a école tu détestes ça, aujourd'hui j'avais
pas le corps à dire non. Mon corps est pour toi, Mève.

– Je dors avec Zita.

– Tu ne m'en veux pas ?

– De quoi ?

– Triple Westmael, avec toi.

– Je monte dormir.

– Une gorgée.

– Je suis paumée.

– Pas moi.

– Ah.

– Je donne l'air d'être paumé ?

– Je ne veux pas regarder.

– Regarde-moi. Triple Westmael.

– Elles sont au frais ?

– Oui, M'Dame.

– Et après ?

– Tu dormiras. Avec Zita.

– Zita ronfle.

– Tu dormiras avec moi.

– Tu ne me toucheras pas.

– Du bout des doigts.

– Après ?

– Nous réfléchissons. A l'avenir.

– J'aime pas.

– Tu préfères la cascade ?

– La quoi ?

– Quand ça jaillit ?

– Cette femme, tout à l'heure.

– C'est fini, Mève. C'est pas cinématographique comme réponse, mais
c'est fini. Mon cœur est avec toi.

– *Mon cœur est avec toi, c'est beau.*

– J'allume un feu au salon ?

– Balthazar dit qu'il l'isolera, avec toi, cet été.

– Tu parles d'avenir.

- Ça me rassure.
 - Tu es insatiable.
 - Allume un feu.
 - Quoi d'autre ?
 - Je vais pleurer.
 - A cause de Dorothée ?
 - Non.
 - Dorothée dit que c'est pas une bonne idée, de voir ton père.
 - Pourquoi tu te tais, Flavien ?
 - Ton père dira des insanités.
 - Ma mère ne s'est pas pendue pour rien.
 - Viens là, Mève. Son chagrin était plus fort que la vie.
 - C'est moi, ça. Volée en éclats.
 - Il fallait que je revienne.
 - Et si c'était à cause de toi ?
 - Je suis un brave type.
 - Allume le feu, ramène les bières.
 - Hector n'a pas fait son devoir de math il m'a dit.
 - De toute façon il rate son année.
 - Mève.
 - Soit il lui manque des neurones, soit je suis pas à hauteur. Isadora aussi traîne la patte. C'est pas toi qui redressera le guidon.
 - J'allume un feu.
 - Amène les bières.
 - Je suis heureux.
 - On dirait pas.
 - Mève.
 - Il n'y a plus d'allume-feu. Oublié d'en acheter. Léo réussit brillamment. Irma est morte. J'ai soif.
- Après deux bières je consens à être prise dans les bras. Le feu rougeoie. Le sommeil me montre sa bite. Je bouge du cul. Le sommeil approche. Demain ils disent qu'il y aura du soleil. Je me lèverai. Le soir je décapsulerai. Une autre bière.
- Le rendez-vous est fixé à Bruxelles dans trois jours. Mercredi, 18h. Avec Alleron.
- Ta peau est douce,
- dit Flavien au lit avec moi il ronfle déjà, petitement.
- Entre les draps je souris.
- Nom de dieu faut pas se faire chier non plus.

149.

C'est tellement beau, les enterrements.

François le mari d'Irma avait prévu, avec le café, de la tarte aux prunes.

Quelle bonne idée.

150.

Nous montons dans notre insignifiante voiture allemande, sept places, break n'ayant pas d'gueule, il pleut.

Il pleut tiède, quasi chaud, depuis trois jours. Une pluie lourde, volontaire, continue. Jamais auparavant, à cette température. Les gens, devant la salle paroissiale qui est coquette comme tout, les gens ils disent C'est le changement climatique, comme ils diraient Le train a du retard. Une pluie chaude à prendre des douches dessous c'est pas des mots, c'est un fait. Arrêtez, avec les mots. Les mots accélèrent la résignation.

La pluie est chaude, serait juste. Point. Pas archifoutre des concepts dessus.

– Le mari d'Irma avait du chagrin,
dit Flavien il porte une veste de cuir brun nous sommes dans l'habitacle de l'insignifiante voiture allemande, ça sent la vache.

– Tu penses quoi, de Pénélope ?
je dis.

- Qui est Pénélope ?
- La grande jolie maigre, cheveux à la garçonne.
- Je pense qu'elle est grande, jolie, maigre.
- C'est elle qui remplace Irma.
- Tu conserves ton espace au bureau ?
- Tourne à droite.
- Le GPS indique la gauche.
- A droite c'est joli.

J'ai dit à Pénélope, après la messe d'enterrement, elle avait entre les mains un mouchoir noir de soie qu'elle n'utilisait pas, moi mon nez fournissait des hectolitres de pleurnicherie, quatre mouchoirs de papier imbibé que je savais pas où fourrer, j'ai dit à la future boss trentenaire qui pleurerait des larmes que la peau absorbait aussitôt : Je garde mon bureau jusqu'en décembre, c'était le vœu d'Irma.

– Tu sais ce qu'elle a répondu, la pouffe ?
je dis à Flavien.

- Mève, c'est un cul de sac.
- Tu aimais comme moi les friches industrielles, là ! il y a un passage, oh, tu fais demi-tour.

Flavien coupe le moteur le long d'un canal, une grue jaune est abandonnée sur le quai à part ça, des herbes mauvaises. Je dis Remets le contact on pourrait nous égorger.

Flavien rit. J'ouvre ma portière, sort de la voiture l'air est tiède comme est moelleux un coussin, je fais le tour du véhicule, pousse Flavien vers la banquette passager, met en route le moteur hop hop, opère trois cercles sur le parking désaffecté, pour le plaisir de l'inutile, huit cents mètres plus tard j'arrête la voiture devant un café à rideau de vichy rouge et blanc, repéré à l'aller, il y a trois hommes à casquette dedans, deux couples jouent aux cartes, on entend Frédéric François qui est un chanteur d'il y a longtemps je crois qu'il n'est pas mort.

Il paraîtrait que Frédéric-François soit le prénom de Chopin.

- Tu prends quoi ?
je dis au type qui est mon mari assis devant moi rigolant.

- Un coca,
répond le mari. Je sais pas ce qu'il a il se marre.
Je me tourne vers un forte dame blonde cheveux courts laqués, lunettes aux branches de métal fines, Deux Westamael, je dis.
J'éprouve tu peux pas savoir une reconnaissance infinie envers ce lieu où *il n'y a pas* d'écran.
- Elle a répondu quoi, la pouffe ?
dit Flavien. Il joue avec les cartons qu'on place sous les verres.
- Tu dis *pouffe* je pense Charlize, je dis, Charlize n'était pas à l'enterrement d'Irma. Charlize était-elle à l'enterrement ?
- Mève.
- Ah, Pénélope.
- Le bureau à disposition, au journal ?
- Je me vois mal ne pas quitter la maison.
- Elle a dit quoi, la Pénélope, quand tu as sorti le mensonge selon quoi Irma te laissait disposer du bureau ?
- Je suis si prévisible ?
- C'est pas ça.
- Qu'est-ce qui te fait marrer ?
- La tête du mari d'Irma.
- Pénélope a dit Je suis au courant.
- Le mari d'Irma avait l'air soulagé.
- C'est ce qui te fait marrer ?
- Oui.
- Un rire trompette de la table des joueurs de cartes, je trouve ça miraculeux. Tout est trop beau.
- Charlize puisqu'il me faut la désigner par son nom, dit Flavien, ne fait plus partie de ma vie depuis longtemps.
La forte dame blonde nous sert les bières, chaque verre sur un carton.
- Parce que, je dis, elle a fait partie de ta vie ?
- Je savais que t'allais dire ça.
- Alors pourquoi tu l'as dit ? Tchîn.
- Je me sens bien avec toi, Tchîn.
- Heureusement tu n'as pas ri à l'enterrement.
- La chasuble du prêtre plongeait vers l'avant.
- Oh tu l'as vu ? Tchîn.
- Son discours sur le purgatoire. Tchîn.
- Pareil que dans une comédie britannique.
- Peut-être le prêtre écrit-il, sur le côté, des scénarios.
- Je me sens bien avec toi, Flavien.
- Ne va pas voir ton père.
- Tu penses que les gens dans l'église ont cru à l'histoire du purgatoire ?
- Je suis un peu soul.
- Tu penses quoi de Dieu, Flavien ?
- En vingt-sept de vie commune, première fois que tu me poses la question.
- Je voudrais que Dieu continue de m'aimer, je dis. De me préférer. De

me chouchouter.

– Et bien tu vois, je suis revenu.

– Poil au cul.

Je me sens comme en phase avec moi-même. Un arbre est un arbre. Il n'est pas dédoublé.

– Je te demande pardon, Mève.

– Je ne voulais plus de toi, Flavien.

– Nous sommes un peu soûls.

– J'ai envie d'un macaroni jambon fromage, d'un verre de vin, dormir beaucoup.

– Demain tu fais quoi ?

– J'écris.

– Tu écris quoi ?

– Je sais pas.

– De la fiction ?

– Ah ah.

– Les gosses n'auront pas fait la vaisselle.

– M'en fous, je dis. Je veux ma cuisine blanche, que je peindrai cet été dans les tons pastels. Avec des tissus couleur électrique. Des grosses fleurs. Bien vives. Et des tableaux.

– Ton bureau, à la maison ?

– Quoi mon bureau ?

– Je veux bien t'aider.

– Pourquoi ?

– Le chauffage.

– Tu fais tomber sur moi un déluge de cadeaux, Flavien. Je fais quoi ? Jusqu'à la gorge te sucer ?

– Entre autres.

– Jouer aux infirmières en résilles et tablier et thermomètre à passer la langue dessus ?

– Comment t'as deviné ?

– ...

– J'ai trois cancers, Mève.

– Tchîn.

– Je ne partirai pas en Argentine. Je veux passer du temps avec les gosses.

– Ce soir avec les macaronis, un flot de crème fraîche. On a de la crème fraîche à la maison ?

– Première opération le vingt juillet. Après notre séjour en Sicile avec Dorothée, Lydia, Irène. Mon frère voudrait se rajouter.

– Tu te fous de moi.

– Si tu veux nous n'embarquons pas mon frère sa femme m'énerve.

– Tu es soûl.

– Au chevet de ton père, je t'accompagnerai. Pour le reste, faudra m'excuser.

J'ai bu pas mal. Trois verres. Un vin rouge espagnol. Avant, je ne buvais pas de vin espagnol.

A table le vin avait du goût. Les macaronis jambon-fromage dans ma bouche, pas. Avec croûte dorée à souhait, four à bonne température, temps de gratinage idéal. Pourtant.

Flavien raconta qu'il avait des tumeurs malignes, c'était le début, il avait consulté à Paris. Charlize l'avait trouvé pâle. A l'époque il ne la fréquentait plus, il l'avait croisée au boulot. Il avait appelé un toubib, il ne savait pourquoi, peut-être les nausées qu'il ressentait le matin après le café les douleurs à l'estomac.

Flavien selon ses dires,

je repoussais pour la première fois de ma vie une assiette de macaronis jambon-fromage, dôme excellentement gratiné,

selon ses dires Flavien était paumé,

j'avais ricané en mon fors très intérieur, le pied du verre entre les doigts comme une cigarette compulsive,

tu te sentais *paumé* à Paris après le diagnostic, Flavien, néanmoins Edgar ne te faisait pas la gueule, Zita n'était pas officiellement enceinte, Hector s'enfonçait dans une mouvance politique, notre Isadora si vive, si jolie, décrochait de l'école comme son frère,

je continuais à ne pas exister *pour moi* cela m'était interdit depuis l'enfance,

nous vivons pour Dieu, nous n'en sommes pas dignes, nous sommes pêcheurs, nous devons nous écraser pour laisser advenir le seul amour qui vaille, le divin, le lumineux, le flamboyant amour,

rien d'autre n'a d'importance, Flavien, alors prends les rendez-vous chez le coiffeur, vérifie le journal de classe, ne loupe pas le neuropsych, fais l'impasse sur les humeurs mauvaises des gosses, pleure sur le fait que le soir tu ne lises plus, que tu ne sortes plus, que tu cuves ton vin zéro ambition si ce n'est tenir debout et sourire putain, sourire,

Flavien se sentait paumé à Paris, disait-il bouffant les macaronis d'un cœur avivé, il avait appelé le médecin recommandé par Charlize, un cousin à elle, brillant interniste et voilà, il était sur la route des immondices. Il comptait bien profiter. Tchîn.

152.

– Mève ?

– Je suis un peu soûlé.

– Nous irons voir ton père, d'accord ? Avant son enterrement, où nous n'irons pas.

– Cela va de soi.

– Mes tumeurs, un drôle de mot je le réalise à l'instant, où en étais-je ?

– Tu meurs.

– Elles seront prises à temps.

– Mais, *trois* cancers ?

– Moins compliqué qu'il n'y paraît. J'ai forcé le trait.

– J'ai pas assez sur les épaules, ce doit être ça.

– Tu m'avais fait chié à prendre à gauche parce que c'était *joli*.

- Avant tu aimais ça.
 - Je suis fatigué, Mève.
 - Dors.
 - Fatigué de ma vie. Besoin de résurrection.
 - Tu t'es converti ? A Paris ? Avec Charlize ?
 - Le truc, c'est l'énergie. Je veux remettre la main dessus. Comme avant mon départ.
 - Avant ton départ, tu jouais au golf.
 - Tu te lassais de moi.
 - Ce n'est pas dit que tu correspondes à la femme que je suis devenue.
 - Succès, avec les hommes ?
 - Rien de tel qu'une érotique intimité.
 - Tu es cruelle.
 - Je crois, Flavien, être prête pour une relation avec toi. Tu me plais, ces derniers temps. Si tu t'impliques dans la scolarité des trois derniers, si tu veilles sur Zita, si tu secoues Baltha, pourquoi pas.
- Flavien se lève, empile nos assiettes (les macaronis de la mienne, il les fout dans le plat que les enfants ne prendront pas la peine de mettre au four demain, ils les mangeront froid). Mon gentil mari prend appui sur le dossier de la chaise on dirait un vieux.
- La pensée qui me vient est Crénom de merde cet été Flavien ne sera pas en état d'isoler le salon.

153.

La petite joie, elle vient des connexions humaines. Si tu vis retranché chez toi entouré de tes réseaux anémiques, l'énergie, comme disait Flavien, ne circule pas.

Comment je sais ? Après l'enterrement d'Irma, par-dessus les tartes aux prunes il y avait un tas de gens sympas que je n'avais pas croisé depuis longtemps. C'est pour cela que j'avais voulu prendre à gauche. J'étais gonflée, tu saisis ? Gonflée de *petite joie*. Moteur impec huilé.

Si je savais où j'allais ? Nenni. C'est ça qui est bien.

154.

- Tu pourrais dire bonjour, je dis. Depuis un quart d'heure tu tires la gueule.

- Marre que tu répètes ça tout le temps, dit Balthazar.

Et claque la porte, direction les mélèzes, sa piaule de planches.

T'en penses quoi, Mève ?

Que Gladys doit rester à la maison. Jusqu'au bac. Elle s'installera dans le chalet de son frère pour compensation de ne pas vivre en ville comme elle rêve.

La ville, lieu des humaines connexions.

145.

Mardi. Journée dédiée à l'enquête préalable que requiert l'interview d'Alleron. Je sais pas vous, mais quand ça grince entre mes mômes et moi, je me sens pas *légitime*. Comme s'il y avait en moi quelque chose de raté. D'inadapté. D'incompétent.

Prendre une douche, se maquiller, enfiler des talons. Robe noire, courte, aux manches de dentelle.

Poursuivre le journalisme, j'ai plus envie. Je me force. Aucun élan ne me porte. Je voudrais être l'oiseau sur son vent. Rien qu'ça ? Oui Mômieur.

Douchée, haut talonnée, coiffée-huilée (sans cela mes cheveux seraient bouffis), je me place à la table de travail, dans mon bureau, face au bois de mélèzes.

Pourquoi, cet été, ne pas évacuer les meubles? Flavien se fera opéré, une infirmière passera, j'aurai le prétexte de veiller sur lui tu parles, j'existerai pour moi.

Je viderai mon bureau, le peindrai. Je *changerai* tout.

Ça demandera de l'énergie.

Les bras t'en tombent déjà, Mève. Il est très bien, ton bureau. Il y a d'autres choses à faire, dans cette maison. Elle s'écroule, littéralement, cette maison.

Pour mon bureau, j'ai besoin de fadaises. De légèreté. De pitreries. Fin de la discussion.

Les bras t'en tombent.

T'as raison. J'aurai pas le temps. J'aurai pas le fric. Je me sentirai coupable. Il y a tant d'autres choses à faire hein.

J'allume le poêle. Il fume. J'ouvre la fenêtre. Une pluie tombe, diagonale. Une chaleur non naturelle pénètre l'espace. La pluie est chaude, nom de merde.

Il se passe quoi ?

Je ferme le clapet du poêle. Je vais en cuisine, la blanche, l'immaculée, me verser un café noir sans nuage de lait. J'aime le bruit de la pluie. Je marche, faisant le moins de bruit possible, sur mes talons. Flavien dort. Qu'il ne se réveille pas. Je suis seule. Me diluer. Cesser de réagir. *Agir*. Envoyer un message à Paul dont le cousin est un copain d'école d'Alleron.

J'envoie. De retour de la cuisine, blanche comme mon père le voulait, Paul a répondu. Il passe dans deux heures. J'allonge les jambes. Ce travail me plaît.

Quelque chose m'attire, en Alleron. Une imposture, que mon instinct débusquerait ? Mon instinct se fourvoie-t-il ?

– Tu m'as fait peur,

je dis à Balthazar il frappe, de l'extérieur, à la fenêtre de mon bureau.

– La pluie est chaude, il dit. Le sol fume. La Flandre est sous eau. État de catastrophe naturelle ils disent. Le premier ministre démissionne pour gestion désastreuse. Avec lui l'ensemble du gouvernement. Ils annoncent des élections dans deux semaines. État d'urgence.

Mon instinct caquette.

– Je te demande pardon, maman, ajoute Balthazar.

– Nos cultures crèveront, je dis, avec cette pluie.

– On l'isolera, ton salon.

– D'accord,

je dis, tête ailleurs.

– Je t'aime,

dit Balthazar.

Ses mots me font chaud au cœur. Une pluie, à ranimer mes feuillages.

Je regarde mon fils il a disparu.

Sur le moteur de recherche, je tape *Guillaume Alleron*.

155.

Sidney avec John ça me fait un bien fou (message de Dorothée). T'as beau dire que voyager c'est consommer, j'en tire des forces. C'est le pouvoir de l'inconnu. L'inconnu, Mève.

Ici, John et moi pouvons marcher en nous tenant la main. Je me trouve belle.

Réfléchis pour le job qu'on te propose, en Scandinavie. Il nous reste peu de belles années. Il faut rompre le quotidien. Les expériences nous élèvent.

Tu as vécu enfermée pour tes gosses. Tu ne t'es pas permise de vagabonder. Et tu te lierais de nouveau au conjugal ? Allez, allez (Smiley cœur percé d'une flèche) John revient de son congrès dans une heure. Je vais prendre un bain senteur vanille, ça le fait bander. Faut qu'il décharge avant le repas ou, tranquille, je ne mangerai pas (smiley œil exorbité tirage de langue).

Je t'aime, Mève chérie, ma sœur, mon amie.

156.

Guillaume Alleron est âgé de quarante-sept ans. Il en paraît, sur les photos, dix de moins. Père francophone de Wallonie, mère flamande. Moyenne bourgeoisie (père haut fonctionnaire pas si haut que ça ; mère prof d'histoire).

Ingénieur de gestion, diplôme de droit, cursus universitaire à Bruxelles (Université Libre), Leuven, Flandre (Université Catholique), Philadelphie (côte Est, USA).

CIO dans une start-up. Élu manager de l'année. Gagne un prix européen de financécologie (je me marre). Dans la foulée, organise en fac et dans de gros bahuts (pas celles à discrimination positive) des meetings écologiques mâtinés d'économie. *Car il faut manger*, est l'un de ses slogans.

Ça parle au corps.

Marié, trois enfants.

Le clip qui passe sur Youtube (un rappeur du moment) montre un jeune gars stylo en main. Il balance derrière lui son téléphone.

Ça parle aux parents.

Remet en question la violence de l'institution. Ne cite pas une fois Ivan Illich.

Discours appropriés sur la vétusté institutionnelle jusque là je dis bravo.

Défend l'autonomie de la Wallonie. Alleron marque un point.

Personne ne fait référence, en Wallonie, à la nécessité de reconnaître aux flamands leur indépendance. Lesquels traînent en boulet un ressentiment justifié. Que les flamands se sentent libres est un souhait wallon, dit Alleron.

Au passage, qu'ils veuillent bien recevoir notre pardon.

Les wallons jusqu'ici ont l'impression que, lâchés du ventre de la mère patrie, ils ramperont tels des vers. Sauf qu'Alleron, qui n'a de francophone que les prénom et noms, s'érige en faveur d'une coupole pré-élections, une sorte de lien contractuel. En d'autres mots, il envisage de concéder aux flamands ce qui

leur manquerait sans le frère wallon consommateur (les grandes surfaces pourvoyeuses d'alimentaire, les brasseries, le tourisme côtier, etc).

La Wallonie diffère-t-elle de la Flandre ? A vue d'œil, comme ça, tu dirais quoi ?

La terre, pardi ! L'eau ! Les forêts !

Guillaume Alleron évoque, à tour de bras, un retour aux communs.

Ça parle à mon christianisme. Saint Pierre alors adoubé par les primo-chrétiens, himself trucidé deux des leurs. Ceux-ci avaient distribué à la communauté tous leurs biens sauf un chouia. S'étant gardé un truc sous le coude hop, le gardien des clés les vouait aux enfers.

Jusque là, Instinct, tu mouftes pas. Le programme est probant.

J'épluche les données livrées par le net. La journaliste accréditée que je suis bénéficie de l'accès au panel d'agences de presse. Davantage d'infos que je ne soupçonnais.

Alleron a mis sur pied des meetings (superbement filmés) en Afrique du Sud, mixte anti-ségrégation / anti-réchauffement climatique. S'affiche pas mal en Afrique, aux côtés de leaders formés en Europe. Pourquoi l'Afrique ? Question à *me* poser, non pas à *lui*, qui en fait étalage. Chercher au préalable ce qui se cache sous l'effet.

Réflexion de sa part, non dénuée d'intérêt, autour des charges salariales, en une du *Monde* (cinq cent mille abonnés). Le système va droit au mur, dis-tu, Guillaume. Tu formules ce que les gens font le choix d'ignorer. Ton audace est sexy. Casse-gueule mais sexy.

Écologie, égalitarisme social, réforme radicale des institutions (transports, santé, prisons), remise en question du salariat et, last but not least, version nietzschéenne de la vie.

Instinct tu souris. Je chauffe, c'est ça ?

Je me sens d'humeur nietzschéenne affirme-t-il tout en citant des auteurs chrétiens. Friedrich se retourne sous la tombe. Saint-Augustin, François d'Assise, Mounier, Maritain, que des hommes. Il cite aussi ce jésuite à la mode, chemise retroussée jeans barbe trois jours, se targuant d'une écologie d'essence apocalyptique (cite Theillard de Chardin, jésuite lui aussi), réconciliation de l'homme avec *Parvati*, mère nature, dit-il au lieu de *Gaia*, terme grec de l'antiquité. Allons voir du côté de l'Inde.

Alleron y développe, avec sa start-up, un sacré réseau.

« drogues, aliénations contemporaines, angoisse face au manque d'argent, violence dans les rues, femmes haïssant les hommes : il est temps de tendre à des temps nouveaux. ».

Les femmes quoi ?

La citation est de Bernard Lamois, le jésuite en question, bio-ingénieur friand de publications universitaires *et* médiatiques. « Il nous faut réfléchir sur ce qui animait les chrétiens d'origine. C'était l'amour. L'intime est la résidence de la sagesse. La sagesse est force. La force de bâtir un monde évangélique. Un monde où l'amour réside dans le soucis de soi autant dans le soucis des autres ».

Se rencarder à propos du statut des femmes dans les premières communautés puis, avec la sacralisation de la secte chrétienne, ce qu'il en était dans les premiers siècles du christianisme. Trouver une historicité du mariage, du cadre juridique de la citoyenneté des femmes. En résumé. Pas trop le temps.

Parce que, Instinct, tu me dis de flairer dans la direction sus-mentionnée. Les femmes.

1. Les femmes « haïssant les hommes », dans la bouche de Bernard Lamois, gourou d'Alleron.

2. L'amour évangélique, retour aux vertus ? Lesquelles ? Comment comptent-ils les faire respecter, si ce n'est via l'institution ? Quelles nouvelles institutions ? Quid de la famille, dont Alleron parle ça et là ? (dans l'oreille de Mève, *ça et là* signifie persistance). Retour au patriarcat ? Donneront-ils la parole à des femmes libérées ?

Tendre l'oreille, cette futée.

3. L'Église. Quelle place au cœur des enjeux qu'ils revendiquent ? « Socle de deux mille ans d'histoire » dixit Lamois. Interroger Lamois ?

Maman je me sens pas bien je peux rentrer à la maison ?

Texte d'Isadora.

Pas bien comment ?

Là tête.

Reste à l'école.

Je coupe mon téléphone. La sale image de moi me gagne. Fermer les écoutilles. Pas se faire contaminer. Tu te réjouis de l'enquête, Mève. Tes gosses n'ont qu'à ~~crever~~ prendre une aspirine.

J'aspire à être pure. Être la femme que je suis. L'écrivain que je suis. Pas la mère, qui est pas à hauteur. Tu comprends ?

Tu comprends.

157.

Sur le mur derrière le poêle crème de faïence je foutrai un vert tendre. Traînées de doré, vers le bas, de sorte qu'on imagine des gouttes de pluie sur une vitre, des larmes sur une joue, des spermatozoïdes cherchant l'ovule. Je foutrai des rideaux aux fenêtres, présentement il n'y en a pas. Trouver de vieux tissus à grosses fleurs vives, j'en ai des sacs remplis dans le grenier au-dessus de la Sixtine, un tel bordel personne n'y met les pieds sauf pour y jeter des trucs encombrant les pieds.

Il te faudra du courage, Mève.

Le courage quand l'énergie est là, c'est du pipi de chat.

Si tu le dis.

Je dépose dans le fond d'un mug deux cuillères à soupe d'une chicorée à base de graines, sans caféine, que je paie une blinde mais la conscience tranquille. Je prends soin comme je peux de mon pauvre corps, il n'encaisse plus le café. Des litres et des litres comme en jeunesse, le corps dit non.

Je rallume mon tél, des messages s'affichent. Ceux d'Isadora je vais pas voir. Je presse le pictogramme me permettant d'écouter la radio belge francophone publique. Pub pour une voiture à trente mille euros. A portée du commun des mortels, faut croire.

Pas à la mienne.

Je porte aux lèvres le mug putain, chaud. J'ouvre la porte de la cuisine, il pleure des noisettes de pluie. Je tends la main. L'eau crachée par le ciel fait la température de mes organes profonds.

Je laisse la porte ouverte. Senteurs boisées.
 Aux fenêtres, des rideaux à fleurs larges comme ma tête.
 Voix du présentateur. Alleron, en lice pour les élections.
 Qui d'autres ? Des pleutres. Des corrompus. Des extrémistes.
 Alleron passera.

A cause de cette foutue pluie. En plein mai. A trente-sept degré. Beaucoup y voient un signe. Les médias le prononcent avec guillemets, « un signe ».

Je ferme la porte, me rends au bureau. Le bout des escarpins que je porte se décolle ceux que je porte à la maison (ailleurs on me tiendrait pour pute // mes enfants, eux, savent que je suis une mère // la femme sur les talons se dilate d'aise).

Dans un dossier créé au nom de Bernard Lamois, j'archive deux articles en espagnol, trois en anglais, trois en flamand, le reste en français c'est à dire deux. Je parcours les articles en anglais. Ça pue le chrétien. Un Christ revenu du domaine des morts.

Il cessera de pleuvoir. Le soleil se rira des bourgeons, qu'il couvrira de ses rayons. Le climat, du domaine de la mort, reviendra.

La Flandre est aux deux tiers sous eaux. Les rivières en Wallonie sont à deux doigts de déborder nos ingénieurs veillent.

Notre maison est en hauteur nous n'aurons pas de problème. Concentre-toi, Mève, depuis ton belvédère.

Sur le laptop je consulte les messages. J'ai bu l'entièreté du faux café. J'ai chaud. Je ferme la fenêtre. D'un coup, il fait humide. Je rouvre la fenêtre. J'allume un feu, dans le poêle, pour la beauté d'une flamme. Deux messages de Paul. Je l'appelle. Faire chauffer de l'eau. Besoin de quelque chose dans la bouche.

– Je me mettais en route tiens-toi prête, dit Paul au téléphone (je l'imagine enfiler une veste de velours finement côtelée, jaune citron ? rouge Parme ?) Nous montons sur Bruxelles toi et moi, il dit. Alleron nous attend dans une heure. Tu as dix minutes pour l'interviewer. Depuis le début il tient à être en une de ton magazine. Ne me propose ni un café ni tes fesses.

Et raccroche.

Je prends une douche, tâche de me concentrer, outrepassé la question Pourquoi Alleron veut-il la une du magazine nous ne faisons que trente mille exemplaires ?

La parution étant pour demain, tout est booké.

Le gars ambitionne la partition de la Belgique. Soit actuellement trois régions : bruxelloise, flamande, wallonne. Trois communautés : flamande, française, germanophone.

Je frotte un bête savon aux aisselles, sur le con, la plante des pieds, je pose le front contre le mur de ciment teinté, laisse couler l'eau, tête inclinée, sur le haut de la nuque. L'eau, difficile d'en arracher le corps. Prend les rennes, mon corps. Allons allons y a du pain sur la planche, sandwich ou hostie à nous d'enquêter.

Je m'essuie, reconnaissante au corps de diriger le navire. Mon cerveau est un capitaine prônant l'autonomie de l'équipage. Il délègue parfois. Il délègue à l'instinct corps.

En quoi Alleron ne serait-il pas un homme sincère ?

L'essuie sur mon corps sent l'humidité, vous savez cette odeur particulière des tissus éponges chus au sol, roulés-boulés des heures, retrouvés dans les chambres, la buanderie, la salle de bain,

sincère signifie en latin *pur*, sans mélange.

Par quoi commencer l'interview putain je suis pas prête ce qui ne me ressemble pas, d'ordinaire au préalable j'ai deux ou trois fulgurances, ça constitue des pistes, à l'interview c'est moi qui mène la danse mais là.

– Ne m'adresse pas la parole,

je dis à Paul, montant dans son SUV-char d'assaut.

– Tu le prends mal, pour les fesses ?

Je sors de mon bagage, noir comme ma robe pas mes bas, mes bas sont de couleur chair, les bottillons sont noirs, la veste de velours est noir aux traits blancs imperceptibles,

je sors de mon bagage un calepin et un bic noir.

Noir, ma couleur fétiche depuis que Flavien s'est mis au golf. Je m'ennuyais d'être une mère en apparence. La femme en moi voulait *se dire* sans le biais des couleurs, je voulais surgir en surimpression, le noir fut ma mort contre quoi ressusciter.

– Tu viens de faire quoi, là, avec ta main ?

dit Paul. Son véhicule avance hyper silencieux.

– De temps à autre je me fous des baffes,
je dis.

– Tu ne m'as pas embrassé.

Le gars passe la main derrière mon cou, m'attire, m'embrasse la bouche.

Ensemble de velours bleu roi, chemise blanche, chaussures de cuir élégantes.

Pour peu, un baiser, j'en redemanderais.

– Encore ?

dit Paul, à propos de la baffe que je me donne.

– Ta gueule.

– Si c'est tout ce que ça te fait.

Il accélère.

Je devais l'interviewer demain, ton pote, pas aujourd'hui.

158.

J'en tire de la fierté. De quoi ? Trouver, dans un habitacle de SUV, de quoi formuler, devant Alleron, mes premiers mots.

159.

Je sors mon ordi, c'est toute une histoire pour le connecter à la 4G de mon téléphone, Paul conduit imperturbable dans son bleu roi de velours uniforme. J'ai l'énergie. L'opération manuelle téléphone-laptop n'est pas si compliquée. Quand t'as l'énergie l'envie lui prend le bras elles sont bonnes copines.

1. Dès que le révolutionnaire est « arrivé », dès qu'il s'est casé dans une niche gouvernementale, il cesse naturellement d'être révolutionnaire pour se faire

conservateur ; cela est fatal. De défenseur de l'opprimé, il se change à son tour en oppresseur ; après avoir excité le peuple, il travaille à l'émasculer.

2. Vous nommez des hommes qui sont au-dessus des lois, puisqu'ils se chargent de les rédiger et que leur mission est de vous faire obéir.

3. Aujourd'hui le candidat s'incline devant vous, et peut-être trop bas ; Demain il se redressera et peut-être trop haut. Il mendiait les votes, il vous donnera des ordres.

Opter pour un de ces extraits.

159.

Paul me tire par le coude j'ai à peine le temps de glisser le téléphone dans la pochette qui me sert de sac à main. J'impose une pause au mouvement qui m'entraîne, putain j'arrive pas à fermer la pression, calme Mève. Voilà, c'est fait. Quand je m'énerve, ça participe d'une tragédie. Les dieux sont contre moi. En victime je geins, pauvre de moi mais là non, je redresse la tête, je respire un bon coup l'air pollué de la ville, sirène au loin, béton sous la semelle. Que je n'ai pas recollée.

Dans l'ascenseur, adossée contre un miroir fumé, je regarde Paul. En d'autres temps j'aurais fait des yeux de chat. Là, je regarde *vraiment*.

Avant, il y avait une chatte en moi. Aujourd'hui il y a une femme.

– J'ai envie de t'embrasser,

dit Paul. Il est à mon goût. Paf il sourit c'est pire. J'aime pas le balancement qui se produit en moi. Ça tourne la tête comme un mauvais vin.

La porte s'ouvre, deux personnes se croisent face à nous. Ça s'affaire, ça fuse, ça brandit. Une nana nous amène à un bureau pourquoi pas un mec, elle propose un café ben tiens.

– Il ne pleuvait pas quand on est sorti de la bagnole,

je dis à Paul derrière moi. Soudain il est là, l'autre type, avec dans le regard ce qu'il y a d'inquiétude pour m'enthousiasmer.

– Guillaume,

il dit tendant la main.

– Moi c'est Mève,

je dis.

– Débarrassez-vous, Mève.

– Voici le contrat, je dis. L'article sortira dans le tirage de la semaine prochaine. Vous vous engagez à l'intégralité de ce qui aura été dit.

– Débarrassez-vous.

Je sors de mon micro-sac deux feuilles de papier pliées en quatre. Je tends un stylo, qu'Alleron signe le contrat. Je souris, ôte mon veston, que j'abandonne avec désinvolture sur le dossier d'une chaise capitonnée.

– Vous signez ?

je dis, la plus professionnelle qui soit.

Le type s'assied face à moi, croise les jambes, étend le bras, le replie, nerveux je dirais.

– Pénélope, il dit, m'assure de la publication demain, photo en couverture. Et je peux débarrasser les scories que je ne voudrais pas voir associées à mon propos.

– Je ne suis pas d'accord,

je dis, debout.

Alleron porte un jeans taillé ad hoc, chemise repassée pas un pli, de couleur blanche.

Le blanc voulu par mon père pour la cuisine.

Du regard, Alleron consulte Paul, plisse le front, mains posées sur les genoux écartés. il porte des baskets blanches, elles sont neuves.

Les belges voudront, pour PDG, d'un type à baskets immaculées?

- Regardez par la fenêtre, Mère. Que voyez-vous ?
- Deux corbeaux.
- Il drache.

Alleron a les cheveux blonds épais. Très. Un visage joli, des épaules bien faites, à vue d'œil un mètre soixante-quinze. Taille de Flavien.

- Il y aurait dans la pièce d'à côté, je dis, un journaliste prêt à me remplacer ?

- Quatre.
- Dommage, j'avais pour vous une citation d'Élisée Reclus.
- Qui est ?
- Demandez à Murray Bookchin.
- Ah, l'anarchie.
- « Dès que le révolutionnaire est arrivé (je dis « arrivé », crochétant les index et majeur, vœu de l'auteur), dès que le révolutionnaire s'est casé dans une niche gouvernementale, il cesse naturellement d'être révolutionnaire pour se faire conservateur ».
- Reclus?
- Vous étiez, je dis, un penseur révolutionnaire.
- L'écologie sociale ne peut s'accommoder du libertaire. Nous avons à passer du *tout est possible* à *nous ne devons pas laisser agir*. L'immoralité freine le progrès.

Instinct, tu craches à la gueule du monsieur ce n'est pas bien.

- *L'écologie sociale*, je dis, concept qui n'a de cesse de transiter par la bouche de Bernard Lamois.
- Expert inestimable.
- *Écologie sociale* est dû à Murray Bookchin, anarchiste, jamais cité par votre ami.
- Il drache, Mère, dit Paul.

- Jette un œil sur son smartphone, lui dit Alleron, qu'elle ne m'ait pas enregistrée. Raccompagne-la et reviens, j'ai besoin de toi. Soignez vos soucis de dentition, Mère.

Là-dessus le conducteur de SUV au complet de velours me prend le coude, plus doucement qu'en bas de l'immeuble il y a cinq minutes, me susurre à l'oreille Je suis déçu. Dans le couloir, entre des gens qui passent qui sentent l'eau de toilette, Paul consulte mon téléphone. Était en mode avion. Déçu, il répète, me bouffant des yeux je détourne la tête. Un homme trop affamé n'est pas digne d'intérêt. Je serais incapable de le sustenter. Je suis un plat d'argile avec rien dedans. C'est un choix. Je préfère *le rien* à la potée de choux.

Je croise dans le sens contraire de ma route un collègue journaliste, il me salue avec chaleur, tout est bien dans le meilleur des mondes où il pleut chaud

comme la pisse.

Où un homme est en passe de se faire élire sur que dalle. Enfin si. Des mots.

Où *soucis de dentition* me revient à la gueule.

Mon instinct triomphe.

160.

– Tu prévois quoi pour le dîner ?

je dis entrée en trombe dans la cuisine le poêle est éteint. Il y fait humide comme sous les draps d'une maison abandonnée.

Flavien est dans l'un de ses peignoirs, Hector idem, à table côte à côte.

– C'est bien, je dis à mon fils, que tu fasses tes devoirs avec ton père.

Flavien ne prend *jamais* l'initiative des devoirs, des leçons.

– Papa me montre comment on joue au tiercé.

– T'as prévu quoi ? je dis en direction du père au talent éducatif aiguisé comme le sexe de l'ours polaire dans Time Square par un été torride, c'est à dire mou.

– T'aurais une idée, chérie ?

dit l'ours pas léché (par moi).

– Je m'enferme dans mon bureau, je dis. Qu'on ne me dérange pas.

– C'est que, dit Flavien, que pour les courses je ne me sens pas en forme.

– Fais avec ce qu'il y a.

– On veut pas de quinoa, dit Hector, pas de sarrasin, pas de légumes. On veut de la mal-bouffe, c'est mardi, Balthazar vient dîner.

– Balthazar passe la soirée chez lui avec Valentine, dit Flavien.

– Qu'il n'aime pas,

dit Hector.

– Il reste des petits pois,

je dis et disparaiss. Sans demander à Hector s'il a fait ses devoirs. J'ai mieux à faire. Sauver mon pays de l'imposture.

Mince, les bières, au frigo. Réparaître dans la cuisine. Message de Paul. Résister.

Ne pas se laisser avoir, nom de Zeus. Par un merdeux aux allures révolutionnaires disant non aux libertaires ah, je le savais.

– Tu étais où, maman ?

dit Hector. Flavien a le nez sur son téléphone.

– Pas de téléphone à table,

je dis, ouvrant le frigo.

Je referme le battant de tôle assez tôt pour voir Flavien empocher le sien, dans une grimace drôle.

J'ai beaucoup ri, avec Flavien.

– J'étais avec Alleron,

je dis à Hector, et vais, traversant la Sixtine, uriner.

– Il a parlé de moi?

dit mon fils il est derrière la porte.

– Je fais caca.

– Il n'a pas parlé de moi.

- C'est un imposteur.
 - Ça veut dire quoi, imposter ?
 - Alleron raconte des conneries.
 - Il veut une Wallonie nationale.
 - Mon cul.
 - Je dégèle le poisson ?
- dit Flavien depuis la cuisine.
- Pas de poisson,
- dit Hector.
- Léo adore le poisson,
- je dis et tire la chasse. Hector n'est plus là. Je traverse la Sixtine, enfile au passage mes talons.
- Flavien, je dis, tu m'allumerais un feu dans le bureau ?
 - Il fait chaud comme tout.
 - Il a cessé de pleuvoir ?
 - Oui.
 - Il a dit quoi Alleron ?
- dit Hector, mains de part et d'autre de la taille.
Mon regard croise celui de Flavien.
- Il se présente aux élections,
- je dis.
- Il est sympa, tu trouves pas ?
 - Du charisme.
 - Pas autant que moi,
- dit Flavien.
- Avec le poisson, je dis, tu peux faire une sauce blanche.
 - Tu me déçois, maman,
- dit Hector.
- Paul aussi a dit cela.
 - Ça ne m'étonne pas (Flavien)
 - Tu es jaloux de Paul ?
- je dis.
- Jamais aimé ce type.
 - Ensemble vous buviez des chopes.
 - Avec moi Paul est sympa,
- dit Hector.
- Ça veut dire quoi, *sympa* ?
- dit Flavien.
- Ils sont tous les deux sympas,
- dit Hector.
- Manipulateurs,
- dit Flavien.
- Alleron a du charme, je dis. Il doit bien passer à la télé.
 - Pas mal non plus à la radio,
- dit Flavien.
- Qu'est-ce qui te plaît chez Alleron ?
- je dis.

– Il confirme, dit Flavien, des choses que les gens instruits savent. Les gens instruits votent. Les wallons, c'est la première fois qu'on leur sert du nationalisme. Ceux qui ne voient pas qu'il y a quelque chose derrière ça...

– Les barakis ?

je dis.

– ... voteront pour lui contre les flamands. Ignorant qu'Alleron a signé avec eux des accords.

– Parce que sa mère est flamande, dit Hector, vous pensez qu'il est copain avec les flamands ?

– Je dis que l'ennemi flamand, il fallait y penser, dit Flavien.

– Alleron, je dis, ose l'idée du nationalisme, ce qui ne me disconvient pas.

– Il y a une heure, dit Flavien, des migrants syriens et afghans hébergés en Wallonie ont repoussés des inondés flamands.

– Qu'a dit Alleron ?

– Deux morts, Mève. Tu es journaliste.

– J'étais au volant de ma voiture, pendue au cou du vide.

– Les inondations côté flamand c'est panique à bord. D'où la démission du premier-ministre.

– Flamand. Joli nez.

– Alleron jouera au médiateur, dit Flavien.

Moi, décapsulant une bière :

– Alleron veut quoi, à la fin ?

– Se faire élire,

dit Hector, comme lâchant un caillou du haut d'un pont.

– Patronat flamand en poche,

je dis.

– Et l'Église,

dit Flavien.

– Et moi,

dit Hector.

– Fais tes devoirs,

dit Flavien.

Sur la bonne parole je m'enfuis direction mon bureau. En deux temps j'allume un feu, écoute Ma Rainey (à cause de la pluie?), me débarrasse des fringues de ville, enfile une robe longue manches évasées, jointoyées aux poignets par trois boutons de tissu bleu clair indéfinissable. Je me poudre le nez, jambes croisées dans mon fauteuil crapaud, épie mon œil dans le miroir de poche tirée de la trousse, offerte par Gladys, Isadora a choisi le miroir, merde, où est Isadora ?

J'envoie un texto à Flavien, Isadora est rentrée ?,

hésite pour l'ajout d'un tendre mot, ressens au pubis le baiser de Paul, m'affole passagèrement, me lève, chante avec Ma, bras en l'air, ferme à clé la porte, ouvre le laptop.

Qui me fut volé.

Dans la messagerie je cherche un mail, j'envoyai à Dorothée dont l'objet était,

textuellement,
le voilà, daté du 24 avril :
Soucis de dentition.

161.

– Paraît que tu veux me voir,
dit Isadora, voix désagréable je vous fais un dessin ?
Ok, je vous fais pas de dessin.

– Tu vas mieux ?

je dis, tandis que s'affichent sur mon écran deux noms, celui d'Alleron et celui du patron de l'enseigne alimentaire le plus plébiscité par le ventre des wallons, deux noms à une même session de pleine conscience d'inspiration cistercienne. Les pas d'Isadora repartent. Comment font nos mômes pour nous faire paraître, à nos propres yeux, un tas de merde ?

Le genre d'Alleron, avec sa posture d'autorité *radicale*, plaît à ceux qui, à mon instar, se sentent coupables d'avoir civiquement et financièrement le cul dans le molleton.

Nous consentons à être flagellés. A ce que l'on nous donne du *redressement*. Alleron ne parle *sacrifice* dans aucun des articles qui me passent sous le nez. Il parle *contribution*, avec appui du numérique. Il convoque les *valeurs*. Fustige la vulgarité, la pornographie, les débordements, la pollution, l'assistanat. Ceux qui travaillent votent.

Les exclus réactifs postuleront pour l'Éden d'une fière Belgique francophone. C'est ce que tu voulais Mève, non? Que les wallons foutent la paix au désir flamand d'indépendance ?

Pourquoi les flamands ne la prennent-ils pas, l'indépendance, depuis tout ce temps ? A cause de l'Europe, qui freine des quatre fers ? Que nenni.

Les flamands freinent parce qu'ils ont dans la partie francophone *des intérêts*.

J'ai sur l'écran une conférence qu'Alleron donna il y a cinq ans au Voka, le patronat flamand. Il lève son verre aux côtés d'un type du même âge. Je fouille je fouille je suis une déterreuse de tombes, une zombie aux cils de métal, un feu-follet acrobatique. Bingo. Le type est le cousin de l'actuel patron des patrons flamands.

Le reste est à l'avenant. Chrétien conservateur à l'allure de prophète, Flavien érige en credo la climatologie.

La pluie tombe chaude, continue, sur la Flandre. C'est, pour Alleron, providentiel. La moindre des choses, pour un enfant qui croit aux anges (faut bien qu'ils pissent).

Je file incognito jusqu'au frigo, à qui je dérobe deux bières. Dans la cuisine il y a Balthazar, Isadora, Hector, Léo doit avoir le nez dans un manga, Flavien ne met pas de musique comme je le ferais, il oubliera les vitamines D sur la table pour le petit-déjeuner ainsi que la carafe d'eau,
m'en fous je brûle que dis-je, j'incendie,
assise dans mon fauteuil crapaud tandis qu'il pleut des billes,
je tête le goulot.

Je m'oblige à songer, à ralentir, à attendre,

je passe en revue un lot d'anticipations (de mon cru), genre une prise de parole,

qui ne se fera pas attendre, du leader du parti nationaliste flamand, le convenable, pas le fasciste.

Il est question d'héberger quatre millions de flamands dont la maison est sous eau, c'est pour tout de suite, c'est pour ce soir.

Les wallons accueillent à tour de bras. Les images créent l'émotion.

Ils éliront Alleron.

162.

Tout ça, Mève, parce que le type fréquente les cercles chrétiens.

Caca nerveux d'une fille à son papa ?

163.

Tout ça, parce que je possède un détecteur de logiciels espions type Predator ramené de Washington par Françoise, une consœur journaliste, détecteur mis au point et partagé gratuitement par des amis de David Grueber, Bernie Sanders, de Scientist Rebellion, des donneuses d'alerte Chelsea Manning et Sarah Harisson, etc etc etc etc etc.

Qu'a découvert Mève sur son ordi ? Qu'avant qu'elle ne remette la main sur lui au bureau, comme si de rien n'était, quelqu'un y avait greffé un Predator.

Qui c'est qui espionne les journalistes ? Ceux qui craignent ne pas se faire élire. Il faut bien passer par la case démocratie.

J'ai lu il y a dix minutes un article proposé par le Corriere della Sera d'il y a une dizaine de mois. Alleron y explique, devant une assemblée d'universitaires, que la démocratie comme la plupart des institutions doit faire l'objet d'une tabula rasa.

Putain, je lui baiserais le coccyx s'il me le demandait. Il a tellement raison.

N'est-ce pas, Instinct ?

164.

Instinct acquiesce.

Instinct grelotte.

165.

Les institutions telles qu'elles furent conçues et généralisées au XIXième ne sont pas taillées pour le XXIème. En cela, Alleron est dans le bon.

Instinct, relève la tête !

(Instinct ne veut pas)

Tabula rasa s'accompagne de violence.

Qui dit violence, dit privation de liberté.

Les femmes, les premières, morfleront.

166.

A une heure du matin je ferme le clapet du laptop, traverse sans l'allumer la

cuisine blanche voulue par mon père contre les couleurs qui sortaient de moi,
me verse un vin portugais, ouvre la porte il pleut, opère un pas vers elle, la
pluie,

il y a des phares allumés chez Christa, des flamands, il en tombe par milliers,
l'eau est chaude, les mains la trouvent délicieuse,

j'appelle Irène si elle dort elle aura coupé son téléphone, allô ?

– T'as vu, la pluie ?

– J'ai quatre flamands dans le salon, Mève. Je peux pas te parler.

– La pluie fait quelle température selon toi ?

Irène est éplucheuse professionnelle de médias indépendants.

– Trente-trois degrés.

– Mais, ils disent trente-sept.

– Foutaises.

– Dors bien ma princesse.

– Je t'aime mon chevalier.

J'enfile un gros gilet crème, de laine distendue. Dans la cuisine, devant le verre
de vin et la bouteille à portée de doigts je pose le cul sur une chaise de cuir
(vintage, années soixante-dix // de ce qui fut pris au sérieux naguère, on s'amuse
aujourd'hui dans un rictus passant pour de l'élégance), j'écoute la pluie tomber
je n'ai pas fermé la porte ça bout ça bout dans ma tête,

Pénélope publiera la gueule de Monsieur en une s'il vous plaît. Les
hebdomadaires flamands feront de même, ainsi que les papiers économiques, ils
ont le vent en poupe ceux-là (se targuent de décortiquer la culture, d'où que tu
te sens moins con, par la suite, en lisant des articles dotés de chiffres que tu ne
comprends pas).

Depuis mon obscur bastion j'observe les lueurs zigzaguent dans le nuit, jamais
eu autant d'allées et venues chez Christa. Ils sont braves, les wallons. Julius
Caesar le prétendait (*belgae*, les désignait-il, bien avant que Jésus ne souille ses
couches).

167.

Je ne peux faire autrement qu'esquisser en deux dizaines de lignes, pour un
lectorat francophone non belge, l'origine de la Belgique. Le terme *Belgica*
remonte à l'antiquité quand les humains se passaient de la résurrection,
oui, Mève,

d'autant qu'Alleron s'apprête à scinder la Flandre (dite Nord du pays) de la
partie dite Sud du pays (plus les mois passent moins fait-il allusion à
la *Wallonie*, pour la bonne raison que personne ne se sent *wallon*), tout en
ambitionnant de couper Bruxelles en deux comme Berlin en 48.

Ce que dit le net cependant que je n'ai pas le temps,

ça urge, ça expulse, ça maudit en moi,

voici :

Suite à la chute de Napoléon, le Congrès de Vienne de 1815 intègre les anciens
Pays-Bas (méridionaux), l'ancienne Principauté de Liège ainsi que le Grand-
Duché du Luxembourg aux provinces de la République du Royaume uni des
Pays-Bas. Ce nouveau royaume ainsi formé doit être l'État tampon pour
refrèner les aspirations hégémoniques françaises.

En résumé : Pour affaiblir la France au congrès de Vienne, les trois grands vainqueurs se partagent l'Europe, sans tenir compte des sentiments nationaux. Un français achète d'une main fervente lait, saucisson, machine à laver si le drapeau de Marianne figure sur l'emballage, ne me dis pas que le sentiment national est désormais dissout dans la globalisation.

Se référant à une époque ancienne, ignorant les évolutions historiques divergentes des deux entités, les trois vainqueurs décident de reconstituer les anciens Pays-Bas. Ils réunissent les territoires des Pays-Bas autrichiens (la future Belgique) à ceux des anciennes Provinces-Unies (les Pays-Bas du Nord). L'union des deux pays est donc sensé former une barrière contre un éventuel réveil des ambitions françaises. Il y a complémentarité économique entre le Sud du territoire, charbon et métallurgie naissante, et le Nord, flotte marchande (colonies) assortie de capitaux.

À la tête du Royaume uni des Pays-Bas (ou Royaume des Belges), on place Guillaume 1er d'Orange. Grâce à la politique stimulante de ce dernier, l'économie y est florissante.

Mais, à la fin des années 1820, le royaume connaît une récession en raison des accises élevées qui frappent les produits de base. L'insatisfaction enfle au sein du prolétariat.

Le pouvoir autoritaire autocratique de Guillaume 1er accroît, également, le mécontentement, ainsi que le fait que le souverain est protestant, alors que le sud de l'État est majoritairement catholique. Enfin, l'élite francophone est offusquée d'être gouvernée en langue néerlandaise.

S'ajoute à cela l'impact de la révolution de juillet 1830 en France, et les nombreux exilés politiques qui, dans les années précédentes, ont trouvé un refuge agréable à Bruxelles. Ils attisent le feu.

A l'issue de La mouette, de Portici, opéra donné à Bruxelles, au Théâtre de la Monnaie, les spectateurs descendent dans la rue aux cris de Vive la liberté et de Vive la France. Après destructions, incendies, négociations avortées, l'indépendance est proclamée le 4 octobre 1830.

Jusqu'en 1920, pour communiquer avec les institutions locales, quatre-vingt pour cent de la population du sud du royaume pratique le wallon.

L'instruction obligatoire (en français) est votée la veille de la Première Guerre mondiale. La francisation se répand à l'ensemble des classes sociales sur l'ensemble du territoire, la partie nord, la partie sud.

Après la seconde guerre, le wallon persiste dans les campagnes, mines, carrières, sidérurgie. Le français s'ancre dans l'armée, les affaires, l'université, la haute administration. Y compris dans la partie flamande du pays.

Avec l'avènement de la télévision et de la radio, avec la propagation de la culture anglo-américaine, la génération des années 50' repousse le wallon, langue d'oïl repérée dans les archives dès 1200. Dénigrement renforcé par des consignes officielles, en 1952, visant à punir son utilisation dans les écoles. Les wallons ne voulurent plus être wallons. Les bretons, de leur côté, envisageaient autrement la défense de leur langue.

En Wallonie on adopta la langue française comme on se laissa foutre des baskets aux pieds.

Ce n'est pas la langue wallonne qui lie entre eux les habitants du territoire, c'est la langue française.

Ce qui explique qu'Alleron ne prononce pas le mot *wallon*. Nous parlons français en Wallonie, les flamands parlent flamand en Flandre.

J'écrivais cela dans un article pour Irma, il y a trois ans et demi. Époque de ses noces avec François. Elle n'avait pas tenu rigueur de la teneur politique de mon propos. Elle avait laissé passer.

Personne pour réclamer l'indépendance de la Wallonie. Pourquoi pas une *République française de Belgique*, ironisais-je dans Georgette et Rosa.

Je me lève, titube, cela m'enchant. Les phares ont disparu, du côté de chez Christa.

Je fais bouillir l'eau. Je suis nue sous ma robe. Je m'éprouve souple. Je fixe le noir de la nuit. Suis à mille à l'heure. Vive comme le blé sortant de terre.

Je me prépare un café. Retire le lourd gilet de laine usée.

Nue. Douce. Illuminée.

Comme l'étoile qui, morte, ne cesse de briller.

167.

Le juif est un cafard, l'avortement un crime, apprendre c'est forcément avoir le cul sur une chaise vingt-deux ans de ta vie: autant de croyances provoquant la souffrance tandis que personne, personne tu entends, ne le remet en question.

Des système s'érigent sur ces croyances.

Les juifs, les femmes, les enfants.

La force, le contrôle, la soumission.

Alleron imposera une partition du pays. Tellement gros, qu'au lieu de disséquer en vue de contester ce qui est contestable, l'opinion publique prendra tout d'un bloc. Du moment que le soir on a pizzas, séries, de quoi brancher les batteries.

En France, avec le Covid, personne ou peu de monde n'osa braver la décision de l'État, à savoir ne point se mouvoir librement.

Bouffe, écran, de quoi se soigner, école pour les gosses, consommation en ligne, partir deux fois l'année dans un paysage postal, le voilà ton homme hyper civilisé.

Ils diront oui.

Je tape *Alleron* dans la banque de données, à laquelle j'ai accès en tant que journaliste. J'en lis, des choses.

Je me brûle les lèvres au contact du liquide dans ma tasse. J'ai foutu du poivre dans la verveine. Un truc de ma grand-mère, la maternelle. Une des rares choses apprises d'elle. Par ma mère.

Ma mère trouvait stupide sa propre mère.

Une mère *stupide* n'est-elle pas capable d'amour ?

Il y a des jours où j'aimerais en parler avec toi, Maman. Sur le bord d'un lit. Dans une chambre d'hôtel. Avant que tu n'éteignes la lumière.

Podcast BBC. Voix d'Alleron. Je lape la verveine poivrée. La température de mon corps atteint elle-même les soixante degrés alors j'avale, j'avale, tandis que la voix d'Alleron, vigoureuse (comme le chêne), veloutée (comme le coulis de tomate sur la pizza que nous sommes des millions à bouffer), Alleron dit à propos de l'école :

– Un jour nous nous passerons de l'enseignement humain. Les enfants ont une appétence à être enseignés via le net. Ma propre fille ne comprenait rien à

une matière de math. Sur You tube elle l'assimila en moins de deux heures. Il n'y aura plus de profs. Ils coûtent chers à l'État. Nous mettrons cet argent dans des lieux de soin, qui soient de proximité. Il n'y aura plus d'école maternelle, primaire, de lycée. Les dispositions de l'enfant seront détectées par l'Intelligence Artificielle dès le plus jeune âge. Il sera formé en conséquence. A dix-huit ans, il sera sur le terrain. En d'autres mots, il sera autonome.

168.

Une fois la semaine depuis quatre ans je signe sous les noms *Georgette et Rosa* des digressions futurologues. Comme des lecteurs courageux firent connaître leur intérêt, Irma obtempéra.
Cela me manque.

169.

Celle qui ne comprenait rien aux math mais sur Youtube bien, c'était Gladys. Alleron a recraché, texto, mon article Georgette et Rosa.

170.

02h03.

De l'index je presse sur l'écran de mon téléphone le numéro de Pénélope. Ça sonne. Ça ne décroche pas. J'envoie une capsule vocale :
Pour une raison qui m'échappe, on fait pression sur toi. J'ai détecté Predator sur mes comptes, ordi et téléphone. Qu'as-tu à te reprocher, que l'on te menace de divulguer ?

Il y a un an, quand Pénélope intégra l'équipe, elle manifestait sa pâmoison eu égard à ma facilité rédactionnelle, à celle de poser des questions, de chercher là où personne ne fourrait son nez.

Deux de mes dents croquent un morceau de poivre.

Nouveau message.

170.

Je n'avais pas le choix.

171.

02h11. Bombe à eau sur le bassin de l'Escaut inférieur, de Gand à Geel, d'Anvers aux portes de Bruxelles. Soixante-neuf communes sous eau. Il continue de pleuvoir. L'eau monte sur la quasi entièreseté du territoire flamand. Le sud de la Hollande est impacté.

Je dénude mes épaules, attrape au passage le verre de vin, m'adosse au chambrant de porte, respire la nuit. Il a cessé de pleuvoir. Grâce au poivre sur la langue, le sang de la vigne chante. Les nuages se dissipent c'est beau comme dans un film. La lune, ensoleillée, rameute les étoiles.

Je vais à la table blanche de la cuisine. L'écran de mon laptop est éteint. Je vide

dans l'évier la tisane poivrée. De vin je remplis un verre, vais à la porte, ma main remonte la robe aux genoux. La nuit est pure. Une brume s'élève de la terre mouillée à se tordre.

La Wallonie n'est pas inondée. Les prévisions météorologiques sont bonnes. Nous voterons sous le soleil.

02h14. Faute de trouver, en ma mémoire, un journaliste au taquet en ce qui concerne l'espionnage, je contacte Rodolphe, Committee to Protect Journalists, section Belgique, ainsi que Françoise, la consœur, correspondante à Washington, revenue avec le logiciel détecteur des Predator et autres infestations.

Les deux me répondent dans les trois minutes. A 03h02, nous sommes douze journalistes à détecter un Predator sur nos moyens de communication.

02h33. Reuters en fait état.

Puis, rien.

Tous au lit.

Envie de jeter mon verre au mur.

Mon instinct, aux abois.

Mève, nous ne sommes ni en Russie, ni en Iran. Nous sommes en Wal-lo-nie. Bêtement, en Wallonie. Dont tous se fichent. Y compris les wallons.

J'envoie à dix-sept médias alternatifs francophones, flamands, français, allemands, copie de mon article sur l'école et le son d'Alleron le reprenant mot à mot. Ainsi qu'à trois quotidiens français. J'hésite, pour les quotidiens belges francophones. Ils sont, comment en serait-il autrement, en faveur de l'état fédéral. Diadèmes, tapis rouges, châteaux, portraits royaux dans les bureaux.

Vision féodale, raillée sous la plume de Georgette et Rosa. Avec peu, euh, de retours engageants en provenance des lecteurs. Irma quant à elle avait des soupçons sur François, à l'époque, lequel avait des conversations téléphoniques, dans son bain, avec une dénommée Adélaïde. Irma n'avait rien vu.

Dans la tête des wallons, ne riez pas, la royauté cimente le pays. *L'union fait la force* en est la devise à l'instar de la Bulgarie, de l'Angola, de la Bolivie, de la Malaisie, d'Haïti, d'Andorre, de Charles-Henri ou Eloïse, chefs executive officers dans l'industrie bancaire.

Je rabats l'écran, monte à l'étage, entre chez Léo. M'assied, de la pointe des fesses, sur son lit. Me penche sur lui. L'écoute respirer.

Au début, je n'entends rien. Et puis, oui.

172.

Je rêve d'un lion pétomane (Waterloo ?, j'en ris faut croire, Isadora me tape l'épaule.

– Tu prends toute la place,
elle dit.

Paupières closes je demande C'est le matin ?

Cela m'est, par ma fille, confirmé.

Je bondis hors de son lit, où je me suis endormie. Je piétine le revers de ma robe, suis projetée en avant, prends appui sur le siège bureau, il tourne l'imbécile, des papiers tombent, je soupire, droite comme une colonne de marbre.

- J'ai tout vu, maman.
Je désamorce la posture, empile les papiers, les pose sur le bureau.
- D'autres choses ?
je demande, énergique.
- Un bisou,
dit l'enfant ensommeillée.
Mon cœur fond comme le beurre dans une poêlée.
Je descends au rez-de-chaussée, dare-dare, le thermos est sur la table, Flavien sous la table, les jambes de Flavien veux-je dire. Café brûlant, il dit.
Les gens de cette maison me l'écriront en épitaphe. *Elle l'aimait chaud.*
Par la porte ouverte mes yeux informent le cerveau qu'il pleut. J'y vais.
Dessous. C'est chaud.
- Rien de grave,
dit Flavien, arrivant par mes arrières.
- Sauf que que c'est pas froid.
- La Wallonie n'est pas sous eau.
- Depuis que la Flandre l'est, jamais autant tu ne prononces le mot *Wallonie*.
- Christa a trois flamands pour nous.
- Combien d'œufs ?
- Quoi ?
- Rien.
- Ah, tu blaguais.
Je rétorque une grimace. Grimace que je trouve sexy. Flavien ne la mérite pas (au sens d'en obtenir le mérite).
- Merci pour le café,
je dis.
Je passe devant mon mari, lui pose au front un baiser. Flavien m'attire à lui, me pelote le sein. J'esquive, toute sourire, dévisse le café. J'ai froid aux pieds.
- Tu as dormi où, chérie ?
- J'étais chez Léo, au retour je passais devant la chambre d'Isadora, je m'y suis arrêtée.
- Près de cent-cinquante morts. Ça ne fait qu'augmenter.
Flavien j'ignore pourquoi ôte ses lunettes pour touiller le café.
- Hier, je dis, j'étais enflammée.
- Pour ça que tu n'as pas dormi avec moi ?
- Mon ordi est espionné par un logiciel. J'ai passé une demi-heure à désactiver, avec l'aide de Françoise. Elle m'a mise en contact avec un spécialiste de la CIA, un italo-américain. Il fait d'excellentes pizzas, a dit Françoise. Tu te souviens elle était venue un dimanche ? Son fils l'accompagnait un grand maigre métalleux, piercing, trait noir sous les yeux.
- Tu serais espionnée ?
Ankylosé par la nuit, le corps de Flavien ne bouge pas. Le papy dans son peignoir s'entretient avec la parano.
- A part Reuters, je dis, personne ne répercute. Les flamands meurent de ne pas vivre en Wallonie, tu comprends. Le reste ne compte pas.
Ce qui me fait prendre feu est l'évidence. Quelque chose se trame. La

confirmation de ce que respire mon instinct. *Je sais* qu'on ne fera pas de haie d'honneur à la révélation que j'en ferai. Il n'y aura pas une de mes phrases aux infos. Mais je flambe. Je touche du doigt un bûcher.

- Tu crois que je suis folle ?
- Tu as des preuves ?
- C'est factuel, je te dis.
- Bientôt ce ne le sera plus, les logiciels seront indétectables. Tu as de la chance.
- Mon téléphone en est infesté, Paolo l'a confirmé.
- Il a dit quoi ?
- Va fan culo.
- Pourquoi t'espionner, toi ?

dit Flavien il beurre son pain.

Suis fascinée par l'aisance avec laquelle la perle congrue s'étale sur la tartine. Flavien, levé plus tôt que moi, aura-t-il sorti le beurre du frigo *avant* de l'utiliser ? Mais, Flavien n'est-il pas grignoté par le cancer ? Il affiche une santé arrogante. Il a grossi. Il me sourit.

- Tu ne comprends pas ?

je dis, consciente que, buvant un deuxième café, il ne m'en restera que deux à pouvoir assimiler.

Nous sommes des machines de boyaux. Comment font les machines de tôle ?

Je mets en bouche un biscuit figues/soja/noisettes. Ma langue en tient une. De noisette. L'amène sous la dent. La savoure démantelée. Mève, toute entière dans la noisette.

Mève, adorant *se décentrer*.

- Tu me passes la confiture ?

dit Flavien.

- La confiture à quoi ?
- Sur la table il n'y en a qu'un pot.
- Tu penses, je dis tendant le truc, qu'une inoffensive journaliste pas militante pour un clou, pas bardée d'engagements sur le terrain, ne peut être ciblée ?

Flavien étale la framboise.

- Depuis trois ans, je dis, sous la plume de Georgette et Rosa j'écris des chroniques d'anticipation. Alleron m'en a piqué au moins trois.
- Ce garçon a du goût.
- Il me surveille.

Flavien soupire. Il n'a rien à riposter.

- Je ne suis pas la seule.
- Tu n'as aucun pouvoir, Mève. C'est ce que je voulais dire.
- Tout journaliste a le pouvoir de dire l'exactitude des faits. Si le journaliste est inquieté, c'est la fin.
- Le début d'une époque nouvelle.
- A cause du numérique ?
- Les gens s'imaginent que de nouveaux métiers apparaîtront, liés à l'intelligence artificielle. Ça, c'est pour les trente prochaines années. Ensuite, aux robots, nul métier ne sera inaccessible. Ils travailleront mieux et moins

cher que l'humain.

– Comment l'État percevra des impôts, et les marchands des dividendes, si l'humain ne travaille pas ?

– Il y aura trois types d'humains, dit Flavien et remet ses lunettes. Les consommateurs imposables qui, parce qu'ils règlent leurs impôts, mériteront seuls le statut de citoyens. Ce sont eux qui, à la tête du numérique, occuperont la responsabilité. Ils se feront cher payer. Grosso modo, les rejetons de l'oligarchie actuelle. Après 2100, ce sont les machines qui dirigeront. L'humain sera devenu flasque.

– La terre sera sous eau.

– Le deuxième type d'humains c'est la masse, dont il faut se débarrasser. Les nazis trouvèrent une propagande pour faire avaler le retrait des juifs, des homos, des communistes, des handicapés, des gitans, avec l'adhésion maximale du peuple, la collaboration des peuples voisins, l'indifférence généralisée. Cela se reproduira.

– Je vois que tu lis Georgette et Rosa.

– Le troisième type, les résistants. Vivront dans des no man's land autarciques.

– Georgette et Rosa prétend qu'à cette catégorie d'humains on foutra la paix. Elle représentera le dernier bastion des cerveaux humains créatifs.

Treize messages sur mon téléphone.

Je me lève, vais à mon bureau, y allume un feu, me ravise, ouvre la fenêtre, le merle chante. Bleu du ciel. Les wallons partageront ce soir des saucisses grillées au feu de bois avec leurs copains flamands et ketchup. J'enfile un gilet noir suspendu à la patène, ouvre mon laptop, retourne à la cuisine, fais bouillir l'eau, dans le thermos, je fiche de la chicorée bio, une cuillère à soupe de café lyophilisé, le contenu de la bouilloire. J'embrasse Flavien, à qui je ne demande pas des nouvelles de la santé. Il dit :

– Tu penseras à me sucer ?

Pour Flavien ma tendresse est synonyme de promesse. Comme il vit à la maison, comme il est le père de mes enfants, je ferai le devoir. Je sucerais. Je me laisserai pénétrer. J'éprouverai un vague plaisir. Flavien jouira. Il me serra dans ses bras. Je serai quitte pour trois unités de vingt-quatre heures.

Je ne suis pas une résistante.

Pour résister, il faut imaginer au préalable quelque chose qui agrée les camps opposés.

Sans doute je n'aime pas suffisamment Flavien, pour lui demander qu'il invente autre chose pour moi.

173.

On frappe à ma porte.

– Mève,

dit Flavien par l'entrebâillement.

Alleron occupe chacun des médias qui comptent dans ce pays.

– Que s'est-il passé avec Hector ?

il dit.

– Ne t'assieds pas j'ai une tonne de trucs à lire.

- Tu vas écrire, à propos d'Alleron ?
- Que veux-tu que j'écrive ?
- Alors pourquoi t'informes-tu ?

Flavien entre laissant derrière lui la porte ouverte, s'assied, dos droit, dans le fauteuil crapaud.

- Parce que je suis révoltée,
je dis.

- Par quoi ?
- Alleron est un foutu catho.
- Alors ?
- Ça me débecque.
- *Débecque* n'est pas journalistique.

S'ils sont entrés dans mon ordinateur, dans mon téléphone, ils sont au courant pour mon frère.

Ils diront que je suis conditionnée par mon histoire personnelle.

- Je te propose d'aller voir ton père, dit Flavien. Qu'on en finisse.
- Aujourd'hui ?
- J'ai envie d'un onglet aux échalotes.
- On est plus d'une dizaine de journalistes à être surveillés.
- La pluie dissoudra l'info.

Flavien lève un bras vers moi, il est à deux mètres, je détourne la tête.

- Tu es une bonne journaliste.
- Je dois faire quoi ? Fermer ma gueule ?
- Les autres, ils s'exprimeront ?
- Dans dix jours se tiennent des élections c'est n'importe quoi. Dix jours.

L'enquête ne sera pas bouclée, tu penses.

- Ça va t'énerver mais Charlize est fille d'un couple d'énarques. A ce titre, elle connaît tout Paris y compris le spécialiste de l'omelette.

Je souris, malgré moi.

- Elle compte parmi ses amis, dit Flavien, un avocat défendant les gens de média.

- Je ne suis pas attaquée.
- Tu l'es, Mève.
- Je suis insignifiante.
- Tu as une carte de presse.
- Si tu veux.
- Je veux quoi ?
- Moi ?
- Mève.
- Forcément ma langue sur ta bite.
- Ça demande du courage ?
- J'ai pas *forcément* envie.
- Merde, il y a quelqu'un dans la cuisine.
- C'est Christa, je dis. Elle amène trois poules flamandes pour le coq wallon¹.
- Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Mève ?

¹ Emblème de la Wallonie, rouge sur fond jaune

- T'occuper des enfants.
 - Je m'occupe des enfants.
 - Bof.
- je dis timidement.
- Flavien ?
- dit la voix de Christa.
Mon instinct n'est pas en si mauvais état.

174.

Journal radio, 8h du matin. La candidature d'Alleron est annoncée, au sein de son parti *Tenir debout*. Alleron n'intervient pas. Il attend le journal télévisé de 19h30. Il répondra aux questions, parmi des flamands hébergés dans le versant francophone d'un pays, jadis fabriqué par un conglomérat d'états aux dirigeants ivres de pouvoir et de whisky.

8h02. Le micro est tendu au porte-parole d'Alleron. Elle est de sexe féminin, jeune, ingénieur en informatique. Elle lit un texte je le détecte aux intonations.

- Selon Guillaume Alleron, elle dit, il est l'heure de requérir l'intelligence artificielle, que jusqu'à présent nous dédaignons par mépris de la science. Nous serons l'état d'Europe le plus déterminé à faire du numérique la sauvegarde de l'humanité. L'écologie sera sociale, joyeuse, elle sera pour tous. L'ère n'est plus aux solitudes, elle est à la fête, à la reconnaissance de chacun, à la tranquillité, à l'abondance. Guillaume Alleron compte renverser les valeurs de compétitivité, de représentativité, de vitesse écophage, en faveur de valeurs créatives liées aux sentiments. Guillaume Alleron veut faire de la République française de Belgique un état aux avant-gardes, qui ne redoute pas la radicalité de choix qu'il fallait faire, depuis longtemps, pour être placé en tête des pays dont on parle avec admiration.

République française de Belgique. Putain.

175.

Pas un bruit dans la cuisine. Christa a foutu le camp. J'ai dit à Flavien Je ne veux pas de gens chez moi, je suis décousue, tourneboulée, vertiginée.

Isadora, Hector, Léo prennent leur petit-déjeuner.

- Vous avez raté le bus ?

je dis. La colère, tapie dans mes seins, affleure les tétons.

- Aujourd'hui les cours commencent qu'à dix heures,

dit Isadora.

- Si ça tombe, dit Hector, ils me laisseront réussir l'année, avec tous ces flamands dans l'école.

- C'est vrai ça, je dis. Enfin vous parlerez flamand.

- J'espère qu'ils sont mignons,

dit Isadora.

Léo mange, docte. Je dis :

- Papa peut t'aider, Hector, pour les maths.

Lequel rétorque :

- Je suis en dessous de la ligne de flottaison. L'eau est dans les poumons.

C'est foutu.

– Moi, dit Isadora, je veux bien faire un effort en flamand s'ils sont charmants.

Je n'ai pas inscrit Léo aux cours de flamand mais en anglais. Les autres en sont contrits.

– Tu fais quoi ce week-end, Maman ? dit Isadora. Je peux inviter Anna ? Demain jeudi je verrai mon père. Retour vendredi, le soir-même visionner un film avec Gary Grant. J'arrive pas à télécharger les vieux films. On nous force à consommer les plate-formes du crétinisme. Que parfois je regarde, après quoi je me sens honteuse. Non, vendredi soir, Flavien et moi prendrons un bon repas, un verre de vin (moi, trois), nous lirons au lit.

Le lendemain, Isadora, tu feras venir tes copines pour une soirée pyjama, il y aura du monde dans la maison, Zita est toujours présente si je ne m'abuse.

Comment font les gens qui n'ont pas d'enfants ? Ou une semaine sur deux ? Les femmes infertiles ?

Le week-end, les enfants me consolent de me sentir non invitée à une fête, à un dîner, à une activité. Non désirée.

Attention, les gosses c'est des emmerdes, du fric, des obligations, des cris, du désordre, de l'ingratitude, du désintérêt, des grasses-matinées qui n'en finissent pas, des repas à pas d'heure, des plaintes, de la culpabilité (surtout, pour celle que je suis, de la culpabilité). Mais elle m'arrange pour cela, la présence de mes gosses à la maison. Je me sens nulle quand je passe *seule* les soirées du week-end quand je voudrais les ors, les rires, les bulles, les cuivres balkaniques, les baisers.

A 8h35, Didier X, rédacteur en chef de la radio d'information publique, dresse un portrait d'Alleron.

Un portrait *décontracté*.

Je vomis dans la Sixtine avant que de joindre la cuvette.

176.

Au salon face à la cheminée où ne règne pas le feu, suis agglutinée dans un sirop intérieur rien de ragoutant, en fait je m'ennuie. Je suis comment disent-ils *sidérée*. La machinerie se passe de mes services et de ceux des 5423 journalistes belges accrédités.

A l'ère du Covid, les médias publics relayèrent, en obéissants soldats, les directives du gouvernement, lui-même à genoux devant l'expert. *Prenez soin les uns des autres dénoncez le juif*, parodiait mon copain Clément.

Alleron se sert des médias publics comme d'une vitrine, en plus des réseaux sociaux où il s'expose l'œil inquiet, sourire patelin, manière humbles de technocrate.

– Tu dors pendant la journée, me dit Hector dans le salon anciennement une grange. T'as rien de mieux à foutre ?

Il me paraphrase.

– Viens t'asseoir,
je dis.

– Rejoins-moi dans la cuisine, il dit. J'ai faim.

Je consulte mon téléphone. Sur la page de Georgette et Rosa, vingt-cinq

nouveaux messages. Je clique au hasard.

Fred Cabriolet : Avez-vous déposé un brevet pour le nom de notre futur pays ?

177.

J'étais étudiante quand je découvris l'appellation *République française de Belgique*. C'était à la bibliothèque de l'université de Gent, dans la revue *Le débat social, organe de la démocratie*, en date du 2 janvier 1848, année des grandes grèves pour lesquelles se mobilisa Jean Grave. Des revendications dont se réclamait à l'époque un journaliste mexicain, sur le point de se faire assassiner. Ce sont les articles de ce dernier qui m'avait amenée à enquêter sur les grèves de 1848.

République française de Belgique j'avais trouvé cela splendide. J'allai dans une brasserie, commandai une bière, seule, ce que je ne fais jamais. Je rencontrai Bart.

Bart avait une queue d'éléphant, que je trompai énormément. C'était avant le petit Flavien, pull jeté aux épaules, lunettes à monture fine de métal.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? je dis à Hector. Il est deux heures de l'après-midi.

– Si tu sortais en ville, Madre, tu réaliserais.

– J'enfile une robe, je dis, on y va.

– Le peuple, dit Hector, bascule dans une hypothèse d'émotion qu'il prend pour argent comptant. Je ne trouve pas cela décent. Tu veux *vraiment* aller en ville ? Tu trouveras des francophones debout sur les terrasses de café, ouvrant les bras à des flamands munis de papiers. Tu sais que la ville de Lille refuse d'accueillir les migrants flamands ? Leurs voisins blancs catholiques ?

– La religion n'a rien à voir,
je dis, me servant un verre d'eau.

– Tu te trompes,
dit Hector.

Il s'empare du pot de choco, plonge le couteau, le pot est à moitié vide.

Je hais quand les mêmes commencent une phrase par *Il n'y a plus de*.

Je prends place à table, mes doigts sont frénétiques. Ils veulent creuser l'info. Je les collent au verre d'eau.

– Alleron est proche des jésuites,
dit Hector.

Mon fils porte une chemise bleu ciel, logo jaune à l'endroit du cœur. En sa direction je plisse les yeux je décrypte que dalle.

– J'ai mon idée,
dit Hector, ôtant les lunettes.

Dieu qu'il est beau. Qu'il mérite une école qui lui soit aisée. A ne pas se mettre en tête la désobéissance.

– Tu ne comptes pas, je dis, retourner aux cours ?

– J'ai raté mon année, je te dis. Je passerai le jury central.

– C'est cher. Plus cher qu'une gaufre.

– Je refuse d'être mis en filière technique, maman. Je vois des choses que les autres ne ressentent pas. Je suis curieux. J'écoute Radio France. Je comprends plein de choses aux rubriques économiques, aux enjeux

internationaux, à l'humour quand les journalistes en font. Bon, en France ils en font moins que sur les ondes belges. J'aime bien quand même la France.

Et tu juges que ce gamin a *des retards d'apprentissage* ?

– Je t'écoute,
je dis.

- A propos des gaufres ?
- A propos de la catholicité d'Alleron.
- Figure-toi, j'ai une mère journaliste.

Je souris à mon fils, mouvement dans le bas visage diluant les frustrations de Mève qui ne joue pas de rôle sur le grand échiquier, qui n'est pas invitée trois fois la semaine à des fêtes débridées, qui ne voyage pas telle une oiselle, dollars en masse sous l'aile.

– J'aime pas trop Jenna la fille de Paul,
dit Hector.

– Tu étais amoureux.

Hector porte la tartine au choco à la bouche, qu'il ouvre, referme. Dépose la tartine non entamée à même la table, pas sur une plaquette de bois comme je ne cesse de le recommander.

– Jenna, il dit, m'a fait savoir qu'elle n'était pas intéressée.

Le sourire je le réprime cette fois. Hector à deux ans de moins que la fille de Paul, qui finalement a choisi d'adhérer à la team d'Alleron. Elle réussit nickel en classe.

Ma main droite choisit de flirter avec une mèche de mes cheveux.

– Tu as raison, je dis. Évitions la ville.

Je regarde mon enfant qui, grand, partira. Je ressens que cela sera *juste*. Que c'est ce qu'*il devra* se produire. Pour Hector. Pour moi. Condition de notre bonheur mutuel.

Hector mâche lentement la tartine. Je n'ose consulter mon téléphone, que putain j'ai mis sur silence pour roupiller deux minutes au salon. Si on avait cherché à me contacter ?

Bulles, Balkans, baisers, ce pour quoi on aurait cherché à te contacter ?

– Comme toi j'ai enquêté, dit Hector. J'ai croisé mes sources. C'est difficile. Faudra que tu m'apprennes. Par contre, j'aime assez ricocher.

Mon faciès réclame un supplément d'information.

– Pardon maman, il dit. Je devrais te dire des choses gentilles. Je suis mécontent de moi. Par exemple, ce que je pense de tes grimaces.

– Tu es mécontent de mes grimaces ?

– Non.

– Tu *ricoches*, donc ?

– Dès qu'un nom s'affiche sur l'écran, je crée des liens. Et bien, figure-toi.

– Il y a des connexions.

– C'est magique.

– Tu ferais un excellent journaliste.

– J'ai besoin d'amour.

Hector engloutit le reste de la tartine. Un énorme reste.

– Je t'aime,
je dis.

- Alleron, il dit bouche pleine, a été invité au Vatican. Il y a six mois.
 - Personne n'en parle.
 - J'ai lu ça dans les commentaires d'une newsletter jésuite. Une Simone y faisait remarquer que Madame Alleron portait je cite Une tenue sobre de femme d'État.
 - Tu as conservé l'info ?
 - J'le veux mon n'veu.
 - Tu voulais compter pour Alleron.
 - Ils sont gentils avec moi, dans la team. On est cinq cents. On doit porter du blanc sur le haut, tu savais ?
- Blanc, comme ma cuisine. Une couleur naguère voulue par mon père pour notre maison d'enfance. Je cherchai, dans la mienne, à en dénaturer l'apparente pureté avec des blancs *viciés*. Mais ce n'est pas assez. Ce n'est pas assez.
- Il te faut quoi, *de plus* ?
- Je demeurerai dans l'identique torpeur. Je lirai. Je boirai. Je mourrai. J'aimerai mes enfants. Avant de mourir.
- *J'le veux mon n'veu*, je dis, est passé de mode.
 - Dans cette famille la mode on s'en fout.
- Je redresse la colonne.
- Le Vatican, je dis, c'est embêtant.
 - Les jeunes de mon âge me prennent pour un taré. Je n'aime pas le foot mais je suis pas taré. Alleron, il en a rien à foutre que j'aime pas le foot. Il m'a serré la main.
 - Hitler aussi, serrait des mains.
 - Alleron n'est pas Hitler. Alleron est novateur.
 - Hitler l'était.
 - Alleron a des visions.
 - Oui, oui.
 - Même toi tu disais on doit foutre la paix aux flamands.
 - Sauf que ton bonhomme a signé des accords avec eux. J'en ai la preuve.
- Dans les domaines financiers, commerciaux, académiques, transports, culture, j'en passe.
- Comme ça, dit Hector, il n'y aura pas la guerre.
 - Pourquoi la religion ?
 - C'est le hic.
 - Le *hic* ?
 - C'est pas comme ça qu'on dit ?
 - Mon chéri tu parles formidablement.
 - Ce n'est pas ce que dit ma prof de français, Madame Belet. M'a mis zéro sur Rimbaud.
 - Pas zéro virgule quelque chose ?
 - Pour outrecuidance.
 - Tu avais écrit quoi ?
 - Sur ma copie Belet n'a pas noté outrecuidance mais *prétention*. Je préfère *outrecuidant*.
 - Et ?
 - Cinq lignes de ma plume sur l'ennui de ressasser les mêmes poètes

français dont le seul atout est qu'ils fussent homos.

- T'as pas écrit ça.
- Ô que si.
- Laisse tomber l'école.
- Sûre ?

mon fils dit, œil exorbité.

- Je te trouverai, je dis, une occupation.

Hector repousse la chaise si fort qu'elle tombe. Il me badigeonne de baisers je vais être toute chocolatée, il dit Je vais l'annoncer à papa.

Message de Paul.

Celui envoyé par moi à Pénélope, après sa réponse laconique, m'est revenu. Elle m'a supprimée de ses contacts.

Se rendre au bureau dans la journée est irréalisable. Gargantuesques bouchons, trains pris d'assaut. Par ces pauvres flamands. Que jamais au grand jamais le wallon n'a tant aimé.

Je suis convaincue qu'Alleron, sauf s'il a mon idée à moi derrière la tête, a reçu l'accord de principe du parti majoritaire flamand pour conserver les communes bruxelloises du sud, ainsi que le couloir autoroutier y menant (une dizaine de kilomètres) avec projet de couloir aérien sur rail en plus du RER déjà existant. Bruxelles, si Alleron est élu dans dix jours, ne constituera pas la capitale de la république française de Belgique, pas plus qu'elle ne sera la capitale des flamands.

Alleron n'aimant pas Namur, l'actuelle capitale de la Wallonie (dans deux articles, il ironise sur la trop modeste carrure de la ville), parle de créer une nouvelle cité du côté de Beauraing. TaTam ! Le lieu fut un temps choisi pour la création de Louvain-la-Neuve, campus-ville de l'université catholique de Leuven, à deux pas d'un lieu d'apparition marital reconnu par l'Église (et on voudrait confier nos âmes à ces gens-là).

Leuven, unique université catholique du royaume qui, le 31 mars 1968, foutait officiellement les francophones à la porte. Bon dieu, on aurait du prendre notre indépendance à ce moment-là.

C'est dingue on dirait qu'il est déjà élu, m'écrit Lydia, smiley yeux ronds tirage de langue.

Une nouvelle capitale techno-écologique en vue de laquelle les flamands sont prêts, pour leur libération, à verser une somme pas chîée par des mouches. A moins de quatre-vingt kilomètres du grand frère allemand.

Alleron a des amis singapouriens et finlandais à la pointe des défis écologiques, en matière d'intelligence artificielle et des néotechnologies. Sur les photos on voit deux filles blondes avec des grosses joues roses, trois mecs en pull de laine tricotés-main, quatre asiatiques extrêmement souriants, les premiers à vue de nez représentant la Finlande, les seconds la Malaisie.

Singapour est une ville-état où, avec la Norvège, le niveau de vie compte parmi les plus élevés au monde.

- J'ai dit à papa pour l'école, dit Hector, il est d'accord si t'es d'accord.
- C'est tout ?

Hector a le nez sur son téléphone. Je vais à mon bureau. Je fais pareil qu'Hector. Je m'englue intégralement dans l'écran.

177.

Clément m'appelle, je lui dis qu'il y a quelques minutes je pensais à lui, il me demande Contre un mur ?

Bien sûr nous rions, nous les femmes, au lieu de raccrocher.

– Ça vient de toi, il dit, l'alerte ?

– On dirait.

Je ne suis pas à toi, Clément. Je suis aux lèvres de Paul.

– On contacte, il dit, la Cour européenne de Justice.

– L'Europe serre les fesses, je dis. Un état prend son autonomie. Rien à foutre de journalistes à la con.

– Tu penses ce que tu viens de dire ?

– Alleron m'a fait venir, repartir aussitôt. Humiliant.

– Ce type est un héros, Mève. Sympa, pas sympa, on verra. Probable que ce soit en lien avec lui que nous sommes surveillés.

Pourquoi mentionner une évidence quand elle est évidente ?

– Je n'aurais pas cru à un tel engouement,
il dit.

– C'est la pluie, Vieux. La pluie.

Je ricane pour étouffer ma rage.

– Comment t'a pensé à vérifier, pour Predator ?

Tu me souffles, Instinct, de ne pas brûler les cartes. Mon corps flambe, cela suffit.

– On a volé mon ordi,
je dis.

– Alleron t'a plagiée.

– Georgette et Rosa.

– Toujours eu envie de te baiser, à cause de ces deux-là.

– Tu m'emmerdes, avec tes cochonneries.

– Dans le milieu elles ont bonne presse, Georgette et Rosa.

C'est ça.

– Je vais l'observer, cet Alleron,

dit Clément. Je l'entends il s'allume une clope.

– Tu m'enverras, je dis, le nom des copains concernés par Predator.

– Ça va pas le faire.

Le ton indique qu'il n'y avait pas de quoi brûler.

– Nous avons décidé pour le moment, il dit, de ne pas gesticuler.

– Tu prétends que c'est en lien avec Alleron que Predator nous colle au cul.

– Je suis journaliste, dit Clément. Je n'ai pas de preuves. Ce pourrait être n'importe qui.

– Y compris son entourage, c'est ça ?

– Il faudrait que cet entourage soit puissant.

– Qu'est-ce qu'il arrive en ce moment, d'après toi ?

– Il pleut, Mève.

Dans la cuisine, Hector sur son téléphone lève la tête à mon passage, sourit, replonge.

Vaisselle qui aurait du être faite depuis trois jours. Plancher poussiéreux. Toiles d'araignée. J'aime les araignées. Sont audacieuses. Ne le suis pas.

Dans l'affaire du plagiat, je me tairai.

Je ne suis pas David si Goliath est Alleron. Malgré l'inquiétude chou-comme-tout dans l'œil, Alleron est un Goliath prenant appui contre un mur inflexible. Celui de l'Histoire.

David fait demi-tour. Après tout, il n'est pas fait pour devenir roi, il se mettrait à dos Dieu Lui-même. Il retourne à ses brebis. Plus il connaît les hommes, plus il aime les animaux.

J'entre dans ma chambre. Flavien, allongé sur le lit, repose une BD. Je sors.

Pas envie de sucer.

– Hector, je dis, on ferait une vaisselle toi et moi ?

– Flemme.

Je prends une douche brûlante, m'habille, combi-pantalon noir satiné, tirette cuivrée, bottillons extra-hauts, me maquille, prends ma voiture, la teutonnette au gris commun. Direction le Sud. Par les nationales.

J'y roule au pas.

A la radio, il y a Carl Orff. Orff qui mit en musique un poème du belge Maurice Carême (comment faudra-t-il désormais le qualifier ? *Français de Belgique?*) Le grand Carême illustré par Poulenc, Milhaud, Absil, dont une partie de la prose était d'une simplicité telle que la mémoriser pour le compte de l'école ne faisait pas de nous des suppliciés.

Je monte sur l'autoroute vers Reims. Fluide. Je descends dans le cœur de la France, comme coulant de source. Mon téléphone ne cesse de sonner. A une station-service, j'appelle Irène, elle essaie de me contacter.

– T'en penses quoi, d'Alleron ?

elle voulait savoir.

J'achète un paquet de clopes.

178.

Dans le rétroviseur je me poudre le nez. Pas possible de se coiffer, dans une voiture. Je fous du noir autour des yeux c'est pas assez. Je porterais un masque si je pouvais.

Le couloir de l'hôpital est désert. Troisième étage.

Dire que des centaines de milliers de flamands croyaient *s'agglutiner* en Wallonie. La Wallonie, c'est grand.

Je fais demi-tour, direction les ascenseurs. Prendre un café, à la cafeteria. Consulter les sites d'information. Merci, non, pas de lait. Mon voisin de table sent le médicament. Il boit une grenadine, œil dans le vague.

Sur l'écran de mon téléphone deux enfants se tiennent la main. Un flamand, une wallonne, est-il libellé. J'en pleurerais si en ces lieux il ne me fallait une dose, conséquente, de détermination.

C'est fou, l'eau envahit la quasi intégralité de la Flandre. Un peu sur le Nord de la France et sur le Sud de la Hollande adjacents. Ni les français ni les hollandais ne déplorent de morts.

Trop total pour être vrai.

J'hésite pour un sandwich. Ils ont du thon piquant.

Et ces sourires, sur le visage des wallons. Pire : le soleil fixé sur leur ciel, putain.
Mon voisin quitte les lieux. Je me retrouve seule, avec Mylène Farmer.

179.

La porte s'ouvre, gong silencieux, atmosphère coupée de l'oxygène. Je pense je ne sais pourquoi aux oiseaux vus par la fenêtre, au Journal, dans le bureau qu'occupait Alleron, et moi qui dis *Deux oiseaux*, non pas *Il pleut*.

Mon père est debout, pantalon de toile beige d'explorateur, chemise blanche. Rasé. Marianne lui arrange le col.

– Je te croyais mourant,
je ne dis pas, mais Tu vas mieux ?

– Comme tu vois,
est la réponse qui fuse.

Les yeux ne me lâchent pas. Secs comme un contrat de mariage.
Je serre mon sac contre le ventre.

– Hello, Mève,
dit Marianne, pimpante. Mon père la repousse. Elle y revient.

– Allons,
elle dit, comme elle parlerait à un caniche. Mon père voit le caniche dans mon œil. Un maigre sourire étire ses lèvres. Le teint est gris. Peau sur les os.

– Vous sortez ?
je dis.

– Comme tu vois,
dit mon père.

– Ça y est ?
il dit à Marianne, concernant le col.

Qu'elle lui permette de prendre sa fille dans les bras il en meurt d'envie ne voit-elle pas ?

Son corps à elle presse le mien.

– Ça fait plaisir de te voir, Mève,
elle dit, nouant autour de son cou, qu'elle a plissé, une écharpe de soie blanche. Ils m'emmerdent, avec leur blanc.

Marianne rassemble ses affaires, Où ai-je mis mon sac ?

Je la vois vieille, pour la première fois.

– Figure-toi, elle dit, que ton père a l'intention de se rendre en Belgique.
Je prends place au bout du lit. Mon père, à moins d'un mètre, ne me lâche pas des yeux.

– Il te reste de la famille, en Belgique ?

je dis, voix de petite fille, celle d'avant la partie de chasse d'où il revint un jour captif d'une foi.

Foi en latin signifie *confiance*. Confiance en quoi, papa ?

– Mince ce sont mes lunettes maintenant que j'ai perdues, tu les aurais vu chéri ?

Le *chéri* dans la bouche de ma belle-mère m'arrache un haut le cœur. J'y entends, en contre-point, la voix de ma mère, grave, personnelle, chantante.

Maman.

Je réclame à mon corps de ne pas pleurer.

Mon père manifeste des difficultés à parler. Il s'assied en tête de lit. À moins d'un demi-mètre de moi.

– Retrouvées,
dit Marianne sa voix est transparente.
Je suis obscure, papa.

– Mève ?
il dit.

– Papa,
je dis.

Sa main se pose sur la mienne. Elle est froide. J'ôte. J'ai du plomb dans les cuisses. La route fut longue. Trop fumé. Trop de café.

– Tu passais par là ?
Il dit.

Marianne prend place dans le fauteuil de skaï orange-rose, couleur supposée remonter le moral aux troupes.

– Je venais te voir,
je dis.

Envie d'épinards, à la crème.
– Comment tu vas ?

j'ajoute.

– Mal,
il répond.

– Pourquoi la Belgique ?
– Alleron,

il dit.

– Ton père le connaît depuis longtemps, dit Marianne. Sa femme m'a porté dans la prière quand j'ai eu un soucis au pied.

– On lui a amputé trois doigts au pied,
dit mon père.

Bien entendu, j'ai envie de rire.

Ma vie serait quelconque si je ne la signalais pas de mon rire.

– Vous prenez le train ?
je dis.

– Demain matin,
dit Marianne.

– Fallait prévenir,
dit mon père.

– Ils te laissent sortir ?
je dis.

– Je suis un homme de foi,
– Le rapport ?

– Je vivrai le temps qu'il faudra.

– Tu restes combien de temps, en Belgique ?

– J'insiste pour qu'il s'y fasse soigner, dit Marianne. Il ne veut pas.

– Je n'ai pas pris d'hôtel,
je dis, me levant.

Ma combinaison m'entre dans le cul.

- Nous avons une chambre d'amis,
dit Marianne.
- Je ne suis pas votre amie,
je dis.
- J'ai acheté un gros poulet, dit Marianne. Ton père ne mange rien. Je
sortirai une bouteille de vin.
- Elle préfère la bière,
dit mon père m'indiquant du doigt.
- Qu'est-ce que tu en sais ?
je dis.
- Je le sais.
Je vais à la fenêtre, elle est ouverte. L'été est là. Fait du bien à mes membres.
- Tu as fait la route en une fois ?
dit Marianne, elle fourre le boîtier à lunettes dans le sac.
- Oui.
- Une douche te fera du bien.
En contrebas, une poussette est menée par un homme gros barbu.
- Mève ?
dit mon père.
- Oui ?
je dis, me retournant.
- Passe-moi mon manteau.

180.

Ils occupent une maison de maître, en bordure d'église, quartier calme.
Sur le piano quart-queue, un cadre.
Sur la photo, il y a mon père, ma mère, Alec, moi.
Souriants.

181.

- On se la débouche, cette bouteille ?
dit Marianne.
Nous sommes seules dans la cuisine.
Elle descend dans la cave j'ausculte mon téléphone.
Flavien, ayant appris par mes soins, depuis la cafet de l'hôpital, que je me
trouvais ici, a réservé pour moi un hôtel. Le petit-déjeuner est compris, écrit-il,
smiley sourire franc.
L'établissement se trouve à quatre rues d'ici. Je m'y rendrai à pieds. Avant ou
après le poulet.
Si mon père est désobligeant, je n'accueillerai pas les flèches.
Je consulte mon compte en banque. 236 euros. Juste de quoi remonter au pays
des *belges*. Je suppute que les habitants de la future République française de
Belgique seront ainsi nommés (Georgette et Rosa l'avait fait), et ceux de la
Flandre les *flamands*.
Trente-deux textos en provenance de confrères et sœurs journalistes, mis à part
Dorothee, Zita, Louise, Paul, Edgar qui demande comment je vais. Paul veut

que je le recontacte. Il écrit Tu me hantes. Zita affirme qu'elle sent bouger le bébé. Flavien dit qu'il est avec moi, que je ne dois pas me laisser atteindre, qu'il ne faut pas oublier qui je suis + cinq smiley.

Qui je suis ?

Une femme avec 236 euros sur le compte, le vingt du mois. Épargne : quatre mille sept cents euros. De quoi acheter huit billets d'avion en cas de crise nucléaire. Dans ma désinvolture, une mère veille. Cette mère, c'est moi.

Moi, Maman. Je te regarde, sur le piano. J'ignorais que Marianne en jouait. Pourquoi papa lui inflige-t-il la hauteur de ta joie ? Époque où papa t'aimait si fort qu'il nous tolérait, Alec et moi. Peut-être avait-il à notre égard une forme de tendresse, je ne m'en souviens pas. Sur la photo, il a le bras autour de moi. Je dois avoir sept-huit ans, Alec, cinq.

Tu as quelque chose de fragile dans l'œil, Maman. Comme Alleron. Les gens véritablement fragiles ne vous dominent pas.

Quelle est la fragilité d'Alleron ? Il domine. Tout. Même la météo.

– Ces verres, dit Marianne, viennent de ma grand-mère elle était auvergnate.

Deuxième fois que je te vois, Marianne, depuis que papa t'a épousée. La dernière fois, c'était il y a une poignée de jours et l'Auvergne n'était pas au programme.

– Ton père dort, elle dit. Tu m'aides pour les pommes de terre ?

Elle verse le vin dans les verres, un vin brun comme j'aime.

– Ton père a une excellente cave. Il faut dire qu'il en passe du monde, dans cette maison.

– Depuis quand vous ne vivez plus en communauté ?

Les mains de Marianne, parcheminées, tremblent.

– Ton père est une sommité laïque de l'Église, tu sais.

– Je ne sais pas.

– Quand la communauté a rencontré ses problèmes...

– ... pédophilie, viol, détournement d'argent ?

Je bois. Excellent.

– ... ton père a pris le taureau par les cornes. Il a éloigné Pierre. Il a demandé à être entendu par l'évêché. Il est allé à Rome.

– Démagogie. Ça pétait de partout.

– Il a été un des rares à ne pas tenir une langue de bois.

– D'où le vin dans la cave.

De ses yeux d'agneau Marianne me regarde.

Ne pas parler d'Alec. Ne pas faire entrer le loup.

– Quel rapport avec Alleron ?

je dis.

– Guillaume Alleron a une résidence secondaire à vingt kilomètres d'ici. Il vient à la messe, à la communauté, quand il y est. Sa femme est fervente.

– Qu'est-il arrivé, après les scandales sexuels ?

– Ton père et trois autres bergers (pourquoi pas des bergères mais chut, le loup est aux portes) ont mis à la porte Nathanaël, notre fondateur.

– Son vrai nom ?

– Alphonse.

- Ils ont changé l'étiquette.
 - Ouuh, je suis déjà pompette.
 - Le nom de la communauté, je dis, ils l'ont changée.
- La cuisine est entièrement blanche. Un unique blanc.
- Ton père avait de l'argent de côté, dit Marianne. Des amis de la communauté vendaient cette maison, nous nous y sommes installés. Au début, ça a été dur. Enfin, pour moi.
- Marianne chipote le pied du verre. Elle a suivi mon père. Comme ma mère.
- J'ai été la femme du berger pendant vingt-six ans. Ça faisait bizarre d'être plus rien.
- Elle boit à peine. Mon verre est vide. Je le remplis.
- Alleron, je dis, il vient ici ?
 - Ton père et lui passent des heures à parler. Ton père aurait fait un bon politicien.
 - Il aurait parlé de moi à Alleron ?
- Marianne se lève, revient de l'évier avec une éponge. Avec le côté jaune, pas le vert, elle essuie sur la table une micro-goutte de vin. Retourne à l'évier. Elle est dos à moi. Le haut blanc. Se fondant dans le blanc de la cuisine. Même l'évier n'est pas en métal mais en faïence. Le robinet est en acier blanc. La serrurerie de placard est blanche. Boule de papier blanc en guise de lampe, au-dessus de la table.
- Rouge, le vin dans mon verre. Je le tiens un moment dans la bouche.
- Le sang de ma mère n'a laissé aucune trace.
- Ton père ne parle jamais de vous, dit Marianne elle est de dos, blanche, fondue dans l'ensemble. Au début j'ai essayé, elle dit. Il me demandait, une fois par an, d'appeler ton domicile, prétextant un produit à vendre je ne sais quoi. Il m'écrivait le texte. Quand on tombait sur toi, on raccrochait. Jusqu'à ce qu'on tombe sur un enfant. On lui arrachait les vers du nez. Qui est où, ce qu'il fait. En dehors de ça, ton père vivait sa vie.
 - Tu aurais quelque chose à grignoter ? je dis. J'ai pas mangé de la journée (menteuse).
- Marianne se retourne. Le visage est blanc. A peine si je distingue les iris.
- Des larmes gentillettes coulent sur sa peau.
- Je suis amoureuse de lui, elle dit. Il va mourir.
 - J'ai cru que tu pleurais parce que l'homme que tu aimes n'est pas un père pour ses enfants.
 - Ton père n'a pas abandonné Alec.
 - Il l'a enfermé.
 - Ton père ne savait pas s'y prendre, avec toi. Et tu avais Jeanice.
 - Pourquoi n'a-t-il pas cherché à me parler ?
 - Il savait que tu allais bien. Il avait des responsabilités. Ça ne sert à rien de lui en vouloir. Il a la conscience tranquille. Il faut qu'il parte en paix.
 - Toi, tu penses quoi ?
 - Il n'a pas voulu que nous ayons des enfants. C'était signe qu'il vous aimait, non ?
- Mon père est tombé amoureux d'elle. Ma mère était encore là. Tout le monde trouvait Marianne superbe. Elle l'était. Incandescente.

Ma mère traînait ses ténèbres.

– Tu connais Guillaume, toi ?

dit Marianne, venue à table avec un paquet de croustillants au beurre. A du mal à ouvrir l'emballage argenté. Je le lui prends des mains.

– Je n'ai pas de haine vis à vis de toi, elle dit. Sous couvert que ton père vous avait déjà quand je suis arrivée dans sa vie.

– Tu es une femme amoureuse.

– Il m'a rendue heureuse.

– Mon père, ou Jésus ?

– Les deux.

– Je ne connais pas Guillaume, comme tu l'appelles. Pour la simple raison que je fuis les cathos. Délicieux, ces trucs.

– Bios.

– Tu penses quoi d'Alleron ?

– Quand il vient il s'enferme dans le bureau avec ton père. Je reste seule avec Agnieszka, sa femme.

Un escalier craque dans la maison.

– Ton père,

dit Marianne, se levant d'un trait.

182.

La chambre est douillette j'envoie la photo à Flavien six smiley. Moquette à fleurs vieux rose sur fond noir. Au mur sont accrochés, dans des cadres avec passe-partout, des eaux-fortes représentant les villages du coin. Bureau sur lequel est posée une vraie lampe (au pied d'un vilain vert, virgule de non-goût). Par la fenêtre ouverte se traîne jusqu'entre mes jambes une douceur de nuit.

J'ai garé ma voiture en contre-bas. Je ne voudrais pas, demain, croiser le couple de la maison où je bouffai du poulet.

Dans un fauteuil rose de velours à franges je reste assise de longues minutes. Avec la bouteille de vin sortie du coffre de ma voiture. J'ai demandé, au bar, qu'on me l'ouvre. Ils sont gentils. En terrasse, sur laquelle donne ma chambre à l'arrière du bâtiment, les gens attablés ne parlent pas fort. J'aime bien.

Je me mets en soutif et culotte rien d'autre. Je chausse mes bottillons. Assise sur le fauteuil rose à franges, je croise les jambes, main au col de la bouteille.

Pendant le poulet, j'ai parlé des enfants. Marianne posait les questions. Mon père mangeait. Il avait du mal à déglutir. De temps à autre, la main de sa femme se posait sur sa main à lui. Elle descendit à la cave chercher une seconde bouteille. Lui, ne buvait pas le vin. Elle, oui. Je me tus. Je me l'étais promis. Edgar m'aimait. Flavien, Dorothée, Paul m'aimaient.

A un moment, le téléphone de mon père sonna. Nous étions toujours seuls. Il le sortit de sa poche, interrompit la sonnerie, posa le téléphone écran contre la surface de la table, comme je le fais. Il leva la tête. La tourna vers moi. Il dit Dans cette cuisine Marianne devrait mettre des couleurs.

Je frappai mon verre contre le sien. J'avalai la mare qui restait. Marianne remontait de la cave.

Elle prit appui sur un meuble. Elle titubait.

Le poulet, elle l'avait cuisiné avec des zestes de citron.

Ma mère adorait le zeste de citron.

184.

L'intellectuel est géographe.

Capable de prendre la mesure de son inconnissance.

Se sait aveugle, se sait conditionné, se sait victime de ses peurs.

Un intellectuel ne veut pas de la gloire chronophage. Il a besoin du temps. Pour apprendre. Pour écrire. Pour partager ce qui l'occupe.

Un intellectuel ne dit pas qu'il est intellectuel.

Il dit qu'il est géographe.

185.

Devant mon premier café d'autoroute debout devant une table haute entourée de chauffeurs poids-lourds, j'envoie un texto à la blonde Birgitt.

J'accepte le poste Bruxelles-Suède.

186.

Il y a des bougies dans le salon, de la salsa, des artichauts grillés, cinq verres à bière sur pieds. Flavien porte un tee-shirt blanc pas net. Je demande à prendre une douche. D'abord tu viens, il dit. M'entraîne, à l'extérieur, par la main. Nous descendons vers les mélèzes. L'aiguille de mes talons s'enfonce dans la terre gorgée d'eau. Je marche sur la pointe des pieds.

– Voilà, il dit, Christa m'a vendu la parcelle.

Je prends une douche. Des lames s'entrechoquent dans ma cage thoracique. Cela passera.

Zita est là, avec Gladys et Léo. Pour qui le cinquième verre ?

Une voix, dans mon dos.

Mes filles m'observent. Elles savent que, de ce moment, je rêve.

– Salut M'Man,

dit Edgar. Les lèvres de mon fils aîné effleurent à peine ma joue.

– Je l'ai senti bougé,

dit Zita, se jetant sur les artichauts.

Tout le monde prend la parole.

Sauf Léo. Léo me regarde.

– Tu es contente de revenir ?

il dit.

Personne n'a entendu. Sauf moi.

Je hoche la tête.

187.

Dimanche.

Nous déjeunons en terrasse, au complet. Neuf. Plus Christa, que Flavien n'a pas pu ne pas inviter, dit-il, elle ne reste que pour l'entrée elle a six flamands chez elle. Dont les trois flamandes dont tu n'as pas voulu, il me glisse dans l'oreille.

Faudra baiser, Mève. Sinon Flavien restera pas.

Sinon, ce que tu vois sur le visage de tes gosses, la bonne-humeur, la familiale humeur, n'y sera pas.

Hector prend place à côté de moi dans ma robe longue à fleurs multicolores. Il retire ses lunettes comme il le fait de plus en plus. Il raconte à ses frères et sœurs qu'il en a fini avec l'école. Christa dit C'est n'importe quoi. Balthazar prend la défense du frangin. Gladys dit Veinard. Isadora, dans un pull rouge qui lui va superbement, dit La prochaine c'est moi. Edgar dit Vous avez tort. Zita dit, palpant son ventre, Pour lui les temps auront changé.

Léo me regarde.

Les temps auront changé, avec ou sans Alleron.

L'intelligence artificielle nous affranchira d'une maladie. La maladie qu'est l'humanité. L'I.A. dictera les lois. Déjà, au cœur de nos solitudes, elle s'infiltrer. Grâce à elle des gens s'enrichissent. D'autres deviennent cons. Asservis. Non critiques.

Il ne s'agira pas d'être critique. Il y aura une vérité. Les machines en auront décidé.

Léo me regarde.

Pour la première fois, il est invité à une soirée par un pote de l'école. Il a dit Je prendrai le bus, Mève. Bien sûr je le conduirai en voiture. Fièr de lui. Fièr de nous.

Les rivières sont en crue côté nord de ce qu'il faut continuer d'appeler *notre pays*. Le niveau des eaux n'arrête pas de monter. Les images tournent en boucle, prises par drone.

Le gouvernement fédéral est tombé, comme un château de cartes sous l'impulsion d'un vent mauvais. Le ministre de l'intérieur, en premier lieu. A cause des morts. Désormais il y aura un état en Flandre. Un autre, en Wallonie. Deux états distincts. Pauvre mot *wallon*. Tout le monde s'en est toujours foutu. Aujourd'hui, Alleron propose sa République française de Belgique. Les francophones sortent de leurs placards des draps propres à destination des compatriotes flamands. Qui ne le sont plus que pour quelques jours.

J'ajoute du sel dans la paella. Je chipie une grosse crevette délaissée par Hector sur son assiette.

Mon père est en Belgique depuis hier. Vivant.

Je voudrais aller bien. Compulser les faits. Les transcrire. Agir. Je suis en possession d'une carte de presse.

Je me sens tétanisée.

La femme que je suis n'en mène pas large. Elle en a marre de cela, la femme que je suis.

– Mange-les toutes,

dit Hector, à propos des crevettes. Il échange nos assiettes. Pose la tête sur mon épaule. Quelques secondes.

Léo me regarde.

Fierté n'est pas le terme. *Fierté* est un mot patriarcal, lié au mérite, au travail, au devoir. Au territoire, au combat, au capital.

A l'égard des migrants africains, jadis je ne procédai pas à une démarche volontaire. Tant d'anonymes le firent fait. C'est Zita qui m'amena Léo. Je n'eus qu'à tendre la main.

Cet enfant, il tient à moi par le regard. Je suis forte, depuis le lieu qu'est mon regard. C'est là que je fous mon âme. A l'abri, dans mes yeux, vue panoramique sur le monde.

Léo grandit seul. Il lit, n'occasionne pas de conflit, se lave (refuse de changer de tee-shirt, celui du naufrage, consent à en mettre un par dessus), étudie, débarrasse le lave-vaisselle sans que j'aie à demander, faisant sa part, il n'est pas un larbin non plus. Léo a le talent de la mesure.

Peut-être deviendra-t-il un intellectuel. Il créera des liens entre les choses qu'il connaît. Le lien, dans l'immensité de l'inconnu, sera un chant.

– Maman tu as vu les tableaux d'Edgar ? dit Zita. Ils les a tous vendus.

– Lui montre pas,

dit Edgar empochant son téléphone qui précédemment circulait.

Flavien dit qu'il passerait volontiers par la Suisse cet été, trek de cinq jours de refuge en refuge qui est preneur ?

Zita hisse la main, quelques-uns rigolent, Christa lève le camp.

– Bon débarras,

je dis.

– Elle chouchoute ses flamands,

dit Balthazar.

– Y en a une qui plaît à Edgar,

dit Gladys.

– Trop vieilles pour moi,

dit Hector.

– J'en ai fini avec les filles plus âgées que moi,

dit Balthazar il avale un plein verre de vin.

– T'es amoureux, Edgar ?

dit Isadora elle porte du rouge à lèvres rose pâle.

– Personne ne demande de nouvelles de Maud. Sympa,

dit Balthazar.

– Comment va Maud ?

dit Gladys.

Balthazar se sert une louche de paella. Tout le monde a fini de manger sauf Léo.

– Des amateurs pour mon trek ?

dit Flavien.

Il recule sa chaise, s'y affaisse, bombe le ventre, dit J'ai bien mangé.

– Je suis partante, je dis. Peut-être je resterai en Suisse si Alleron est président.

– Son mari et elle, dit Balthazar à propos de Maud je vois sur le visage de Flavien qu'il pige pas, partent vivre aux USA. Ce connard a reçu une place d'assistant dans une université du Minnesota. Ne me me demandez pas où se trouve le Minnesota.

– Donc elle va mal, dit Gladys. Loin de toi.

– Alleron, c'est ce qu'il nous fallait,

dit Edgar.

– Tu vis en Angleterre, Edgar, dit Isadora. T'en as rien à battre.

– Tu penses quoi, sœur, d'Alleron ?
lui dit Edgar.

– Si on parlait cul ?
je dis, croquant la dernière crevette.

– Maman n'aime pas que nous parlions de religion à table,
dit Flavien.

– Alleron, c'est un curé ?
dit Isadora.

– Maud va bien je suppose, dit Balthazar. Elle a coupé le contact.

– Parce que, dit Gladys, tu lui as dit pour Valentine ?

– Qui est Valentine ?

ironise l'intéressé.

– Sans blague Papa, dit Zita, je vous accompagnerais bien en Suisse.
Là-dessus, Zita étreint Léo. Je n'ai pas cette chance. Par moi il ne se laisse pas cajoler.

– Alleron ne sera peut-être pas élu,
dit Hector.

– Alleron est trop mignon,
dit Gladys.

Fierté, du latin *ferus*. Même racine que *féroce*. *Elle fait sa fière* signifie orgueilleuse. Sauvage. Redoutable.

– Mère, dit Flavien, je t'emmène en balade après quoi, pour le dîner, je fabrique du houmous. J'ai acheté dix boîtes de pois chiche, tout le monde est là ce soir ?

– Tout le monde est là,
dit Balthazar sa voix saigne.

– Je serai chez mon pote Victor,
dit Edgar.

– Annule, dit Zita. C'est dimanche. On est en famille.

Isadora empile les assiettes. Hector remet ses lunettes. Gladys chante un truc à la mode, Zita chante avec elle. Elles s'en donnent du mal, mes filles, pour sauver ce à quoi elle savent que je tiens. La joie, entre nous.

Depuis un baffle dans la maison, un autre chant, de femme, très beau, nous arrive. Trompette, piano. La douceur me met le doigt sur les lèvres. Si seulement ces détails pouvaient m'apaiser. Chut. Cesse avec la désespérance. Continue la lutte. C'est bien. Toujours je serai là. Par surprise. Je ne t'abandonne pas. Sois confiante.

Alleron sera élu. Tu peux me faire, ça oui, confiance. Je sais que mon instinct dit vrai. Tu sais quoi ? S'il n'y avait sa foi chrétienne, je le plébisciterais, Alleron. Je coucherais avec lui, si j'en avais l'occasion. Il a le courage de dire tout haut ce que nous avons la paresse de ne pas penser tout bas.

Léo me regarde. Zita pose un baiser sur son front. Léo me regarde et sourit. Je redresse la nuque. Je me sais aimée.

Une vigueur me tourneboule. Choisis la déconnade, Mère. A la plainte, tords le cou.

J'ai maigri. Je me sens belle. Pas comme avant. Un peu, quand même. Femme pour quelque temps. Je ris.

– Quoi ?

dit Balthazar, débarrassant la table.

– Papa, je dis, a une tache de sauce sur la braguette.

Flavien, en discussion avec Isadora et Gladys, n'entend ni mon rire ni mes mots.

Balthazar approche de moi. Entre ses mains tient, en équilibre, une tour de verres. Je la lui prends des mains. Je l'attire contre moi. Je le serre dans les bras.

– Il n'y a que toi pour t'intéresser à moi, Maman.

Ce fils pendant des années se saborda scolairement. Traînait avec des gars fumeurs de beu. Construisit de ses propres mains une maison de bois. Tomba amoureux. A présent tombe, tout court. Je pourrais craindre pour lui. J'ai foi.

– Je t'aime, mon fils,
est ce qui vient.

188.

– Alleron l'avait prédit, dit Flavien. La Flandre, victime du dérèglement climatique. Les francophones accueillant les flamands. Tout le monde, dans l'assemblée, avait rit. L'entretien, filmé, est diffusé en continu.

Flavien a le pas conquérant. Il marche trop vite pour moi.

Excitation mienne, naguère, à imaginer le migrant flamand accueilli par le wallon. Mot pour mot, repris par Alleron. Georgette et Rosa.

Les bois sont lumineux. Comme il a pas mal plu, les feuilles sont d'un vert fluorescent. Nous grimpons, nous descendons, nous franchissons des ruisseaux. Nous ne rencontrons personne. Les gens ne se promènent pas. Il réservent en ligne, en vue d'être divertis, des billets d'avion.

– Je suis lasse d'entendre ça,
je dis à propos de la défunte Belgique.

– Tu vas bien ?

dit, m'enlaçant, le mari revenu.

Je me dégage. Besoin de solitude, viscéralement. Enfin, mon corps a besoin. D'espace autour de soi.

– Je vais bien,
je dis + sourire.

– En ce qui concerne mes tumeurs, dit Flavien, rien de grave. Soignable à cent pour cent. Je ne dois pas faire de chimio. En plus de ma prime de départ, je bénéficie de la mutualité. Je t'emmènerai dans le resto chinois dont je t'ai parlé.

– Que feras-tu du terrain de Christa ?

– M'y exiler si tu ne veux pas de moi.

– Si je ne veux pas de toi, tu vivras ailleurs que sur ce terrain.

– Je serai chez moi, Mève.

Et tu voudrais que la vigueur me gonfle telle une voile de coton pur ? Je suis trouée, bordel. J'ai du plomb greffé dans chacun des membres.

– Je te dois, je dis, d'avoir été heureuse pendant vingt ans. D'avoir oublier la tristesse qui, adolescente, me rendait aphone. On verra, d'accord ? Sinon, c'est moi qui partirai. Tu t'occuperas des gosses ça changera.

– C'est Alleron qui te met dans un tel état, ou c'est ton père ?

– Ton retour.

- Ah.
- Pardon.
- Dans le houmous j'ajoute une épice marocaine.
- Recette de Charlize ?
- J'en ai fini avec Charlize, Mève.

Après ton départ, Flavien, j'ai sucé d'autres verges. Pensons, oui, aux galettes de cumin. Et au vin. Le vin nous récompense. Nous les alcooliques, avons besoin d'être récompensés. Nous sommes incapables de le faire par nous-mêmes. Infoutus de trouver d'autres contentements qui rendraient ce qui est lourd, en nous, plus léger.

Il reste des fleurs sur les aubépines.

Avant, mon obsession était que l'on me désire. Que l'on me remarque. Que les petits singes autour de moi m'applaudissent. J'avais besoin des autres pour me sentir exister. Maintenant les autres ne me suffisent pas. Je leur donne, ils me donnent, pas forcément des caresses mais de l'énergie. Ça ne me suffit pas.

Il me faut la nature.

Avant, les livres consacrés à la nature, romans y compris, me faisaient chier. Je voulais voir une langue sur une langue, des regards en flèches, des mots rauques, rien à foutre des chênes pourpres, des vallées en fleurs, du givre sur les prés.

J'approche le visage d'une aubépine. La respire. C'est mieux que le baiser de Paul. Paul dégage une odeur auquel mon instinct renâcle, la mémoire m'en revient.

Je me sens légère.

Nous avons des envies en tête. Si nous nous sentons légers hop nous nous mettons en activité. Et si c'était ça, l'énergie de vivre ? La légèreté. Le dénuement.

Heureux celles et ceux capables de se mettre nus.

- Hier sur la route, je dis, j'ai réfléchi comment partager ce que j'intuitionne à propos d'Alleron.

- *Intuitionne ?*

- Flavien, ce type est chrétien.

- Le Christ n'est pas inintéressant.

- Tant que tu lis les évangiles comme tu le ferais des textes de Gandhi ou de Lao-Tseu. Mais parler du Christ, c'est se dire du Christ. De la communauté des croyants. De l'Église.

- Les chrétiens ne font de mal à personne, Mève. Alleron arrive avec des idées novatrices. D'essence chrétienne certes, comme les communs. Mais il a, avant tout, l'écologie dans la peau. Les jeunes de dix-huit à trente-cinq ans voteront pour lui.

- Comment tu sais ?

- J'ai lu ce matin les sondages.

- Les jeunes ignorent qu'Alleron est de frange chrétienne.

- L'Église, pour eux, n'est rien.

- Dernier gouvernement au monde constitué uniquement de mâles.

Dangereux.

- Tu es en colère à cause de ta propre histoire.

Je m'assieds sur un tronc d'arbre. Une voiture passe au loin. Saloperie de

combustion. Des oiseaux chantent. Je me concentre sur le chant. Je visionne mes filles. Jeunes. Intelligentes. Prêtes à exister pour elles-mêmes.

L'idée de Dieu t'interdit d'exister pour toi-même.

Flavien retire le pull qu'il porte. Et ses lunettes. Il est en tee-shirt. Noir. Pas mal. Je me lève. Me serre contre lui. Garce. Il est à moi. Je fais la biche. Flavien me chatouille. La biche rit. Elle a au cul un plumeau blanc. Elle agite le plumeau.

La langue de Flavien se forge un passage entre mes lèvres. La biche se dérobe tout en continuant de faire la biche c'est-à-dire, elle n'a pas le choix, en promettant une baise. Avant le houmous. Après, t'as le corps d'un homme qui te pèse sur l'estomac, tu dois bouger dans tous les sens alors que ton appareil digestif a besoin de force pour le boulot. Il te dit, ton système digestif Consacre-toi à moi, bois un coup, parle si tu veux, ne baise pas.

Je suis très copine avec mon système digestif.

Flavien, affriolé par les promesses de la biche, lui prend la main. Une demi-heure de répit. Savoure, Mève. Sens-toi légère. Tu n'as rien à te reprocher. Marre-toi. Le monde est trop grotesque que pour ne pas en rire.

- Tu pourrais quand même, dit Flavien, rédiger un papier pour le journal.
- Pénélope a les mains liées.
- Un coup de gueule, que tu lâcherais sur la toile.
- J'ai dit oui, pour la Scandinavie.
- Que ferons-nous de tout ce fric ?

dit Flavien il serre ma main.

189.

A notre retour (Flavien est monté en vue de baisser le slip), Louise et Irène sont sur la terrasse avec Zita qui sert un thé. Les merles chantent, comment faire pour les remercier ? Ils me rendent heureuse. De plumes et d'os. Permettent à l'humanité en moi de déployer les ailes.

- Maman je te fais une tisane ?

dit Zita. Dans la cuisine où je retire mes chaussures de marche, où je chausse des talons dix centimètres, je me sens bien. En équilibre.

- Elles sont venues avec une tarte,
- dit Zita, elle porte un jean troué, un marcel blanc.

- Louise était dans un bar vendredi soir, dit Irène. Dorothée était là, invitée comme Louise par le grand Émile.

- J'étais aussi invitée.

- Mève, dit Irène, Dorothée s'est attaquée à une fille. Elle a hurlé des injures. On a du l'emmenner dehors. Dans la rue elle insultait les passants.

- Je l'ai raccompagnée, dit Louise. Elle a vomi dans ma voiture. Elle a chié dans son pantalon. J'ai appelé Irène. Au-dessus de mes forces.

Irène me regarde, ronde, parfaite, aimante. Mon cœur dit Merci. De l'amitié que tu me portes, Irène. Mon cœur tressaille d'allégresse comme celui de Marie devant l'ange.

Isadora s'assied sur mes genoux. Mes deux amies s'intéressent à elle, avant de lui signifier que nous avons à nous parler, Ouste.

- Il n'y a plus de choco,

dit Isadora.

Tu voulais que je me marre ? Je me marre.

Je jette un sucre dans ma tasse. Ce que je ne fais jamais. Je remue. Porte à la bouche. Délicieux.

– Il faut que Dorothée fasse une cure, dit Louise. Elle va trop loin, là.

– J'ai trouvé chez elle un tas de vidanges, dit Irène. Du whisky, entre autres. Elle a dit qu'elle avait commencé à boire le matin.

– Son amant, je dis, ne va pas bien.

– Son amant passe le week-end en famille dans un hôtel où il avait juré qu'il n'emmènerait qu'elle.

– Les femmes, je dis, se prennent la tête pour des broutilles.

– Nous avons essayé de te joindre le matin, dit Irène. On a dans l'idée d'organiser une soirée chez l'une d'entre nous. Nous ferons un cercle. Au centre nous déposerons les vidanges. Nous ferons part à Dorothée de notre désapprobation.

– Faut qu'elle arrête, dit Louise. Elle doit se faire aider.

Zita nous rejoint.

Nous parlons grossesse, nous parlons hommes, nous parlons sexe. Nous rions. Nous nous caressons. Nous nous quittons.

Putain, c'est l'amour.

A ceux qui n'en reçoive pas, j'en donne. Recevez. Ne demeurez pas, blessés, recroquevillés sur vous-même. Vous êtes fait pour l'amour. Tout le monde est fait pour l'amour. Sans exception.

Le soir à table Flavien se lève et pète. La tablée est morte de rire. Je meurs, moi aussi. A mes fantasmes inassouvis. Je meurs de rire, je bouffe du houmous, j'écoute mes enfants.

Sur mon téléphone s'affichent des messages de Marianne, Paul, Clément, une douzaine d'autres. Avant le repas j'ai pris une douche. Me suis longuement maquillée. En écoutant Henri Salvador. Ses derniers albums. J'ai enfilé une longue robe rose aux manches courtes évasées, strass argenté sur le devant.

Je me sens criblée de flèches.

Je me marre. Je cesse la plainte.

Je n'appelle pas Dorothée.

190.

23:00.

– Mève ? C'est Paul.

– Jean-Paul ?

– Paul, Mève.

– Le pape en personne ?

– Allô ?

Tu te marres, les gens pas.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Alleron ne veut pas te perdre. Il s'inspire de toi.

– C'est lui qui te dit de me le dire ?

– Il s'est confié à moi.

– Son programme politique prend à la lettre les chroniques futuresques

de Georgette et Rosa.

– Je peux te rejoindre ?

– J'ai du travail.

La réponse, mon corps l'a donnée. Je désapprouve un chouia.

– Demain ?

– Je me consacre à la Scandinavie qui m'offre un travail. Ensuite je vais au chinois comme promis à Flavien.

Mon corps ment. Je hausse les épaules.

– Qui est Flavien, déjà ?

dit Paul.

– Le type avait lequel je couche, je dis.

– Tu prends du plaisir ?

– Tu m'en donnerais ?

– Affirmatif.

– J'éloigne Hector de vos manigances.

– Désormais je t'ai dans la peau, Mève. Tu ne te débarrasseras pas de moi.

Mon corps appuie sur le pictogramme rouge. Interruption de la conversation. J'acquiesce.

Le plafond craque au-dessus de ma tête. Musique à fond la caisse. Protestations.

Cessation de la musique. Porte qui claque. Course dans le couloir.

On frappe à ma porte. Flavien passe la tête Tout va bien chérie ? Demain soir tu m'emmènes au chinois ? je dis. Avec joie, répond Flavien. Il referme la porte.

Marianne demande par texto si elle peut passer demain soir avec mon père. Je réponds Déso j'ai un chinois. Ensuite j'efface.

Clément demande que je l'appelle.

– Alleron a copié-collé tes articles, il dit. Comme celui sur Thomas More. J'ai un copain qui travaille à l'ambassade du Kazakhstan.

Tisane ou vin ?

Tisane.

Je vais à la cuisine, téléphone coincé sous le menton. Je fais chauffer l'eau. Dégotte un paquet de thé pour la nuit (avant t'allais cueillir la verveine dans ton jardin, maintenant tu la payes cinq euros dans un magasin). Je ferme les lumières. Dans la bouilloire électrique l'eau gigote. La voix de Clément épouse la simple nuit.

– Dans son exposé à l'ambassade, il dit, Alleron reprend mot pour mot ton approche communaliste de l'analyse faite d'après More.

– Qui t'a mis sur la piste, je dis, pour le Kazakhstan ?

– Toi.

– Georgette et Rosa ?

– Je flique Alleron.

– Libre de s'inspirer d'un journaliste, je dis. Personne ne l'épinglera pour ça.

– Sauf si on fait le lien avec Predator.

Je verse l'eau sur le sachet de verveine. Je marche jusqu'au bureau. Pour ouvrir la porte, je dépose au sol la tasse. Mes genoux craquent. Sous la porte, mes doigts tâtonnent un courant d'air. Je demeure accroupie.

– Tu peux faire quelque chose pour moi ?
dit Clément.

– Regarder un film porno ?

– Rassemble les documents estampillés Georgette et Rosa. Il me les faut datés. Tu me les envoies.

Je me redresse, svelte comme une biche. Je traverse mon bureau, pose la tasse, revient à la porte, tourne la clé, ferme la fenêtre. L'humidité cisaille mon épiderme. J'enfile le gros pull de laine, celui de Flavien. Je prends place au bureau.

– C'est ok ? Tu les as ?

dit Clément.

– Je fais ça demain.

– Ce soir. Ça te prend trois minutes.

– D'autres requêtes ?

– J'ai lu ton article sur les I.T. *L'humain ne trucite plus l'humain. Il trucidé l'humanité*. Posté il y a trois mois.

Clément, je l'ai rencontré à un dîner de presse. Grand type décharné. Longs cheveux blancs, mâchoire proéminente, œil gris. Époque où je me lassais de Flavien. Où Flavien ne se lassait pas du golf. J'avais les phéromones au top. Comme si elles s'étaient assoupies, du temps de la maternité. J'aguichais. Je séduisais.

Clément m'avait abordé. Me trouvait sexy, m'avait-il dit. Avait ingurgité la totalité de la bière dans son verre, m'avait regardée comme un considère un champ avant de labourer, avait fait demi-tour.

M'avait fait savoir, par la suite, sa sympathie pour les articles estampillés Georgette et Rosa. Jamais, n'avait réclamé de me revoir.

– A part ton cul, il dit, que tu as fort beau, j'aime le sardonique de l'écriture.

– Georgette et Rosa disait quoi, à propos des I.T. ?

– Qu'on les laisserait gouverner.

– Et ?

J'allonge les jambes.

Pas d'objectifs qui boosterait le moteur. Je subis ma famille, je subis le retour de mon père, je subis l'avènement d'Alleron.

Je ne vois pas comment je pourrais conquérir la joie d'exister.

– L'oligarchie a conscience, écrivais-tu, qu'il faudra que les gens continuent de travailler. Pour un : payer l'impôt. Deux : pour consommer. Il faudra donc demander aux machines d'employer le peuple. Fournir aux masses l'illusion que leur travail est nécessaire. Ça, ou l'extinction de l'humain devenu inutile.

– L'humanité, je poursuivais, deviendrait une bouche superfétatoire. Ne survivraient que celles et ceux capables de communiquer avec l'I.T.

– Alleron, à l'ambassade belge du Kazakhstan, reprend mot pour mot tes propos. Mon copain, présent ce jour-là, m'en a fait le récit.

– Pourquoi le Kazakhstan ?

– Oh, ma belle.

– Matières premières en tous genre ?

– Alleron est fort.
 – Je te rappelle plus tard,
 je dis et pose mon téléphone.
 Je fouille. Calme, Mève. La journée fut longue.
 L'adrénaline dans ma chair fait entendre un soubresaut. Cela n'est pas pour me
 déplaire. La vie prend possession.
 Nom de dieu.
 Aucun des documents signés Georgette et Rosa ne se trouve sur mon
 ordinateur.

191.

Marijanne, vous recevoir ici n'est pas envisageable. Ma tribu va et vient. Il aurait
 fallu nous prévenir. Fais-moi signe si mon père est désireux de me voir. J'espère
 que tu es bien reçue en Belgique. C'est l'estocade, ici. Il pleut des flamands.
 Mon père n'a jamais aimé les flamands.

192.

– Tu te fous de moi ?
 – Effacé.
 – Rappelle-moi demain huit heures,
 dit Clément.
 – Je t'entends pas bien.
 – Je me brosse les dents.
 – Clément, j'ai fouillé le moindre recoin de mon ordi.
 – Il y a des caméras, dans l'immeuble de ton journal ?
 A l'autre bout de la ligne, raclements de gorge. Crachats. Eau qui court sur la
 faïence, emportant vers le siphon une eau claire matinée de blanc.
 Le blanc, sur ma vie, pureté de plâtre.
 – Il faudrait, je dis, que je me rende sur place. Ou que je contacte une
 collègue.
 – Fais ça demain à la première heure.
 – Ton complotisme me plaît, je dis. Mais on ne trouvera rien.
 – Complotiste, tu dis ?
 – Angela Davies fut jugée pour complotisme.
 – C'est quoi, Mève, ton problème avec Alleron ?
 – Fasco de chrétien.
 – Idées radicales en matière d'écologie, d'intelligence artificielle, de
 dispositif institutionnel.
 – Les gens en ont marre des discours qui tournent en boucle, je dis. Il leur
 faut un séisme. Ils adorent accueillir les flamands. Ils adorent l'odeur de la
 mort, toute proche. Ils adoreront voter pour Alleron. Ensuite, ils fermeront leur
 gueule. On sera parti pour dix ans de dictature. Une dictature d'obédience
 chrétienne. Délétère aux femmes.
 – J'ai trop bu pour philosopher.
 – Je suis la seule à me comprendre.

- Un truc ne me plaît pas chez ce garçon, dit Clément. Certes j'aime qu'on ouvre les yeux sur l'I.T. J'aime l'idée d'une Wallonie forte.
 - République française de Belgique. Peuplée de belges. Pas de wallons.
 - Je n'aime pas ce qui se dégage de lui, Mère.
 - Tu es jaloux.
 - Instinct animal.
 - Je vois.
 - En attendant, ça bouge côté Predator.
 - Il n'y a que des journalistes francophones à en faire les frais.
 - L'ambiance générale, dit Clément, est tellement bon enfant qu'on nous prendra pour des paranos.
 - Il y a les faits.
 - Les gens pour le moment, ils grillent des saucisses à l'attention des migrants flamands.
- De la main gauche je presse le sachet de verveine, le pose sur la surface de bois, à côté de la tasse. Je me sens inutile. Mais, promis, je me marre. Tiens, je vais me coucher.
- Je dors comme un bébé.
- Un bébé ne connaît de l'espérance que la qualité de son cri.

193.

- Isadora à ma droite, Léo à ma gauche, salon. Feu dans l'âtre. Petit-déjeuner. Nous tendons l'oreille au bruit des flammes.
- Nous sommes taillés pour le brut du réel, je me dis. Même moi qui ai du sirop en guise de raison. Qui ai le corps sauvage. Grevé par l'abandon.
- Tu penses parfois à ta maman ?
- demande Isadora.
- Sur ma gauche, le corps de Léo tangué. Revient droit. Comme les aiguilles pour minuit.
- Ma mère, morte, à cause de moi. De ne l'avoir pas aperçue avec un autre homme que mon père. Si je m'étais intéressée à elle, j'aurais vu l'autre homme. Sur mes épaules elle se serait délestée de son chagrin.
- Moi, dit Léo, je me souviens de la mienne.
 - Elle s'appelait comment ta maman, Léo ?
- dit Isadora de sa voix d'enfant.
- Léo fourre dans la bouche une cuillère de céréales. Du lait tombe sur le tee-shirt superposant le blanc, celui du sauvetage.
- Quand nous sombrons, y a-t-il *toujours* quelqu'un à prendre soin de nous ? Si c'est le cas, pourquoi n'intervient-on pas en notre faveur *avant* ?
- Mes incisives fendillent un biscuit au son. Je porte à la bouche le café.
- Ma mère, je dis, adorait mon père. Un jour on a déménagé. A cause de sa décision à lui. Ma mère, mon frère et moi, on l'a suivi. Bien obligés. Ma mère a essayé de plaire à son mari. Rien de ce qu'il proposait ne lui ressemblait.
 - Il proposait quoi ?
- dit mon enfant.
- De la partager avec d'autres humains. Elle ne lui suffisait pas.
 - Et toi ?

– Quand j'étais petite, mon père me regardait grandir. Il était content. Il chérissait ma mère. Et puis, quand on l'a suivi, il ne m'a plus regardée. Un jour il m'a vue avec un garçon. Je suis revenue ici en Belgique. La maman de Dorothée est un peu devenue ma maman.

– Mais, tu n'as pas dit au revoir à la tienne ?

– Elle était morte.

– Si tu mourais, dit Isadora, je serais en colère.

Léo fixe les flammes.

– Vous vous êtes brossé les dents ?

je dis.

– Léo fait ça le soir moi j'oublie.

– Vas-y.

– Léo, dit Isadora, pourquoi tu ne parles jamais de tes parents ?

– Un jour peut-être,

je dis.

– Programme pas super aujourd'hui, elle dit. Deux heures de physique, deux heures de math, encore une heure de physique.

Un sale mal-d'être fiche sa main sur l'entièreté de moi. Tu veux que je me marre ? Que j'accomplisse des choses le ventre en joie ?

Va te faire foutre.

194.

– Tu doutes de ta décision pour la Suède ?

dit Flavien.

Neuf heures dix. Mon mari porte un pantalon bleu roi maculé de terre, un tee-shirt où figure la poche de l'album Animals, Pink Floyd.

– Ils demandent, je dis, que j'effectue des démarches via une application je comprends que dalle. Je dois compiler un document de trente pages, concernant le domaine pénitentiaire. Je rencontrerai des universitaires tu parles, le cul à la fac dans un bureau capitonné de livres, chocolat au massepain à la pause du matin, élèves à genoux devant le puits de science qu'ils sont.

– Pourquoi tu as dit oui à la Scandinavie ?

dit Flavien, main sur la hanche, jambes croisées, debout face à moi.

Songer à lui offrir mon vagin.

– Tu voudrais que je fasse quoi ? je dis. En ville je devais garder mon bureau jusqu'à Noël. Le temps de prendre contact avec un autre papier. Je ne suis pas une vraie journaliste. J'interroge des gens, j'étaie leurs propos de mes propres réflexions, j'opère des synthèses d'ordre littéraire. Incroyable qu'on n'aie rien vu, merde. Une pseudo-journaliste rendant ses sujets à l'heure, cinq pages la semaine, payée pour ça.

– Tu te dévalorises.

– Les lecteurs consomment. Ils m'oublieront.

– C'est déjà fait.

– Ta franchise vaut *The wall*.

Flavien ne pige pas le lien avec le groupe londonien.

– D'autres soucis ?

il dit, ouvrant le placard il a faim.

– Mon père veut me voir, je dis. Alleron me pique mes idées. Tu as trois cancers.

– Je vois le médecin demain, il dit. J'ai bon espoir. J'ai vérifié ce matin, je toucherai pas mal via l'assurance santé. On pourrait imaginer un voyage tous ensemble.

– Edgar ne m'a pas adressé un mot.

– Il est venu, c'est un premier pas.

– Voyager, c'est foutre un sparadrap sur une plaie purulente.

– Quelle plaie, Mève ?

– Les enfants ont-ils besoin de voyager ?

– Les enfants vont bien,

dit Flavien mettant en bouche les biscuits au son que j'achète *pour moi*. Le paquet entier y passe.

– Ils sont bons ?

je dis.

– Pas mal,

il répond. Ajoute Si ça tombe, voir du pays te changera les idées je veux dire à propos de la Scandinavie.

– Tu retournes dehors ?

– J'élague le bois. Balthazar ne n'est pas occupé.

– Il était amoureux.

– Tu es amoureuse, Mève ?

– Envie de te sucer.

Sourire pharaonique (sans les bandelettes) du mec qui est mon petit mari.

195.

Je suce, je chevauche, je miaule.

Il vient.

Dans le fond c'est pas mal. Je suis capable d'encore jouer.

Dieu sait ce que je penserais de mon sexe, à la longue.

196.

Je fume un cigare jambes écartées, talons posés sur une chaise de la terrasse. Flavien dans le bois de mélèzes siffle un air des Beatles. Quand Paul s'assied à côté de moi.

Sa main est sur ma cuisse. Il me regarde. Je joue avec ce regard. Est-ce le sperme de Flavien dans ma vulve ? Je prends le plaisir.

– Un truc urgent à me dire ?

je fais.

– Tu me rends fou.

– Rapport avec Alleron ?

Dans une chemise brune, pantalon de velours crème, Paul s'adosse à la chaise, dont un pied s'enfonce dans l'herbe. Le corps de Paul bascule. Se marrer, rien de tel.

Le gremlin se relève en souriant, il dit Les dieux sont contre nous. Replaces la

chaise de telle sorte que, la pauvre, elle puisse supporter son poids.

– Tu gardes Flavien ?

il dit.

– Besoin de simplicité.

– Tu serais comme qui dirait *compliquée*, Mève ?

La main de Paul sur ma cuisse remonte vers le centre de ma condition.

– J'ai très envie de toi,

il dit.

– Tu as très envie d'Alleron.

– Qu'est-ce qui ne te plaît pas chez lui ?

Sa main cherche à s'enfoncer dans mon entre-deux-jambes, que j'écarte.

– Mève ? crie Flavien. Viens voir.

– Ce soir, chez moi,

dit Paul, laissant la main sur le mont de Venus. Qu'il retire, ému par mon impassibilité. Je fume. Je ne réfléchis pas. Je dis Non.

– Je te plais, il dit. J'en suis sûr.

– Je t'appelle.

– Tu me tortures.

– Demain.

– Mève, viens,

lance Flavien.

– Il m'a vu,

dit Paul.

Il se lève. Tout est proportionné chez lui. Que fait-il de sa perfection ?

– D'où il est, je dis, Flavien ne peut pas nous voir. Le destin est en notre faveur.

Je prends le bras de Paul, pose la joue sur l'avant-bras. Il me serre la main. Nous traversons la maison, lentement.

– Tu crois au destin ?

il dit, me plaque contre la porte donnant sur la Sixtine. Je détourne la tête.

– Séquelle de la religion qu'ils m'ont infligée, je dis ouvrant la porte sur la rue. Tellement infestée que je crois que la Vie, non pas Dieu, prend soin de moi. Je devrais avoir le courage de ne pas croire.

– Tu ne m'embrasses pas ?

– Je me sens protégée, je dis ne quittant pas le bras de Paul. J'attends le bon vouloir de qui me protège. Je dépéris. Je lutte comme un robot dans quoi on foutrait des piles pour qu'il tienne. Je ne mérite pas la récompense d'être couronnée pour qui je suis.

Contre le mur extérieur de la maison, Paul m'embrasse. Je ne suis pas dans le baiser.

– Tiens-moi au courant pour Alleron,

je dis.

– Au courant de quoi ?

dit Paul, énamouré.

– De tout,

je rétorque.

Flavien est tout fou. Regarde, il dit, des fraisiers. Je lui embrasse la joue. C'est

un peu plus tard, tandis que je le contemple caresser ses plants, qu'une idée en mon esprit prend racine.